
1837
ARTES
VERITAS
SCIENTIA
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
SI QUAERIS PENINSULAM AMOENAM
CIRCUMSPICE



HISTOIRE

DE LA

LITTÉRATURE FRANÇAISE

A L'ÉTRANGER

Imprimerie de Ch. Lahure (ancienne maison Crapelet)
rue de Vaugirard, 9, près de l'Odéon.

HISTOIRE

DE LA

LITTÉRATURE FRANÇAISE

A L'ÉTRANGER

DEPUIS LE COMMENCEMENT DU XVII[e] SIÈCLE

PAR

A. SAYOUS

Éditeur des *Mémoires et Correspondance de Mallet du Pan*

DIX-SEPTIÈME SIÈCLE

TOME DEUXIÈME

PARIS

J. CHERBULIEZ, LIBRAIRE-ÉDITEUR

PLACE DE L'ORATOIRE DU LOUVRE, 6

GENÈVE, MÊME MAISON

1853



DEUXIÈME LIVRE

(SUITE)

HISTOIRE
DE LA LITTÉRATURE
FRANÇAISE
A L'ÉTRANGER.

DIX-SEPTIÈME SIÈCLE.

DEUXIÈME LIVRE.

(SUITE.)

CHAPITRE VI.

Jacques Basnage. — Son caractère comme théologien et réfugié. — Ses ouvrages. — Les moralistes protestants. — Traité de *la Conscience*. — Annales des *Provinces-Unies*. — Élie Benoît.

Arrivés les premiers en Hollande, pionniers en quelque sorte de l'émigration, Bayle et Jurieu nous ont forcé à commencer par eux l'histoire littéraire du Refuge. Une fois engagé dans le sentier sinueux où s'est déroulée la carrière du penseur de Rotterdam, il nous a bien fallu suivre et présenter d'abord, sous son aspect le moins favorable, le peuple

des exilés protestants, victimes de la politique de Louis XIV. Les querelles du critique et du théologien jettent, il faut l'avouer, une ombre déplorable sur la colonie réfugiée. Que penser, en effet, des sentiments qui animaient ce peuple de fugitifs, lorsqu'on les voit représentés sur le premier plan, d'un côté par un théologien brouillon et passionné, écouté de la multitude, qu'il remplit de violence et d'un zèle intolérant; de l'autre, par un écrivain de génie qui est aussi léger et railleur que l'autre est fanatique; l'un jetant la discorde dans le malheureux troupeau, l'autre y semant l'indifférence; tous deux faisant produire au protestantisme des fruits qui lui seront amèrement reprochés? Si tels furent les chefs, qu'était le peuple?

Hâtons-nous d'adoucir ces impressions sévères. Ni Bayle ni Jurieu ne furent les seuls chefs du Refuge: Bayle n'avait assurément pas la prétention d'être à la tête de rien; c'était dans le parti un de ces batteurs d'estrade, tour à tour auxiliaires recherchés et tour à tour incommodes, selon l'humeur qui les pousse. Quant à Jurieu, son importance réelle ne doit pas être mesurée sur son activité et sur le bruit dont il faisait retentir l'Europe; d'autres plumes, d'autres voix que la sienne exprimaient les sentiments et représentaient l'esprit du protestantisme exilé de France.

Lorsque Claude, en mourant après quelques mois d'exil, laissa vide la place qu'il avait si dignement occupée à la tête des Églises françaises, Jurieu, qui, on l'a vu, s'était mis d'autorité à sa droite et plus

d'une fois devant lui, s'établit aussitôt en successeur; et, dans le premier moment du grand désastre, la faveur populaire, toujours assurée aux tribuns, consacra cette prétention. Ce fut pour le malheur du protestantisme français, qui, en face de Bossuet armé de tout son génie, se trouva ainsi condamné à paraître victorieux ou vaincu dans la personne de Jurieu. Il fut vaincu, n'hésitons pas à le dire. Son bouillant apologiste, en exaltant chez les réformés la haine et l'horreur du catholicisme, réussit, il est vrai, à contenir la défection et à fortifier le zèle; il donna du courage et de l'enthousiasme aux martyrs : mais, au prix de cet avantage du moment, il dénatura sa propre cause; et, comme nous l'avons trop vu, jouet du grand capitaine qu'il avait en tête, il porta un désordre irréparable dans la théologie et les maximes essentielles des églises réformées.

Au protestantisme persécuté il eût fallu un chef dont la voix écoutée commandât à tous une attitude digne, une discipline sage; qui donnât l'exemple d'une plainte ferme et douloureuse, mais sans injures; qui, au lieu d'agir par passion et par humeur, opposât d'une part aux convertisseurs une controverse calme, et bornée aux points essentiels; de l'autre, aux novateurs, un désaveu simple et sans subtilité des conséquences antichrétiennes de leur doctrine. Il y a dans le protestantisme un principe de force et d'élévation morale que tout catholique éclairé honore en silence; c'est ce principe qu'alors il importait essentiellement de laisser paraître dans toute sa dignité,

c'est ce principe, disons mieux, cette vertu, qui fera respecter la religion protestante et préservera son existence aussi longtemps que chez les réformés on ne préférera pas la manière de sentir à une certaine façon de croire ; c'est ce principe que les disputes théologiques du Refuge couvrirent d'une ombre funeste.

Des hommes animés de ce bon esprit existaient dans la colonie réfugiée, et y avaient leur troupeau ; mais tout le bruit que faisait Jurieu empêchait de les entendre au loin.

Tel était entre tous Jacques Basnage, le véritable héritier de Claude, la digne partie de Bossuet. Jacques Basnage, théologien et aussi ministre, historien et homme d'État, me représente, au sein de l'émigration française de ces temps, le pasteur tel que l'imagination aime à se figurer les chefs d'un peuple en exil. Sa plainte est grave et sans emportement ; son langage communique de sa dignité à ceux qui l'écoutent ; sa patrie ne cesse pas de lui être chère et sacrée ; il respecte son maître en le jugeant, prêt à lui revenir sujet dévoué s'il en obtient justice et liberté pour sa foi religieuse ; il n'aigrit pas son troupeau, il le modère ; au protestant réfugié il recommande la patience et la dignité du silence ; au troupeau qui n'a pu fuir il prêche le maintien de la foi des pères, la résistance aux séductions, et déconseille la révolte. Sa parole franche ne flatte personne ; les tracasseries du zèle et les légèretés qui sentent l'indifférence l'affligent également, et sa parole vraie les relève partout et chez tous, chez Jurieu son beau-

frère, chez Bayle son ami. Exempt d'illusions, mais non dépouillé d'espérances, il démêle d'un regard sagace la portée, les conséquences des événements politiques; confident du grand pensionnaire historiographe des Provinces-Unies, il ne perd jamais de vue la France et sert ses intérêts. Beaucoup, parmi ses confrères ecclésiastiques de Hollande et d'ailleurs, ont mérité ces éloges; il les réunit tous à un plus haut degré que personne.

C'était le quatrième pasteur que sa famille eût donné aux églises réformées de France. Son grand-père et son bisaïeul avaient été ministres avant lui; son oncle l'était pareillement. Son père, qu'on appelait M. Basnage de Franquenay, l'avocat, jouissait à Rouen d'une grande considération; ses ouvrages faisaient autorité dans les parlements de Normandie[1].

Jacques Basnage était encore au début de ses études, qui furent brillantes, lorsque son maître, le savant Tanneguy-Lefèvre, lui dit : « Vous êtes trop honnête homme pour être ministre; » et Voltaire a déclaré qu'il était plus propre à être ministre d'État que d'une paroisse. Mais avec ses manières de gentilhomme et son esprit curieux de toutes connaissances, Basnage avait la vocation, et il y obéit. C'est tout le secret de sa destinée, qui aurait pu être si différente : il n'eût tenu qu'à sa volonté. Mais à dix-sept ans, déjà en possession des langues anciennes,

[1] La généalogie des Basnage qualifie le nôtre d'écuyer, seigneur de Franquenay. C'étaient les qualités de son père, dont il hérita à titre de fils aîné. Jacques naquit à Rouen en 1653.

sachant l'anglais, l'espagnol et l'italien, il accourt à Genève pour faire sa philosophie et commencer sa théologie[1]. Peu après, sur les bancs de l'Académie, il est rejoint par Bayle qui arrive de son côté; et un vif commerce d'esprit et d'amitié s'établit entre eux, malgré la différence de leurs âges. L'étudiant de Normandie était plus jeune de cinq ans que le nouveau venu du Carlat; mais son intelligence précoce, son ardeur à rechercher les hommes de savoir, l'avaient déjà mis sur un certain pied de considération. Dans ses lettres, Bayle en parle à son frère comme d'un illustre jeune homme; et la liaison fut vite faite entre ces étudiants, l'un et l'autre insatiables de compositions d'esprit, avides de discussion et de lecture. Basnage était, au dire de son ami, un affamé de livres, *helluo librorum;* mais, plus riche que son pauvre compatriote, il pouvait satisfaire sa docte gloutonnerie, et il était probablement de ceux qui remplissaient les corbeilles de Bayle.

De Genève, Basnage s'en alla à Sedan terminer sous Jurieu ses études théologiques. Son premier sermon, prononcé à Quevilly[2], justifia les espérances que son Église avait fondées sur lui; et l'année suivante, à peine âgé de vingt-trois ans, il était ministre à Rouen. Son activité en redoubla; et, suffisant à tout, aux

[1] On lit dans le registre du recteur de l'école de Genève, sous la rubrique *Theologiæ studiosi et philosophiæ :* « Jacobus Basnage Rhotomagensis, juin 1670. »

[2] Quevilly était le Charenton de Rouen. Les ouvrages protestants imprimés à Rouen portent toujours cette indication : *A Quevilly*.

devoirs de la charge pastorale et à l'intarissable curiosité de son esprit, il se mit à étudier l'histoire ecclésiastique et les Pères. Il était marié depuis un an à une petite-fille du célèbre ministre Dumoulin[1], lorsqu'à la veille de la révocation de l'édit de Nantes, l'église de Rouen étant fermée par ordre, il prit la résolution de passer en Hollande, où il était appelé depuis longtemps, et fut suivi dans son exil par son frère Henri Basnage de Beauval, que nous retrouverons bientôt. Son oncle et son cousin Basnage de Flottemainville prirent le même chemin[2].

Il alla droit à Rotterdam, où son ami Bayle l'attirait. D'abord ministre pensionnaire, il fut ensuite nommé pasteur ordinaire de l'Église wallone. Quoiqu'il s'occupât peu de controverses intérieures, il ne put éviter quelques démêlés avec son beau-frère, qui ne lui pardonnait pas ses amis. Tant qu'il demeura à Rotterdam, Basnage fut le centre d'un groupe d'hommes d'esprit et de savoir qui se réunissaient familièrement une fois par semaine. C'était M. Paetz, le grand républicain, allié de M. de Witt; c'étaient

[1] Sœur de Mme Jurieu. Leur père, M. Cyrus Dumoulin, ministre à Charenton, était fils du fameux théologien, qui était lui-même cousin du grand Dumoulin le jurisconsulte. Circonstance peu connue, et dont il tirait gloire, Dumoulin était allié à la famille d'Anne de Boulen.

[2] J. Basnage dut sans doute à sa modération et à ses manières les faveurs dont il fut quelquefois l'objet. Dans cette occasion on lui permit, par lettre expresse, de se retirer en Hollande avec ses livres, sa femme près d'accoucher, et la nourrice qu'il emmena. Seulement il était stipulé qu'au bout de deux ans, M. Basnage devait renvoyer en France la nourrice. (Voy. cette pièce dans la préface du t. II des *Annales des Provinces-Unies*.)

Bayle, M. de Beauval, Leers le libraire, Lufneu, l'actif éditeur du *Dictionnaire critique*, etc.

Le pensionnaire Heinsius, qui avait Basnage en grande estime, voulant mettre à profit son tact naturel des affaires, lui fit accepter, en 1709, l'appel de l'Église wallone de la Haye : depuis ce moment, Basnage fut un personnage considérable et un véritable homme d'État. Sa pensée constante était de rétablir dans sa patrie les réformés sur un pied de tolérance assurée, et il y faisait servir la politique de ses hôtes. Avant tout, il fallait, selon lui, écarter des protestants français la prévention qui les faisait regarder comme enclins à la rébellion et au républicanisme : aussi n'hésita-t-il pas (et sa conscience en ceci était d'accord avec sa politique) à blâmer l'insurrection des Cévénols, de même que plus tard, à mettre en garde les protestants du royaume contre les manœuvres d'Albéroni, qui avait imaginé de les pousser à la révolte en manière de diversion. Son intervention dans cette dernière affaire lui fut demandée par le régent, qui venait d'éprouver combien le cœur du vieux réfugié était resté français, car Basnage avait habilement dirigé l'abbé Dubois, venu à la Haye pour négocier le traité de la triple alliance. Que l'on écarte tout soupçon de faiblesse de la part du théologien diplomate. Pendant qu'il appuyait ainsi le gouvernement, il continuait à défendre ses coreligionnaires, et les soutenait par ses écrits dans le maintien de leur foi. Tout le prix qu'il reçut de son intervention fut d'être rétabli lui et les siens par le

régent dans la possession libre des biens de sa famille. Mais il ne retourna point en France, et mourut à soixante et onze ans dans le pays où l'avait exilé son attachement invincible à la foi protestante. Il n'avait pas eu le temps d'achever l'œuvre politique qu'il avait tant à cœur, et après lui la persécution recommença.

Nous avons dit que Basnage doit être considéré comme le véritable héritier de Claude; la solidité, la fermeté, la politesse de ses écrits de controverse ne permettent pas de lui contester des droits à cette succession honorable. Il suffirait, pour la lui assurer, de son *Histoire de la religion des Églises réformées*. Au tableau des *Variations* tracé par l'évêque de Meaux avec tout son génie d'écrivain, mais aussi avec toutes ses préventions, il opposait l'histoire exacte des opinions et des sectes, les variations de l'Église romaine sur diverses matières, enfin l'unité persévétante des dogmes fondamentaux dans la succession des Églises protestantes. Ses *Entretiens sur la religion* sont de bonne controverse défensive à l'usage des réformés, qu'on cherchait à ébranler de tant de manières[1]. La foule entendait mieux les boutades satiriques, le zèle colère et l'éloquence injurieuse de son collègue : Basnage était l'homme des réfugiés cultivés et sages; il faisait moins de bruit, il avait plus d'autorité, car personne n'ignorait quels services sa modération rendait aux réfugiés.

[1] Il avait aussi, en 1686, publié des lettres à son Église, sous le titre de : *Exhortations à la repentance, ou lettres à l'Église de ****, sur sa chute, avec des prières pour l'Église et pour ceux qui sont tombés.

Sa sollicitude pour les réformés ne se bornait pas à combattre l'ennemi, elle avait jugé de plus en plus nécessaire l'édification et la conservation du dogme et de l'esprit chrétien parmi le peuple. On ne peut lire les *Méditations sur la communion*, le *Traité de la conscience*, et surtout la remarquable préface de l'*Histoire de l'Ancien et du Nouveau Testament*, sans regretter l'oubli où sont tombés ces écrits, excellents de méthode, riches de pensées, de vues solides et lumineuses sur l'esprit et le cœur des hommes, sur leur manière de sentir et de croire en fait de religion. Sa préface de l'*Histoire de la Bible* n'est pas moins qu'un excellent et substantiel traité de théologie naturelle, où se déroulent avec un ordre et une abondance facile les preuves les plus fortes qui puissent barrer le chemin à l'incrédulité. On y chercherait en vain des traits profonds, une éloquence saisissante, moins encore la poésie de Pascal; mais ses arguments sont loin d'être des lieux communs, et l'incrédulité qu'il combat est celle de son temps, un athéisme non point vague et vulgaire, mais raisonneur et prétendant à la vertu, l'athéisme de « ces athées de spéculation qui se piquent de pureté de mœurs, de grandeur d'âme et de force d'esprit qui les élève au-dessus du vulgaire. » Basnage déclare ceux-là presque invincibles; c'est à eux qu'il s'adresse: « Il ne faut pas négliger les malades parce qu'ils paraissent incurables. Il y a des ressources cachées dans les consciences endurcies, comme il y en a dans les corps affaiblis par de longues maladies. Il faut

jeter la semence et attendre la rosée du ciel ; elle ne laisse pas de germer quelquefois, lors même que le champ est sablonneux et mal préparé[1]. »

Le nom de J. Basnage n'est jamais prononcé parmi ceux des moralistes chrétiens du XVIIe siècle, et en général l'histoire littéraire n'a pas accordé jusqu'ici de place aux écrivains protestants qui ont traité directement du cœur humain. Cet oubli n'est pas juste ; il s'explique pourtant. Depuis les *Lettres provinciales*, personne n'ignore que, dès le XVIe siècle, l'Église catholique avait produit, pour les besoins de ses confesseurs, une grande quantité de livres qui étaient à la morale chrétienne ce que l'art est à la science, la pratique à la théorie. La religion trace la loi et la loi constitue la morale : il n'y a qu'à obéir à l'une pour se conformer à l'autre ; mais il y a tant de degrés dans la désobéissance, la conscience est sujette à de telles illusions, le fait quelquefois ressemble si peu à l'intention, que le prêtre dans son tribunal pourrait se trouver souvent embarrassé. De là les casuistes et leurs traités ; et comme les difficultés qui aiguisent l'esprit ont pour l'esprit un attrait singulier, d'une salutaire étude de moraliste chrétien, les docteurs glissèrent tout d'abord dans les curiosités de la difficulté vaincue ; et le mérite flatteur d'une adresse ingénieuse fit oublier à beaucoup d'entre eux la gravité de l'objet. Messieurs de Port-Royal, rendus sé-

[1] Préface de l'*Histoire de l'Ancien et du Nouveau Testament*. 5 vol., Genève, 1708. 1704, édit. orig.

vères par la persécution, ne virent, et Pascal avec eux, que le scandale et l'odieux de subtilités qui respectaient si mal l'austérité chrétienne. Au fond, il n'était pas un ordre qui ne se fît honneur de quelques-uns de ces *virtuoses* du cas de conscience. Vieille et incurable faiblesse de notre intelligence! toujours on la verra sujette à prendre l'ingénieux pour le grand, l'imperceptible qu'on voit à peine pour le profond qui se dérobe au regard, le moyen pour le but, l'accessoire pour le principal! En morale, de telles méprises ont de terribles conséquences, et les casuistes, qui n'étaient que curieux, arrivaient à des conclusions aussi condamnables que les habiles qui accommodaient la conscience aux besoins de leur politique. Il n'en est pas moins vrai que cette étude, si promptement dégénérée entre les mains de certains docteurs, parce qu'ils ne l'éclairaient pas de la lumière divine, est en elle-même aussi louable que naturelle; la conscience n'offre pas de procédés diagnostiques si parfaits, qu'il soit superflu d'en éclairer et d'en redresser au besoin les indications. Toutefois elle était demeurée presque absolument étrangère aux protestants, soit que l'absence de confession ne leur en fît pas sentir l'usage, soit qu'aux consciences délicates et aux scrupules des fidèles, la Bible et le prêche fréquent parussent une direction suffisante. Les théologiens réformés s'en tenaient aux généralités de la morale. Cependant on vit plusieurs d'entre eux parmi les illustres, La Placette, Abbadie, et notre Basnage, aborder dans le même temps, pour l'approfondir, le grand sujet de

la conscience, afin de prononcer, après examen, sur ses droits, sur ses scrupules, ses difficultés les plus ordinaires, et pour éclairer les fidèles sur ses illusions. A ne parler ici que du *Traité* de Basnage (Abbadie et La Placette auront leur place ailleurs), le pécheur n'y trouverait pour ses vices ou ses faiblesses aucune apparence de ces coupables ou ridicules échappatoires, flétries par l'éloquence de Pascal. En revanche, les scrupules d'imagination y sont redressés avec franchise; tout cela déduit et décrit nettement, simplement, avec une sobriété de formes qui ne laisse pas apercevoir d'abord la richesse du fond, l'abondance des vues, les unes spéculatives, le plus grand nombre directes et pratiques. Il ne manque guère à cet ouvrage, pour appeler aujourd'hui des lecteurs, qu'une plus grande concision, et ce quelque chose de rapide qui distingue la préface dont nous parlions tout à l'heure.

Quand Basnage ne le déclarerait pas lui-même, on devinerait, à lire son *Traité*[1], qu'en l'écrivant il avait à cœur de raffermir le terrain du christianisme protestant, ébranlé par les doctrines favorites du *Commentaire philosophique* sur les droits de la conscience errante. En réclamant pour l'erreur consciencieuse tous les priviléges de la liberté, Bayle avait ouvert la dernière des portes que la réformation avait démasquées, mais que jusqu'alors la foi respectueuse s'était abstenue d'ouvrir. L'aventureux écrivain du *Com-*

[1] *Traité de la conscience*, 2 vol. Amsterdam, chez Brunet, 1696.

mentaire et des *Comètes* défendait un principe inattaquable en soi; et, à dire vrai, une société *indifférente*, ne vivant que de sa constitution civile, n'eût reçu ni avantage ni dommage de son état d'indifférence. Autre était le peuple protestant. La liberté de se tromper, pas plus que celle d'examiner, ne lui avait été présentée par les réformateurs comme un droit de l'esprit humain. De la loi de Dieu proclamée dans l'ancienne alliance et des préceptes de l'Évangile, ils lui avaient formé une conscience invariable que l'éducation et la prédication maintenaient dans son unité sévère. Les questions de dogme s'agitaient à l'entour sans la troubler. Déjà cependant, l'influence du cartésianisme avait fait tourner au profit des droits de la conscience les nouvelles prérogatives de la raison; le principe était posé. Bayle tira hardiment la conséquence que ses écrits rendirent chaque jour plus populaire. Le résultat inévitable était d'affaiblir la vieille sévérité des consciences protestantes. Il était en effet grandement à craindre que la faiblesse humaine n'acquît promptement une adresse dangereuse à mettre de son côté la conscience en l'aidant à se tromper. Accident singulier : ce que les casuistes relâchés avaient fait pour les consciences catholiques, la philosophie menaçait de le faire pour les consciences réformées : Bayle se trouvait être bien innocemment l'Escobar du protestantisme. Mais les chefs les plus clairvoyants du troupeau ne pouvaient s'y tromper, et Basnage, entre autres, tout ami qu'il était du coupable, s'apercevait bien que la voie s'a-

grandissant, il était temps d'y pourvoir. Tout bon qu'était l'argument des droits de la conscience errante contre les persécuteurs de France, il le repoussa, montrant aisément à l'aventureux raisonneur que c'était là un de ces arguments sujets à rétorsion, dont il faut se donner garde.

« Qu'un homme qui a l'autorité se persuade que la tolérance est contraire aux exigences de sa foi religieuse, il fera, dit Basnage, fouetter, pendre, brûler tous les hérétiques de ses États. Que de torrents de sang couleront à la faveur de cette fausse persuasion ! Cependant, *tout ce qu'on fait en vertu d'une fausse persuasion est aussi bon que ce qu'on fait en vertu d'une persuasion véritable*. On ne peut condamner ce persécuteur, car il pèche par une ignorance invincible : ainsi la violence rentre dans la religion par la même porte par laquelle on avait dessein de la chasser ; et l'esprit de persécution triomphe aussi insolemment qu'il faisait auparavant; au contraire, son innocence n'était pas si évidente qu'elle est présentement ; car le persécuteur avait toujours lieu de craindre qu'il ne se trompât, et que Dieu ne lui fît rendre compte de tout le sang innocent qu'il avait répandu par erreur. Et le sort le plus heureux qu'il pouvait attendre était celui de saint Paul, qu'on lui pardonnât, parce qu'il l'avait fait par ignorance, en croyant rendre service à Dieu. Mais ici tout est fait; il n'a besoin ni de conversion, ni de pardon; son ignorance le justifie, sans avoir recours à la miséricorde; et son erreur, si barbare et si contraire à l'humanité, ne laisse pas que d'être innocente[1]. »

Le livre de Basnage était un excellent préservatif à la fois contre le relâchement et l'indiscrétion de

[1] *Traité de la conscience*, livre I, art. 3.

l'esprit religieux des réformés; mais, fût-il appuyé, comme il l'était ici, de l'autorité d'une raison forte et solide, c'était trop peu d'un sage raisonnement contre l'attrait d'une idée fausse par son exagération, dangereuse par l'application qu'on en pourrait faire, mais vraie en elle-même, généreuse, et pour tout dire, soutenue par un esprit tel que Bayle. Le dogme de la tolérance absolue fit donc son chemin, prenant à droite et à gauche, au delà de son champ légitime, entamant dès son point de départ, et ébranlant des établissements aussi respectables que lui en leur principe. Tel a été le destin du protestantisme à cette époque. Il fut l'occasion, non pas la cause, cela est fort différent, de sentiments et d'opinions qui acheminaient vers de grands changements dans le monde.

C'était assez des nombreux travaux théologiques de Basnage pour honorer une vie de pasteur et de savant. Prédication, ouvrages de théologie édifiante, critique historique, histoire ecclésiastique, il a dans tous les genres considérablement écrit[1].

[1] Outre les écrits dont j'ai été conduit à parler et que j'aurai encore à nommer, on remarque dans l'œuvre considérable de Basnage une grande *Histoire de l'Église* en 2 vol. in-folio, fort estimée pour la sagacité de la critique et l'équité du récit; une *Histoire des Juifs*, 1707, 5 vol. in-12, ouvrage justement apprécié; une *Dissertation sur les duels*; deux volumes d'*Antiquités judaïques*, etc., 1713.

Je n'ai pu me procurer ses *Réflexions désintéressées sur la constitution du pape Clément XI*, qu'il publia en 1709, sans se faire connaître. Voici ce que dit de cet écrit le biographe de Basnage, qui nous a révélé la part que prit incognito le ministre protestant dans l'affaire de la constitution : « Il pèse dans ce livre les intérêts de tous ceux qui doivent entrer dans cette dis-

Mais, sur la fin de sa carrière, cet homme remarquable fut encore historien politique. En 1719, les députés de Hollande et de West-Frise lui voyant une si parfaite intelligence des affaires, lui demandèrent d'écrire les annales des Provinces-Unies.

Il était, en particulier, d'une haute importance pour la gloire et l'honneur des Hollandais, que les événements du XVIIe siècle fussent exposés avec tact et exactement dans un récit bien fait, et auquel le caractère de l'auteur donnât de l'autorité. Le grand pensionnaire de Witt, qui avait eu pendant son ministère une pensée semblable, avait confié cette tâche délicate à un homme dont il dirigeait la plume, à M. de Wicquefort, personnage qui aurait sa place dans l'histoire diplomatique de ces temps, si on venait à l'écrire. Cet homme, Hollandais de nation, avait quitté sa patrie de bonne heure pour la France, où il vécut trente-deux ans, en qualité de résident de l'électeur de Brandebourg. Pour son malheur, il aimait à écrire; s'il se fût borné à faire un bon livre sur l'élection des empereurs, et de traduire les voyages d'Olearius en français, il n'en aurait tiré que de l'honneur; mais il s'avisa, sous les yeux de Mazarin, d'écrire les historiettes de la cour, les amours du roi, et les échappées des nièces de Son Éminence. On

pute, et tâche de prouver que l'unique ressource des *Jansénistes* est de passer sur le ventre de Jansénius et de saint Augustin pour se mettre à couvert sous l'autorité de saint Paul, qui seul les pouvait sauver. » (Préface des *Annales des Provinces-Unies*, t. II.)

l'accusa de faire le métier d'un nouvelliste secret aux gages de plusieurs princes, et Mazarin fit enlever et conduire à Calais le ministre de l'électeur. L'accusation n'était pas sans vraisemblance : tout au moins Wicquefort entretenait une correspondance active avec M. de Witt. Recueilli et protégé à la Haye par le Pensionnaire, il se réconcilia avec le gouvernement de la France et le servit activement. Mais, arrêté à la Haye et condamné à une captivité perpétuelle par l'influence du prince d'Orange (on l'accusait encore d'entretenir une correspondance secrète avec les ennemis de l'État), il avait soulagé son cœur, et consolé sa prison en remplissant son histoire de satires personnelles contre ceux qu'il chargeait de son malheur. Après sa mort, on pensa à faire usage de son travail, mais le ton injurieux et la forme surannée de l'œuvre y firent renoncer. Quoique Wicquefort eût vu de près jouer les ressorts d'une grande politique, l'histoire de la Hollande tombait, après tout, en de meilleures mains que les siennes, en passant dans celles de Basnage. Celui-ci se rendit à l'appel qu'on lui adressait, mais il accepta aux conditions qu'y pouvait mettre un homme dont la franchise et la véracité étaient éprouvées. Il exigea et obtint que les archives lui fussent ouvertes, qu'aucune pièce ne lui fût cachée, et qu'on s'engageât à ne lui montrer aucun ombrage de sa fidélité en tout récit. Après trente années de séjour en Hollande, et un commerce étendu avec les hommes politiques du pays, il n'y avait pas de présomption à se charger d'une entreprise pleine d'intérêt, si elle

était, à certains égards, infiniment délicate pour un exilé et un Français. C'est à l'auteur des *Éclaircissements sur la guerre de la succession*, qu'il appartient de prononcer sur la valeur de cette histoire : l'usage qu'il en a fait pour son importante collection, en se référant souvent aux *Annales*, prouve qu'il a reconnu pour sûres les lumières de l'historien des Provinces, et parfaitement sincères ses intentions.

Basnage ne fut pas un historiographe complaisant, ce fut un historien digne de ce nom; son érudition est consciencieuse, approfondie; il a toute la critique que demandait un sujet fort complexe. La politique hollandaise, habile, profonde, avait à soutenir l'existence et la force d'un pays puissant avec un faible territoire, jalousé de l'Angleterre, regretté et convoité par l'Espagne, protégé par l'alliance redoutable et toujours alarmante de la France. Ses chefs politiques, ses négociateurs, avaient à suivre, avec une pénétration vigilante, les événements qui pouvaient modifier les intérêts, les dispositions, l'ambition de ces États. Saisir le fil et ne l'abandonner jamais, ne se laisser tromper par aucune des feintes de la diplomatie, ne prendre jamais le change, c'est ce qu'a fait l'auteur des *Éclaircissements*, aidé de documents puisés aux archives de France. C'est ce que ne pouvait faire aussi parfaitement Basnage, qui n'avait que la moitié de ces ressources; et même, faute de connaître les lettres de M. de Witt à M. Van Beuning, non encore publiées, il a pu exagérer la politique

française du Pensionnaire. On doit certainement convenir que le XVIIe siècle n'avait pas encore produit une œuvre d'histoire contemporaine appuyée sur une critique aussi ferme.

Basnage fait peu de réflexions; il raconte, et raconte bien. A l'occasion, soit exactitude, soit sentiment de l'intérêt des faits, il n'omet aucun détail, et son récit devient dramatique de lui-même. La mort des frères de Witt, un des meilleurs récits de l'histoire moderne[1], est aussi dans les *Annales* de Basnage un morceau du plus émouvant intérêt. Quoique l'art de choisir les couleurs, de grouper les figures, de ménager l'émotion, n'appartienne à l'écrivain réfugié qu'en faible mesure, ces terribles tableaux de l'injustice et de la fureur populaire, demeurent sous sa plume, dramatiques et pittoresques à un haut degré. Les portraits sont traités avec moins de bonheur : Basnage est moraliste, et les caractères sont analysés avec sagacité et même finesse; mais on nous a accoutumés à une plus vive peinture des personnages. Comme les nombreux caractères décrits par le moraliste chrétien, ceux-là sont vrais, bien vus, mais peu vivants.

Bien qu'il s'interdise les jugements, Basnage ne pousse pas le scrupule jusqu'à se défendre les réflexions; le bon sens et la dignité de son caractère, éminemment vrai, sont réfléchis dans toutes les pages de son histoire. Il conclut quelquefois, et ses con-

[1] Mignet, *Éclaircissements sur la guerre de la succession.*

clusions, sans aucun air de prêche, sont des moralités marquées à l'empreinte du protestantisme :

« Quelque heureuse que soit l'imposture, on ne laissera pas de voir que la candeur et la sincérité font plus d'honneur et sont souvent couronnées d'un plus glorieux succès que les profondeurs d'une politique artificieuse. Les négociateurs sont rarement dupés deux fois par le ministre le plus habile, et tôt ou tard l'on connaît le caractère de ceux avec qui l'on traite lorsqu'on étudie la manœuvre de ceux qui les ont précédés.... »

Il est fort en garde, comme on voit, contre le langage des pièces diplomatiques. C'était là, en effet, l'écueil pour une telle histoire; il appela à son secours (et ce fut avec succès) son expérience de moraliste :

« Je me suis fait, dit-il, une étude particulière du style des rois et de leurs ambassadeurs : ils ne manquent jamais d'enfler leurs plaintes, leurs droits, et de donner les plus belles couleurs du monde aux motifs qu'ils ont de faire la guerre ou de rejeter une paix avantageuse. Si l'on veut croire ce qu'ils disent, la raison et l'équité compassent toutes leurs démarches; ils aiment tous la paix, ils fuient tous la guerre; c'est la nécessité qui leur met les armes à la main, et ils rendent toujours leurs ennemis responsables de tout le sang qui se répandra. Ils n'ont ni l'ambition qui fait les héros, ni le dessein d'usurper les États voisins; mais c'est une république ombrageuse qui les offense par des terreurs paniques, ou qui vient à la traverse faire des propositions de paix dans le temps que les victoires précédentes en promettent de nouvelles. Au travers de ces discours spécieux qu'on s'efforce de rendre éblouissants, en les revêtant des figures les plus hardies de la

rhétorique, on ne laisse pas de connaître l'esprit des ministres et de pénétrer dans leurs véritables desseins, lorsqu'on se dépouille des préjugés qu'on peut avoir en leur faveur. Les lettres de Louis XIV, du cardinal Mazarin, de MM. de Lionne et Servien, des comtes d'Estrades et d'Arlington, du chevalier Temple, et des autres célèbres négociateurs dont nous avons tiré de grands usages, sont une preuve démonstrative de ce que j'avance [1].»

Après, et peut-être avant la philosophie, l'histoire était le genre de composition où l'esprit de résistance, de liberté, de représailles si l'on veut, trouvait le mieux à se satisfaire. Il devait par conséquent séduire les écrivains réfugiés. Aussi Basnage n'est-il point le seul historien que l'on rencontre parmi leurs écrivains. Sans parler d'une autre colonie qui nous occupera bientôt, la Hollande nous offrirait encore quelques narrateurs hâtifs et restés obscurs de la révolution d'Angleterre; historiens d'occasion, bien dignes de leur obscurité. Ce sera assez de signaler un ouvrage qui fit grand bruit alors, et encore fameux aujourd'hui, l'*Histoire de l'édit de Nantes*[2]. Vers 1693, dans le temps même que poussés par un désir naturel de défendre leur cause, Basnage travaillait à une histoire des *Dogmes des protestants*, son cousin, M. de Flottemainville, à ses *Annales ecclésiastiques*,

[1] *Annales des Provinces-Unies*. Préface.

[2] *Histoire de l'édit de Nantes*, contenant les choses les plus remarquables qui se sont passées en France avant et après sa publication, à l'occasion de la diversité des religions, et principalement les contraventions, inexécutions, artifices, jusques à l'édit de révocation en 1685, avec ce qui a suivi ce nouvel édit jusqu'à présent. Delf. (Rotterdam), in-4°, 5 vol., 1693-1695.

et Bayle à son *Dictionnaire historique*, Élie Benoît, jadis ministre d'Alençon, et alors attaché à l'église de Delft, faisait paraître, sous la forme d'une histoire de l'*Édit de Nantes*, une apologie étendue et sans nulle réserve de la conduite des réformés de France depuis leur premier établissement jusqu'à leurs derniers malheurs, en même temps qu'un acte d'accusation plein de véhémence contre le clergé catholique que l'auteur charge bien plus que le gouvernement du poids de la persécution. Malgré le ressentiment passionné qui éclate d'un bout à l'autre de l'ouvrage, on ne saurait soupçonner Benoît de mauvaise foi; il a consciencieusement ramassé tout ce qu'il a pu recueillir de preuves à des sources sûres, et s'il accepte souvent yeux fermés les témoignages de persécution, c'est entraînement et non crédulité calculée. Il n'en demeure pas moins que, en tant qu'histoire, celle-là laisse beaucoup à désirer. On doit reprocher à l'auteur la force de ses expressions, son ton toujours amer, sa plainte continuellement agressive. L'histoire peut parler le langage indigné, sans cesser d'être pour cela de l'histoire; mais il y a un caractère d'historien qui se retrouve et se fait sentir à ne pas laisser de doute, au milieu des plus grands excès d'énergie: ce caractère manque trop à Élie Benoît. Aussi n'a-t-il guère de ces traits qui attestent l'observateur maître de lui au fort de son indignation; on ne peut être davantage juge et partie et moins inspirer cette espèce de confiance qui apprend au lecteur qu'il est devant un historien véritable. Après

avoir lu cette histoire de l'édit de Nantes, on sent qu'elle reste encore à faire, fût-ce sans autres matériaux. A l'égard du récit, il est meilleur dans les premiers volumes que dans les derniers; et en général la composition est supérieure au style, qui est simple, assez ferme, mais en tout, insuffisant.

La *Vie de Richelieu*, de Jean Le Clerc, seule production historique dont il y aurait encore lieu de nous occuper ici, trouvera sa place dans le chapitre suivant, consacré aux critiques français de Hollande entre lesquels Le Clerc est, avec Bayle, le plus remarquable comme le plus célèbre.

CHAPITRE VII.

Les journaux littéraires de Hollande. — Basnage de Beauval. — *Histoire des ouvrages des savants.* — Bernard. — Jean Le Clerc et ses *Bibliothèques.*

Avec Bayle ne disparut point la critique indépendante qu'il avait installée en Hollande. Dès 1687, lorsque la fatigue et la maladie le contraignirent de renoncer aux *Nouvelles de la république des lettres*[1], trois journaux se partagèrent sa succession, et se maintinrent jusqu'après sa mort avec un succès et un mérite divers. Le premier avait commencé sa carrière quelques mois avant que le recueil des *Nouvelles* eût achevé la sienne : c'était la *Bibliothèque universelle* de Jean Le Clerc; le second, rédigé par un ami de Bayle, M. Basnage de Beauval, continuait véritablement les *Nouvelles* sous le titre d'*Histoire des ouvrages des savants;* le troisième, protégé par le titre qu'avait illustré Bayle, fut entrepris par un ministre réfugié nommé Bernard[2].

De ces trois recueils, le plus littéraire c'est à tous égards celui de Basnage; le plus savant, la *Bibliothè-*

[1] Le dernier numéro est de février 1687; le premier était de mars 1684.

[2] Après la retraite de Bayle, son journal fut continué quelque temps par un ministre appelé Baron; mais ce n'est qu'en 1699 que Bernard recommença ses *Nouvelles.*

que de Le Clerc; le troisième, sans originalité, se réglait avec un mérite suffisant sur l'exemple des premiers, et forme la transition aux journaux du même genre qui, dans le siècle suivant, abondèrent en Hollande.

Moins célèbre que son frère, Henri Basnage de Beauval, le rédacteur de l'*Histoire des ouvrages des savants*, était le second fils du jurisconsulte. Nous avons vu comment Jacques Basnage, jeune encore et en possession d'une belle renommée parmi les chefs des églises protestantes, fut obligé, malgré le crédit de sa famille, de quitter la France. Henri, quoique laïque (il était avocat comme l'avait été son père), suivit son frère, que sa vieille amitié pour Bayle attirait à Rotterdam. Il apportait à la colonie française une plume diserte et élégante, ou du moins plus experte en beau style qu'il ne s'en trouvait alors parmi les écrivains du Refuge. Avec de l'esprit, une intelligence claire, un jugement net et enclin parfois à la malice, M. de Beauval, ainsi qu'on le nommait [1], était plus propre à faire un bon critique, et il le devint après quelques tâtonnements. Dans les premiers cahiers de son journal, il s'étudia, avec une application reconnaissante mais trop marquée, à mettre ses pas dans les traces de l'homme dont il héritait. Quelques-uns de ses articles d'alors ne sont

[1] En parlant des deux frères, on disait messieurs de Beauval. M. de Beauval tout court, c'était notre journaliste : pour désigner son illustre aîné, Jacques de Basnage, on associait les deux noms, et l'on disait M. Basnage de Beauval, ou encore M. Basnage le ministre.

que des pastiches intelligents, mais un peu outrés, de la manière de Bayle. Il se croit tenu, envers ses lecteurs, d'égayer les matières sérieuses par des réflexions d'une ironie un peu cherchée, et certaines moralités malicieuses déjà un peu vulgaires : par exemple, à propos d'un traducteur de Pétrone, qui s'était piqué de ne rien laisser de son original qui ne se pût dire dans une conversation enjouée : « Peut-être, remarque-t-il, que sa traduction n'en eût pas moins valu s'il avait dit les choses comme elles sont. Il se trouve des curieux et parfois des curieuses aussi qui sont bien aises de savoir du moins comment les gens d'esprit disent des sottises. On ne voudrait pour rien avouer que l'on en eût la moindre envie, et il serait incivil d'en convaincre les gens ; mais on ne laisse pas d'en sourire, et les fausses vertueuses sont celles qui font le plus de fracas[1]. » Mais peu à peu M. Beauval parvint à trouver sa propre manière, qui était de dresser de lumineux extraits des ouvrages soumis à son examen, d'en saisir nettement la méthode, les grands traits ; du reste, appréciant, comme Bayle, plus le sens et les endroits de nouveauté que les qualités de la forme. Ce n'est pas qu'il manque de littérature ; il cite, au contraire, volontiers les poëtes, s'aide fréquemment, dans ses extraits, des vers de Corneille et de Molière ; il sait par cœur l'*Art poétique ;* mais il n'en a pas fait d'autre usage : tout au plus, à propos d'une histoire du Tasse, remar-

[1] *Histoire des ouvrages des savants,* t. Ier, p. 177.

quera-t-il, en répétant l'invective du satirique contre les sots qui préfèrent

...le clinquant du Tasse à tout l'or de Virgile,

que ce mot a gâté bien des gens qui ont formé leur jugement sur cette critique; et il passe outre. On serait bien étonné, par exemple, en lisant son article des *Caractères* de La Bruyère (mars 1688), de trouver un véritable extrait, l'énumération succincte des portraits du moraliste, et pas un mot du pinceau ni de la couleur : en revanche, il signalera certaines hardiesses, en ajoutant : « Une liberté si vigoureuse est bien rare aujourd'hui, et cette nouvelle entreprise fait juger que l'auteur est capable de mettre en usage les préceptes les plus sévères de la morale. »

En général, il ne faut avoir recours aux journaux de Hollande, à commencer par les *Nouvelles*, que pour le jugement des œuvres de science et d'histoire. Là seulement ils sont tout à la fois des guides commodes et des interprètes qui aident à voir et à penser. C'est chez eux, par exemple, qu'il faut suivre l'histoire du développement de la philosophie de Descartes, et de l'esprit nouveau des études scientifiques et philosophiques, à travers le siècle de Louis XIV. On ne trouverait pas à cette époque-là une analyse des *Entretiens* de Malebranche plus lumineuse que celle qu'en donne Basnage (mai 1688). Sans doute ce n'est pas tout à fait le raccourci net de Bayle, ni l'exquise finesse de Fontenelle, avec sa

réserve plus incisive que la hardiesse[1]; mais il caractérise auteurs et livres d'une main sûre, que l'on sent conduite par le bon sens, et la modération d'un esprit juste et clair qui se montre en quelque sujet qu'il traite, même en ceux de controverse. Son jugement sur l'*Histoire des Variations*, le plus vif de lui peut-être qu'il y aurait à citer en ce genre, est aussi mesuré qu'on pouvait le demander à un protestant provoqué par l'attaque habile, mais passionnée, de l'évêque de Meaux. Même, s'il faut le dire, le critique est plus exact et plus consciencieux que l'historien des *Variations* dans le choix des preuves et le récit des faits, si admirable d'ailleurs chez Bossuet. Un passage de cet article donnera une idée du procédé de critique et d'analyse adopté par Basnage. Il vient d'esquisser fidèlement le plan si fièrement dessiné de la préface des *Variations;* Bossuet veut faire voir aux protestants la fausseté de leur doctrine, en remettant sous leurs yeux leurs changements, leurs subtilités, et cela par leurs propres confessions de foi. Basnage, à son tour, s'empare de la méthode, et forme sur elle le plan de sa réponse :

« Il faut avouer, dit-il, que cette confiance extrême et ce tour ingénieux et brillant pourraient éblouir ceux qui ne font pas réflexion que la Providence n'agit pas toujours par des voies directes, en découvrant la vérité à découvert

[1] L'*Histoire des oracles*, et le petit morceau de critique philosophique intitulé : *Doutes sur le système physique des causes occasionnelles*, sont aussi en leur genre des chefs-d'œuvre de critique analytique.

et sans voile, et en la dégageant tout d'un coup des nuages dont l'ignorance et la malice des hommes l'ont enveloppée. Du moins c'est le sentiment de l'auteur des *Lettres provinciales* et de M. Germain, qui font, sur la manière obscure et successive dont Dieu illumine les hommes, des réflexions, lesquelles peuvent servir de réponse à l'ouvrage de M. de Meaux. D'ailleurs il court grand risque d'effacer lui-même tout son livre, car il ne sera pas difficile de lui montrer des contradictions dans l'Église romaine, et, sans être théologien, nous pourrons bien lui en marquer quelques-unes. Il est vrai qu'il a prévenu cette objection en disant que ce n'est point répondre que de lui opposer des récriminations; que c'est seulement vouloir éblouir et donner le change. Cependant c'est la réponse la plus nette et la plus positive que l'on puisse choisir. Car si on lui fait voir la *moindre variation* dans l'Église romaine, non-seulement il sera obligé *d'effacer toute son histoire*, mais encore de convenir, ou que l'Église et la vérité peuvent varier quelquefois, ou que l'Église romaine n'est point l'Église. Il n'y a point là de milieu, puisque c'est une loi qu'il s'est faite à lui-même[1]. »

Il y a chez Basnage, lorsqu'il aborde les sujets de controverse, une sorte de dignité qui manque presque absolument à ses successeurs et qui tient à une modération singulièrement remarquable pour ces temps de controverse animée. Jamais il ne fait difficulté de rendre justice aux qualités de ses adversaires. Veut-on un éloge plus franc de Baronius que ce début d'un article (cahier d'août 1691) sur un ouvrage de M. Basnage de Flottemainville, son cousin, autre ministre réfugié :

[1] Basnage, *Histoire des ouvrages des savants*, août 1688, p. 456.

« Personne peut-être, dit l'impartial critique, n'avait défendu le papisme avec tant de dignité et d'étendue de génie que le cardinal Baronius. Sans entrer dans les détails de la controverse et dans les subtilités de la dispute, il va chercher les fondements de l'empire papal jusque dans le siècle des apôtres, et il semble que l'histoire de l'Église et celle de la religion romaine ne soient que la même chose. Il fait couler la tradition comme un grand fleuve enflé et grossi par une infinité de petits ruisseaux voisins, et qui menace d'entraîner tout ce qui pourrait se présenter pour arrêter ou suspendre sa course; c'est-à-dire que les Pères, les conciles, la chronologie, la critique, etc., concourent ensemble à son dessein, et sont amenés comme autant de garants et d'appuis incontestables de ses annales. Il y a même quelque chose de grand et de majestueux dans ses manières, qui impose. Casaubon en avait entrepris la réfutation, mais il n'alla point au delà de l'an 34. Un plaisant a cru trouver un bon mot en disant que *Casaubon n'avait attaqué que les girouettes du grand bâtiment de Baronius*. M. Basnage de Flottemainville, entrant dans la carrière abandonnée par Casaubon, se propose de suivre Baronius à la trace, et s'est mis sur les épaules un fardeau dont il n'est pas aisé de soutenir le poids. »

On a reproché à Basnage de mêler, sans en avertir, ses propres sentiments à l'extrait lui-même. C'était lui reprocher ce qui fait son originalité heureuse. Il y a, en effet, un art assez délicat et tout neuf, même après les *Nouvelles de la république des lettres*, à faire ainsi cheminer le jugement avec l'analyse de l'œuvre. C'était la prétention de M. Beauval et en partie son mérite; il voulait dérouiller l'érudition et la critique savante, et les recouvrir d'un vernis qui sût les rendre attrayantes pour les gens du monde.

Son style marque assez cette intention qui était si bien dans l'esprit du siècle : il aime les ornements, et se pique, avec une grâce un peu étudiée, d'élégance et de politesse ; toutefois cela ne va jamais jusqu'à la vaine rhétorique, à la pédanterie encore moins, et l'on ne saurait découvrir l'ombre de déclamation là même où le critique a fait le plus de frais. A ne prendre que son *Histoire des ouvrages des savants*, on peut dire de M. Basnage que, comme écrivain, comme esprit net et ferme, il est de bonne race, et mérite une place plus honorable que celle qui lui a été conservée parmi ses contemporains de l'exil.

Si son journal est trop oublié, ses autres écrits sont moins connus encore. Il y aurait pourtant à relever ses éditions commentées du *Dictionnaire de Furetière :* on y trouve de fort bonnes remarques, qui justifient le rôle qu'il avait pris dans la colonie lettrée des réfugiés de Hollande. Il y faisait autorité, il en était le Vaugelas ; et Bayle lui-même s'observait de son mieux devant le tribunal de son ami. La liaison de ces deux hommes ne pouvait manquer d'attirer sur M. de Beauval, partisan éprouvé de la tolérance, les foudres de Jurieu ; mais il n'était pas plus disposé que son maître à s'humilier sous l'anathème du terrible théologien ; il répliqua et dupliqua vertement[1].

[1] Il écrivit à cette occasion des *Considérations sur deux sermons de M. Jurieu,* touchant l'amour du prochain, où l'on traite incidemment cette question curieuse : S'il faut haïr M. Jurieu? une *Lettre sur les différends de M. Jurieu et de M. Bayle ;* enfin un livre intitulé : *M. Jurieu convaincu d'imposture et de calomnie*.

Le souvenir des *Bibliothèques* de Jean Le Clerc a survécu plus longtemps que le journal de Basnage à leur première célébrité. Elles le doivent à une certaine majesté qui s'attache encore au nom de l'auteur, comme à celui d'un des plus grands érudits de son siècle. Pour qui a quelque familiarité avec l'histoire littéraire des savants de cette époque, le nom de Le Clerc s'associe en effet à l'idée d'un vaste savoir et d'un immense travail. Mais on se tromperait en se représentant Le Clerc sous les traits d'un patient et paisible érudit, avide seulement de lectures et d'études savantes. C'est sans doute un savant laborieux, et l'étendue de ses connaissances comme de ses travaux est faite pour surprendre; mais c'est aussi éminemment un critique hardi, un esprit libéral et frondeur, tranchant en ses idées, obstiné à les répandre, par conséquent très-propre à exercer un empire marqué sur l'opinion. A bien des égards il a renforcé l'action de Bayle, et quoique fort dogmatique dans son sens, il a indirectement favorisé la tendance sceptique de son temps; mais ç'a été d'une façon particulière, et qu'il importe à notre sujet de préciser, s'il se peut. Arrêtons-nous donc sur ce personnage, et voyons quelles étaient la direction et la nature de ses idées, avant d'aborder les journaux qui lui ont servi à les exposer et à les propager.

Jean Le Clerc descendait d'une race qui comptait déjà deux générations de savants peu ordinaires. Son père, un de ses frères, tous ses oncles, figurent avec honneur dans l'histoire littéraire de Genève. Cette

docte famille était originaire de Beauvais, en Picardie. Nicolas Le Clerc, l'aïeul du critique, enfant encore, et seul entre ses frères, avait été enlevé de la maison paternelle par sa mère, protestante zélée, qui s'était réfugiée avec lui en Dauphiné; de là, il était passé à Genève, s'y était établi et marié[1]. Par leur talent, ses deux fils s'élevèrent au premier rang de cette bourgeoise aristocratie de Genève, où se recrutaient l'Académie et les conseils de la république. L'aîné fut professeur aux langues orientales; le second, d'abord médecin, puis professeur d'hébreu, conseiller enfin, donna le jour au savant historien de la médecine, et à notre critique.

Jean Le Clerc fut initié à la philosophie cartésienne par ce même professeur Chouet qui, déjà, l'avait apprise à Bayle. Il devait passer de là aux études de théologie; mais il ne voulut point franchir ce pas sans être revenu d'abord aux humanités, pour s'assurer la possession des langues antiques[2]; peut-être aussi hésitait-il devant l'obligation de signer ce fameux *Consensus* dont nous avons déjà parlé[3], car l'inclination du jeune théologien, comme celle de son père, le portait précisément vers la doctrine pro-

[1] Il avait épousé la sœur du fameux de Courcelles, un des premiers théologiens protestants qui ébranlèrent le crédit des doctrines de saint Augustin sur la grâce. (Voy. t. Ier, chap. VI.)

[2] Les biographes de J. Le Clerc, et même Senebier, le font entrer en théologie en 1676 : le registre de l'*auditoire* de théologie de Genève donne la date de 1675, cinq ans après l'admission de Bayle et de Basnage aux études de philosophie.

[3] Voy. la note à la fin du t. Ier.

scrite de la grâce universelle. Enfin, après d'assez longs retards et quelque séjour à Grenoble en qualité de précepteur, Le Clerc prend son parti, et, à la faveur de je ne sais quel ébranlement passager ou de quelque accommodement de conscience, signe et se fait admettre au saint ministère. Presque aussitôt il s'éloigne, comme pour chercher des lieux où il puisse se nourrir à son aise de la théologie des remontrants. Ainsi, on le trouve à Saumur, lisant Épiscopius et écrivant sur la tolérance, mais déjà frondeur et médisant : c'était sa nature. Écrivant à son maître le plus respecté, le professeur Louis Tronchin, il traite fort dédaigneusement ses professeurs : « Bonnes gens, dit-il, mais qui seraient plus propres à être brebis que pasteurs : » l'un d'eux, professeur de rhétorique, « ne sait pas même son lieu commun[1]. »

Au lieu de rentrer à Genève, Le Clerc quitta Saumur pour se rendre à Londres, et de là à Amsterdam, terre sacrée pour les remontrants, et où son grand oncle de Courcelles avait trouvé jadis un asile. Il était là en pays de sympathie ; on le savait tout porté pour les arminiens et leurs doctrines ; on n'eut pas de peine à le retenir en le nommant, en 1684, professeur de philosophie, de belles-lettres et de langue hébraïque dans le collége des remontrants. Cette résolution affligeait Tronchin, qui, ayant reconnu dans Le Clerc une intelligence distinguée, l'avait pressé de se fixer dans sa patrie, et lui reprocha le choix qu'il avait

[1] Collection de M. le colonel Tronchin.

fait de la Hollande, au préjudice de Genève. Le Clerc se justifia en termes amers pour les théologiens qui prévalaient alors dans la ville de Calvin : « J'aurais consacré mes services à ceux au milieu desquels j'ai été élevé, si je n'avais été exposé à voir ma patrie devenir pour moi une marâtre, et les hommes qui font peser leur joug sur cette cité libre, me chasser par leur tyrannie. J'aurais, je l'avoue, une existence bien plus douce dans mon pays que dans cette Hollande où me voilà, s'il m'avait été permis d'y vivre indépendant parmi des hommes, mais lorsque je pense à quelle misérable servitude il aurait fallu me soumettre, mon regret du sol natal n'en est pas peu diminué[1]. »

A un homme de cette humeur, l'arminienne Amsterdam convenait très-bien ; et quoiqu'il se plaignît fort des libraires de cette ville, « gens si avares et de si mauvais goût, qu'ils veulent avoir tout pour rien, en méprisant les meilleures choses lorsqu'on les leur offre[2], » il ne pensa qu'une fois à quitter son poste pour l'Angleterre[3], et fournit, à la tête de son église

[1] Lettre (en latin) de J. Le Clerc à L. Tronchin. Collection de M. le colonel Henri Tronchin.

[2] Lettre à Locke. *Life of Locke*, by lord King, t. Ier, p. 430.

[3] Le Clerc eut soin de ne confier à personne ce projet. En priant Locke de faire des démarches auprès de l'évêque Burnet, il a soin de lui recommander le secret, à cause des marchands anglais, nombreux à Amsterdam. « Vos boutiquiers qui sont ici les souverains, et qui regardent leurs ministres comme leurs servantes, me regarderaient de haut en bas plus que jamais, s'ils savaient que je n'eusse pas réussi : au contraire, si je pouvais me passer d'eux et me retirer d'ici, je me mettrais peu en peine de ce qu'ils diraient. » *Life of Locke*, t. II, p. 159.

et de l'Académie des remontrants, une longue carrière de plus de quarante années, remplie par l'enseignement d'une part, et de l'autre par des travaux sans nombre, terminée enfin par une longue décrépitude. Un jour que Le Clerc faisait sa leçon de philosophie, il perdit tout à coup la parole : elle lui revint bientôt après; mais c'en était fait de son intelligence que de nouvelles paralysies achevèrent entièrement avant d'éteindre sa vie. Enfin, après sept années qui s'écoulèrent pour lui dans l'insensibilité et le silence, il mourut à l'âge de soixante-dix-neuf ans. Peu après son arrivée en Hollande, il avait épousé une des filles de Grégorio Léti.

L'humeur indépendante de Le Clerc le destinait à être un champion résolu de la liberté de penser, comme ses opinions l'appelaient à devenir un des chefs du rationalisme. Telle fut en effet sa double et active part dans tout ce mouvement et ce travail des esprits, dont la Hollande fut le théâtre depuis les dernières années du XVII[e] siècle. S'il avait eu besoin d'une autorité et d'un appui pour s'encourager dans cette voie de libéralisme philosophique, il aurait trouvé l'une et l'autre dans un homme célèbre qui était arrivé à Amsterdam presque en même temps que lui, cherchant un asile pour la liberté de sa personne et de ses sentiments : je veux parler de Locke, qui, expulsé de l'université d'Oxford, bien qu'il n'eût pas encore publié ses fameux ouvrages, et suspect à la cour de Jacques II en sa qualité d'ami et de protégé de Shaftesbury, se dérobait prudemment

au sort de Russel, déjà mort sur l'échafaud, et de Sydney, près d'y monter.

Locke et Le Clerc apportaient en Hollande des dispositions toutes semblables, les mêmes idées de liberté politique et d'indépendance théologique. La connaissance fut bientôt faite, et le Genevois, tout peu flexible qu'il était, et plus disposé à se faire écouter qu'à entendre, subit, on n'en saurait douter, l'ascendant du métaphysicien anglais. Celui-ci d'ailleurs, fort sociable, et ayant les manières nobles et élégantes du grand monde où il avait vécu, savait séduire. Selon le génie de sa nation, Locke eut bientôt formé et réglementé une société de savants, au premier rang desquels figuraient Le Clerc et Limborch. Cette petite académie se réunissait tantôt chez l'un, tantôt chez l'autre de ces messieurs, et était tenue fort secrète; car Locke, dont la cour de Londres avait demandé l'extradition aux états généraux, était obligé de cacher sa présence à Amsterdam, et ne sortait que de nuit.

Il est naturel de supposer que ces entretiens servirent d'un côté à encourager nos philosophes dans leurs vues libérales, et de l'autre dans leur opposition naissante à l'autorité régnante des doctrines cartésiennes. Toujours est-il à remarquer que Locke lança bientôt, de sa retraite, la fameuse lettre à Limborch sur la tolérance, où il établissait les droits de la liberté civile et religieuse, et que Le Clerc se signala dès lors dans tous ses ouvrages par une indépendance jalouse qui ressembla plus d'une fois à l'es-

prit de contradiction. Sans aller jusqu'à associer Le Clerc à Locke dans l'œuvre métaphysique de celui-ci, on ne peut méconnaître du moins qu'il a, comme lui, un des premiers ébranlé le trône de Descartes, et préparé en France le discrédit où le cartésianisme tomba sous les coups de Voltaire et la philosophie de Condillac. Toutefois il est juste de remarquer que si en même temps il fit brèche aussi au spiritualisme, ce fut indirectement, et qu'il ne se déclara indépendant que des vues systématiques et du dogmatisme inconséquent de Descartes. Voici ce que lui-même avouait de ses dispositions sur ce point, après la publication de quelques traités philosophiques dédiés à Locke[1] : « J'ai bien cru, écrit-il en 1694 à Louis Tronchin, que les cartésiens se plaindraient un peu de mes écrits philosophiques, quoique je les aie, ce me semble, traités avec assez d'honneur. Pour les sentiments qui y sont, je puis dire que je n'ai eu aucune vue que celle de trouver la vérité, que j'ai tâché partout de distinguer de la vraisemblance et de la probabilité, que l'on confond très-souvent avec elle. J'aime mieux pour cela paraître un ignorant aux yeux de ceux qui croient savoir tout, que de dissimuler la petitesse de mes lumières et une infinité de choses. Je crois que le monde commence à revenir de cet air décisif que Descartes avait introduit en débitant des conjectures pour des démons-

[1] Savoir : une *Logique*, une *Ontologie* et une *Pneumatologie*. Ces trois traités forment, avec la physique, les œuvres philosophiques de J. Le Clerc.

trations, et on ne voit pas un habile homme qui soit autant *systématique*, pour ainsi dire, qu'il l'était. Les Anglais surtout sont ceux qui en sont le plus éloignés. Je suis occupé à achever ma physique, où j'ai suivi une méthode toute nouvelle, et conforme à ce que je viens de dire[1]. »

En théologie, Le Clerc était donc nettement rationaliste, c'est-à-dire que, tout en reconnaissant qu'il y a dans le christianisme des mystères dont l'explication dépasse les bornes de notre esprit (les lumières de l'entendement n'allant qu'aussi loin qu'il faut pour régler notre conduite sur la volonté de Dieu), il croyait que la raison peut établir d'une manière inébranlable les preuves de la vérité de la religion chrétienne, faire voir l'excellence et la nécessité de ses préceptes, et que pour la trouver telle, il ne faut point se défaire de la raison ou étouffer ses lumières[2]. Il affirme que mieux on raisonnera, plus on sera convaincu de la vérité chrétienne; qu'ainsi, par la philosophie, on va plus sûrement à la religion[3]. A tout prendre, il n'y a rien là de cartésien; mais le pas que Descartes s'était gardé de faire, Le Clerc le fait avec Locke, et prend positivement possession de la religion au nom de la raison. Celle-ci, en définitive, est l'arbitre, et s'établit au sein du christianisme en propriétaire. Malheureusement, car la comparai-

[1] 5 janvier 1694. Manuscrits de la collection de M. le colonel H. Tronchin.

[2] *Parrhasiana*, t. Ier, p. 353.

[3] *Parrhasiana*, t. Ier, p. 355.

son peut être poussée jusqu'au bout, il faut convenir que si le propriétaire peut s'attacher à son domaine de tout cœur, il peut aussi en abandonner des parties, et finalement se défaire du tout. Le Clerc, impatient, hardi et enclin aux nouveautés[1], se livra de bonne foi à quelques-uns de ces arrangements, dont les conséquences furent grandes pour le XVIII[e] siècle.

Locke était dans les mêmes illusions, et se piquait pareillement de christianisme. C'étaient les plus honnêtes gens du monde et des hommes religieux, que ces théologiens rationalistes et ces métaphysiciens inclinant au sensualisme. Dans ces conférences d'Amsterdam, on ne méditait assurément pas le renversement de la religion chrétienne. Ainsi en était-il, nous l'avons vu, du scepticisme de Bayle : innocent à sa naissance, mais funeste quand, devenu grand, il entra dans le monde. « Tout commence bien, » a remarqué M. Cousin; le malheur est, dans les affaires de ce monde, que trop rarement c'est le semeur qui recueille la moisson : on le verrait plus prudent à choisir la semence.

Nous n'avons point à parler ici des ouvrages de dogmatique et d'histoire sacrée qui ont fait à Le Clerc sa grande réputation d'érudit théologien[2]: la

[1] « Quoique j'estime beaucoup M. Le Clerc pour son érudition, écrivait Leibniz à Burnet, je trouve qu'il va un peu trop vite dans ses sentiments, et qu'il donne souvent dans la nouveauté, sans en avoir assez de fondement. » *Œuvres de Leibniz*, t. VI, p. 242.

[2] Les ouvrages qui ont fondé la réputation de Le Clerc comme hagiographe sont nombreux. Les plus considérables sont sa *Genesis*, recueil de dissertations excellentes, où l'on remarque entre autres le commentaire sur Moïse et le Pentateuque, et son

plupart d'ailleurs sont écrits en latin. Mais avant d'aborder les *Bibliothèques,* nous nous bornerons à indiquer les autres écrits où l'on peut chercher le penseur et le critique.

Les *Entretiens sur diverses matières de théologie*[1], où Le Clerc mesure l'étendue de nos connaissances métaphysiques et leur usage dans la religion, et le *Traité de l'incrédulité*, où il recherche avec perspicacité, et combat avec un fort bon raisonnement les difficultés que l'incrédulité moderne, l'incrédulité de paresse plutôt que de raison, oppose au christianisme, sont, sous le rapport des idées, deux livres de valeur non médiocre; mais le talent littéraire y est à peu près nul; la méthode en est claire, et digne d'un intelligent cartésien; le style correct, sans agrément, exprime sèchement les idées, et, loin de les relever, les amaigrit et les décolore. Ainsi ne faisait pas la prose de Descartes, ni la langue élégante et aisée de Locke.

L'ouvrage que Le Clerc a donné sous le titre *De arte critica*, destiné à diriger l'étude des langues et des littératures antiques, offre des preuves aussi remarquables et plus appréciables pour nous du juge-

Histoire ecclésiastique des deux premiers siècles. — Son livre de dogmatique le plus connu est en même temps un de ses premiers ouvrages; il a pour titre : *Sentiments de quelques théologiens de Hollande sur l'Histoire critique du P. Simon*, 1685. Le Clerc signalait dans le livre du fameux oratorien des concessions considérables aux doctrines protestantes.

[1] *Entretiens sur diverses matières de théologie*, 2 parties in-8°, 1684. La première partie, nous dit Le Clerc, était d'un de ses amis; la seconde, composée de cinq entretiens, lui appartient.

ment net et libre de Le Clerc. Le critique qu'il veut former ne sera point un pédant tout enflé de suffisance et chargé du fatras d'une vaine érudition; il ne s'aidera pas moins de la raison que de la mémoire, et, sachant de combien peu de monuments de l'antiquité nous avons la pleine intelligence, il jugera les autres critiques avec modestie, et consentira à apprendre quelque chose de tout le monde. En cela, la philosophie lui sera d'un grand usage; car si la philologie lui fournit les mots, la philosophie lui enseigne la valeur et la place des choses, c'est-à-dire la méthode. C'était, comme on voit, le rationalisme appliqué *ex professo* à l'étude des anciens. Quand l'ouvrage serait écrit en français au lieu de l'être en latin, il ne remplacerait assurément pas le traité de Rollin sur la manière d'étudier les belles lettres; mais il a l'honneur d'avoir devancé et sans doute préparé l'excellent ouvrage, qui d'ailleurs ne le supplée point pour l'intelligence des langues anciennes et des difficultés qu'elles présentent. Ceux que le latin de Le Clerc rebuterait, trouveront un bon résumé de la partie la plus intéressante de la *Critique* dans la première *Bibliothèque*. Enfin il ne faut pas oublier les *Pensées diverses sur des matières de critique*, *d'histoire*, *de morale et de politique*, par Théodore Parrhase, recueil fort curieux, où l'on remarque, entre autres morceaux d'un véritable intérêt, des réflexions sur la manière d'écrire l'histoire universelle. Ce bref traité, qui est pensé et écrit d'original avec bon sens et honnêteté, sinon avec une supériorité marquée, a échappé à

M. Daunou dans sa revue des écrivains qui se sont occupés de cet important sujet. Il y aurait signalé quelques remarques intéressantes sur les obligations imposées à l'historien qui doit avoir pour guides en ses jugements, non des sentiments d'occasion, mais des notions de politique solidement établies, et des principes de morale envisagés et appliqués avec résolution. On pourrait écrire avec plus de force et d'agrément, mais non penser avec plus de liberté d'esprit, la page suivante :

« La seconde chose dont ceux qui entreprennent d'écrire l'histoire, doivent être parfaitement instruits, ce sont les principes sur lesquels la société humaine en général, et les sociétés particulières, sont fondées, et principalement ce qui concerne la justice et l'injustice. Sans cela, ils ne peuvent juger solidement de presque aucune action des hommes. Ils sont sujets à prendre de très-méchantes gens pour des modèles de vertu ; et, au contraire, des personnes vertueuses pour des gens dont les vices étaient insupportables. Ceux qui lisent ensuite ces histoires, et qui ne sont pas plus éclairés que les historiens, au lieu d'en tirer les usages que l'on en doit faire, se remplissent l'esprit de fausses idées, qui n'ont ensuite que trop d'influence sur leur conduite. L'historien doit donc considérer quels sont les devoirs que la constitution même de la nature humaine a imposés à tous les hommes, dans quelque état qu'ils puissent être, et dans quelque lieu ou dans quelque temps qu'ils soient nés. Ce sont là les lois que tous les hommes sont obligés d'observer les uns avec les autres, et qui ne peuvent jamais souffrir de changement, ni être altérées par quelque forme de gouvernement que ce soit, sans violer les principes de l'humanité, et sans être par conséquent blâmables. Par exemple (car il ne s'agit pas de traiter ici de cette matière),

la faiblesse de la nature humaine nous a imposé la nécessité de nous aider les uns les autres, et la moindre expérience de la vie nous apprend que nous ne devons pas faire aux autres ce que nous appellerions une injustice, s'ils nous le faisaient. Ce principe étant posé d'une manière inébranlable, il s'ensuivra que tout ce qui y est contraire doit être blâmé, qui que ce soit qui le fasse, et sous quelque prétexte que ce puisse être. »

C'est dans ce tour de jugement sec, mais ferme, positif et libre, que Le Clerc a touché à l'histoire politique quand elle s'est rencontrée en son chemin; c'est dans cet esprit qu'il a écrit la *Vie du cardinal de Richelieu*[1]. Sous le rapport des recherches et des documents, cet ouvrage est dépourvu de toute valeur originale. Le Clerc a lu ses devanciers, entre autres du Maurier et Vittorio Siri. En comparant leurs récits, en discutant leurs assertions et leurs sentiments, il était arrivé à des décisions moyennes, en général d'accord avec les notions définitives, soit sur le caractère, soit sur les actes du grand ministre. Sans parti pris, et simplement parce que ce n'est point son fait de se créer des héros et encore moins d'en peindre, il dépouille Richelieu de tout le prestige que son génie extraordinaire exerce sur l'imagination; mais, après tout, il ne cherche point à l'amoindrir, et en fait d'habileté il ne lui refuse rien. Protestant, il songe à peine à venger les réformés

[1] La *Vie de Jean-Armand, cardinal, duc de Richelieu*. La première édition est de 1694, et anonyme; la troisième, de 1714, est en 2 volumes; c'est la meilleure. Augmentée de nombreux éclaircissements, on l'a depuis portée à 5 vol. Amsterdam, 1753.

de tout le mal que leur a fait le cardinal. A la vérité, il ne pousse pas le sang-froid jusqu'à penser, comme Bayle, que « les guerres de Montauban et de la Rochelle sont les plus méchants endroits de la cause réformée[1]; » après avoir raconté la réduction de la Rochelle, il se contente de dire, en rappelant que ce dessein avait coûté à l'État des sommes immenses, et plus de quarante mille sujets du roi: « On pouvait éviter tout cela en faisant observer l'édit de Nantes, et employer à faire fleurir le commerce, à repousser les ennemis de l'État et à rendre heureux les sujets de la couronne, l'argent que l'on consuma et le sang que l'on répandit pour rendre le roi absolu dans une seule ville. »

Le récit, sobre et sans aucune recherche de style, ne manque point d'intérêt et même de mouvement, quoique fort peu dramatique; mais ce sont les réflexions qui le relèvent. Elles ont en général ce caractère de libéralisme politique, qui était très-prononcé chez l'ami de Locke. Notant en quelques mots les grandes suites de la résolution prise par Richelieu de ne plus assembler les états généraux, il conclut ainsi:

« Dès lors on commença à nommer *le bien de l'Etat*, non ce qui pouvait contribuer à la félicité des trois ordres du royaume, mais ce qui pouvait donner moyen au roi, ou plutôt aux ministres, d'exécuter les projets qu'ils se proposaient. La noblesse ni le tiers état ne formant plus

[1] Voy. *Lettres de Bayle*, t. Ier, p. 190.

aucun corps, et le clergé ne s'assemblant que sous le bon plaisir du roi et des ministres, on ne pouvait plus se plaindre du gouvernement sans paraître séditieux, et sans être dans l'instant accablé par l'autorité de ceux que l'on blâmait, parce qu'aucun particulier ne pouvait dire qu'il eût pouvoir de parler au nom de qui que ce soit, ou s'appuyer sur l'autorité d'aucune assemblée politique, puisqu'il ne s'en faisait plus. Les rois sont devenus par là maîtres absolus des lois, et leurs ministres ont été en état de renverser toutes sortes de priviléges et d'anciens usages, pour faire ce qu'ils trouvaient à propos. C'est aux politiques à voir s'il est utile qu'il y ait une puissance dans l'État qui puisse tout faire impunément, et qui ose tout, comme il ne manque jamais d'arriver; ou s'il est mieux qu'il n'y ait aucune puissance qui ne soit limitée par les lois, et qui n'ose entreprendre que ce qui y est conforme. Quelques personnes croient que l'autorité sans bornes prévient toutes sortes de brouilleries. Mais quand cela serait, il y aurait encore plusieurs questions à faire sur cette matière, comme s'il vaudrait mieux pour tout un royaume, et même pour le genre humain, de vivre dans un esclavage éternel, sous quelque peu de personnes sujettes à de très-grands défauts par là même qu'elles pourraient tout, que de se brouiller quelquefois par des guerres civiles, qui finissent enfin, et qui laissent aux peuples de grands intervalles de tranquillité ? »

C'est là prendre résolûment son parti des révolutions, ou plutôt sanctionner par la doctrine celle qui venait de s'accomplir en Angleterre. L'événement a donné raison à Le Clerc à l'égard de la Grande-Bretagne; mais la théorie n'en est pas moins téméraire : il serait dangereux de se fier à l'exemple; toutes les révolutions ne sont pas suivies pour les peuples de ces longs intervalles de tranquillité.

Ce n'est pas seulement en politique générale que ce Genevois, professeur d'Amsterdam, est de la nouvelle école anglaise, dont Locke est le véritable fondateur; il l'est d'avance en économie politique. A propos des grands projets de réforme intérieure annoncés par Richelieu au nom du roi, et en particulier du commerce que l'on se proposait de rétablir en augmentant ses priviléges: « On parla beaucoup, observe Le Clerc, de rétablir le commerce de mer, dont le roi avait donné la surintendance au cardinal de Richelieu; mais il ne fallait qu'abandonner cette affaire à l'industrie des particuliers, qui est infiniment plus grande et plus agissante que celle d'un ministre qui n'y entend rien, et qui a une infinité d'autres affaires, pour ne pas dire qu'il se laisse surprendre par de faux avis que des personnes intéressées à le tromper lui donnent. Tout ce que peut faire un ministre en faveur du commerce, c'est de faire diminuer les droits sur les marchandises. » Voilà certainement, quoi qu'il en soit, un langage qui alors n'aurait pu se produire en France.

De tous les ouvrages de J. Le Clerc, on ne lit guère ni le *Parrhasiana*, ni même le *Traité de l'incrédulité*, bonne argumentation à l'usage des gens qui croient, stérile pour les autres. En revanche, on consulte toujours, et il le faut bien, pour l'histoire des livres et des idées de la fin du XVIIe siècle et des premières années du XVIIIe, les journaux de Le Clerc, dont il nous reste à parler.

Les *Bibliothèques* de Le Clerc, malgré la diversité

de leurs titres et de leurs dates, sont conçues et rédigées sur un plan tout semblable[1]. C'est une suite bien nourrie d'extraits et de jugements des ouvrages qui paraissaient dans le monde littéraire et savant de l'Europe, coupée d'articles originaux, de dissertations, de biographies, à peu près comme dans nos revues modernes. Ceci était encore une nouveauté; les *Nouvelles* de Bayle n'offraient que rarement des morceaux de ce genre, et encore ce n'étaient que de courtes notes sur des sujets tout scientifiques.

La littérature d'imagination occupe une place insignifiante dans les journaux de Le Clerc; mais, dans la république des lettres, vaste État dont les citoyens étaient les hommes doctes de l'Europe entière, gens, pour la plupart, plus soucieux d'érudition que de

[1]Voici en quelques mots l'histoire de ces trois *Bibliothèques*. La *Bibliothèque universelle et historique*, commencée en 1686 et paraissant chaque mois par petits cahiers, fut discontinuée en 1693; elle comprend 25 volumes.

La *Bibliothèque choisie*, pour servir de suite à la *Bibliothèque universelle* de J. Le Clerc, dura près de dix ans, de 1703 à 1713, paraissant d'abord deux fois, puis trois fois dans l'année; elle comprend 27 volumes.

La *Bibliothèque ancienne et moderne*, Amsterdam, commencée en 1714 et paraissant tous les trois mois, fut terminée en 1727. Elle se composa de 29 volumes.—Lorsque Le Clerc entreprit la *Bibliothèque universelle*, il n'avait que vingt-neuf ans, et il crut nécessaire de s'associer un collaborateur. Il s'adjoignit Cornand de La Croze; mais la vanité de celui-ci, qui s'avisa, dit-on, d'être amoureux de la princesse d'Orange, brouilla les associés, et Le Clerc demeura seul rédacteur du journal, assisté vers la fin du ministre Bernard, qui fit les derniers cahiers. Les deux autres *Bibliothèques* sont presque tout entières de Le Clerc, sauf quelques collaborations accidentelles.

bel ordre, il ne paraissait pas de si gros ou de si mince ouvrage de théologie, de philosophie, d'histoire et de critique sacrée et profane, dont Le Clerc, aidé de son vaste savoir, ne vérifiât les allégations, n'examinât les sentiments : tâche effrayante, dont il faudrait encore admirer la courageuse entreprise, quand les qualités du critique ne justifieraient pas d'autres éloges. Le Clerc n'a guère d'esprit, de style moins encore; mais ce qui semble singulier avec de telles lacunes, il a des idées, et il s'oriente au milieu de toute son érudition avec une liberté parfaite, et sans se détourner. A dire vrai, Le Clerc n'est point exempt de deux défauts qui, souvent en critique, ont les effets apparents et usurpent les droits de l'indépendance : il est frondeur, plein d'une confiance un peu superbe en son savoir, et rarement content de celui des autres; il tranche à outrance contre les auteurs qui ne lui plaisent point. Mais, malgré cet esprit dénigrant et cette humeur contredisante qu'il portait surtout dans les discussions théologiques, où il se montrait arminien intraitable; tout examiné, il y a assez de fixité et de consistance dans les vues sur lesquelles Le Clerc appuie ses jugements, pour qu'on soit obligé de faire honneur de la hardiesse de ses critiques à des principes sincères et véritables.

Nous avons vu précédemment qu'en philosophie, comme en théologie, Le Clerc se met sous l'empire de la logique; or, sa logique est tout à fait dégagée des traditions de l'école. Même indépendance en fait de belles-lettres. Ce qu'on n'eût pas attendu

peut-être d'un érudit humaniste comme il l'était, il est singulièrement exempt de l'idolâtrie assez ordinaire aux savants pour les objets de leurs études. Faute d'esprit et d'un goût délicat, il peut bien s'amuser à montrer comme quoi les beautés de la poésie ne sont, après tout, que mensonge; mais il est plus solide que Perrault sur les anciens, et que Mme Dacier sur les modernes. Le Clerc n'a ni la grâce, ni l'éloquence; en revanche il a de la netteté et un bon jugement. Ce jugement est un peu commun, et beaucoup de ses réflexions sont, depuis lui, tombées dans le domaine vulgaire; alors elles étaient bien osées. On dut être fort étonné en France, par exemple, de voir le savant humaniste de Hollande réfuter par des raisons de simple bon sens les systèmes du père Le Bossu sur le but des épopées antiques, et en général toutes les théories pieusement admises par les partisans des anciens sur l'efficace morale des poëmes de l'antiquité, à commencer par la tragédie, qui, selon Le Clerc, ne dégoûte pas plus des passions que la comédie ne redresse les caractères.

Le Clerc, qui a souvent écrit pour exhorter les savants de son siècle à la modération et à l'absence des injures, ne prêchait guère d'exemple. C'était le plus irritable des critiques; et, quoique d'humeur facile dans sa vie privée, la plume à la main, quand il entreprenait de démontrer par vives raisons à ses adversaires qu'ils erraient lourdement, il devenait facilement brutal, et l'entêtement le faisait déraisonner.

C'est ce qui lui arriva avec Boileau, dont il avait mal à propos critiqué, sans l'entendre, une remarque très-juste sur la sublimité de ce mot de la Genèse : *Que la lumière se fasse, et la lumière se fit.* Le poëte trouvait avec Longin (si Longin est l'auteur de ce traité) cette parole sublime ; et Le Clerc, contrairement à son point de vue ordinaire, trouvait l'observation ridicule, ne découvrant rien de ce qu'on appelle style sublime en cette phrase très-simple. Il alla jusqu'à insinuer que cette façon de parler trop humaine était fort au-dessous de la sublimité de Dieu. Tout cela formait, du fait de Le Clerc, une chicane mesquine et déraisonnable. Boileau, non content de réfuter le critique de Hollande par d'excellentes pensées[1], le releva en termes durs et provoquants :

« Croyez-moi donc, monsieur, lui disait-il ; ouvrez les yeux, ne vous opiniâtrez pas davantage à défendre contre Moïse, contre Longin, et contre toute la terre, une cause aussi odieuse que la vôtre, et qui ne saurait se soutenir que par des équivoques et par de fausses subtilités. Lisez l'Écriture sainte avec un peu moins de confiance en vos propres lumières, et défaites-vous de cette hauteur calviniste et socinienne qui vous fait croire qu'il y a de votre honneur d'empêcher qu'on admire trop légèrement le début d'un livre dont vous êtes obligé d'avouer vous-même qu'on doit adorer tous les mots et toutes les syllabes, et qu'on peut bien ne pas assez admirer, mais qu'on ne saurait trop admirer. »

La leçon parut insupportable à Le Clerc, qui répli-

[1] *Réflexions sur le* Traité du sublime *de Longin.*

qua par une diatribe emportée contre M. Despréaux[1], car il ne finissait point quand il s'était par malheur engagé dans quelque querelle. Au reste, il prenait feu pour les autres comme pour lui-même, quand une fois il avait placé les gens sous son pavillon. Non content de défendre *unguibus et rostro* l'*Histoire des Oracles* contre un livre du P. Balthus, il voulait pousser Fontenelle à descendre de sa personne dans l'arène, et à ouvrir une bonne guerre de plume; mais il s'adressait mal. Fontenelle répondit qu'il se garderait d'en rien faire : « Je n'ai point du tout l'humeur polémique, et toutes les querelles me déplaisent. J'aime mieux que le diable ait été *prophète*, puisque le père jésuite le veut, et qu'il croit cela plus orthodoxe[2]. » Cette piquante philosophie n'était pas à l'usage de notre Le Clerc.

Ce qui encore aujourd'hui contribue à l'utilité des *Bibliothèques* de Le Clerc, c'est la lumineuse clarté des extraits, et un bon nombre de notices biographiques et littéraires qui sont des ouvrages entiers. Telle est, dans la *Bibliothèque universelle*, l'histoire du jansénisme écrite en forme d'annales, avec le résumé des controverses et des livres de doctrine, le seul écrit où, avant les derniers ouvrages sur Port-Royal, l'on pût prendre une idée exacte du fond théologique de cette grande affaire du XVIIe siècle; telles sont encore les biographies de Grégoire VII et d'Érasme, ébauches nourries, exactes, mais sans agrément, et que de

[1] Voy. *Bibliothèque choisie*, t. XXVI.
[2] *Œuvres de Fontenelle*, lettre d'août 1707.

brillants tableaux plus récemment exécutés rendent désormais inutiles. C'est le sort des travaux qui agrandissent le champ des arts littéraires sans l'orner; ils vieillissent rapidement, bientôt dédaignés par les générations qui les premières en ont recueilli le bénéfice. Retrouvés quelquefois par hasard, ils ne présentent plus que l'aspect d'un lieu commun. Il appartient à l'histoire littéraire d'être moins ingrate; elle-même doit trop à Le Clerc pour ne pas conserver respectueusement à ce laborieux critique les titres de son originalité et de ses services.

Lorsqu'on a eu sous les yeux les innombrables articles des *Bibliothèques* sur tant de sujets d'érudition critique et historique, on se trouve convaincu de l'influence qu'ils ont dû avoir sur l'éducation des esprits. En communauté d'efforts et de mérite avec Bayle et Basnage sur ce point, Le Clerc, par ses analyses sur des sujets si variés, a mis les esprits en contact avec une grande quantité de faits, de choses et d'idées : il les a aiguisés par la comparaison, de même que par son indépendance il a encouragé leur liberté et porté coup à l'érudition pédantesque, en distinguant entre les mots et les choses, et mettant les premiers à leur place.

A chaque fois que l'histoire littéraire signale quelque service rendu à la raison humaine, il faut bien se demander de quel prix a été payé ce bienfait; car l'esprit tient de partout à tant de choses, qu'on ne peut l'attirer d'aucun côté avec une certaine force sans le détacher, à l'extrémité opposée, d'un avantage

qui avait son prix. *Quod abundat, vitiat.* La critique de Le Clerc, sacrifiant trop le goût aux idées, exagéra la révolution opérée par Descartes dans la direction des études. Non contente de réclamer la première place pour la philosophie, elle commença à la rendre dédaigneuse des lettres pures. Le Clerc, pour son compte, permit beaucoup en ce genre à sa raison, de même qu'il abusa quelquefois de la liberté qu'il avait fondée, pour se dispenser d'être suffisamment attentif et réfléchi. Dans le monde intellectuel, tout despote devient bien vite insolent et ennuyeux; c'est ainsi que la liberté, qui est la première des puissances, a besoin d'être tempérée pour ne pas produire des tyrans. A l'examiner de près, ce n'est pas de tous points un libéralisme rassurant que celui de Le Clerc; trop d'orgueil s'y mêle déjà, et enfin on ne doit pas oublier que ce rationaliste du gros de l'arbre, comme l'appelle Bayle, planta dans son journal le premier rameau du sensualisme moderne. C'est dans la *Bibliothèque* que Locke fit voir le jour aux doctrines développées ensuite dans l'*Essai sur l'entendement humain*[1].

Bayle, M. de Beauval et Le Clerc sont les pères de la critique périodique en Hollande; mais leur exem-

[1] C'est sur la fin de 1687 que Locke écrivit en anglais un abrégé de son grand ouvrage de l'*Essai sur l'entendement humain*, qu'il ne publia qu'après la révolution d'Angleterre, lorsqu'il fut rentré dans sa patrie sur les vaisseaux qui lui amenaient son nouveau roi. Le Clerc traduisit cet abrégé en français, et le fit paraître dans le tome VIII de la *Bibliothèque universelle*, en janvier 1688.

ple et le succès de leurs recueils devaient encourager d'autres entreprises du même genre : en effet, dans les dernières années du siècle et les premières du suivant, de nouveaux journaux scientifiques et littéraires s'annoncent de partout; c'est une fureur. De ces essais, un petit nombre atteignent à quelque succès et fournissent leur carrière. Je ne parle point de ces spéculations des libraires hollandais qui, achetant la plume de quelques écrivains réfugiés, demeurés bien inconnus, essayaient d'imiter le *Mercure galant* de Paris. Le *Courrier galant*, le *Nouvelliste galant*, étaient de pauvres choses, et tout cela ne vécut point.

Les journaux politiques eurent en général plus de succès; car il en est qui fournirent une longue existence. Bien qu'admonestés quelquefois et même réprimés par le gouvernement hollandais, sur les plaintes des ambassadeurs étrangers, les nouvellistes d'Amsterdam et de la Haye jouissaient d'une liberté qu'on ne leur eût accordée nulle part ailleurs, et dont ils usaient sans scrupule pour rendre leurs gazettes piquantes; ils avaient véritablement le privilége de pourvoir l'Europe entière de nouvelles et de raisonnements politiques. Leur ton généralement frondeur et satirique, la liberté de leurs commentaires, leur hardiesse médisante à deviner les secrets des cours, et surtout enfin leur hostilité habituelle contre la France, tout servait à leur crédit, et explique leur célébrité bien mieux que le mérite littéraire, en général très-médiocre, de leurs rédacteurs; car on ne

trouverait que de loin en loin dans ces recueils des jugements écrits avec un bon sens calme et dénotant le tact politique.

C'est de la révocation de l'édit de Nantes que date la grande popularité de ces journaux. Dès 1685, il ne s'imprimait pas moins de trois gazettes raisonnées en Hollande : l'une d'elles (*Nouvelles solides et choisies*), un peu plus connue que les autres, était rédigée par Aubert de Versé et par Flournois, l'auteur des *Entretiens sur la mer*. Les *Lettres historiques* et le *Mercure historique*, qui parurent ensuite, réussirent davantage ; on vantait les récits des *Lettres* et les réflexions du *Mercure*. Leur vogue fut partagée durant quelque temps par l'*Esprit des cours de l'Europe*. L'auteur de ces petits volumes de politique, qui paraissaient tous les mois à la Haye, était Gueudeville, ancien bénédictin de la congrégation de Saint-Maur, venu en 1690 aux Pays-Bas, où il ne passait pas pour un prosélyte réformé suffisamment grave. Aussi ne l'était-il pas. Dans ses *Critiques* du *Télémaque*[1], qui sont un chef-d'œuvre de mauvais goût et d'impertinence et qui lui firent une certaine réputation, il avait trouvé moyen d'insulter à la fois l'archevêque de Cambrai et Louis XIV. C'est la politique de la France qui fit les frais de l'*Esprit des cours*. Gueudeville passait pour spirituel, et il avait la conversation agréable; mais sa perpétuelle ironie et toute

[1] *Critique générale des Aventures de Télémaque*, 2 vol. in-12, Cologne, 1700. L'année suivante, Gueudeville donna la critique particulière du premier tome.

sa façon d'écrire sont une méchante caricature de la manière de Bayle dans ses *Comètes*. On n'est point tenté de chercher s'il y a des vues solides et du bon sens sous les interminables et graveleuses allégories qu'il entasse à tout propos[1].

Cette histoire de la première phase du journalisme français et de la critique périodique en Hollande aura montré, je pense, quels éléments bons ou mauvais répandit dans la culture du siècle la liberté de pensée dont la critique française jouissait, abritée par les institutions républicaines des Provinces-Unies. Habitudes de la discussion, pratique de l'analyse, indépendance et hardiesse des sentiments en matière de politique et de science; voilà les exemples donnés et l'action exercée sur le monde lettré, c'est-à-dire sur l'élite des intelligences de l'Europe. La France devait s'en ressentir et s'en ressentit plus que tout autre pays, car elle renfermait elle-même une famille

[1] Comme échantillon des considérations politiques de Gueudeville, on peut lire les belles allusions à la politique vénitienne, que lui suggère la cérémonie du mariage du doge avec la mer. En voici quelques fragments, choisis entre ceux qu'il peut être permis de glisser dans une note : « L'épouse (l'Adriatique) est toujours prête à se donner au premier venu. Je ne crois pas que le doge s'avise jamais de caresser sa chère moitié, etc.... Les Français, non moins grands perturbateurs du repos conjugal que de la tranquillité publique, fournissent actuellement la preuve de ce que je dis. La mariée se divertit impunément avec eux à la barbe de son époux, et le chevalier de Forbin a déjà fait, je ne sais combien de fois, le sérénissime doge cocu. Qu'il est bon ce mari, non-seulement de ne se point rebuter des fréquentes infidélités de sa femme, mais même de resserrer tous les ans, avec elle, le nœud de la conjonction matrimoniale! etc. » *Esprit des cours de l'Europe*, juin 1703.

d'esprits curieux, indépendants, mais circonspects.

Si l'on était tenté de mettre en doute cette importance des critiques de Hollande, en remarquant que, provinciaux qu'ils étaient devenus par le fait, ils devaient être, suivant l'usage de France, dédaignés, non écoutés, La Fontaine répondrait pour nous. Dans les compagnies où il était familier (et ce n'étaient pas gens de peu d'esprit), on s'occupait curieusement de Bayle et de Le Clerc. On s'en occupa dans ce dîner, où était « Girardon notre ami, » où le pâté de M. Simon, de Troyes, fut défait, où l'on parla de tant de choses, et du Phidias français, et du roi, et de sa statue, et d'où l'on sortit enfin pour passer au sermon.

Aux journaux de Hollande il nous fallut passer
Je ne sais plus sur quoi, mais on fit leur critique.

Ce fut d'abord le tour de Bayle, qu'on déclara fort vif, piquant et satirique, homme adroit et fin :

Il trancherait sur tout, comme enfant de Calvin,
S'il l'osait ; car il a le goût avec l'étude.

Le goût, c'est peut-être plus que La Fontaine n'en eût dit si le vers ne l'eût voulu :

Le Clerc pour la satire a bien moins d'habitude,
Il paraît circonspect ; mais attendons la fin.
Tout faiseur de journaux doit tribut au malin.

Il n'attendit pas longtemps ; et Boileau, on l'a vu, aurait pu en dire des nouvelles à La Fon-

taine. Revenant à Le Clerc, qu'on jugea avec faveur :

Il est savant, exact, et voit clair aux ouvrages :
Bayle aussi. Je fais cas de l'une et l'autre main :
Tous deux ont un bon style et le langage sain.

Voilà un éloge qui marque mieux que le reste quel cas l'on faisait à Paris de ces journalistes français de Hollande. On les traitait non en étrangers quelque peu barbares, mais en pairs; la faveur est manifeste.

Le jugement en gros sur ces deux personnages,
Et ce fut de moi qu'il partit,
C'est que l'un cherche à plaire aux sages,
L'autre veut plaire aux gens d'esprit.
Il leur plaît....

La conclusion de cette gracieuse épître est bien de La Fontaine :

.... Vous aurez peut-être peine à croire
Qu'on ait dans un repas de tels discours tenus :
On tint ces discours; on fit plus,
On fut au sermon après boire[1].

Il aurait été piquant que la conversation allât se dénouer à Charenton; mais alors il n'y avait de prêche en France qu'au désert.

[1] Lettre en prose et en vers, à M. Simon de Troyes. M. Walckenaër assigne pour date à cette jolie pièce l'année 1685; c'est au moins un an trop tôt, Le Clerc n'ayant commencé à faire paraître sa *Bibliothèque universelle* qu'en 1686.

CHAPITRE VIII.

De l'éloquence dans les chaires catholiques et dans les chaires protestantes au XVIIe siècle. — Le Faucheur. — Dumoulin. — Drelincourt. — Daillé. — Prédication de Morus. — Du Bosc. — Claude.

Un grand évêque catholique, traduisant une belle parole de saint Cyprien, disait au commencement de ce XVIIe siècle qui porta si haut l'éloquence sacrée, que tout l'art de l'orateur chrétien se réduit à donner de la lumière à l'entendement et de la chaleur à la volonté. Cette simple rhétorique embrasse pourtant dans ses deux lois la tâche entière du prédicateur, et il est plus facile d'en franchir les bornes que de les respecter. Au lieu de soumettre d'abord l'orateur aux obligations de l'éloquence littéraire, elle lui commande, avant et au-dessus de tout autre soin, de porter la clarté là où l'obscurité commence à se faire dans l'intelligence des fidèles, de maintenir allumée la flamme chrétienne contre les vents, de quelque côté qu'ils viennent à souffler. Ce soin premier exige une raison supérieure et toujours une grande vigilance, un esprit alerte et vif; car on ne saurait s'imaginer combien, en matière de religion, les difficultés de croire se déplacent avec le temps, combien l'ennemi du zèle et de la sainteté est habile à changer de formes. Le prédicateur qui suit pas à

pas la route des anciens, et n'a pas trouvé par lui-même la rhétorique de son siècle, s'égare certainement; le flambeau qu'il agite inutilement n'éclaire plus; le feu qu'il essaye d'allumer ne réchauffe pas même sa parole. En vain il raisonne, en vain il s'écrie; il ne secoue pas plus les cœurs qu'il n'intéresse les esprits; la foi du troupeau s'alanguit et va se mourant.

Il est bien certain qu'au XVII[e] siècle les Églises réformées de France virent s'altérer dans le corps de leurs fidèles le principe de foi ardente et active qui les avait animés depuis Calvin. Et peut-on s'empêcher d'attribuer en partie cette décadence à l'inflexible respect de la tradition calviniste, qui continua bien avant dans le XVII[e] siècle à traîner la prédication protestante dans son éternel sillon de la discussion théologique, quand à l'entour le champ tournait en friche?

Un sermon se composait invariablement et essentiellement de l'explication d'un texte commenté minutieusement à grand renfort d'érudition et de subtilités théologiques; chaque mot de ce texte était le sujet d'une petite discussion herméneutique que la connaissance des antiquités chrétiennes rendait quelquefois intéressante, mais qui aurait eu mieux sa place dans la leçon d'un professeur que dans l'exhortation d'un pasteur à ses brebis. Ce détail curieux, où son érudition se complaisait, faisait oublier trop ordinairement au prédicateur de tirer de son commentaire une doctrine édifiante sur quelque

point important des dogmes chrétiens. Le discours se terminait par l'application, qui comprenait d'abord une conséquence à l'honneur de la foi réformée contre la croyance catholique; puis, comme par acquit de conscience, une assez courte exhortation à l'auditoire. Jusqu'au moment où les Églises sentirent les premiers coups précurseurs de la révocation de l'édit de Nantes, tel fut, en général, le plan des discours prononcés du haut des chaires réformées. Seulement, à certaines époques, aux grandes communions, en ces jours fixés par l'antique usage et les consistoires, où l'Église s'humiliait avec une contrition particulière, en souvenir de ses malheurs et pour l'expiation de ses fautes, le pasteur entrait davantage en communication avec l'âme de ses ouailles, alors aussi plus recueillies et courbées devant la chaire comme au pied du tribunal divin; il confessait avec douleur au souverain Maître les péchés de son auditoire; il faisait entendre d'une voix pressante et solennelle les avertissements de l'Écriture, les menaces du Seigneur plutôt que les promesses de sa miséricorde : ces jours-là, il retrouvait les traces de la vraie prédication, et rencontrait l'éloquence. Dans les temps ordinaires, les orateurs les mieux doués des Églises réformées, obligés qu'ils étaient, par l'exemple et par des coutumes vénérées, de se renfermer dans l'interprétation et la controverse, déployaient ou le grand savoir dont s'honoraient les académies de la réformation, ou une habile dialectique; quelquefois aussi glissaient avec applaudisse-

ment dans le bel esprit et la rhétorique fleurie; mais aucun ne put s'élever aux saintes beautés de l'éloquence sacrée, du moins de celle qui remue les âmes et les remplit du sentiment de l'infinie douceur comme de la sublime sévérité du christianisme, qui fait désirer avec ardeur le salut, qui fait aimer la main qui le donne et adorer la main qui peut punir. Ils se bornaient trop à démontrer aux fidèles que la foi réformée était la bonne; que leurs pères avaient eu mille fois raison de rompre avec l'Église romaine, et qu'eux-mêmes ne se tiendraient jamais trop loin de Rome pour leur salut éternel. Par là, sans doute, ils maintenaient les conquêtes de la réformation, en attachant le peuple réformé à ses croyances par la conviction de sa supériorité; leurs auditeurs pouvaient sortir du temple fiers en leur cœur de se sentir protestants; mais ce genre de sentiment en éloigne d'autres qui sont plus nécessaires à la sanctification chrétienne, et, osons le croire, plus agréables à l'Éternel. Ce n'est point par la voie d'une argumentation perpétuelle, et s'adressant à la raison seule, que les aimables beautés de la loi chrétienne pénètrent jusqu'à notre cœur; la plus belle enchaînure de raisonnements, comme disaient alors nos prédicateurs, ne sera toujours que du bronze et du fer; et la confiance de l'esprit ne vaut pas l'humble espérance pour transporter l'âme chrétienne aux pieds de son Sauveur. Le son des cantiques qui arrive à mon oreille au moment où ma plume trace ces lignes, l'orgue de la cathédrale qui soutient la voix des

fidèles, et l'harmonie religieuse de Goudimel, me remplissent d'un attendrissement pieux, et me font sentir ma foi comme nul raisonnement de Daillé ou de Dumoulin ne pourrait le faire.

La prédication catholique a suivi une voie différente, et là est peut-être le secret de sa supériorité, je dis au point de vue chrétien, sur la prédication protestante à cette époque. Pendant que celle-ci s'enfermait dans la forteresse des arguments et se réduisait à la défense et aux sorties contre l'ennemi, l'autre, laissant la controverse aux livres des théologiens, se donnait toute carrière dans le champ immense du cœur humain et du christianisme, comme s'il eût appartenu sans conteste à ses dogmes, et dédaignait les attaques comme si elles n'existaient pas. Elle se donnait ainsi l'avantage de n'être que religieuse, et ses grands orateurs purent se déployer, avec tout ce qu'ils avaient reçu d'imagination et de sensibilité, sur les grands sujets du christianisme, l'amour et le sacrifice divin, les beautés de la loi de Dieu et la morale chrétienne appuyés sur le dogme. Cette cause de supériorité, il est vrai, n'est pas la seule; tout a favorisé le génie de Bossuet, de Bourdaloue et de Massillon, en tant qu'orateurs; ils ont reçu beaucoup de leur auditoire, le plus spirituel, le plus délicat, le plus instruit, et le dirai-je? le plus éloquent lui-même par le langage qu'il fût possible de réunir alors autour d'un prédicateur. Pour donner de la lumière à l'entendement d'une assemblée où il voyait devant lui un Condé et tout ce

que le siècle de Louis XIV a compté de plus excellents esprits; pour donner de la chaleur à la volonté dans une cour où les faiblesses et le repentir se partageaient le cœur de tant d'illustres personnages, il fallait que l'orateur s'armât de toutes les forces, de toutes les grâces de la parole, dominât ces esprits difficiles par la puissance de la pensée, et fondît ces âmes résistantes par les assauts de la persuasion; l'éloquence catholique, dans ces chaires de la cour de Louis XIV, était obligée, en vertu de la maxime même de saint Cyprien, de réunir toutes les qualités de l'éloquence naturelle à toutes les ressources de l'art oratoire, et c'est ainsi que, par devoir, elle se trouve appartenir en même temps aux lettres profanes et aux lettres sacrées.

Dispersés dans les provinces, les pasteurs réformés, au contraire, rencontraient rarement, dans le grand nombre de leurs auditeurs, leurs égaux en esprit et en savoir, en un mot, des juges plus délicats qu'eux-mêmes; le goût d'esprit et les façons de parler de la province les gagnaient facilement. A Charenton, toutefois, l'influence de Paris se faisait sentir; le langage des prédicateurs y avait plus d'élégance et de politesse. C'est en montant quelquefois à cette chaire d'honneur que les pasteurs les plus distingués des autres Églises de France apprirent peu à peu à assouplir leur parole, et à varier les mouvements de l'éloquence admise dans la réforme.

Vers 1680, le perfectionnement de la prédication protestante était manifeste. Mais Charenton lui-même

n'avait profité qu'assez tard des bénéfices littéraires de sa situation, et les professeurs en théologie des académies de Saumur, de Genève, de Sedan, transportant dans leurs discours le docte mérite de leurs leçons, avaient longtemps servi de modèle. C'étaient tous des hommes distingués que les prédicateurs qui ont laissé un nom dans les annales des Églises françaises au XVIIe siècle; et c'est la faute de leur méthode et de la routine s'il est arrivé à si peu d'entre eux d'être quelquefois éloquents pour la postérité.

Michel Le Faucheur, le plus ancien, et qui avait étudié sous Théodore de Bèze, en a conservé en quelques endroits l'accent oratoire, mais c'est avant tout un gardien austère de la tradition, et l'on croit entendre ces gentilshommes que d'Aubigné fait parler à *la vieille huguenote*, quand, en un sermon de jeûne, il adresse cette rude remontrance aux réformés divisés par les disputes sur la grâce :

« Vrai Dieu, où est le temps qu'on connaissait un homme de la religion comme à une marque infaillible, à ce qu'il ne jurait ni ne reniait point, un *certes!* tenant en sa bouche lieu de tout jurement. Quant au nom des chrétiens réformés, ce n'est qu'un faux visage que nous portons. Mais sous ce commun masque chacun a son parti (parti furieux et sans scrupule, selon Le Faucheur). Et quand les feux de ces discords, tantôt à force de secours, tantôt à faute de matière première, viennent d'aventure à s'éteindre, combien de boute-feu avons-nous parmi nous pour les rallumer de plus belle? O que ceux qui n'aspirent qu'à la subversion de l'Église sont bien contents quand ils oient ce beau ménage! Vraiment, nous leur faisons beau jeu.... Ne

vous peinez point, adversaires, à procurer notre subversion; vous ne pouvez faillir, quand même vous tiendrez l'épée dans le fourreau et les mains dans le sein, de nous voir bientôt ruinés....[1] »

De cette école qui gardait tout ce qu'elle pouvait du langage du XVI[e] siècle comme plus convenant à sa vénération pour l'antiquité calviniste, est encore Pierre Dumoulin, ministre et professeur à Sedan; il n'y a ni art ni apparence d'onction dans ses discours; mais les idées, l'observation abondent, le style rude et nerveux est plein de trait. Reprenant l'accusation déjà portée par Le Faucheur contre le relâchement de la morale parmi les réformés, il s'écrie dans un de ses sermons[2]:

« Plût à Dieu que, par notre bonne vie et sainte conversation, nous attirassions de la louange et de la bonne odeur sur notre religion! Car si nos adversaires nous voyaient être honnêtes et véritables en nos paroles, droituriers en nos actions, sobres et chastes en notre conversation, humbles, paisibles et patients, et rendant le bien pour le mal, ils diraient: *Ces gens sont en une bonne école, et ils ont la crainte de Dieu devant leurs yeux*. A été un temps que nos adversaires nous reconnaissaient par là. Ils disaient : Cet homme est de la religion, car il ne jure point, il est habillé modestement, il est aumônier et charitable, il est instruit en l'Écriture sainte, on n'entendrait pas sortir une vilaine

[1] *Exhortation à repentance*, faite en l'église de Montpellier, pour la sanctification du jeûne, le 10 octobre 1618, par M. Le Faucheur. Genève, 1622.

[2] II[e] décade, VI[e] *sermon sur l'apologie de la foi réformée*, p. 148. Genève, chez Choquet, 1641.

parole de sa bouche. Ils disaient ce qu'on disait à saint Pierre : *Vraiment tu es de ceux-là, car ton langage te donne à connaître.* Mais maintenant cela n'est plus. Nous sommes discernés d'avec les adversaires par la seule profession, et non par la vie. Satan est venu de nuit, et a arraché les bornes qui nous séparaient d'avec ces adversaires. »

Entre les prédicateurs dogmatisants, dès lors nombreux dans les églises, les plus illustres furent d'abord ce Mestrezat du cardinal de Retz, dont nous avons parlé, et qui fut, à bien des égards, du moins pour l'exposition lumineuse et la ferme discussion des doctrines, le Bourdaloue des chaires protestantes ; puis le sage Daillé, qui avait été élevé dans la maison de Duplessis-Mornay, et avait gardé quelque chose de la dignité et de la bonté de son protecteur, Daillé, savant, habile même, digne et modéré dans la controverse, rencontrant les idées, mais tournant tout en preuves[1]. A côté de lui, dans l'église de Paris, Charles Drelincourt, célèbre pour la prédication populaire, comme Daillé l'était dans la grande discussion théologique, excellent dans les ouvrages de

[1] C'est certainement une riche composition pour la doctrine, que son sermon prêché à Saumur sur ces paroles de l'épître II aux Corinthiens : « *N'ayons ce trésor dans des vases de terre,* etc. Le plan est à peu près celui du panégyrique de saint Paul par Bossuet, rempli de développements semblables ; mais tout est preuve et raisonnement. On pourra également retrouver, dans un passage sur le David mystique des Écritures (sermon sur le ps. LXXXIX), le fond de pensée du magnifique morceau sur David roi et prophète, dans le *Discours sur l'histoire universelle.* Bossuet, qui savait bien ses auteurs protestants, n'avait point perdu son temps à les étudier.

pure édification, se rapprochait plus qu'aucun de ses collègues de l'idée que nous nous faisons de l'orateur sacré. Dans ses sermons, qu'on peut relire encore, il a de l'élan, de la chaleur, même de l'imagination, quelque peu de rhétorique fleurie, un style coulant et assez pur; et bien que l'ensemble soit monotone, l'élan toujours le même, et la chaleur trop uniformément répandue, ses sermons prononcés d'une belle voix et avec l'accent d'un cœur tendre, tel que l'était celui de Drelincourt, devaient produire un certain effet oratoire, et, ce qui est mieux, un grand effet d'édification[1].

Vers 1660, parut dans la chaire de l'Église de Paris un prédicateur qui attira la foule à ses sermons par la nouveauté de son genre d'éloquence : c'était Alexandre Morus, ce théologien turbulent qu'on a vu remuer l'Église et le troupeau de Genève; que son esprit inquiet, sa hardiesse, sa vanité aussi, transportèrent, toute sa vie, d'un lieu à un autre. Partout où il avait paru, son succès avait été brillant. Ses admirateurs, et il en avait d'exaltés, lui trouvaient un talent admirable pour donner de l'agrément aux choses qui en sont le moins susceptibles, des pensées ingénieuses et des expressions si touchantes, qu'il triomphait sans peine. Sa méthode constante, qui était de mêler dans sa composition l'agréable avec l'utile, dit un de ses éditeurs, aurait grandement scandalisé Dumoulin, qui n'admettait

[1] Voy. entre autres deux sermons sur les *Dispositions du chrétien* et l'*Humilité du fidèle*.

pas, comme les enthousiastes de Morus, que, « par surabondance de droit, il fût permis à un prédicateur d'employer des armes humaines pour défendre une cause toute divine. » Ces armes humaines étaient ici des rapprochements singuliers, des comparaisons poussées très-loin, des mots d'éclat, des allusions recherchées, enfin du bel esprit et tout l'arsenal de Balzac. Morus avait certainement de l'esprit, de la pensée même, de l'imagination, et ses sermons ordinaires sont fort éloignés d'être vides ou ridicules; mais, dans les discours d'apparat, il se jette mal à propos dans les beaux *traits* de ses harangues latines, où triomphait la plus pompeuse rhétorique.

En ce genre, l'oraison funèbre du prince d'Orange (père du futur roi d'Angleterre), prêchée à la Haye en 1650, serait curieuse à comparer à celle de la duchesse d'Orléans; car elle offre, à l'état d'intentions, quelques-unes des pensées et des mouvements d'éloquence qu'on admire dans l'œuvre de Bossuet.

« Mais surtout les grands morts parlent haut et d'un ton extraordinaire, d'une voix semblable à celle des grosses eaux, d'une voix qui brise les cèdres du Liban. Salomon fut roi et prêcheur durant sa vie; il fit de son trône une chaire : l'Ecclésiaste, c'est-à-dire le Prêcheur. Mais tous les rois et tous les princes le deviennent dès qu'ils sont morts, ils prêchent à toute la terre : *Vanité des vanités, tout est vanité*, comme disait le plus sage des hommes, le plus heureux des rois; et cela même que nous dit Ésaü, le prophète, dirai-je, ou le prince? car il était aussi prince du sang royal. Mais il est mort aussi bien que le prophète Amos, qui était bouvier, ou cueilleur de mûres, comme

dit saint Jérôme; si bien que mourant et vivant il a crié : *Toute chair est comme l'herbe, comme le foin, comme la fleur d'un champ*. O Dieu! pourquoi ce passage nous est-il devenu si clair? Plût à Dieu que ce fût une énigme que nous eussions peine à vous déchiffrer : mais, hélas! vous n'avez que trop de lumière sur ce sujet : que pouvons-nous dire pour l'exposer, qui ne soit au-dessous de la science que vous en a donné notre commun désastre? Quand j'aurais une bouche d'or comme ce fameux évêque autrefois, et *quand je parlerais le langage des anges*, il serait impossible d'alléguer rien qui approchât ni de la clarté, ni de la force du triste commentaire, que *le souffle de nos narines*, celui duquel nous disons : *diverses nations se reposeront sous son ombre*, y a fait : c'est pourquoi nous ne travaillons pas à l'exposition de ces paroles, comme nous ferions autrement. La chose parle d'elle-même, votre altesse parle même étant morte, elle crie : *Toute chair est comme l'herbe....*

« Hélas! pourquoi fallait-il que ce jeune héros nous fût sitôt ravi, parce qu'il n'était jeune qu'à compter ses années, au reste il était mûr, et c'est pourquoi Dieu l'a cueilli....

« O Dieu! étant tel en sa première aurore, quelles lumières, quels rayons devions-nous attendre de son plein midi? Son printemps ayant été si beau et si pompeux, quels fruits, quelles richesses eussions-nous cueillis de son automne? Mais alors la voix n'eût pas crié comme elle le fait : la gloire n'est que la fleur d'un champ! Qui vous peut garantir que vous serez encore demain sur pied? Ma jeunesse, direz-vous, ma santé, ma vigueur. Mais qu'y avait-il de plus gai, de plus vif, de plus florissant qu'il était, plein d'un beau sang et d'un beau feu? Il était tout action et toute vie; il était comme Jonathan, vif comme un aigle, fort comme un lion; mais ni sa vitesse ni sa force ne l'a su délivrer! Allez maintenant et sacrifiez à vos mus-

cles, encensez votre agilité, comme si les athlètes ne pouvaient pas mourir, ou comme si le verre nouvellement fait n'était pas aussi fragile que celui qui a duré longtemps! »

Le passage suivant de la même oraison offre un exemple suffisant des comparaisons forcées qu'on admirait dans l'éloquence de Morus :

« Mais ici les paroles nous manquent lorsqu'il nous faut jeter les yeux sur cette jeune princesse désolée, jeune, veuve, et enceinte, et plutôt veuve que mère. Combien d'épées ont transpercé son âme! combien de calamités l'ont battue flot à flot? Quels abîmes a-t-elle vus se rouler sur elle au son de leurs canaux? De quel côté voulez-vous qu'elle regarde? A la terre ferme, on n'y pense point; aux îles, elle y voit son naufrage; à l'entour d'elle, il n'y a qu'une noire image de mort et de désespoir. Elle ne peut regarder que le ciel, car, pour peu qu'elle baisse les yeux en terre, il faudra qu'elle frémisse d'horreur : une mère dans l'exil, un frère dans la mêlée, un père sur l'échafaud, et, pour comble, un époux dans le cercueil! Tirons le rideau dessus, comme autrefois Timanthe; le deuil ne peut être dépeint d'aucune couleur. Mais pensez-vous que ce prince n'ait laissé que cette seule veuve? Il n'avait épousé qu'une seule femme, mais il a laissé huit veuves après soi. Les Sept Provinces accompagneront sa royale et désolée épouse, toutes éplorées et couvertes du même deuil. »

C'étaient des images, de ce goût-là, relevées, nous dit un contemporain, par un certain ton et un certain air de dire les choses, que l'on admirait le plus dans la prédication de Morus, et qui la faisaient juger sévèrement par Bayle, grand admirateur

en sa jeunesse de ce langage et de ce beau feu d'imagination. « La secte de M. Morus est de s'amuser à des paradoxes et à courir après de petits traits de subtilité, que Pétrone appellerait volontiers *fulgura ex vitro*. Je ne saurais souffrir les *morismes*, et je déteste de bon cœur, comme une hérésie d'éloquence inconnue à tous les grands et célèbres orateurs, l'affectation de ce grand homme; et lui et ses semblables ont fait un tort irréparable à la belle manière de prêcher. » Bayle, heureusement, se trompait; quand il parlait ainsi, Morus n'était plus, et la prédication protestante était à la veille de se relever. Dès ce moment, en effet, le premier rang parmi les prédicateurs de la réforme appartient à des hommes supérieurs de tout point à la fausse éloquence, et dignes de la tâche qui venait s'imposer à eux, de se mettre non plus entre Rome et leur troupeau, mais entre l'inimitié du roi et leurs Églises. A leur tête étaient Claude et du Bosc. Claude, qui eut la gloire de combattre pied à pied avec Bossuet, et quelquefois d'étonner l'athlète catholique, était l'homme d'autorité dans l'Église réformée; il y tenait le même rôle que son grand adversaire dans l'Église gallicane. Comme Bossuet, dont il avait le grand ordre et la majesté, dans les assemblées des églises son intelligence claire et prompte débrouillait les difficultés, et sa parole apaisait et guidait. Tel il était aussi dans la chaire; fort en doctrine, dialecticien habile, soutien et défenseur plein de dignité des croyances protestantes, qu'il savait mieux que personne exposer et dé-

fendre [1]. Il ne songeait pas à une autre éloquence et n'en avait pas d'autre [2].

Moins docte et moins dissertante, la prédication de Pierre du Bosc était en revanche plus homilétique et plus pastorale. Cet homme, que les Églises de France regardaient aussi comme leur plus grand prédicateur, sans s'élever à la hauteur de Claude dans la science, était, comme a pu l'en louer Élie Benoît, bon philosophe, solide théologien, critique judicieux; son intelligence, belle et ornée, avait de l'élévation. A ces qualités, il joignait des dons non moins essentiels à l'orateur: un historien nous le représente grand, bien fait de sa personne, avec une voix également agréable et forte, et un geste bien composé. « L'éloquence de sa parole facile et naturelle, sa pure et belle physionomie, avaient un si grand

[1] Il ne nous appartient pas de décider ni même d'entrevoir en quel point les deux champions, Bossuet et Claude, se valurent ou se surpassèrent; nous laisserons apprécier Claude par un juge compétent, et qui a autorité dans l'Église protestante. « Homme pieux, dit M. de Félice, docte théologien, habile orateur, écrivain sage et contenu, doué d'un jugement et d'une présence d'esprit qui ne lui faisaient jamais défaut, nul n'était plus capable que lui de tenir tête aux champions de l'Église catholique; et, sans prétendre que son génie fut égal à celui de Bossuet, on doute s'il ne l'a pas emporté sur lui par la solidité de la science et la force de l'argumentation. » *Histoire des protestants de France*, p. 360.

[2] Ce qui manquait en Claude à l'orateur, c'était la voix, qui n'était pas agréable ni sonore, s'il faut en croire l'historiette suivante: « Lorsqu'on commençait à jeter les yeux sur M. Claude pour l'église de Charenton, on le fit prêcher à l'issue du sermon. M. Morus dit: « Il aura toutes les voix pour lui, hormis la sienne. » *Dictionnaire de Bayle*, article CLAUDE.

charme, que Louis XIV lui-même, assurément mal disposé, fut séduit. Lorsqu'en 1668 les Églises firent une démarche solennelle auprès du roi pour solliciter la maintenue des chambres de l'édit, du Bosc, admis seul à l'audience du monarque avec le député général, M. de Ruvigny, prit la parole, et força bientôt le roi, d'abord distrait, à l'écouter. « Madame, » dit Louis XIV à la reine après l'audience, « je viens « d'entendre l'homme de mon royaume qui parle le « mieux ; » et se tournant vers les autres assistants, il ajouta : « Il est certain que je n'avais jamais ouï « si bien parler[1]. »

L'éloquence de du Bosc ne prévalut point contre des desseins tout arrêtés ; mais elle contribua peut-être à en ralentir l'exécution. Si Louis XIV avait laissé quelquefois arriver à son oreille la voix de ces pasteurs qu'on lui peignait si dangereux et si coupables, il aurait reconnu dans leur langage respectueux et honnête l'accent de la loyauté et le prix de sujets si fidèles ; mais on redouta pour Louis XIV jusqu'au voisinage d'un homme qui parlait si bien ; et lorsque, deux ans après cette entrevue, l'Église de Charenton, appuyée par d'illustres personnages, appela avec instances Pierre du Bosc, on dit que l'archevêque de Paris[2] alla jusqu'à trois fois dans la

[1] De Félice, p. 358.

[2] Le chancelier Michel Le Tellier dit plus tard à du Bosc : « Le roi a été fort content de vous. Il trouve que vous lui avez parlé de bon sens, en beaux termes et en honnête homme, et Sa Majesté m'a commandé de conférer avec vous de vos affaires. » (*Vie de P. du Bosc.*)

même semaine supplier le roi d'empêcher la nomination de ce dangereux ministre.

Ainsi qu'il arrive souvent aux réputations oratoires, l'éloquence de du Bosc ne réalise pas à la lecture la haute idée qu'on s'en serait faite d'après le témoignage des contemporains; cependant, les sermons du pasteur de Caen[1] ont assez de fond, de traits d'éloquence, et de vie pour faire comprendre leur valeur d'édification, qui, en ce genre de discours, est la première sans contredit. Fort souvent l'orateur est sur la voie de beaux mouvements, de grandes pensées, de comparaisons bien trouvées qui ne demanderaient qu'à être développées en masses lumineuses, au lieu d'être poussées sans fin; mais l'habitude de classer arithmétiquement tous les points d'une comparaison, gâte tout. En voici un exemple. Dans le temps même que la mort d'Henriette d'Angleterre rappelait à Bossuet les poétiques et terribles paroles de cette femme dont l'Écriture a loué la prudence au second livre des Rois, *Nous mourons tous, et nous allons sans cesse au tombeau, ainsi que des eaux qui se perdent sans retour*, du Bosc s'emparait à son tour de cette saisissante image; et voici avec quel mélange de traits justes et d'analogies lourdement indiquées il développe ce rapprochement :

« L'eau, qui est fluide de sa nature, qui coule sans cesse, et se succède perpétuellement à elle-même, nous repré-

[1] On peut l'appeler ainsi, car du Bosc resta fidèle à l'Église de Normandie qu'il desservait, et résista à tous les appels qu'on lui adressait d'ailleurs.

sente parfaitement bien la nature de notre être, qui s'écoule continuellement, et dont les jours et les années sont comme autant d'ondes fuyantes qui s'entre-poussent et s'entre-succèdent l'une à l'autre par un flux perpétuel, selon la pensée de cette sage Téhohite qui disait à David : *certainement nous mourons, et nous sommes semblables aux eaux qui s'écoulent par la terre.* L'eau, par une fuite et par une course sans repos, s'éloigne incessamment de sa source, jusqu'à ce qu'elle aille se perdre dans ce grand et vaste gouffre de la mer, où elle se confond avec celle de ses abîmes. C'est ce que fait l'homme depuis son péché. Il s'éloigne continuellement de son Dieu, qui est la source de sa vie et de son bonheur. Il le fuit par une aversion criminelle qui le précipite insensiblement tous les jours, jusqu'à ce qu'il tombe dans ce profond lac de feu et de soufre où il se confond avec les démons. Il s'élève moins de flots et de vagues dans l'eau, qu'il ne se forme de passions dans nos âmes. Et la mer même, qui est l'empire des vents et le théâtre affreux des tempêtes, est sujette à moins d'agitations et moins violente que le cœur de l'homme ne ressent de convoitises qui le troublent. C'est pourquoi, dans le chapitre XVII des *Révélations de saint Jean*, les peuples de la terre nous sont figurés par de grosses eaux; comme en effet il ne se peut rien de plus juste que ce tableau. Car ces grands peuples qui composent les États ou les assemblées sont véritablement comme de grosses eaux, impétueuses par les mouvements inquiets et emportés des esprits, bruyantes par le fracas et l'éclat des factions, profondes par le secret des machinations et des conseils, inconstantes par les changements et les révolutions des affaires, furieuses souvent, en un mot, par le débordement des animosités et des haines, et par le choc des divers combats qu'elles causent[1]. »

[1] *La Censure des tièdes.* Sermon prononcé à Charenton en 1670.

Qu'on relise maintenant, ou plutôt qu'on se rappelle le passage de l'oraison funèbre d'Henriette de France. Tandis que Bossuet, développant en un tableau admirable la grande et mélancolique image indiquée dans les paroles bibliques, ne songe qu'à faire rentrer son auditoire en lui-même par la pensée de la fuite des années, et à lui faire toucher d'avance le terme prochain, inévitable, où nous courons tous, du Bosc s'arrête à peine sur cette idée : ces eaux qui courent vers la mer, ce sont pour lui les eaux du péché, qui vont chaque jour nous éloignant de la loi divine. De ces deux manières de lire dans l'Écriture, l'une, celle du protestant, est plus théologiquement religieuse et morale; celle du catholique, plus poétique, plus humaine en quelque sorte. Et ce n'est point par choix que du Bosc a pris cette route : eût-il possédé la magnifique imagination de Bossuet, il n'en serait pas moins allé au point de vue qu'il a pris, parce que le péché, c'était le grand thème protestant. Qui ne voit que, pour l'éloquence, l'avantage était du côté de l'orateur catholique? Il en avait un autre, de même nature et plus littéraire encore : je veux parler des citations de la Bible.

Pour les prédicateurs catholiques, le texte bibliqu consacré et inaltérable, c'était la Vulgate; la traduction leur en appartenait : pour les prédicateurs protestants, c'était la version de Genève, écrite au xvie siècle, et pleine d'expressions disparues ou, ce qui est pis, surannées. Le prédicateur catholique avait la faculté de fondre la citation dans son propre

texte; le prédicateur protestant était contraint de placer côte à côte deux français très-différents; l'un quelquefois bizarre et presque ridicule. Là où Bossuet traduit, en grand poëte, *Nous mourons tous, et nous allons sans cesse au tombeau, ainsi que des eaux qui se perdent sans retour;* du Bosc est obligé de dire : *Certainement nous mourons, et nous sommes semblables aux eaux qui s'écoulent par la terre.*

Quand Bossuet dit : « Elle a passé du matin au soir, ainsi que l'herbe des champs. Le matin, elle fleurissait, avec quelle grâce vous le savez; le soir, nous la vîmes séchée; » Morus copie : *Toute chair est comme l'herbe, et toute sa grâce est comme la fleur d'un champ. L'herbe est séchée, et la fleur est cheute.*

Du Bosc transcrit sans sourciller cette traduction de la plainte de Jérémie : *Les mères ont cuit leurs enfants, qui leur ont été pour viande en la froissure de la fille de mon peuple.* Et ailleurs encore : *Épluchez-vous, épluchez-vous, épluchez-vous, nation non désirable, avant que le décret enfante!*

Pour la plupart des auditeurs, et pendant longtemps, cette version de Genève, lue chaque jour dans les familles, n'eut rien de choquant; on en savait par cœur des passages, et il s'y attachait tout le respect que nous portons à ce que notre enfance a vénéré; il en était de même des psaumes. Mais à la longue, le contraste entre le français consacré devant l'église, et la langue usuelle, devint si frappant, que les adversaires et les profanes, parmi les réformés, en faisaient des railleries toujours plus indécentes.

Les catholiques, que la curiosité attirait aux sermons protestants, trouvaient ridiculement barbare ce mélange d'expressions surannées. « Un conseiller de Sedan, dit Bayle, de la religion romaine, fort honnête homme et fort savant, me contait, il y a environ un mois, que M. l'archevêque de Reims ayant envoyé quelques-uns de son clergé à Sedan pour des affaires ecclésiastiques, ils furent curieux d'entendre prêcher M. Jurieu, un jour d'imposition des mains. Ils furent fort satisfaits de sa science et de son langage en général; mais ils trouvèrent des expressions insupportables, comme *offrir les bouveaux de nos lèvres*, *guerroyer le bon combat*, *etc.*, dont M. Jurieu se servait souvent. Ils le trouvaient incompréhensible, voyant d'un côté qu'il avait un style fort pur et fort éloquent, et, de l'autre, qu'il avait de si méchantes phrases[1]. » Cela se passait en 1675. Ce fut trente ans plus tard seulement qu'une autre version de la Bible fournit aux prédicateurs leurs citations[2].

Ce ne sera pas quitter les justes limites de mon sujet, que d'insister encore sur P. du Bosc; lui et Claude, désignés dès longtemps pour l'exil, sont déjà, comme tous les réformés français, étrangers dans leur propre patrie. La nation les voit avec murmure, l'État ne les reconnaît pas, et le vide se fait autour

[1] *Nouvelles lettres de Bayle*, t. I, p. 252.

[2] La traduction en usage jusqu'alors était celle d'Olivetan, revue par les pasteurs de Genève. En 1610, Osterwald publie sa traduction, et vers le même temps Martin donne la sienne.

d'eux, au point que chaque jour ils peuvent s'étonner de se trouver encore dans leur pays. « Nous respirons dans des flammes, avait déjà pu dire Daillé, et vivons dans la mort même. » Aussi, depuis que le danger s'est révélé par des actes de mauvais augure et des menaces coup sur coup réalisées, y a-t-il dans la prédication protestante un élément nouveau: il faut avertir le troupeau, le défendre contre la tentation, et en même temps le confirmer dans l'obéissance séculière; il faut veiller sur l'ennemi et le toucher; il faut de la force, et il faut de la prudence. Les sermons de du Bosc offrent des traces intéressantes de cette sagesse, dirai-je de cette politique pastorale? On y entrevoit toutes les angoisses de ces malheureux pasteurs, qui avaient une peine infinie à élever les sentiments et la conduite des fidèles à la hauteur de leurs périls.

En 1681, quatre ans avant la révocation de l'édit, du Bosc courut à Paris en apprenant que son église de Caen allait être fermée à son tour, et que la décision en était prise. Il réussit à parer le coup. A son retour il prêcha sur la grande nouvelle qu'il apportait, en prenant pour texte de son discours les enseignements que Jésus tira de cette chute de la tour de Siloé, qui écrasa dix-huit Juifs de Jérusalem.

« Mes frères, dit-il d'une voix émue en commençant, si jamais on a dû pratiquer le précepte de David, qui ordonne aux serviteurs de Dieu de se réjouir avec tremblement, c'est sans doute dans la conjoncture où nous sommes maintenant. Car il est vrai que d'un côté nous avons

sujet de nous réjouir de la grande et incomparable faveur que Dieu nous a faite, en conservant notre Église contre les efforts qui la menaçaient d'une éternelle ruine. Grâce pour elle!... Grâce de la part du Dieu souverain, qui a exaucé vos prières, qui a mis fin à vos peines, qui a voulu affermir votre temple sur un nouveau fondement, pour en rendre la substance inébranlable. Grâce aussi de la part du grand monarque, qui efface aujourd'hui dans ce royaume toute la gloire de ceux qui, comme Cyrus, ont rempli le monde de leur nom et de leurs exploits. Car il a prononcé pour nous de dessus son auguste tribunal, et, par un arrêt authentique, il nous a rendu la précieuse liberté qu'on nous disputait. Béni soit l'Éternel, le Dieu de nos pères, qui a mis une telle chose au cœur du roi, pour soutenir la maison de l'Éternel! C'est là sans doute le sujet d'une joie inénarrable, et nous ne devons jamais y penser sans chanter, et en public et en particulier: « Mon âme magnifie le Seigneur, et mon esprit s'égaye en Dieu notre « sauveur; car le Tout-Puissant nous a fait de grandes « choses. Son nom est saint. »

« Mais si nous avons en cela sujet de nous réjouir, il faut avouer que cette joie est mêlée de tremblement et de crainte, quand nous jetons les yeux sur nos voisins qui sont gisants dans la poudre, où leur âme est ensevelie avec l'exercice de leur religion. O Dieu! leurs héritages sont désolés, leurs temples sont abattus; et ces maisons qui leur étaient si chères, si précieuses, parce qu'ils y trouvaient dans leurs déserts la manne du ciel et le pain des anges, ne sont plus que des monceaux de pierre....

« Car il ne faut pas croire que nous n'ayons point de part à leurs peines. Dieu les a frappés, non-seulement pour eux, mais pour nous, pour nous avertir, pour nous apprendre à ménager notre bien, à conserver notre possession, et à faire en sorte que nous ne perdions pas notre avantage. Si nous étions assez aveugles ou assez insensibles

pour ne profiter pas de leur exemple, il nous arriverait infailliblement, comme à ces Juifs de notre texte, qui, ayant vu une troupe de leurs concitoyens enveloppés sous les ruines d'une partie de leurs murailles sans en prendre sujet de s'amender, périrent tous semblablement quelque temps après.

« C'est pourquoi j'ai choisi cette histoire remarquable, pour vous enseigner comment vous devez aujourd'hui mêler la crainte et le tremblement avec votre joie.... Venez donc ici, M. F., venez considérer dans la chute de la tour de Siloé la ruine des temples de vos voisins, de ces temples qui étaient pour eux de vraies tours de Siloé, destinées à la défense de leur foi. Venez contempler, dans les Juifs écrasés sous leurs murailles, ces pauvres chrétiens qui sont accablés de douleurs sous les pierres de leurs bâtiments sacrés. Venez apprendre dans les discours que Notre-Seigneur tint aux habitants de Jérusalem, ce que vous devez penser dans l'état où vous vous trouvez, et ce que vous devez faire pour n'éprouver jamais de mal semblable à celui que vous voyez en tant de lieux[1]. »

Ce ne sont pas là, remarque du Bosc lui-même, des sujets qui demandent une division pareille à celle que l'on fait ordinairement sur d'autres textes; ce sont des matières de réflexion. L'intérêt pressant de l'Église l'emportait sur ses coutumes. La première des considérations que le prédicateur propose à son auditoire, sous la forme d'une leçon de tolérance mutuelle, s'adresse aux ennemis de la religion réformée. Elle va au-devant de cette pensée d'orgueil dont en tout temps les partis vainqueurs ont abusé avec suc-

[1] *Les leçons de la justice*. T. III des sermons sur divers textes de l'Écriture convenables au temps. Rotterdam, Leers, 1701.

cès contre les vaincus, savoir, que Dieu montre son mépris par les ruines qu'il sait faire.

« Ne tirez donc jamais de conséquence des maux qu'on voit arriver aux hommes, pour condamner leur communion ou leur doctrine. Ni les biens ni les maux de cette vie ne sauraient prouver ni la bonté ni la mauvaiseté d'une secte.... Dieu dispense ces divers accidents comme il lui plaît, par une sagesse adorable, dont nous ne voyons pas toujours les ressorts.

« Laissons à Dieu, dont la liberté est indépendante et les jugements impénétrables, la raison de ces traitements. Adorons toujours sa justice, de quelque manière qu'il en use, et reconnaissons que quand les murailles de Jérusalem tombent et les tours de Siloé sont renversées, il n'y a rien en cela dont on puisse murmurer, puisque partout les hommes sont pécheurs, et par conséquent dignes de ses châtiments. »

Mais l'idée qui domine dans ces discours et dans toute la prédication réformée, depuis que les jours sont devenus si mauvais, c'est que tous les coups qui frappent les églises sont les coups de la verge du Seigneur, qui châtie le troupeau réformé, pour être sorti des sentiers encore parfumés par les vertus et la piété des ancêtres. Malgré les avertissements des pasteurs, le zèle religieux s'est refroidi et dissipé; les mœurs ont cessé de répondre à la doctrine. Les plaintes que faisaient entendre Dumoulin, Le Faucheur, Daillé, à chaque brèche faite à l'édit de Nantes, du Bosc les répète avec un sentiment poignant de douleur et d'humiliation; il sent le bras du Très-Haut s'appesantir, et il bénit et conjure la main ven-

geresse. C'est cette conviction qui soutint le courage des réformés et de leurs pasteurs, quand la terrible crise se dénoua par le coup de tonnerre de la révocation. A cette catastrophe, on se sentit plus que jamais le petit peuple du Dieu qui châtie sévèrement ceux qu'il aime et leur rappelait ainsi qu'ils étaient ses élus, et devaient se montrer désormais dignes de l'être.

A mesure qu'on approche de l'année fatale, les exhortations à désarmer le Seigneur deviennent plus pressantes; et en effet le faisceau se resserre, le zèle se réchauffe; à chaque église qui tombe il y a un millier de réformés qui reprennent courage, et se pressent autour des autels qui restent. L'Église de Paris fut une des premières où se manifesta cet effet peu prévu de la persécution. Laissons du Bosc peindre à ses ouailles ce commencement ou, si l'on veut, cette sorte de retour à la réforme, et cette grave ardeur d'une Église qui veut se trouver prête à recevoir la tempête.

« Écoutons la voix des verges avec une vive douleur de tant de maux qui sont déjà arrivés, qui ont fait tant de brèches à nos églises, et qui en ont déjà renversé un si grand nombre dans la poudre où elles pleurent amèrement leur désolation.... Mais surtout apportons-y ce saint amendement qui change les pécheurs en justes.... Je n'irai point loin chercher des exemples qui vous y obligent. Je ne courrai ni à Ninive ni à Antioche, et je ne feuilleterai point dans ce dessein les annales de l'antiquité ecclésiastique. Nous avons plus près de nous, et en nos jours nous avons devant nos yeux, des exemples illustres

qui nous peuvent servir de modèles. Cette Église qui réside dans la ville capitale de notre royaume, et que sa situation glorieuse met à la tête de toutes les autres, nous en fournit un extrêmement remarquable. Touchée des grands coups que Dieu a frappés depuis peu sur nos troupeaux, et reconnaissant que ce sont véritablement nos péchés qui ont allumé la juste colère du ciel, elle s'est mise dans les sentiments d'une conversion admirable. On y remarque un changement extraordinaire dans toutes les conditions et dans tous les ordres. Les grands, les petits, les hommes, les femmes et les filles, les vieux et les jeunes, tous paraissent dans un même esprit d'amendement. On n'y parle que de réforme dans les habits, dans les repas, dans les conversations, dans les manières et dans tout l'air de la vie : on ne s'y entretient présentement d'autre chose. Le luxe s'y bannit pour faire place à la modestie. Le théâtre y est abandonné, pour courir au temple. La lecture des livres du monde y est proscrite, pour s'attacher à la lecture de la parole de Dieu. On y voit les inimitiés, les querelles, les procès même, tomber aux pieds de la charité avec une édification merveilleuse. Et l'on s'y empresse à se réconcilier et à s'embrasser dans un amour chrétien, comme on faisait autrefois à se pousser, à se supplanter, et à se plaider. Il semble qu'on y ait entrepris de forcer le ciel et de ravir sa grâce, par la sainte violence d'une dévotion ranimée. Le jeudi de la semaine précédente, on y célébra un jeûne public, où l'on fit paraître tant d'humiliation, tant d'émotion, tant de repentance, tant de dessein de bien vivre, que la bonne odeur même de ce sacrifice évangélique s'est répandue par tout le royaume. »

Enfin arriva l'heure tant invoquée par les passions religieuses, la politique aveugle et l'impatience populaire, l'heure bénie avec joie par un chancelier de

France, bénie, hélas! par Bossuet, où Louis XIV signa la révocation des derniers restes de l'édit de Nantes. En ce moment suprême, les langues furent déliées; et Claude, le méthodique Claude, le docteur, le dialecticien, trouva l'éloquence la plus touchante, la plus sacrée dont les églises de France eussent jamais retenti. L'ordonnance laissait aux pasteurs quinze jours pour quitter la France. A Claude on n'accorda que vingt-quatre heures. Avant de s'éloigner, sous la garde d'un valet de chambre du roi, qui avait ordre de ne pas le perdre de vue, ce grand pasteur prononça les derniers adieux à son église et à son troupeau. Dans le trouble de sa douleur, il trouva les accents et les mouvements d'une éloquence qui ne s'était jamais rencontrée sur les lèvres du prédicateur.

« Église du Seigneur, autrefois toute ma joie, aujourd'hui toute ma douleur, pleurez! le sujet est trop juste.

« Oh! plût à Dieu qu'à l'exemple du souverain sacrificateur Jeojada, nous fussions en ce moment employés à renouveler l'alliance entre Dieu et son peuple! Promettez à Dieu de cheminer en ses voies, que la vérité vous sera plus chère que toutes choses, et de lui être fidèles jusqu'à la mort, et je vous jurerai de sa part qu'il sera encore votre Dieu! « Oui, a dit l'Éternel, *je leur serai Dieu.* » Vous le promettez? Vous, cieux, je vous prends à témoin entre ce peuple et son Dieu. De la sorte, Dieu sera toujours votre Dieu; vous serez sans pasteurs, mais vous aurez pour pasteur le grand pasteur des brebis, que vous irez entendre dans sa parole. Vous n'aurez plus les serviteurs, mais vous aurez le maître. Vous ne viendrez plus entendre nos prédications; mais vous irez au sermon du Fils de Dieu, et

tirerez les instructions de sa bouche. Vous n'entendrez plus notre parole, mais vous entendrez la voix du Seigneur. Vous n'aurez plus de temples, mais le souverain n'habite point les temples faits de sa main. De tous vos cœurs, bien unis en sa foi, faites-lui une maison sainte qui s'élève pour être un tabernacle de Dieu en esprit. De vos maisons faites des temples; consacrez-les à Dieu par un jeûne solennel, et là rendez-lui soigneusement vos services. Surtout, que le jour du Seigneur vous soit saint; car ce jour est saint à l'Éternel....

« Fiez-vous en l'Éternel; c'est chose grande que sa fidélité. Et dans ce désastre nous prierons comme vous : nous sommes toujours vos pasteurs. Oui, le dernier moment de ma vie, qui dans mon pieux dessein eût été le dernier de mon ministère parmi vous, sera le dernier de mon amour. *Jérusalem, si je t'oublie, que ma dextre s'oublie!* Sainte famille de mon père, cher héritage de mon Dieu, sacré troupeau de mon divin maître, si je ne vous prêche dans ce lieu, je vous rassemblerai dans mon cœur. Si je ne vous bénis de cette chaire, je vous bénirai dans mon cœur; et là vous ferez le principal sujet de ma joie ou de ma tristesse, l'unique sujet de mes prières, et la continuelle matière de mes vœux ardents. Les heures qui étaient destinées à vous prêcher le seront à prier, et à conjurer le ciel pour attirer ses grâces sur vous. Et toi, Seigneur, je ne te laisserai point que tu ne les aies bénis. »

CHAPITRE IX.

La prédication réformée dans le refuge de Hollande. — Encore Claude et du Bosc. — Daniel de Superville. — Jacques Saurin.

On avait ordonné l'exil aux ministres, on l'interdisait à leurs ouailles, qui d'abord furent heureuses d'obéir [1]. Mais lorsque les hommes qui exécutèrent et interprétèrent l'édit de révocation eurent fait de cette grande mesure, par laquelle le roi avait voulu honorer sa piété et la politique prévoyante de son règne, une des plus tristes persécutions dont l'humanité gardera la mémoire, alors l'émigration devint générale, et reforma en quelque sorte, en Hollande, en Prusse, en Angleterre, autour des principaux pasteurs dispersés, des paroisses en certains lieux considérables. Les ministres dont la prédication était renommée furent les premiers choisis et placés par les villes qui avaient ouvert leurs murs aux religionnaires

[1] Dans les premiers moments, même à l'égard des ministres exilés, il y eut ici et là des procédés courtois. Claude, qui, du reste, fut traité avec le plus grand respect par le valet de pied du roi qui l'accompagnait, passant par Cambrai où il coucha, est-il dit dans l'*Abrégé de sa vie* par M. de La Devèze, « fut régalé de quelques rafraîchissements de la part des jésuites; le père recteur lui fit l'honneur de le venir voir. Il répondit à cette civilité, et la diversité de religion n'interrompit pas ce commerce de compliments, et ces marques d'une estime réciproque. »

fugitifs. David Ancillon, dont je n'ai rien dit encore, parce qu'il n'a laissé qu'un sermon, mais prédicateur célèbre parmi les églises de France, devint ministre à Berlin, où il fut la souche d'une race illustre. Allix, pasteur de Charenton, prédicateur sobre, clair, et de grand savoir, passa en Angleterre, où déjà se trouvait Abbadie, plus illustre toutefois par ses livres que par ses sermons bien pensés, bien déduits, mais dépourvus de force oratoire. Claude et du Bosc, demandés de partout, s'arrêtèrent en Hollande, où ils moururent à quelques années d'intervalle l'un de l'autre, épuisés par l'épreuve, et bien à temps pour ne pas connaître de pires amertumes.

A la pensée de ces malheureuses familles fuyant par centaines à travers de grands dangers la patrie qui les persécutait, de tant d'infortunés séparés de ce qu'ils avaient de plus cher, et faisant à leur conscience de si cruels sacrifices, on se forme, de ces populations d'émigrés protestants réunis sur la terre étrangère, l'image touchante de grandes communautés animées par une piété ardente, humbles et résignées sous la main de Dieu, mais relevées par la majesté du malheur, par leur union digne des premiers jours de l'Église, et par la beauté de leurs mœurs innocentes. Telle avait été l'émigration protestante du XVIe siècle, la réformation étant alors dans toute la force, la naïve et généreuse ardeur de la jeunesse. Telle ne fut point, autant qu'on le voudrait et qu'il l'eût fallu, l'émigration de 1685.

L'indignation et l'épouvante, non moins que la fer-

meté religieuse, avaient entraîné la masse des exilés dans cette fuite éperdue; et on se retrouva de l'autre côté du Rhin et de l'Océan avec tout ce qu'on avait emporté d'habitudes prises, de goûts et d'idées contractés au sein de la brillante et mondaine civilisation développée par l'influence de la cour de Louis XIV; avec les regrets de ce qu'on laissait derrière soi, et l'espoir de le ressaisir bientôt; avec les passions que développe l'impatience d'un état qu'on s'attend à voir bientôt finir; enfin avec une disposition fatale à aigrir l'épreuve par une soif amère de vengeance, et à trop compter sur les chances de la politique et de la guerre pour se rouvrir le chemin de la patrie. Les plus sages, et, j'ose le croire, les plus attachés à la foi réformée, furent ceux qui, renonçant à tout esprit de retour, se fixèrent avec leurs familles autour des temples et dans les établissements que l'hospitalité des États protestants avait ouverts à leur religion et à leur industrie. C'est dans ces colonies, bientôt actives et prospères, que le caractère essentiellement moral et social de la réformation se retrouva presque avec toute son antique vigueur. Mais en Hollande, où était rassemblée la partie militante riche et oisive de l'émigration religieuse, mêlée avec tant d'autres espèces de réfugiés, et où les hardiesses de l'intelligence se donnaient plein essor soit dans les académies, soit dans les livres, la situation, l'attitude générale des réfugiés était bien différente, et très-difficile aussi était la tâche des conducteurs de ce peuple en exil. De ses regrets et de son amertume, il fallait le ramener à la soumis-

sion chrétienne; il fallait soutenir son zèle pour la cause sans aigrir ses ressentiments; le reprendre de ses écarts sans décourager ses protecteurs; et l'avertir, sans l'offenser, qu'il avait à honorer, par ses mœurs et sa piété, son titre de protestant français, de martyr de la foi réformée.

En réfléchissant à cette complication délicate que l'exil apportait dans une tâche qu'il aurait dû rendre si simple et si favorable à l'éloquence pastorale, on ne s'étonne plus de rencontrer dans les sermons de du Bosc, par exemple, une sorte de faiblesse et d'abattement, au lieu de l'élan et de la chaleur du martyr exhortant et encourageant ses frères. Les souvenirs de la fuite, le tableau des souffrances qui ont assailli les fidèles restés en France, sont retracés d'un pinceau lourd et monotone; leur éloquence (ce qui est trop naturel) reste au-dessous de si grandes infortunes. Mais une chose dans leurs discours vaut mieux que l'éloquence qui y manque : c'est la constance de l'esprit chrétien, et l'inflexible loyauté de ces serviteurs de l'Évangile. La persécution n'a pas éteint en eux la charité; et ils n'ont pas cessé de proclamer la justice de Dieu et d'adorer ses châtiments. Quel catholique aurait pu se défendre de vénération pour Claude, en entendant ce grand pasteur, ce vieillard exilé, prononcer à la Haye, peu avant sa mort, les paroles si simples qu'on va lire. S'adressant aux magistrats et aux habitants des Provinces-Unies, il les remercie d'abord d'avoir, selon les paroles de son texte, si bien usé de leur prospérité envers tant de pauvres

réfugiés que la profession de leurs communes croyances avait chassés de leurs maisons et de leur patrie.

« Dieu, continue-t-il, Dieu veuille être votre rémunérateur, et vous rendre mille et mille fois le bien qu'il vous a mis au cœur de nous faire. Souffrez pourtant que, pour nous attirer de plus en plus votre affection, nous vous disions à peu près ce que Ruth disait à Noémi : Nous venons ici pour ne faire qu'un même corps avec vous ; et comme votre Dieu est notre Dieu, et votre peuple aussi sera désormais notre peuple, vos lois seront nos lois et vos intérêts nos intérêts. Où vous vivrez nous vivrons, où vous mourrez nous mourrons, et nous serons ensevelis dans vos tombeaux. Aimez-nous donc comme vos frères et vos compatriotes, et ayez de la condescendance pour nos faiblesses. Nous sommes nés sous un ciel qui ne donne pas à tous ce tempérament sage, discret et retenu que le vôtre vous communique. Supportez-nous ; car, comme il est juste que nous nous formions, autant qu'il nous sera possible, aux règles de votre prudence, nous espérons aussi de votre équité qu'elle ne nous comptera pas toutes nos infirmités.

« Pour vous, mes frères, qui êtes ici comme de misérables restes d'un grand débris, c'est à vous à qui principalement je dois appliquer ces autres paroles : *Et au jour de l'adversité prends-y garde.* C'est vous qu'elles regardent, c'est à vous qu'elles appartiennent. J'avoue qu'un de nos premiers devoirs en entrant dans cet État a été de remercier Dieu de nous avoir délivrés d'une rude et violente tempête, et de nous avoir conduits heureusement dans ce port ; et, dans cette vue, nous pouvons encore appeler ceci le jour de notre bien. Mais quoique ce bien soit d'un prix inestimable, il est pourtant accompagné de tant de tristes souvenirs et mêlé de tant d'amertume, qu'il faudrait être fort insensible pour ne le pas regarder aussi comme le jour de la plus grande adversité qui nous pouvait arriver. Je ne

prétends pas vous faire ici une longue déduction de nos malheurs, ni m'arrêter sur les causes secondes qui nous les ont procurés. Nos malheurs vous sont connus; et comment ne le seraient-ils pas? ils le sont à toute l'Europe. Et pour les causes secondes, comme ce ne sont que des canaux impurs, et des sources inférieures que la malignité du siècle a empoisonnées, il est bon de les couvrir d'un voile, de peur d'exciter en nous des mouvements que nous ne voulons pas avoir. Laissons-les au jugement de Dieu, ou plutôt prions Dieu qu'il les change, et qu'il ne leur impute point ces fureurs[1]. »

Claude mort, et après lui, du Bosc, une nouvelle phase s'ouvre dans l'histoire de l'éloquence réfugiée. On a vu dans cet ouvrage comment vers l'année 1690, après la révolution d'Angleterre et l'élévation du chef naturel de la ligue protestante au trône de la Grande-Bretagne, la discorde et des fureurs scandaleuses s'élevèrent en Hollande au sein du Refuge, au bruit des querelles de Bayle et de Jurieu; comment la discussion théologique allumée sur tous les points du dogme et de la philosophie, d'un côté souleva l'intolérance, de l'autre engendra l'indifférence, et, ce qui est pis, un scepticisme irrévérent; comment enfin, du milieu des ruines que faisaient rapidement l'ortho-

[1] Il doit m'être permis de remarquer ici que ce sermon auquel sont empruntées ces paroles, très-beau à plusieurs endroits de la seconde partie, ayant été prononcé à la Haye par Claude, un jour de jeûne, le 21 novembre 1685, c'est-à-dire peu de semaines après sa sortie de France, les circonstances dont j'ai parlé n'avaient pas encore exercé leur influence. Ce sermon se trouve dans le *Recueil de sermons sur divers textes de l'Écriture sainte prononcés par Jean Claude*, p. 486. Genève, Samuel de Tournes, 1693.

doxie dans sa violence et le scepticisme avec son attisante ironie, l'incrédulité jusque-là timide et dissimulée prit hardiment son essor. A leur juste désolation, les pasteurs s'aperçurent bientôt que les rangs du troupeau comptaient des moqueurs à côté des tièdes, et que leur propre caractère ne les mettait pas à l'abri de l'irrévérence croissante. Ils payaient pour les théologiens indiscrets. C'était peu; mais évidemment la critique, arme dangereuse que les écrits de Bayle avaient placée entre les mains de toutes gens, en leur montrant l'art facile d'en frapper au hasard, la critique avait fait des blessures profondes dans les entrailles de la foi religieuse; et c'était précisément parmi les réformés, parce que l'instruction y était plus répandue et les lecteurs plus nombreux, que ce fléau avait trouvé d'abord le plus de prise. — Ainsi, du terrain de la controverse catholique, la prédication protestante fut en peu de temps entraînée sur le terrain de la philosophie, où elle eut à disputer à l'incrédulité les dogmes positifs et même les principes spiritualistes du christianisme. De même encore, avertie par l'instinct du danger, elle s'efforça, avec un redoublement d'autorité et de sévérité chrétienne, de ranimer dans le cœur des fidèles la crainte de Dieu, sentiment qui avait donné à la morale protestante son caractère, et à l'œuvre de Calvin sa solidité, sa puissance.

Entre les réfugiés qui se signalèrent dans cette nouvelle phase de l'éloquence protestante, deux sont hors de ligne : Daniel de Superville et Jacques Sau-

rin ; c'est par eux que je terminerai l'examen et l'histoire des orateurs qui, dans leur exil, ont trouvé l'éloquence française.

Daniel de Superville était un jeune ministre de vingt-huit ans, lorsqu'il arriva à Rotterdam en 1685[1]. Dès 1683, témoin de la mission dragonne dont le Poitou fut le théâtre, il s'était résolu à passer en Angleterre, lorsque l'église de Loudun lui adressa un appel qui ne retarda que peu son exil. Une épreuve difficile précéda la dernière. Par lettre de cachet, il reçut l'ordre de se rendre à Paris pour avoir à s'expliquer sur un de ses sermons, qualifié de séditieux, et dont on avait dressé procès-verbal. Superville, malgré sa jeunesse, était d'un caractère mûr, et sa retenue naturelle ne laissait aucune prise sérieuse à une pareille accusation. Vraisemblablement on avait voulu l'éloigner de Loudun ; peut-être aussi, en remarquant en lui des dehors fort éloignés d'un zèle intraitable, avait-on espéré qu'un homme jeune, de manières polies, d'un langage élégant et d'un entretien singulièrement aimable, se laisserait persuader, sans trop d'efforts, d'échanger, au prix d'une conversion, la perte de sa patrie et de sa famille contre les avantages qui attendaient un avocat éloquent,

[1] Daniel de Superville, né à Saumur en 1657, d'une famille originaire de Béarn, était fils et petit-fils de médecins ; son bisaïeul avait été médecin de Henri IV. Il étudia d'abord à Saumur les belles-lettres et la philosophie, puis à Genève, où il entra en 1677 dans l'auditoire de théologie (ainsi qu'en font foi les registres de l'académie). Il était sous la direction particulière de Louis Tronchin, et vivait dans sa maison. Voy. *Journal littéraire*, t. XIII.

converti et protégé. Du moins, on se conduisit avec lui comme si on l'eût espéré. En le promenant de Paris à Versailles, à Fontainebleau, à la suite de la cour, on essaya de toutes les voies pour le fléchir. Il partit, fut arrêté encore, et séparé de sa femme et de son enfant; enfin, il arriva à Maestricht, où Mme de Superville lui fut renvoyée. C'est Rotterdam qu'il choisit parmi les postes qu'on lui offrait de plusieurs côtés : il n'était là pourtant que ministre pensionnaire, c'est-à-dire surnuméraire; mais pour ses besoins d'esprit très-cultivé, pour ses projets littéraires, Rotterdam était un lieu favorable. Il y avait chez lui du gentilhomme et un peu de l'homme de cour; la physionomie et la parole, qu'il avait très-engageante et doucement spirituelle, faisaient de lui une sorte de Fénelon protestant. Lors du voyage que le nouveau roi d'Angleterre fit à la Haye au printemps de 1691, Superville eut l'honneur d'être appelé pour prêcher devant Sa Majesté Britannique. Guillaume avait souhaité que les ministres s'abstinssent de le louer, la chaire n'étant point destinée pour les hommes, mais pour Dieu. « Toutefois, dit malicieusement Bayle en parlant de MM. Claude (le fils) et de Superville, que le roi entendit à l'église française, ces messieurs n'ont pas épargné l'encens; mais ils l'ont fait fumer d'une manière indirecte et adroitement ménagée. »

Le lendemain de la paix de Riswick, de Superville monta en chaire pour prêcher sur cette bonne nouvelle : « O que les pieds sont beaux de ceux qui annoncent la paix ! » s'écria-t-il; et il compara ces

premières lueurs d'espérance pour le monde et pour les réfugiés aux premiers moments de l'aurore, où le jour va se lever, « mais où les ténèbres ne sont pas encore dissipées. Le voyageur qui se lève se réjouit de voir les premières pointes de la lumière qui commencent à percer la noirceur des nues; il regarde derrière soi une longue et épaisse nuit qui commence à plier ses voiles, et les ténèbres qui vont fuir. Il anticipe par l'espérance la venue du soleil qui va luire, et il se prépare à jouir de sa lumière avec joie. »

Ce fut lui encore qui fut chargé de prononcer le sermon d'actions de grâces le 10 septembre 1704, pour la victoire d'Hochstett :

« Les chefs superbes de part et d'autre sont habiles, intrépides, aguerris; les troupes, bonnes et choisies. Mais l'ennemi a l'avantage des lieux; il en a même dans le nombre des combattants; il est si bien posté, qu'on ne peut l'attaquer sans risquer beaucoup. Cependant l'Éternel, qui a résolu de nous répondre *par des choses terribles faites avec justice*, nous fait franchir tous les obstacles. Marchez, marchez, crie-t-il par une voix secrète; par la résolution qu'il inspire aux généraux; par le feu, le courage qu'il souffle dans le cœur des soldats. *C'est ici la vallée de Décision*. N'ayez point de peur, j'ai livré vos ennemis entre vos mains. Ils tombent en effet sous notre pouvoir, ces adversaires insolents qui se moquaient de notre entreprise et qui comptaient déjà sur la victoire.... »

Superville, comme l'on voit, était, dans les églises de Hollande, l'orateur de la république, et ne l'était pas à moitié. A ses compagnons de refuge il parle

de la France comme d'une patrie qui n'est plus, sans hésiter, sans donner un regret à l'humiliation des armées françaises; il ne voulait y voir que l'avantage des Provinces-Unies et la confusion d'un ennemi sans pitié, une grande consolation et un heureux présage pour les Églises persécutées : « Les Daniels dans la fosse, les Jonas dans le ventre de la baleine, crient depuis longtemps vers Dieu; les fidèles, en danger par les complots des Amans, s'humilient depuis beaucoup d'années : pourquoi notre grande victoire ne serait-elle point un commencement de réponse favorable que Dieu nous accorde? *Oui, Dieu nous a déjà ouïs du palais de sa sainteté.* »

Pour Superville et les réfugiés, Louis XIV n'était pas la France, pas plus que la Convention ne le fut pour les émigrés : voilà ce que produira éternellement le désespoir. Ce n'est point, du reste, dans ces sermons de circonstance que le mérite de Superville se montre en ce qu'il a de particulier et de neuf. Alors sa chaleur est volontiers emphatique, et ses traits d'éloquence, imités de Bossuet, n'ont pas la force naturelle qui transperce. Où il excelle et où il déploie des qualités rares, c'est dans la prédication dogmatique. Sa méthode y est nouvelle. « Il serait bon, dit-il quelque part[1] en parlant des prédications, d'en écarter quelquefois l'appareil du grand savoir, les questions, les recherches inutiles; et l'on devrait s'attacher davantage à ce qui peut imprimer fortement les principales vérités de l'Évangile dans nos

[1] *Sermons sur les devoirs du ministère*, t. III, p. 134.

âmes et toucher vivement nos cœurs. » Ce qu'il conseille aux orateurs chrétiens de son temps, Superville l'a exécuté complétement dans la meilleure partie de ses discours. Il se dispense le plus qu'il peut de ces expositions critiques de l'ancienne predication protestante; mais il ne se borne point à une simple exhortation, telle qu'elle pourrait suffire à un auditoire de gens simples et d'esprits sans curiosité. Il a devant lui des auditeurs tous lettrés et gens du monde, dont la foi n'est plus simple, dédaigneux de théologie, en goût de philosophie la plupart, quelques-uns atteints de scepticisme, et tous subtils éplucheurs difficiles à satisfaire, encore plus à réchauffer. Au lieu de tourner la difficulté et de se rabattre sur la morale, à l'exclusion dudogme, comme moins offusquante, et de prêcher timidement, ainsi que Massillon, l'obéissance aux devoirs essentiels du christianisme, « comme une exactitude de bon goût, » Superville va droit aux dogmes, les expose, les commente, les défend avec les raisonnements de la philosophie ; fait la métaphysique du christianisme, mais une métaphysique claire, lumineuse, pleine d'intérêt. La philosophie était chez lui de vocation : il l'avait, en sa jeunesse, étudiée avec un certain éclat dans l'académie de Saumur et à Genève. Chouet, qui l'avait pris en affection, l'avait formé à la philosophie cartésienne dans des entretiens particuliers; les souvenirs de ces études lui fournissaient souvent des comparaisons qui sentent parfois un peu trop, pour la chaire, le cartésien curieux de physi-

que; mais sa manière de discuter et d'analyser est d'une liberté et d'une abondance naturelles; il n'y perce ni imitation, ni tradition d'école.

On assure qu'Alexandre Vinet avait en estime singulière les sermons de Superville. Je le crois sans peine. C'était un esprit comme le sien, fin et profond tout ensemble, délicat et large, ingénieux et pénétré; il devait aimer cette chaîne d'idées qui se déroule avec souplesse et sans fracas, attirant directement avec force, sans violence, sur une doctrine féconde, la conviction d'esprits réfléchis. Il devait aimer davantage encore cette piété tendre qui se sent sous l'armure du théologien. Superville disait souvent qu'il fallait avoir la religion dans le cœur aussi bien que dans l'esprit. Douceur, onction, clarté et netteté peu communes, voilà ce qu'à Rotterdam on louait dans ses prédications, accompagnées d'une action et d'un débit singulièrement naturels. A la lecture on retrouve et on devine encore beaucoup de ces avantages. Par sa nature même, ce genre de mérite se dérobe aux preuves littéraires; il faudrait citer un discours entier pour en faire sentir la forte trempe et l'argumentation riche et aisée, pour donner une idée de la lumière vive et douce qui s'en laisse échapper. Par nécessité, je me contenterai de conseiller la lecture des deux sermons sur la *Gloire de la première innocence* et de *l'Homme perdu par lui-même*. On ne peut s'approcher de ces abîmes avec plus de sûreté et plus de profit pour l'édification. Ce sont les *Élévations sur les mystères* d'un génie pro-

testant[1]. Le style y est plus châtié, plus uni et plus élégant, moins *réfugié*, en un mot, que dans les écrits de la plupart des émigrés français de cette époque; et dans ses sermons on pourrait recueillir nombre de traits de pensée tournés avec une justesse et un naturel d'expression assez rares dans les livres de ses compagnons d'exil. En voici quelques-uns relevés çà et là dans le recueil où j'ai appris à connaître Superville[2].

« La croyance d'un Dieu ne fut jamais pesante à un homme de bien; et, dans quelque athée que ce soit, le cœur a toujours eu beaucoup de part à l'irréligion de l'esprit.

« La crainte de Dieu conseille toujours mieux que le Portique et le Lycée, que toute la philosophie et la politique du monde. — Suivez toujours rondement le parti de la piété; c'est la plus grande finesse, c'est la plus grande sagesse de la vie.

« C'est un grand embarras pour nous, dans la conduite de la Providence, que de voir ses retardements et, si j'ose dire, ses longueurs. Elle ne marche que comme les grosses armées, pesamment, avec beaucoup d'attirail et de lenteur, à notre gré. Elle ressemble à ces fleuves qui font tant de tours et de retours en serpentant, et qui roulent si tranquillement leurs eaux profondes, qu'à peine peut-on remarquer leur courant. »

[1] Pour les lecteurs que ne rebuteraient pas l'usage et le langage de ces vieux recueils, j'indiquerai encore entre autres sermons de Daniel de Superville, *le Portrait du cœur de l'homme*, — *les Vertus d'un vrai pasteur*, — *le Salut difficile pour les justes*. — *le Prix de l'âme*, etc.

[2] *Sermons sur divers textes de l'Écriture sainte*, par Daniel de Superville, ministre de l'église wallone de Rotterdam. La septième édition, en quatre volumes, fut publiée à Rotterdam en 1726, année de la mort de Superville.

L'éloquence de Jacques Saurin n'est pas contestée; c'est aujourd'hui encore la plus grande, c'est la seule renommée d'orateur parmi les protestants français. Il est reconnu même par les catholiques que, prédicateur impétueux et sans art, il a rencontré de beaux mouvements, des traits dignes d'être cités.

Cet orateur de hasard, ce faiseur de prônes éloquents par endroits, n'est pas Jacques Saurin. Il ne faut pas aller bien avant dans la lecture d'un des sermons publiés pendant sa vie, pour sentir venir à soi le souffle d'une éloquence puissante, continue, qui se renouvelle avec abondance, et l'accent indéfinissable auquel se reconnaît la voix d'un orateur de génie.

Jacques Saurin parut en Hollande le dernier des réfugiés français qu'il me soit permis de rattacher encore à cette époque de l'histoire littéraire du Refuge. Sa carrière s'étant prolongée jusqu'en 1730, on pourrait le regarder comme un prédicateur du XVIIIe siècle; mais sa voix ne fut jamais plus éloquente qu'au bruit de la dernière lutte de l'Europe avec Louis XIV, et par là son nom s'associe légitimement à celui des écrivains français du grand règne. Son père était un avocat de Nîmes qui émigra à Genève avec son enfant, tout jeune alors[1]. Sa première éducation terminée, le futur prédicateur se jeta dans la carrière des armes, peut-être par goût, peut-être aussi poussé par l'ardeur protestante d'un religionnaire du midi de la France; car à quinze ans il entra

[1] Jacques Saurin est né en 1677, et mort en 1730.

comme cadet, et, après un an de service, obtint une enseigne dans le régiment formé par M. de Ruvigny, devenu lord Galloway. Ce régiment avait été levé pour le service du duc de Savoie, engagé alors dans la coalition armée contre Louis XIV; mais à la défection de Victor-Amédée, Saurin retourna à Genève et aux études que sa fougue militaire lui avait fait interrompre. Deux ans plus tard, l'enseigne des cavaliers de Galloway étudiait la théologie, et à ses exercices oratoires d'étudiant attirait de nombreux auditeurs : un jour même il fallut ouvrir la cathédrale à la foule accourue pour entendre le jeune orateur. A peine consacré au ministère, il fut appelé en 1700 par l'Église française de Londres, et c'est alors sans doute qu'Abbadie s'écria, après l'avoir entendu : « Est-ce un homme ou un ange ? » Mais ce fut la Hollande qui jouit de la maturité de son talent. Ayant prêché à la Haye, dans un voyage qu'il fit en Hollande pour remettre sa santé altérée par le climat de Londres, l'enthousiasme fut tel qu'on créa, pour le retenir, la place extraordinaire de *ministre des nobles*. Il resta, et remplit cette charge jusqu'à sa mort.

La possession précoce de la gloire a les effets d'une grande fortune : elle corrompt quelquefois, mais aussi elle donne au génie le sentiment de ses forces et l'audace à se déployer. Saurin y puisa, lui, une autorité de langage et une assurance d'esprit qui chez tout orateur sont mieux que des avantages, et, chez le prédicateur, sont des dons du premier ordre. Il lui en coûta peut-être des qualités plus

aimables, l'humilité et la modestie; mais l'orgueil qui déparait son caractère d'ailleurs élevé et bon, l'orgueil, qui fut sa faiblesse et attira sur lui plus d'une fois la calomnie, dans sa parole n'est plus qu'une force poétique par laquelle il imprime à son éloquence quelque chose de souverain et d'osé qu'on ne voudrait pas en bannir.

Comme chez Bossuet, il y a, chez Saurin, de la hauteur, et la fière audace de l'aigle. En général, ces deux esprits ont de singulières analogies et de grands contrastes. Le protestant a tout ce qui est force chez le catholique, il manque de tout ce qui y est grâce et majesté calme; il a le regard perçant et vaste, il embrasse les masses, et démêle les résultats; son œil n'a pas la fine pénétration ni sa main la souplesse qui saisissent les délicatesses de la conscience; mais son imagination est puissante au milieu des terreurs et des ruines; elle n'aime point à se reposer, et la sérénité lui est étrangère. Pour la tâche que Saurin semble s'être donnée, les qualités qui lui manquaient étaient certainement moins nécessaires que celles qu'il possédait à un si haut degré. Il avait, je l'ai déjà dit, à secouer les consciences, à raviver la crainte de Dieu, à rallier les forces du christianisme dispersées et perdues[1] dans les discussions théologiques, à replacer la foi et la morale dans le faisceau chrétien que l'orthodoxie aveugle et l'indifférence relâchée avaient

[1] Il ne veut pas que les vérités chrétiennes s'égarent dans les subtiles disputes qui ont trop rempli la chaire. *Sermon du Renoncement.*

fini par séparer, au grand malheur de toutes deux, en les attirant exclusivement à elles; il avait non-seulement à faire prendre le christianisme au sérieux, mais encore à défendre la théologie naturelle contre la philosophie naissante du XVIIIe siècle. C'est d'énergie qu'il était surtout besoin pour tenter de tels efforts. On n'a pas assez remarqué combien est variée la prédication de Saurin. Dans les cinq volumes de sermons qu'il publia, et les seuls qu'il ait jugés dignes de sa renommée[1], si l'on en trouve bien quelques-uns travaillés sur l'ancien plan, et où la critique tient une grande place, on en distingue où les doctrines sont exposées dans un cadre inattendu; un plus grand nombre embrasse un sujet dans son ensemble et le traite par des preuves de tout ordre, bien que toujours appuyées sur la doctrine sacrée. Les sujets même peuvent donner une idée de la variété des points de vue que Saurin a parcourus dans sa prédication : *Le renvoi de la conversion. — Les profondeurs divines. — L'aumône. — Suffisance de la révélation. — L'immensité de Dieu. — Les dévotions passagères. — Les tourments de l'enfer. — Le ravissement de saint Paul. — Les frayeurs de la mort. — Les malheurs de l'Europe. — Le prix de l'âme. — La pénitence de la pécheresse. — L'accord de la religion avec la politique. — La manière d'étudier la religion. — L'amour de la patrie. — La sainteté. — Les conversations,* etc., etc.

Il ne m'appartient pas de présenter l'analyse des

[1] Les quatre autres, recueillis et imprimés après sa mort, sont fort inférieurs aux premiers.

sermons de Saurin, ni même d'en faire l'histoire, qui aurait pourtant son intérêt; car la parole de ce grand orateur ne remuait pas à demi, et tel de ses sermons souleva des contradictions violentes, et remua le peuple français des Provinces et la société hollandaise elle-même. C'est à l'historien qui entreprendra de pénétrer dans la vie politique et morale de ce peuple d'exilés, que doit être réservée cette investigation, plus curieuse qu'on ne pense. Je dois m'en tenir à ce qu'il y a de plus littéraire dans le talent et dans les œuvres de Saurin.

Saurin, a dit le cardinal Maury, n'est presque jamais un grand écrivain. Il le serait toujours, ajouterai-je, sans l'impatience et la facilité abondante qui font déborder sa parole, et ne lui laissent pas le temps de serrer le sens dans la phrase, et de réduire ses périodes impétueuses et chargées sans soin aux proportions qui produisent la majesté et la force éloquente du nombre. Il est sujet aussi aux négligences, aux expressions surannées, enfin à la gaucherie du style réfugié. Il lui a manqué, selon l'observation de Maury, ce que le séjour de Paris lui aurait donné. Mais ces défauts n'éteignent nullement le feu de son élocution véhémente. Ce qui lui manque véritablement, bien plus que l'élégance et le goût, c'est l'onction, cette qualité indéfinissable qui glisse sur l'esprit, mais qui soumet le cœur, qui est comme la grâce de l'autorité pastorale. En revanche, et en tant qu'écrivain, Saurin a des coups de burin d'un bonheur admirable; il a le mot lumineux et inattendu; avec lui, on se sent

tout à coup secoué et terrassé, avant d'avoir prévu l'attaque. Nul orateur sacré n'a plus de ces traits imprévus. On ne produit rien de tout cela sans être au fond un écrivain supérieur.

Maintenant, sans étudier plus avant la prédication de Saurin, sans me plus occuper du fond de la méthode, comme il serait bon de le faire si c'était d'art oratoire et de théologie homilétique que j'eusse à m'occuper, je voudrais présenter une idée moins abstraite de cette éloquence, en suivant l'orateur lui-même dans la marche de l'un de ses meilleurs discours, et en reproduisant une des pensées profondes et plusieurs des belles inspirations de son génie.

Quand Massillon n'aurait pas fait un très-beau sermon sur l'aumône, on regretterait que son éloquence, pleine d'onction et de douceur, eût manqué un sujet qui lui convenait si bien : on entrevoit cette abondance de raisons fines et de considérations délicates, d'exhortations pathétiques, par lesquelles il aurait montré aux courtisans, ses auditeurs, la nécessité, les beautés et les règles de cette grande vertu chrétienne. Mais Saurin, le moins attendri des prédicateurs, comment fera-t-il pour ouvrir les cœurs à la bienfaisance? Saurin a pourtant son sermon sur l'aumône, et ce sermon, prononcé à la Haye à l'occasion d'une collecte ordonnée pour les pauvres réfugiés, produisit un tel effet sur l'assemblée, qu'au sortir du temple on jetait dans les troncs, placés aux portes, des bijoux et de l'or. Il ne chercha point à faire sentir combien la charité est une vertu ai-

mable; il traita même brièvement de la nécessité présente, et parla assez simplement et en termes positifs de l'étendue des misères à soulager; mais il démontra avec une force et une sûreté saisissantes le rôle de la charité dans les desseins de Dieu à l'égard de l'homme :

« Si Dieu vous demande vos aumônes, dit-il avec autorité, c'est par un effet de sa bonté envers vous. Oui, je voudrais graver cette vérité dans votre âme et ce sentiment dans vos cœurs. Je voudrais vous faire bien comprendre que Dieu n'a pas besoin de vous pour l'entretien des pauvres, et qu'il a mille moyens en main pour leur subsistance. Je voudrais vous pouvoir bien convaincre que s'il a voulu qu'il y eût des pauvres, ç'a été par ce principe que nous avons marqué; ç'a été par un principe de grandeur à laquelle je ne sais quel nom il faudrait donner. Dans la dispensation de ses autres grâces, s'il vous réjouit par la magnificence de ses dons, il vous accable sous leur poids : aujourd'hui il veut vous devoir quelque chose. Il veut devenir votre débiteur. Il se fait pauvre pour pouvoir être enrichi par vous. Il veut qu'on lui adresse la prière que lui faisait autrefois le prophète. »

Cette idée revient encore dans la péroraison qui est entraînante, et où l'on remarque une admirable image.

« Que chacun se taxe. Que personne ne demeure en arrière. Qu'on voie une noble émulation au milieu de nous. Que le grand donne des revenus de ses emplois; que l'homme de guerre donne de ses gages; que le marchand donne du fruit de son commerce; que l'artisan donne du travail de ses mains; que le pasteur consacre de ce que lui

procurent ses méditations et ses études; que le jeune homme donne de ses plaisirs; que la femme mondaine donne de ses ornements; que la pécheresse donne ses parfums destinés à des usages profanes; que l'habitant de ces Provinces donne de son patrimoine; que le réfugié donne, qu'il ramasse les débris de son vaisseau fracassé, et qu'il en allume un feu pour offrir des sacrifices à ce Dieu qui l'a sauvé du naufrage.

« Je ne sais quels mouvements de mon cœur me promettent que ce discours aura plus de succès que ceux que nous avons adressés jusqu'à ce jour. Demandez avec hardiesse, distributeurs de nos charités; *venez dans nos maisons béniës de l'Éternel*, et recueillez les aumônes d'un peuple qui contribuera avec joie, et qui donnera même avec reconnaissance. »

Prêcher par insinuation n'est pas, comme on voit, le fait de Saurin : il ordonne au nom des principes chrétiens, et dans sa bouche les vertus sont des dogmes. Tout est chez lui commandement, loi insurmontable, nécessité invincible; on ne l'entend jamais dire, *il vous est bon*, mais *il faut.* Et son grand levier, l'arme qu'il tient toujours en réserve pour appuyer ses sommations, c'est la mort, dont il ramène l'idée partout, et en tel langage qu'on ne s'avise pas de trouver monotone cette apparition éternelle. « Heureux, dit-il, si je vous sauve par frayeur! » Sauver par frayeur, voilà tout Saurin; et assurément il n'épargne pas les terreurs salutaires; le célèbre tableau de la mort du pécheur, de Massillon, est faible de couleur, comme il l'est de vérité, auprès des apparitions qu'évoque l'orateur protestant quand il

veut frapper d'épouvante le chrétien coupable, et le sauver par l'effroi. Mais ses tableaux ne sont pas imaginaires comme celui de Massillon : il ne sort pas du possible et du vrai; seulement il en est plus terrible. Ainsi, pressant le pécheur de ne pas renvoyer sa conversion, il avertit tous les mondains de son auditoire qui remettent les larmes de la repentance à leur dernière heure, que la dernière heure appartient à la mort, et il leur enlève l'oreiller de cette illusoire supposition :

« Je mourrai dans un lit, calme, tranquille; j'aurai de la conception, de la présence d'esprit. Je me servirai de ces dispositions pour déraciner le vice de mon cœur, et pour y établir la règle de la justice.

« N'avez-vous jamais vu de mourants? Trouvez-vous qu'on soit bien en état de penser et de réfléchir lorsqu'on est entre les bras de ces messagers de la mort qui nous annoncent sa venue? lorsqu'on est livré à ces douleurs cuisantes et insupportables qui mettent l'âme hors de son assiette naturelle; à ces assoupissements qui engourdissent les esprits les plus vifs et les génies les plus perçants; à ces léthargies profondes qui rendent inutiles les motifs les plus pathétiques; à ces rêveries fréquentes qui présentent des fantômes et des chimères, et qui remplissent l'âme de mille terreurs paniques? Mes frères, aimerons-nous toujours à nous séduire nous-mêmes? Regarde, chrétien insensé, regarde ce corps pâle et exténué, regarde ce cadavre mouvant encore : où est le génie assez fort pour se rappeler à soi-même dans ces tristes circonstances, et pour exécuter des projets chimériques de conversion?

« Nous voulons bien supposer que, par une faveur singulière du ciel, vous ayez une de ces maladies qui con-

duisent insensiblement à la mort sans en faire ressentir les horreurs : en serez-vous mieux disposés à vous convertir? Ne sommes-nous pas tous les jours les tristes témoins de ce qui se passe dans ces occasions? Des amis, une famille, l'amour-propre, tout conspire à nous faire bien augurer de l'issue de notre mal lorsqu'il n'est pas désespéré : comme nous ne croyons pas que ce soit encore le moment de notre mort, nous ne croyons pas aussi que ce soit celui de notre conversion. Après avoir disputé à Dieu les beaux jours de notre santé, nous regretterions encore ce qu'il y a de doux dans les moments de notre maladie; nous voudrions qu'il reçût notre âme précisément et à point nommé, lorsqu'elle est déjà sur le bord de nos lèvres....

« Enfin, supposez-vous dans les circonstances les plus heureuses, dans un lit de mort, tranquilles, paisibles, sans douleur, sans assoupissement, sans délire, sans léthargie.... Je le demande : la seule pensée de la mort, la seule idée qu'il faut mourir dans peu de temps n'est-elle pas capable de troubler votre raison, et de vous ôter cette liberté qui est si nécessaire pour travailler au grand ouvrage de votre salut?

« Que dirai-je de ce nombre infini d'occupations que cette heure fatale traîne après elle? Il faut appeler les médecins, faire des consultations, s'efforcer à soutenir cette maison qui s'écroule; il faut régler une succession, faire un testament, donner des soupirs au monde, pleurer sa famille, embrasser ses amis, s'arracher à soi-même. Est-il temps alors, est-il temps parmi tant d'objets touchants, au milieu du tumulte de tant de mouvements bruyants, est-il temps d'examiner la religion, d'étudier ses caractères, de repasser sur les circonstances de sa vie, de restituer un bien mal acquis, de réparer la réputation de son prochain qu'on avait ternie, de faire pénitence, de refondre son cœur, et de peser tous ces grands motifs qui nous portent à la vertu? »

Ces sermons sur le renvoi de la *conversion* avaient bouleversé les âmes et soulevé des plaintes; la doctrine en paraissait d'autant plus dure, que Saurin avait porté hautement condamnation contre les ministres trop faciles à se contenter des apparences du repentir, et à se dire édifiés par des conversions scandaleusement différées. A quelque temps de là, prêchant sur la *pécheresse repentante,* après avoir tiré de cette sublime histoire la leçon d'amour divin et les espérances qu'elle offre aux âmes chrétiennes, après avoir répété les paroles du Christ apaisant la douleur de la pécheresse: *Tes péchés te sont pardonnés... va-t'en en paix;* l'orateur s'écria, par un mouvement qui saisit l'auditoire :

« Directeurs rigides qui rétrécissez les portes de la vie, vous qui par vos effrayantes maximes semez de ronces et d'épines le chemin du paradis, messagers de terreur et de vengeance, semblables à cet ange formidable qui, avec un glaive flamboyant, interdisait à l'homme coupable l'accès au jardin d'Éden, vous qui ne dénoncez qu'enfer et que damnation, venez recevoir ici votre leçon, venez apprendre et à prêcher, et à écrire, et à parler dans ces chaires à un auditoire, et à consoler, dans un lit de mort, un homme qui a son âme sur le bord de ses lèvres. Voyez le Sauveur du monde; voyez avec quelle facilité et avec quelle indulgence il reçoit cette pénitente.... Refuserez-vous encore des dénonciations de grâce et d'absolution à ce pécheur qui véritablement a croupi toute sa vie dans le crime, mais qui, quelques moments avant d'expirer, revêt tout l'appareil de la pénitence, se couvre de larmes et de deuil comme la pécheresse de l'Évangile, et vous dit qu'il embrasse avec ferveur les pieds du Rédempteur des hommes. »

A ce reproche inattendu dans la bouche de Saurin, et que parmi ses auditeurs bien des gens lui appliquaient, en applaudissant dans leur cœur à son inconséquence, l'attention redoubla; on attendait. Après un silence, l'orateur, portant un regard interrogateur sur l'assemblée incertaine et bientôt troublée :

« Me trompé-je, mes frères? dit-il. Il me semble que je vois l'attention redoubler dans cet auditoire. Il me semble que cette dernière réflexion est du goût de plusieurs de mes auditeurs. Il me semble que j'en aperçois quelques-uns qui me tendent la main d'association, et qui me félicitent de ce que j'abjure publiquement aujourd'hui cette morale funeste et atrabilaire, qui est plus propre à désespérer les pécheurs qu'à les ramener. Mais quoi! mes frères, depuis tant d'années que nous vous portons la parole, serions-nous assez mal connu de vous pour être soupçonné d'avoir fait cette réflexion dans une autre vue que d'en faire sentir la faiblesse? Ou plutôt connaîtriez-vous assez mal l'esprit de l'Évangile et de mon texte, pour en tirer des usages si opposés aux vues du Saint-Esprit qui les a dictés? Et où sont-ils donc ces hommes barbares? Où sont-ils ces messagers de vengeance et de terreur? Où sont-ils ces casuistes dont les maximes ferment tous les chemins de la vie? Où sont-ils pour exciter de cette manière votre colère et votre indignation? Quoi! cet homme qui creuse depuis cinquante ou soixante années dans les replis du cœur humain; cet homme qui vous assure qu'après des recherches exactes, qu'après mille soins réitérés il trouve encore dans ce cœur des profondeurs impénétrables;.... cet homme qui vous représente que la connaissance la plus indispensable et la plus rare, c'est celle de vous-mêmes; cet homme qui vous avertit, qui vous répète et vous réitère que si vous vous conten-

tez d'une étude superficielle de vous-mêmes, vous tomberez dans mille et mille illusions, vous prendrez le fantôme de la pénitence pour son véritable corps, vous vous croirez *riches et dans l'abondance* lorsque vous serez *misérables, aveugles et nus*, est-ce là ce casuiste rigide qui vous scandalise et qui vous irrite? Quoi! cet homme qui veut que vous purifiiez sinon ces mains sanglantes du meurtre de vos frères, du moins ce cœur brûlant de haine et de vengeance, et mis par cela même dans le catalogue des cœurs *meurtriers* selon l'esprit de l'Évangile; cet homme qui vous interdit l'accès à l'Eucharistie, tandis que vos commerces ne sont que suspendus, mais non pas rompus, tandis que vos concussions ne sont que suspendues, mais non déracinées; est-ce encore là ce casuiste rigide qui vous scandalise et vous irrite? Quoi! cet homme qui vous a assistés trois, quatre, six fois au lit de mort, cet homme qui vous a vus alors couverts de larmes, toujours reconnaissant vos crimes, toujours attestant le ciel et la terre du dessein où vous étiez de vous corriger, mais qui vous a vus reprendre incontinent votre premier genre de vie, comme si vous n'aviez point versé de larmes, point formé de vœux, point prêté de serments; cet homme qui conclut, de ces funestes événements, que les résolutions de ceux qui sont mourants, ou qui croient l'être, doivent être toujours extrêmement suspectes; cet homme qui vous dit que depuis qu'il assiste des malades, il n'en a presque pas vu un seul qui se soit converti par la maladie (et pour nous, mes frères, nous sommes garant de ce triste fait); cet homme que ces exemples affreux épouvantent et qui est moins empressé à dénoncer la grâce de Dieu à des mourants d'un certain genre; est-ce là encore ce casuiste rigide qui vous scandalise et vous irrite? Quoi! cet homme, qui voit écrit sur votre visage la sentence de mort, cette maison d'argile prête à crouler sur ses fondements, cet homme à qui vous paraissez plus un squelette qu'un corps

vivant ; cet homme qui craint que dans trois jours on ne vienne lui dire qu'on vous a trouvés morts dans votre lit, et sans avoir eu d'autre maladie que celle que vous nourrissiez déjà dans vos entrailles, que dis-je ? que celle qui est peinte sur votre visage, que celle qui afflige vos amis, qui consterne votre famille ; cet homme, qui est effrayé de ce que tout cela ne fait aucune impression sur vous, et de ce que vous vivez dans une distraction et dans une sécurité qui ne serait pas même pardonnable à celui dont les forces et la santé sembleraient lui promettre une longue vie ; cet homme, qui vous crie : *Réveille-toi, toi qui dors ; réveille-toi d'entre les morts, et Christ t'éclairera :* mets à profit ce reste de vie qui t'anime, ce souffle qui t'empêche de tomber encore, s'il ne t'empêche de chanceler ; est-ce là ce casuiste rigide qui vous scandalise et qui vous irrite ? Ces maximes, ces discours, ce livre, ces sermons, sont-ce là ces systèmes de morale qui confondent et qui désespèrent ? Et où sont-ils donc les pécheurs que ces casuistes ont désespérés ? Où sont-elles ces consciences bourrelées, tourmentées ? Pour moi, je ne vois presque partout qu'un sommeil funeste ; je ne vois presque partout que sécurité, que léthargie, qu'endurcissement. Eh quoi ! est-ce donc l'histoire de notre texte ? Est-ce cette voix de Jésus-Christ : Ma fille, ta foi t'a sauvée, va-t'en en paix ? »

Le plus hardi plan de discours qu'offre l'histoire de la prédication protestante, c'est celui du sermon que prononça Saurin pour le jeûne célébré à l'ouverture de cette campagne de 1706, si funeste à Louis XIV, et marquée par la défaite de Ramillies. L'exorde en est d'une grande majesté :

« Je vous conjure par les murailles de ce temple qui subsistent encore, mais que l'ennemi veut renverser, par l'intérêt de vos femmes, de vos enfants dont la perte est

déjà préparée, par l'amour que vous devez à la religion et à l'État, au nom de nos souverains, de nos généraux, de nos soldats, dont la prudence et la valeur ne peuvent que manquer de succès sans le secours du Tout-Puissant; je vous conjure d'apporter, dans cet exercice, des esprits attentifs et des cœurs accessibles. Distractions du monde, soucis terrestres, volées importunes d'oiseaux qui troublez tant de fois notre sacrifice, disparaissez aujourd'hui. Laissez-nous avec notre Dieu. Laissez-nous réparer les brèches faites à Jérusalem, prévenir celles dont elle est encore menacée, mettre le Dieu des batailles dans notre parti, et attirer par nos soupirs et par nos prières ses bénédictions sur l'État et sur l'Église. »

Il n'était pas besoin de cet exorde pour forcer un auditoire à être attentif; le spectacle inouï que Saurin allait mettre sous ses yeux, n'aurait pu laisser à sa distraction aucun esprit, si indifférent qu'il fût. Comme aux jours de Michée, l'Éternel a un procès avec son peuple, l'Éternel veut plaider avec Israël. Mon peuple, que t'ai-je fait? En quoi t'ai-je travaillé? Réponds-moi. C'est toute la conduite de l'homme à l'égard de Dieu, qu'il s'agit d'examiner. « Pardonne, ô Dieu! s'écrie l'orateur, si des vers de terre osent agiter cette téméraire question, et plaider ainsi en ta présence! » Et le procès commence. L'homme fait entendre d'abord ses accusations, que Saurin confond en lui opposant la loi divine: « Mon peuple, que t'ai-je fait? — Ah! répond la passion, j'aimerais à dominer dans le monde, et Dieu veut que je sois humble; » et l'orateur continuant sur le ton de cette véhémente antithèse, accumule tout ce que l'homme élève de plaintes contre les lois

de Dieu, contre la rigueur de ses jugements, et le gouvernement du monde; sans oublier la plainte particulière des réfugiés qui remplissent le temple.

« Mon peuple, que t'ai-je fait?—Ah! Seigneur, que de choses tu nous as faites! Chemins de Sion couverts de deuil, portes de Jérusalem désolées, sacrificateurs sanglotants, vierges affligées, sanctuaires abattus, déserts peuplés de fugitifs, membres de Jésus-Christ errant sur la face de l'univers, enfants arrachés à leurs pères, prisons remplies de confesseurs, galères regorgeant de martyrs, sang de nos compatriotes répandu comme de l'eau, cadavres vénérables puisque vous servîtes de témoins à la religion, mais jetés à la voirie et donnés aux bêtes des champs et aux oiseaux des cieux pour pâture, masures de nos temples, poudre, cendres, tristes restes des maisons consacrées à notre Dieu, feux, roues, gibets, supplices inouïs jusqu'à notre siècle, répondez, et déposez ici contre l'Éternel! »

Saurin répond en cet endroit comme ses prédécesseurs, que les coups sont justifiés par les péchés du troupeau, que Dieu s'est encore montré un père, même dans ses châtiments les plus rigoureux.

L'étonnant procès continue; c'est à Dieu maintenant de porter sa plainte, c'est au peuple à se juger sur les maximes que Saurin lui propose; et quand Dieu a fait entendre ses accusations restées sans défense, l'orateur répond pour son auditoire, plein de douleur et de confusion, comme Israël répondit à Michée : « Avec quoi préviendrai-je l'Éternel? avec quoi me prosternerai-je devant le Dieu souverain? »

Il ne manque rien, pour l'édification, à cette étonnante éloquence; il y a quelque chose de trop pour

l'art, c'est la classification des matières; appareil importun qui entrecoupe ce dialogue admirable.

Maintenant il y aurait à parler des sermons sur le prix de l'âme, sur l'accord de la religion avec la politique, sur les profondeurs divines, et de tant d'autres discours; mais il est temps de finir avec les orateurs français du Refuge de Hollande. Comment pourtant ne dirais-je rien du magnifique trait de grandeur chrétienne si mal compris par un critique qui, d'ailleurs, a été le premier parmi les catholiques à reconnaître le génie de Saurin? Dans un sermon sur les *dévotions passagères*, prononcé dans la solennité religieuse du premier jour de l'an, Saurin, arrivé à la péroraison, adresse des vœux à toutes les catégories de fidèles qui remplissent le temple : vœux aux magistrats des Provinces-Unies, aux ambassadeurs qui représentent les premières têtes du monde chrétien; vœux aux gens de guerre; vœux aux pères de famille; souhaits pour les jeunes gens et les vieillards; puis revenant aux réfugiés de son troupeau : « Dieu veuille, dit-il, être touché, sinon de l'ardeur de nos vœux, du moins de l'excès de nos misères; sinon de ces corps que nous traînons par tout l'univers, du moins de ces âmes qu'on nous enlève! » Ce retour sur la persécution de son Église ramenant sa pensée sur le roi qui la persécute, Saurin s'écrie, comme si la religion changeait tout à coup en bénédiction la malédiction déjà sur ses lèvres :

« Et toi, prince redoutable que j'honorai jadis comme mon roi, et que je respecte encore comme le fléau du Sei-

gneur, tu auras aussi part à mes vœux. Ces provinces que tu menaces, mais que le bras de l'Éternel soutient; ces climats que tu peuples de fugitifs, mais de fugitifs que la charité anime; ces murs qui renferment mille martyrs que tu as faits, mais que la foi rend triomphants, retentiront encore de bénédictions en ta faveur. Dieu veuille faire tomber le bandeau fatal qui cache la vérité à ta vue! Dieu veuille oublier ces fleuves de sang dont tu as couvert la terre, et que ton règne a vu répandre! Dieu veuille effacer de son livre les maux que tu nous as faits, et, en récompensant ceux qui les ont soufferts, pardonner à ceux qui les ont fait souffrir! Dieu veuille qu'après avoir été pour nous, pour l'Église, le ministre de ses jugements, tu sois le dispensateur de ses grâces et le ministre de ses miséricordes! »

Par quelle distraction un homme qui se connaissait en véritable éloquence [1], a-t-il pu trouver dans ce vœu sublime, dans ce triomphe de la religion sur la haine, un cri d'imprécation sauvage? Au premier mot, à ce mot de prince redoutable, il faut qu'il ait posé le livre avec dégoût, en devinant, de reste, toute une malédiction furieuse. Il aurait été bien surpris sans doute, s'il eût parcouru tous les sermons de Saurin, de ne jamais y rencontrer de ces longues pages de controverse, en un mot de ces méprisantes injures contre Rome, qui avaient eu si longtemps leur place obligée dans la prédication protestante. C'est qu'avec les défauts qu'on a pu lui reprocher, Saurin avait l'âme grande et confiante; et qu'il a des premiers donné l'exemple de la tolé-

[1] Le cardinal Maury, dans son *Essai sur l'éloquence de la chaire*.

rance dont le protestantisme a fait un peu après coup sa distinction honorable.

Il resterait à parler du *Discours* de Saurin *sur l'Écriture sainte;* mais l'intérêt purement théologique de cet ouvrage, qui n'a d'oratoire que le titre, l'écarte du champ que j'ai à parcourir, et me dispense de raconter la querelle de plume assez vive qu'il souleva. Aussi bien, il est temps de rentrer dans les limites naturelles de cette première partie de mon sujet. Me séparant enfin de la Hollande, que nous retrouverons au XVIIIe siècle avec une génération nouvelle d'écrivains français dont, à la rigueur, quelques-uns auraient pu nous occuper dès à présent, je poursuivrai cette espèce de voyage littéraire autour de la France, en commençant par l'Allemagne.

TROISIÈME LIVRE

1662-1715

CHAPITRE PREMIER.

La colonie réfugiée de Prusse. — Le grand électeur de Brandebourg Spanheim. — La margrave Sophie-Charlotte. — Écrivains français du Refuge de Berlin. — Abbadie : ses traités, ses sermons. — *L'Art de se connoître.*

Au XVIe siècle, on avait vu en Italie, en Espagne, en France, des femmes de haut rang, des princesses, se distinguer par la culture de leur esprit, plusieurs par une ardeur et une aptitude singulière aux lettres et à la philosophie : une Julia Morata en Italie, les Marguerite de France, les duchesse de Rohan, et tant d'autres que d'Aubigné mentionne parmi la noblesse française [1], attestent avec quelle force et quelle abondance la séve intellectuelle de ce siècle unique avait pénétré partout dans les hautes classes, et notamment chez les femmes du rang le plus élevé. Le nord, alors moins heureux, prend sa revanche au XVIIe siècle ; c'est d'abord la reine Christine, sur le trône de Suède ; c'est la princesse Élisabeth de Bohême, l'amie et la correspondante assidue de Descartes ; puis, au moment où l'émigration française commence, dans les cours protestantes de Hanovre et

[1] *Instructions* inédites à ses filles, sur le devoir qui convient aux femmes. (Manuscrits de la collection de M. le colonel H. Tronchin.)

de Brandebourg brillent deux princesses d'un esprit supérieur. C'était, il est vrai, le temps où le P. Bouhours mettait en question si un *Allemand* peut être bel esprit. Mais à cela un bon juge répondait : « J'honore fort le P. Bouhours, qui a du mérite; mais j'ose dire que la France n'a point de plus bel esprit que M[me] la duchesse d'Hanovre, ni de personne plus solidement savante en philosophie que l'était M[me] la princesse Élisabeth de Bohême, sa sœur. Il y a d'autres princesses en Allemagne qui ont infiniment d'esprit; mais on s'est mis en tête qu'elles n'en ont point, parce qu'elles ne sont ni enjouées, ni coquettes, et qu'en France on juge souvent du bel esprit par la belle humeur[1]. »

La bonne grâce et la belle humeur n'excluent pas la culture de l'esprit, ni même la possession de connaissances relevées; et, sans longtemps chercher, on eût alors trouvé facilement en France des femmes qui réunissaient tous ces dons. Mais ce qu'exprime bien cette boutade à l'honneur des princesses allemandes du XVII[e] siècle, c'est que le mérite de ces femmes était un mérite très-caractérisé, où entrait pour beaucoup le goût des connaissances sérieuses et du raisonnement. De la littérature française ce qui était surtout recherché d'elles et en général de cette partie de l'Allemagne, c'étaient les écrits de philosophie et même de controverse; Bossuet surtout, lu avec empressement, partageait et balançait l'influence de la littérature réfugiée, et prévenait le pédantisme, tenu égale-

[1] *Chevreana*, t. I, p. 92.

ment en échec à la cour par les relations des princesses avec la France et par les ambassadeurs de Louis XIV. Tout gentilhomme savant y était accueilli avec une extrême bienveillance; on le retenait, on l'entourait d'attentions flatteuses. Parmi ces instituteurs ambulants dont l'Allemagne prenait leçon avec zèle, un surtout, savant homme et homme d'esprit, réussit merveilleusement dans les cours du nord : c'était Chevreau. Ce personnage, fort considéré en son temps, tient son rang dans cette école d'écrivains de la seconde moitié du XVII[e] siècle, qui se piquent d'approprier la science à l'usage du monde poli ; qui aiment l'érudition et les idées, mais chez qui l'érudition cherche toujours à être non-seulement humaine, mais encore plaisante, et le raisonnement enjoué; dont enfin Fontenelle et Bayle sont les chefs ou les modèles. Il y a, de plus, quelque chose de la verve caustique et médisante de Guy Patin, dans *l'Ermite de Loudun*: ainsi se faisait appeler Chevreau, le moins ermite des hommes, grand amateur de chère délicate, de livres rares et de curiosités historiques, très-solidement érudit, et capable de tenir tête à Bayle en personne sur les matières de critique; enfin, bon conteur, versificateur agréable, et causeur habile. Soit qu'il eût l'humeur voyageuse, soit, comme on avait fini par l'en soupçonner, qu'il fût chargé de quelque mission diplomatique assez délicate, on vit le prétendu solitaire de Loudun devenu, selon son expression, « bourgeois du monde, » s'établissant à la cour de Suède secrétaire des commande-

ments de Christine et de son successeur ; puis à Cassel, à Copenhague, à Zell, dans le Hanovre, voyageant perpétuellement d'une cour à l'autre, et fort satisfait de toutes. Il en a parlé en termes enthousiastes : « Le Brunswick et le Lunebourg ne souffrent point de vilaines âmes, dit-il ; et MM. les ducs de Zell et de Hanovre les éloignent d'eux comme les pestes publiques d'un État, et leurs manières d'ailleurs sont si honnêtes et si engageantes, qu'il est difficile, pour me servir de l'expression d'une personne de qualité, que l'on s'accoutume aux autres princes quand on a une fois tâté de ceux-là. » Après avoir séjourné à Brunswick, il fit mine de retourner en France. Mais, en passant par Heidelberg, il dépêcha en vingt jours la conversion de Mme la princesse électorale, dont on ménageait le mariage avec Monsieur. La princesse ne pouvait être Madame en France qu'en embrassant la religion catholique ; et l'électeur ne voulant pas souffrir un bout de soutane dans ses États, Chevreau tourna la difficulté, et fit de si bonne besogne qu'un jésuite, envoyé de Versailles pour voir si rien ne manquait à la nouvelle conversion, ne trouva rien à faire pour lui de ce côté-là [1]. Partout Chevreau devenait un oracle, et donnait de sa main, aux princes ses hôtes, des professeurs et des savants. Un jour, il conseilla à ce même électeur dont il avait converti la fille, d'appeler à son Académie de Heidelberg, pour y enseigner la philosophie, Spinosa en

[1] *Chevreana*, t. I.

personne, qu'il avait connu en Hollande. La proposition était singulière. Afin de s'excuser, Chevreau prétend que l'on avait imposé au novateur, pour condition, qu'il s'abstiendrait de dogmatiser. Quoi qu'il en soit, Spinosa se garda prudemment de quitter la liberté de Hollande pour la discipline de Heidelberg; il resta à Amsterdam, continuant à polir des verres, à faire des lunettes d'approche, des microscopes, des athées et des déistes[1].

Ces voyages et ces séjours de Chevreau, dans les cours du nord, sont antérieurs à l'émigration protestante; il laissa la place à ses compatriotes les réfugiés, et retourna en France, où il mourut secrétaire des commandements du duc du Maine, après avoir été son précepteur.

Un petit nombre de réfugiés cependant, parmi les gens de lettres, se fixa dans le Brunswick, le Hanovre et le Palatinat; et Leibniz se plaignait de ne pas trouver à qui parler sciences à la cour de Hanovre : « Sans Mme la duchesse, disait-il, on en parlerait encore moins[2]. » C'est que le Brandebourg attirait tout, et qu'après quelque séjour à Heidelberg, ministres et savants couraient à Berlin, où une véritable colonie française s'était formée, et jouissait d'une hospitalité généreuse et presque magnifique.

Un savant ouvrage[3] a récemment appelé l'atten-

[1] Ancillon, *Mémoires touchant les vies, etc.*

[2] Lettre de Leibniz à Burnet. *Œuvres de Leibniz*, t. VI, p. 232.

[3] *Histoire philosophique de l'Académie de Prusse*, par M. Christian Bartholmèss. 2 vol. in-8°; Paris, Marc Ducloux.

tion et l'intérêt sur les efforts du grand électeur pour civiliser son peuple. On me permettra donc d'insister sur les créations libérales de ce prince, l'un des plus grands des temps modernes, qui, doublement père de la patrie, pour employer les expressions d'Abbadie, « sut conserver et policer ses États, sauver ses sujets de la barbarie, et que l'on vit, tenant d'une main l'épée, chasser les ennemis de l'État, de l'autre conduire les muses effrayées jusque dans son palais[1]. »

Avant la révocation de l'édit de Nantes, Frédéric-Guillaume, frappé de la situation des protestants français, et peut-être pour se tenir prêt à profiter de la politique du roi à leur égard, avait envoyé à Paris un habile homme qui, pour le conseil et l'exécution de ses grands projets, fut auprès du grand électeur ce que Le Fort allait être auprès de Pierre le Grand. C'était Spanheim, Génevois, fils d'un théologien illustre, théologien lui-même, savant antiquaire, et que ses talents, découverts par l'électeur palatin[2], son intelligence des affaires d'État, avaient fait passer à un tout autre genre d'application, sans lui laisser

[1] *Sermons et panégyriques*, t. I, p. 174.

[2] La famille d'Ézéchiel Spanheim était originaire du Palatinat. Son père, Frédéric Spanheim, était venu s'établir à Genève, où son grand savoir l'avait fait nommer successivement professeur de philosophie et ministre. La république, pour honorer ses services, lui donna la bourgeoisie, et bientôt il succéda à Bénédict Turrettini dans sa chaire de théologie. Quelque jalousie, à ce que l'on croit, contre Morus, qui balançait sa réputation d'illustre prédicateur, le décida à répondre à la vocation que lui adressait l'université de Leyde. Le Conseil néanmoins lui donna, avant son départ, une médaille d'or. Son fils Ézéchiel, le

oublier ses premiers goûts. Spanheim, témoin sympathique de l'inquiétude des protestants, et trop clairvoyant pour ne pas savoir avec certitude combien elle était fondée, commença par montrer avec ménagement et prudence aux plus inquiets, en les choisissant bien, la route des États de son maître, qui vit en effet bientôt arriver à lui des Français intelligents : excellent secours pour ses projets, base toute posée de la colonie qu'il se préparait en silence, mais activement, à établir dans son Brandebourg. L'habile prince n'attendait que le moment où Louis XIV se déciderait à rayer les réformés de la liste de ses sujets; tout était prêt chez lui pour faire de la place, donner du travail et du pain aux émigrés que Spanheim réussirait à diriger, et qu'il était, lui, résolu à attirer dans ses États. Aussi, l'édit de révocation était à peine signé à Versailles, qu'à Berlin, dans le même mois d'octobre, le grand électeur écrivait de sa main l'édit qui offrait à ces Français mieux qu'un asile, une patrie tutélaire, avec des lois pour les protéger, des ressources assurées pour leur famille, leur industrie et leur savoir.

Sæpe, premente deo, fert deus alter opem.

En répétant ce vers d'Ovide, un des réfugiés qui

futur diplomate, jeune enfant encore, l'accompagna. Mais il revint ensuite à Genève, où il fut nommé professeur de belles-lettres, et membre du grand conseil. L'électeur palatin le demanda ensuite à Genève pour diriger les études de son fils; et Spanheim, perdu dès lors pour sa patrie, vit ses services recherchés successivement par plusieurs princes d'Allemagne, et enfin par le grand électeur, qui lui confia ses intérêts à Londres, et pria l'électeur palatin de le lui céder.

étaient accourus en foule à cet appel, Charles Ancillon, a raconté, avec un détail bien curieux, l'établissement de ce nouveau peuple au milieu d'un peuple si différent de mœurs, de civilisation et de langage. Les premiers qui arrivèrent (c'étaient des ministres exilés) furent distribués dans les villes, les bourgs et les villages choisis par le prince, où les nouveaux arrivants devaient se fixer pour former des centres de colonies. Berlin, qui avait déjà un temple, en eut deux, et neuf pasteurs à lui seul; les ministres qui ne purent être placés reçurent une pension des deniers de l'électeur. Ainsi l'on pourvoyait avant tout aux besoins spirituels que les réfugiés n'avaient pas voulu sacrifier : c'étaient des protestants qu'un prince protestant accueillait dans ses États, non des sujets qu'il débauchait à leur maître; ce caractère était soigneusement marqué dans tous les actes du généreux protecteur. Mais il ne déguisait point son désir et ne négligeait aucun moyen de fixer chez lui ces hôtes accueillis avec tant d'empressement, surtout les industriels, les agriculteurs et les savants, dont il avait besoin pour l'exécution de ses vues civilisatrices. Aux laboureurs on faisait des avances, on leur donnait des outils, des masures pour se loger d'abord, et de la place pour bâtir; aux artisans qui ne possédaient rien, on accordait des subsides, mais on imposait en même temps des directions et une discipline; les manufacturiers étaient pourvus par l'État de presses, de foulons, etc.; on leur faisait même tous les grands ouvrages nécessaires, et l'on eut soin

de commencer par là, afin de donner d'abord du travail aux réfugiés les plus pauvres. Ces mesures préliminaires furent prises et exécutées avec tant d'activité, qu'en peu de temps le Brandebourg posséda toutes les industries françaises. Les femmes, les filles d'émigrés elles-mêmes étaient occupées. « Femmes et filles, dit Ancillon, cousent des gants et des bas, et reviennent ainsi à l'ancien état des dames grecques et romaines[1]. » Pour placer avec profit les produits de cette industrie si rapidement installée, les habitants du pays étaient encouragés à des achats personnels considérables, et le reste était recueilli dans des bureaux où la vente se faisait à « *qui plus* ».

Il n'est pas de notre objet d'entrer dans le détail, tout instructif qu'il est, des moyens intelligents employés par Frédéric-Guillaume pour faire couler dans son pays, des grosses veines de la France, un sang riche et fertile; mais parmi les institutions protectrices imaginées par le Charlemagne des Prussiens, il en est une qui mérite d'être rappelée. Nul fondateur d'États ne paraît avoir mieux compris que la prospérité d'une nation est fondée, après la crainte de Dieu, sur la justice. Il donna à la colonie française

[1] Les encouragements ne manquaient à aucun genre d'industrie, pas même à celui des porteurs de chaises et des *rôtisseurs* : « On a fait une avance considérable à un réfugié, à charge qu'il entretiendrait quatre boutiques toujours bien garnies de volaille et de gibier frais, cuits et rôtis. » Il est plus intéressant de remarquer qu'en permettant l'établissement d'*hôtelleries*, on y défendait les festins le dimanche. Charles Ancillon : *Histoire de l'établissement des Français réfugiés dans le Brandebourg*, Berlin, 1690, p. 267.

des juges français, qu'il choisit, sans égard à la noblesse, parmi les nombreux jurisconsultes, avocats et conseillers au parlement que l'on comptait entre les réfugiés. Ces juges, au-dessus desquels était établi un juge supérieur résidant à Berlin, administraient la justice gratuitement, sans épices ni vacations; ils étaient bien payés. A défaut de coutumes certaines, ils devaient suivre la raison et l'équité, se conformant petit à petit, et autant que faire se pouvait, aux usages du pays et du droit écrit[1].

La noblesse de l'émigration, à la tête de laquelle on vit quelque temps le maréchal duc de Schomberg, fournit au prince des conseillers de cour, des ambassadeurs, des officiers, des ingénieurs formés à l'école de Vauban; mais surtout, comme on l'a dit, « elle servit à composer et à embellir une cour à la fois polie et morale. » C'est, observe Ancillon, une maxime fondée sur l'expérience de tous les siècles, que ceux qui font des actions dignes d'être célébrées par les hommes doctes, favorisent les lettres. Ce lieu commun de panégyriste fut, à ce moment du XVIIe siècle, une maxime d'État, dont le règne de Louis XIV tout entier semble avoir été l'application glorieuse. C'est par là que le rôle de ce monarque fut surtout grand, et que son exemple profita à la culture de l'Europe. Aucun prince n'en tira un parti aussi habile et aussi intelligent que Frédéric-Guillaume; rien de ce qui avait le mieux réussi à Louis XIV ne

[1] Dans les procès on suivait la maxime : *Actor sequitur forum rei.*

fut perdu pour lui. On peut dire que Colbert n'eut pas de disciple, et, malheureusement pour la France, d'héritier plus direct ; car, à l'exemple du roi de France, le margrave visa à la protection universelle, sinon des arts, du moins des sciences et des lettres. Il faut croire qu'en cela aussi il obéissait à une vocation naturelle, car avant que Louis XIV eût commencé à régner, il avait nourri quelque temps dans sa pensée l'utopie d'une ville savante et encyclopédique, qui eût réuni les hommes doctes de toutes les parties du monde; et, par des mesures plus utiles que ce vœu chimérique, il releva les universités languissantes de Kœnigsberg et de Francfort, créa l'école de Duisbourg, et fonda la bibliothèque royale de Berlin. Mais on peut dire que sa faveur pour les lettres attendit, pour se déployer avec éclat, le moment où la politique de Louis XIV lui envoya des gens de lettres à protéger, des professeurs et des étudiants pour les colléges et les académies[1], qu'il s'empressa de fonder.

On a cité avec raison, parmi les plus remarquables de ces institutions françaises du grand margrave, le Collége français et l'Académie des nobles à Berlin, et l'Institut français ou Académie des chevaliers, qui

[1] « Pour le premier moment les jeunes Français furent admis dans le séminaire de Francfort-sur-l'Oder, où le règlement n'admettait que les jeunes Allemands pauvres et distingués. La table commune leur fut ouverte, ainsi que l'accès de la bibliothèque qui est très-belle, et d'où ils peuvent emporter des livres au logis; on leur donne, de plus, cinquante écus de pension. » Ch. Ancillon, *Histoire de l'établissement*, etc.

ne tarda pas à devenir la célèbre université de Halle; tous établissements considérables dès l'origine, par l'étendue de l'enseignement, le mérite des professeurs, et le nombre des étudiants de l'une et l'autre langue[1]. A Berlin, on établit une imprimerie et une librairie française, sous les auspices du roi. Les réfugiés avaient l'entrée libre dans la Bibliothèque royale. Les maîtres et professeurs du Collége et de l'Académie, souvent réunis, constituaient un corps savant; et lorsque Spanheim fut revenu à Berlin, il reçut chez lui, chaque semaine, les gens de lettre. Dans ces assemblées, nous dit Ancillon, on faisait revivre les plus anciens auteurs, on examinait les ouvrages des nouveaux. Là se rencontraient des hommes tels que David Ancillon, Abbadie, le philosophe Chauvin, Jaquelot, Lenfant, Beausobre. Le président naturel de cette sorte d'académie, Spanheim, était par lui-même, et par l'étendue de ses lumières, un critique de bon conseil, et à la hauteur de ses hôtes.

En mourant (1688), le grand électeur, le vrai fondateur de la monarchie prussienne, laissait à son fils des États prospères au plus haut degré, de nobles entreprises à continuer, et les plus grands exemples à suivre.

Frédéric I[er], tout en restant à une grande distance de son père pour l'élévation du caractère et le génie, suffit honorablement à sa tâche, et, par une brillante destinée, ne parut point indigne de recueillir le

[1] Chr. Bartholmèss, *Histoire philosophique de l'Académie de Berlin*, t. I, p. 5 à 12.

prix des actes et des grandes pensées de son prédécesseur; car, le premier en titre de sa maison, il fut roi, et il attacha aussi son nom à la fondation de l'Académie de Prusse. Toutefois, aux yeux de la postérité, il sera toujours redevable de la meilleure partie de cette glorieuse destinée à sa première épouse la margrave Sophie-Charlotte, qui répandit un si aimable éclat sur les commencements de son règne, et à Leibniz, lequel, bien qu'au service de la cour de Hanovre, paraissait fréquemment à celle de Brandebourg, à la fois en homme d'État, en négociateur et en savant. Sophie-Charlotte, belle et gracieuse femme, était vouée, par don de nature et par tradition de race[1], à l'amour des hautes connaissances humaines; son intelligence était tournée vers la philosophie avec une aptitude et un goût rares chez les femmes, et elle aimait passionnément le commerce des grands esprits. C'est à elle qu'appartient l'honneur d'avoir suggéré à Frédéric Ier l'idée de fonder l'Académie de Prusse, destinée à tenir une place remarquable dans l'histoire intellectuelle du XVIIIe siècle, et c'est à son instigation encore que Leibniz fut chargé d'en dres-

[1] Sa famille tenait du côté paternel à la maison de Brunswick, si honorablement connue dans l'histoire littéraire, et aux Stuarts par le côté maternel. Elle était l'élève de sa tante Élisabeth de Bohême, abbesse souveraine de Perforden, et amie passionnée de Descartes; puis de sa mère l'électrice Sophie, cette habile diplomate qui devenue femme de George Ier d'Angleterre, sut réunir sous le même sceptre, selon le mot de Fontenelle, les trois royaumes de la Grande-Bretagne, Leibniz et Newton. (Chr. Bartholmèss, *Histoire philosophique de l'Académie de Berlin*, t. I, p. 14.)

ser le règlement célèbre, et reçut l'honneur d'en être déclaré le président perpétuel. Mais il devait se passer encore bien du temps avant que cette fameuse société marchât d'un pas assuré et sortît des indécisions d'une existence précaire. Ses premiers actes, écrits en latin, n'appartiennent pas à notre sujet; et d'ailleurs elle n'avait appelé à elle presque aucun des réfugiés français, même entre les plus distingués de la colonie. Les annales littéraires de l'Académie de Berlin ne commencent, pour nous, qu'avec le règne de Frédéric II; et pour le moment, il ne nous reste qu'à retracer en traits généraux l'esprit et les œuvres des écrivains français de la colonie prussienne à son origine.

Aucun motif philosophique ne détermina sans doute les écrivains français réfugiés en Prusse et en Hollande à choisir pour asile l'un plutôt que l'autre de ces pays; les circonstances en avaient décidé pour eux; mais on a pu remarquer déjà que leur situation y était très-différente. Dans les Provinces-Unies, ils étaient dispersés; le gouvernement ne s'occupait d'eux que pour surveiller politiquement leur conduite; et encore s'il faisait sentir son autorité, n'intervenait-il que sur la plainte de quelque ambassadeur. Prince d'Orange ou roi de la Grande-Bretagne, Guillaume sans doute ne les perdait pas de vue, mais c'était pour diriger leur influence sur l'opinion de l'Europe, dans le sens qui lui convenait; il ne se mêla jamais à leurs travaux en prince personnellement curieux des ouvrages de l'esprit et des jouis-

sances scientifiques. De même que l'hospitalité qu'ils recevaient, leur existence était toute renfermée dans la ville qu'ils habitaient, et là leur société était réduite à celle de quelques savants du lieu et de leurs compagnons d'exil. Bayle à Rotterdam, à Amsterdam J. Le Clerc, étaient visités par tous les étrangers qui se trouvaient en Hollande, et possédaient quelques relations honorables dans le pays; rien de cela pourtant ne remplaçait les avantages d'une société étendue, polie, et propre à adoucir comme à contenir l'ardeur toujours un peu âpre des gens de lettres. La Haye seule, séjour des ambassadeurs et résidence des états généraux et de la cour des princes d'Orange, était dans les conditions d'une vraie capitale, et aurait pu être pour la colonie française un de ces centres littéraires où la langue et l'esprit se polissent et s'humanisent; mais Basnage et Saurin furent les seuls écrivains supérieurs du Refuge qui jouirent de cet avantage et en recueillirent les fruits. Il résulta de cette dispersion un défaut de discipline, ou, si l'on veut, un excès de liberté qui faisait de chaque cité savante de la république le quartier général de quelque guerre de plume, où l'art de disputer profitait, plutôt que la critique véritable et la saine érudition. Il se dissipait bien des forces dans ces doctes et âpres batailles, que le cartésianisme avait d'abord rendues fécondes; ramenées maintenant à leur stérilité première, la philosophie surtout et la théologie s'y énervaient. On en a vu dans cette histoire des preuves surabondantes.

En Prusse, au contraire, l'établissement des réfugiés s'opéra d'ensemble, et sous les auspices directs du souverain; la discipline y présida tout d'abord, et soumit les divers ordres de la colonie à une sorte d'obéissance respectueuse dont l'obligation, se faisant peu sentir, n'en était que plus salutaire. Le sceptre qui étendait sa protection sur les hommes de lettres était celui d'un maître aussi absolu dans ses États que Louis XIV pouvait l'être en son royaume; et la règle émanée du prince y avait toute l'autorité d'une loi rigoureuse. Les savants français, en arrivant dans le Brandebourg, y trouvèrent les universités, les écoles et leurs professeurs sur le pied d'une discipline exacte, et se rangèrent naturellement à l'exemple commun. D'ailleurs, les principaux d'entre eux étaient réunis à Berlin sous l'œil du gouvernement et en rapport immédiat avec lui, surtout par ces réunions que Spanheim dirigeait, Mais rien sans doute n'exerça un plus heureux ascendant sur l'esprit littéraire de la colonie, que la faveur dont les écrivains français jouissaient dans la petite cour de Sophie-Charlotte; car dès l'époque de son mariage avec le fils du grand électeur (c'est-à-dire dès 1684), elle s'occupait auprès de son beau-père, et non moins active que lui, à encourager les lettres et les sciences. Ce n'était pas seulement un rôle de princesse adroite et aimable qu'elle jouait là, elle prenait une part personnelle et presque ardente au mouvement de pensée, plus philosophique encore que littéraire, qui se manifestait partout à cette époque. Son

château de Lutzenbourg était une sorte d'académie familière, où elle appelait à venir discourir avec elle tous les gens d'esprit et de savoir, sans distinction de naissance. Là on s'entretenait en français, malgré la nature sérieuse des sujets que le goût de la princesse mettait volontiers sur le tapis; l'on discutait à la française, en causant sans apprêt ni pédanterie. Sophie-Charlotte avait passé deux ans à la cour de France, où il avait été sérieusement question de la marier au premier Dauphin; et l'on n'en croirait pas ses panégyristes, qu'il suffirait des écrits et du caractère de Leibniz, son ami, son causeur favori et intime, pour être très-assuré qu'au château de Lutzenbourg si le ton doctoral et la roideur pédantesque se montraient quelquefois, ce n'était pas la maîtresse qui en donnait l'exemple. Nous verrons bientôt que les préférences philosophiques de Sophie-Charlotte n'étaient pour aucun système déterminé, et que son tour d'esprit était plus intéressé par le combat qu'il ne s'inquiétait sérieusement de la victoire. Même en leurs plus tristes erreurs, les femmes ne descendent guère vers ce qui les séduit : elles l'élèvent à force d'illusions jusqu'à la hauteur de leur enthousiasme; en fait d'opinions et de doctrines, elles épurent à leur usage toute idée qui leur est plaisante. C'est ainsi que la reine de Prusse s'était éprise des écrits de Bayle; elle en aimait le suc, elle n'en avait pas aperçu le poison. Mais, loin d'imposer ses sentiments à ses alentours, elle prenait plaisir à les faire combattre par ses philosophes, et se rendait toujours aux

arguments tirés de la piété et des intérêts de la religion. De telles dispositions chez la protectrice ne devaient pas être perdues pour les protégés; et il est à remarquer, en effet, que les écrivains français de la colonie prussienne se distinguèrent généralement par une certaine modération, et par un ton de sagesse et de dignité dans leurs écrits, même de controverse.

Le premier de ces habitués du château de Lutzenbourg qui fit honneur à l'amitié de Sophie-Charlotte et à l'hospitalité de Frédéric-Guillaume, ce fut le Béarnais Jacques Abbadie. Le comte d'Épense, grand écuyer de l'électeur, l'avait trouvé à Paris, où, après de précoces mais fortes études, il était venu se former à la prédication auprès des bons orateurs de la chaire protestante. Le comte cherchait un ministre pour la chapelle de l'électeur : on lui désigna, comme un théologien de belle espérance, Abbadie, qui, seulement docteur, quoiqu'il eût déjà vingt-six ans, accepta la charge qu'on lui offrait. En 1680, il reçut à Berlin tout à la fois et l'imposition des mains et l'office de pasteur de l'Église française. Frédéric Guillaume eut à s'applaudir du choix de son grand écuyer; car son panégyrique, tracé par Abbadie avec une plume éloquente, fit le tour de l'Europe, et lui valut avant sa mort une renommée qui ne fut pas inutile à l'exécution de ses derniers desseins. Cet éloge est un peu emphatique, et la rhétorique n'y manque pas; mais une rhétorique brillante, imitée des *Oraisons funèbres* de Bossuet, et une chaleur naturelle, une force d'es-

prit qui ne sont empruntées de personne, s'y font sentir. On demandait encore lequel des plus illustres écrivains protestants avait écrit ce discours, lorsque l'auteur fit connaître son nom, en le rendant célèbre presque aussitôt par le *Traité de la vérité de la religion chrétienne*, publié la même année que le panégyrique du margrave.

Le premier mérite qui puisse recommander un ouvrage sur cette grave matière, c'est de convenir aux esprits de son temps; et celui-là n'a pas manqué au traité d'Abbadie, à en juger par l'enthousiasme avec lequel protestants et catholiques l'accueillirent. Il faut entendre Mme de Sévigné et ses amis; c'est Bussy qui commence : « Nous le lisons à présent, et nous trouvons qu'il n'y a que ce livre-là à lire au monde. » Ce mot du comte ravit Mme de Sévigné. « C'est le plus divin de tous les livres, dit-elle à son tour; cette estime est générale. Je ne crois pas qu'on ait jamais parlé de la religion comme cet homme-là; » et apostillant ce jugement de la marquise, le sage Corbinelli ajoute : « Il est certain, monsieur, que jamais homme ne parla de la religion comme lui; il semble que le Saint-Esprit lui a dicté ses pensées et ses preuves, pour donner de la confusion aux faux docteurs. » Enfin, Abbadie fait des miracles : Bussy déclare sérieusement qu'il ne veut plus lire que ce livre-là pour ce qui regarde son salut. « Il ne me ferait point quitter le monde, dit-il, comme il y a obligé le Charmel; mais il me le fera bien mépriser, et il m'en persuadera le détachement par

l'esprit. » Après cela, la marquise n'a rien à ajouter, sinon qu'elle relira Abbadie tous les trois mois du reste de sa vie.

Ces enthousiastes qui trouvent que jamais on ne parla de la religion comme Abbadie, venaient de lire les *Pensées* de Pascal. Serait-ce qu'à l'exemple de Nicole, ils n'avaient vu de l'admirable recueil que les « coquilles ramassées » par l'auteur des *Provinciales*[1]? Peut-être aussi que les *Pensées* ne formant pas un tout lié, un vrai livre enfin, on n'imaginait pas de leur comparer un traité en forme, tel que celui d'Abbadie, dont le plan, net et symétrique comme celui d'un palais régulier, n'était pas ce qu'on admirait le moins; c'était la *Sagesse* de Charron après les *Essais* de Montaigne.

Et cependant il est manifeste que les *Pensées*, ainsi que l'entretien où Pascal déroula devant quelques solitaires de Port-Royal l'ordre qu'il se proposait de suivre dans son apologie chrétienne, ont considérablement servi à l'auteur du traité, soit pour l'invention des arguments, soit pour la marche, l'esprit et bien des détails du livre. Je ne puis m'empêcher de croire que, si nous n'avions eu Pascal, nous n'aurions pas Abbadie.

C'est à Paris, dans un séjour de plusieurs années au milieu d'une société savante et polie, que le jeune

[1] « M. Nicole, raconte l'abbé de Saint-Pierre, me dit un jour en parlant de M. Pascal, que c'était un *ramasseur de coquilles.* » Voy. dans *Port-Royal*, de M. Sainte-Beuve, t. III, XIX, la note sur ce mot de Nicole.

docteur conçut le projet de son livre et en commença l'exécution. On le devinerait au ton, qui est animé, à la politesse et à la chaleur du style, à l'entrain de la composition. Le réfugié n'y paraît guère, ni la province ; et l'on s'aperçoit qu'Abbadie s'était nourri non-seulement des théologiens protestants, mais encore des écrivains catholiques. Voici en gros le dessein de l'ouvrage.

Il y a un Dieu, nous le sentons, et ce sentiment n'est pas un préjugé ; l'idée de Dieu implique celle d'une religion ; cette religion est gravée en traits naturels dans le cœur de l'homme ; mais cette religion naturelle ayant été corrompue par le paganisme, pour la réparer, une révélation était nécessaire. De même que Pascal, Abbadie se met à la recherche de cette révélation, la trouve chez les Hébreux, « un peuple de sages qui ont plus de beaux sentiments de la Divinité que les philosophes les plus éclairés. » Le même chemin le conduit de la religion judaïque à la religion chrétienne, qui lui offre, réalisées en Jésus-Christ, toutes les promesses si précises de l'ancienne alliance. Ce genre de preuves n'est pas de nature à satisfaire tous les incrédules, ceux-là surtout qui s'arment de la raison contre le christianisme. Abbadie les attaque par un autre endroit, par cette raison même qui résiste : il recommence et se met à tirer des propres caractères du christianisme les preuves de sa divinité.

Dans cette seconde partie, la plus admirée de Mme de Sévigné et de Bussy, la méthode change : cette fois-ci, rien n'est supposé certain, tout est à démon-

trer. Il y a aujourd'hui des chrétiens dans le monde, et il n'y en a pas toujours eu. De cette vérité de fait, on remonte, en examinant la loi chrétienne, à la religion judaïque, et de celle-ci à la religion naturelle, dont le christianisme est le rétablissement parfait, comme le paganisme en était la corruption. En parcourant ainsi dans les deux sens le cercle des preuves du christianisme, Abbadie était sûr de ne laisser aucune objection en arrière, et de déblayer à fond le champ de la foi. Et l'on ne saurait dire, en effet, une difficulté générale qu'il n'ait abordée et tranchée avec bonheur. Les preuves sont abondantes et de toute nature, et l'enchaînement est beau; c'est une bataille savante livrée à l'incrédulité, à celle qui combat dans les livres et les conversations; mais il y manque ce caractère méditatif du soliloque de saint Augustin, cet entretien à basse voix de l'âme avec elle-même, qui distingue les *Pensées* de Pascal de toutes les autres apologies, et en fait une œuvre à l'usage éternel des hommes, non un livre d'utilité temporaire. — Abbadie enseigne, c'est un éloquent catéchiste; mais il enseigne, ce qui est autre chose que de décharger son cœur et de répandre ses convictions comme une confession devant Dieu et une défense devant les hommes. La différence est frappante dans les endroits surtout où l'auteur du *Traité* repasse sur les traces de Pascal, par exemple lorsqu'il conclut des imperfections mêmes de l'homme à sa perfection native :

« Son esprit se trouve renfermé dans un fort petit es-

pace : il se voit borné de toutes parts au milieu d'une étendue sans bornes. Il se trouve oblige de suivre la condition d'une matière qui lui est extrêmement inférieure en perfection. Il se sent misérable et pauvre au milieu de la prospérité et de l'abondance. Rien ne le remplit, rien ne le satisfait. Il se dégoûte de tout, et désire tout. Il veut toujours connaître, et ne connaît rien à fond. Il admire, parce qu'il ignore. Il est curieux de savoir, parce qu'il ne sait rien.... Quelque grands que soient ces espaces qui m'environnent, je me trouve encore plus grand qu'eux. Mon corps, qui est un atome auprès du soleil, est un colosse auprès d'un ciron. Le soleil, qui est un prodigieux colosse à mon égard, est un atome auprès de cette étendue immense et de ces vastes sphères dont il est lui-même environné.... C'est mon âme qui fait cette comparaison. Mon âme a donc quelque chose de plus noble et de plus grand que ce qui m'avait surpris dans cette grandeur, ou qui m'avait passé dans cette petitesse[1]. »

Ce passage et bien d'autres montrent, comme je l'ai dit plus haut, qu'Abbadie ne s'est point fait scrupule de prendre des armes dans l'arsenal des autres défenseurs du christianisme; c'est avec toute raison, puisqu'il voulait établir la vérité de la religion chrétienne; mais il est toujours singulier qu'on s'en soit si peu aperçu alors.

Où Abbadie retrouve son originalité comme moraliste chrétien, c'est lorsqu'il expose les illusions que l'incrédulité cherche à se faire, et signale la pente du siècle à changer les doutes de la philosophie en certitude, par l'envie de changer la certitude de la reli-

[1] *Traité de la vérité de la religion chrétienne*, t. I, p. 81.

gion chrétienne en doute. Le sentiment d'Abbadie sur l'accord de la philosophie et de la religion est à recueillir. A l'égard de cette question, qui commençait à diviser profondément les protestants de la fin du siècle, Abbadie est d'avis que le mélange de la religion et de la philosophie apporte un préjudice considérable à la foi. Il y a peu à répliquer à cette raison pratique qu'il en donne :

« Plus nous nous guindons en raisonnements philosophiques sur les mystères, plus le corps de la religion se perd, et plus sa majesté disparaît, parce qu'elle est essentiellement pratique. A force de la chercher, nous ne la trouvons plus. L'expérience devrait nous avoir appris que le progrès du raisonnement nous éloigne du centre véritable, qui est la piété : plus il est métaphysique, moins il nourrit l'esprit, et plus il fait naître de doutes. Au contraire, plus nous descendons dans la pratique, plus nous connaissons la religion, en sentant la divine efficace par notre propre expérience, et la reconnaissant pour ce qu'elle est, aux impressions qu'elle laisse dans nos cœurs. Si la religion nous avait été donnée pour nous apprendre à philosopher sur la nature des choses, la connaissance théorétique de l'esprit serait la règle à laquelle nous devrions la mesurer. Mais dès qu'elle nous a été donnée pour sanctifier notre cœur, il est juste que la contemplation cède à la pratique et au sentiment[1]. »

Quelques années après son chef-d'œuvre, Abbadie

[1] Abbadie a exprimé avec plus de force encore une idée analogue dans ce passage, où il montre pourquoi Dieu, pouvant très-bien, s'il l'avait voulu, choisir des philosophes pour ses apôtres, ne l'a pas voulu : « Que serait devenue cette parole si pure et si simple en elle-même, si elle avait été d'abord comme abandon-

publia un *Traité de la divinité de Jésus-Christ*, qui est considéré avec raison comme la troisième partie de son précédent ouvrage, et une troisième démonstration de la même thèse. Si Jésus-Christ n'est pas vrai Dieu, il s'ensuit que la religion mahométane est préférable à la religion chrétienne, et Jésus-Christ au-dessous de Mahomet, etc. Ces plans dialectiques ont en général un grand inconvénient : ils obligent trop l'auteur d'avoir toujours raison de la même manière, et l'induisent précisément à faire ce qu'Abbadie trouve si fâcheux, à mettre la spéculation à la place de la foi. Sans avoir le même succès, ce livre parut digne des précédents; il arracha à Pellisson la prière de Polyeucte pour Pauline[1]. « Seigneur, dit-il dans son ouvrage posthume sur l'*Eucharistie*, ce n'est pas sans vous qu'on combat pour vous avec tant de force; daignez l'éclairer de plus en plus! »

née aux subtilités de la philosophie et à la curiosité de l'esprit humain? Vous croyez bien, mes frères, que ces savants évangélistes ne se seraient pas contentés d'acquiescer humblement aux mystères que Dieu nous a révélés; mais qu'ils auraient voulu en connaître la manière, examiner le comment de toutes choses, et que, voulant se satisfaire sur les difficultés de la religion, ils les auraient prodigieusement augmentées. On n'aurait entendu parler dès lors que de concours simultané, concours prédéterminant, vertu coopérante, science moyenne, grâce médiate, grâce immédiate, grâce suffisante, grâce efficace, liberté d'indifférence, liberté de contrainte. On n'aurait dès lors entendu parler que de toutes ces distinctions étrangères à la foi, et de tous ces grands mots que la science a ajoutés à l'Évangile pour comprendre ce que Dieu nous révèle comme incompréhensible, ou pour expliquer ce que Dieu a voulu qui fût inexplicable. »

[1] Seigneur, de vos bontés il faut que je l'obtienne;
Elle a trop de vertus pour n'être pas chrétienne.

Ce vœu de Pellisson, et des témoignages si unanimes de la part d'excellents esprits parmi les catholiques, sont utiles à recueillir, car ils prouvent combien est grand le champ où catholiques et protestants peuvent déployer leurs forces chrétiennes sans se heurter, sans combattre. On se méprit, il est vrai, sur la cause d'une telle rencontre; on jugea qu'Abbadie n'avait qu'un pas à faire pour entrer dans le sein de l'Église catholique, et on lui tendit la main pour l'aider à franchir le passage; mais il refusa cette offre et il fit sentir avec quelque fierté qu'on se trompait. Loin de retourner en France, Abbadie, qui venait de perdre son protecteur le margrave, s'embarqua avec le maréchal de Schomberg dont il était fort aimé, et passa en Angleterre, où nous le retrouverons. Mais l'écrivain avait, dès ce moment, fourni la meilleure partie de sa carrière, la plus intéressante pour nous. Son *Art de se connaître soi-même*, qui date des premiers temps de son établissement en Angleterre, était un fruit longtemps mûri de ses méditations, le vrai couronnement de ses traités sur la religion. Comme orateur chrétien, il avait donné la mesure de son éloquence dans le *Panégyrique* de l'électeur et dans les prédications qu'il faisait à Berlin, selon sa charge. Les sermons qu'on a recueillis de lui attestent qu'il n'était pas un prédicateur médiocre. Sa rhétorique est assez élégante, pompeuse quelquefois; et il a plus qu'aucun autre prédicateur protestant cherché à imiter les grâces de la chaire catholique; mais ses formes sont trop oratoires pour le fond qu'elles cherchent à em-

bellir, qui est ici une simple méditation de moraliste chrétien, abondante mais spéculative, et riche en idées plutôt qu'en émotions. Telle qu'elle est, cette prédication d'Abbadie donna certainement l'exemple d'étendre beaucoup le champ des sujets admis jusqu'alors dans les chaires réformées; c'est ainsi que bien avant que Saurin eût prêché son sermon sur la politique, Abbadie avait abordé devant la cour électorale la théorie et les devoirs de la royauté. Ce discours, prononcé à Berlin à l'occasion de l'avénement de l'électeur Frédéric à la régence de Brandebourg, offrirait un échantillon intéressant de la manière d'observer et de décrire propre à cet orateur moraliste. Je me bornerai à un passage sur les divers caractères qu'un prince apporte sur le trône pour le bonheur ou le malheur de ses sujets. Cela n'est point traité en lieu commun :

« On voit des princes qui ont des lumières sans probité, étant ingénieux à faire du mal, éclairés pour commettre de grandes fautes. Ce sont des météores lumineux mais terribles, qui ne brillent que d'un éclat funeste, et dont la lumière produit ou annonce des malheurs; ce sont des nuées orageuses qui reçoivent les rayons du soleil et qui en deviennent toutes resplendissantes, mais qui changent bientôt ces rayons en des éclairs et en des foudres qui épouvantent ceux que cet éclat trompeur venait de réjouir.

« On en voit d'autres qui ont de la probité sans lumières; qui apportent sur le trône, pour toutes qualités, une bonté insipide, de bonnes intentions inutiles, une vertu guidée par l'ignorance, et une piété qui se laisse gouverner par les vices d'autrui. La probité est sur le trône, et les passions gouvernent l'État. Le souverain sera juste, et le gouvernement ne sera qu'injustice.

« Enfin il s'en trouve qui ont de la vertu et de la probité jointes à de grandes lumières, mais dont le cœur n'a point cette vigueur et cette fermeté qui soutient les grands princes : ils ont de l'esprit pour résoudre, mais ils n'ont point de vigueur pour exécuter. Tremblants sans cesse pour des périls imaginaires, ils deviennent incapables d'éviter les véritables dangers ; ils se dépouillent de leur pouvoir, parce qu'ils n'osent en user ; et lorsque leur puissance les rend redoutables et peut les rendre supérieurs aux autres, la crainte les assujettit, et les met en quelque sorte dans la dépendance de leurs ennemis[1]. »

Ces portraits, pensés plutôt que peints avec vigueur, et trop généraux pour saisir fortement le regard et intéresser, laissent deviner les qualités positives et les parties faibles de cet *Art de se connaître soi-même*, qui a fait à Abbadie la réputation d'un grand connaisseur des hommes.

Ce petit ouvrage[2] est une description de nos forces morales et des sources de notre corruption acquise ou naturelle, exposée avec une clarté toute didactique, et encadrée dans un système méthodique et bien déduit. Tout y indique chez le moraliste religieux une connaissance étendue du cœur humain ; mais rien, ce nous semble, n'y justifie le mot de *découvertes* qu'Abbadie prononce en terminant son livre. Les mobiles moraux bien définis sont classés d'après leurs rapports naturels, et du tronc aux branches tout est bien mis à sa place ; c'est là un

[1] *Sermons et panégyriques*, par Abbadie, t. II, p. 183.
[2] *L'Art de se connaître ou de rechercher les sources de la morale*, 1692.

mérite solide : mais de découvertes, nous n'en saurions voir, à moins que ce n'en fût une de distinguer, comme fait Abbadie, entre l'homme naturel et l'homme immortel, et de combattre les imperfections et la corruptibilité de l'un par les désirs et les devoirs de l'autre. Il faut bien reconnaître encore que dans cette analyse de l'homme moral ainsi que dans le *Traité de la divinité*, Pascal a aiguisé la vue de l'anatomiste et du contemplateur protestant. Il y a plus qu'une rencontre dans des observations telles que celles-ci :

« Rien ne nous plaît que ce qui nous fait vivre dans la dissipation. Tout ce qui fait couler le temps insensiblement, et qui nous fait être dans l'ignorance de nous-mêmes, a des charmes pour nous. Voyez ce joueur qui passe sa vie entière dans un passage continuel de la joie à la tristesse, de l'espérance à la crainte. Qui lui ôterait la succession turbulente de ses pensées et de ses diverses agitations, lui ôterait assurément le plaisir de la vie. Mais n'en soyez pas surpris : cette agitation l'occupe, et c'est assez. Il se croit heureux, pourvu qu'il puisse se dispenser de réfléchir sur sa misère. D'ailleurs, l'espérance le flatte au milieu même de la perte ; et son âme est si flexible à suivre toujours les vues qui lui sont agréables, que quand il gagne il ne croit pas pouvoir perdre, et quand il perd il ne se remplit que de l'espérance de gagner. »

Au reste, si Abbadie se laisse indiquer ses idées par Pascal, il les rend à sa manière, qui est claire, méthodique, mais où il y a plus de rhétorique que de force et de chaleur profonde. L'homme du monde ne sera pas bien vivement ramené de son néant à lui-

même en lisant cette page, l'une des meilleures du livre :

« On pourrait, ce me semble, définir l'homme du monde, qui, pour se guérir ou se consoler de sa pauvreté et de sa misère naturelle, aime à se revêtir de biens imaginaires, *un fantôme qui se promène parmi les choses qui n'ont que l'apparence.* J'appelle un fantôme, non l'homme de la nature, composé d'un corps et d'une âme que Dieu a formée; mais l'homme de la cupidité, composé des songes et des fictions de son amour-propre. J'appelle les choses qui n'ont que l'apparence (et cela après le Psalmiste), les avantages que le monde recherche avec tant de passion, ces grands vides remplis de notre propre vanité, ou plutôt ces grands riens qui occupent un si grand espace dans notre imagination déréglée. »

L'*Art de se connaître*, comme tant d'autres ouvrages de même genre destinés à nous rendre meilleurs, est un livre bien fait, mais qui ne parle plus. Ceux-là seuls parlent toujours qui ont été inspirés, non pas tant par la connaissance que par la passion de la sainteté chrétienne. La plus exacte et correcte anatomie du chrétien ne vaut pas, pour réveiller de saints désirs, la vue d'un chrétien qui prie avec ferveur pour son âme.

En perdant Abbadie, la colonie française perdait son écrivain le plus littéraire, le plus célèbre aussi, le seul probablement que M. de Montausier s'avisât d'envier à la Prusse [1]. Parmi les autres savants réfugiés, pour

[1] «M. le duc de Montausier s'entretenant du *Traité de la vérité* avec M. Spanheim, ambassadeur de l'électeur de Brandebourg,

ne parler que des meilleurs, on remarquait des théologiens d'un mérite illustre, des prédicateurs distingués, des auteurs ecclésiastiques; mais aucun ne possédait à un suffisant degré l'espèce de talent qui fait d'une œuvre de savoir une œuvre littéraire. S'il y a une exception à faire, c'est en faveur d'Ancillon, de Jaquelot, de Lenfant, de Beausobre; tous sont consultés avec respect, mais ne se lisent plus.

David Ancillon comptait en France parmi les meilleurs prédicateurs protestants, et sa renommée lui valut pour lui et sa famille un établissement des plus honorables à Berlin; son fils aîné, l'avocat, fut choisi pour être le juge supérieur de la colonie. Ancillon aimait les livres avec passion, et il en composa lui même; mais il les gardait en portefeuille. De tous les sermons qui lui avaient fait une réputation si respectable, un seul vit le jour (*les Larmes de saint Pierre*, 1676), et encore fallut-il lui faire violence pour le publier. La révocation de l'édit de Nantes l'avait arraché à une riche bibliothèque qu'il s'était formée avec amour, et dont il était parlé dans le monde érudit[1]. Ces sortes de sacrifices n'étaient pas les moins cruels :

« Se voir séparé tout d'un coup d'une infinité de volumes que l'on avait rassemblés si soigneusement et dont

lui dit que la seule chose qui le chagrinait, était que l'auteur de ce livre fût à Berlin et non à Paris..» (*Sermons et panégyrique*, t. I.)

[1] « Il y avait longtemps que les moines et les ecclésiastiques de Metz (Ancillon y était ministre) et des villes circonvoisines convoitaient la bibliothèque de M. Ancillon. Son départ forcé et

on faisait ses délices, n'est-ce pas une dure et cruelle fatalité? s'écrie Bayle, qui était fait pour compatir à ce genre de privation. Le triumvirat, continue-t-il, qui dépossédait de leurs terres ceux qui les avaient cultivées toute leur vie, et qui les donnait à des gens qui n'avaient en rien contribué à les mettre en bon état, ne causait point une douleur aussi sensible que l'a été celle des savants qui ont vu dissiper leurs bibliothèques, et tomber entre les mains d'un persécuteur.

Impius hæc tam culta novalia miles habebit!
Barbarus has segetes!...

disaient ces bonnes gens d'Italie, qui se voyaient obligés de céder leur patrimoine aux soldats des triumvirs.

En queis consevimus agros!
Insere nunc, Meliboee, piros! pone ordine vites!

« M. Ancillon et plusieurs autres ont pu adapter à leur fortune la plupart de ces expressions. Il vaudrait peut-être mieux n'aimer rien que de mettre son affection à une bibliothèque, lorsqu'on doit être réduit à l'apostropher ainsi :

Nuper sollicitum quæ mihi tædium,
Nunc desiderium curaque non levis[1]. »

Le sacrifice était d'autant plus sensible pour

précipité leur fournit un beau prétexte pour se l'approprier. Une foule d'ecclésiastiques de tous ordres vint fondre de toutes parts sur cette belle et riche bibliothèque, qui avait été composée avec plaisir et avec choix pendant quarante ans, et qui ne consistait qu'en livres rares, et dignes de la curiosité des plus savants hommes. Ils en firent des tas ou des monceaux, et donnèrent quelque argent, en sortant, à une jeune fille de douze ou treize ans qui les regardait, afin qu'ils pussent dire qu'ils avaient payé le prix. » (*Discours sur la vie de M. Ancillon*, p. 342.)

[1] Bayle, *Dictionnaire*, art. Ancillon.

Ancillon, qu'il lisait ses livres. Il y avait puisé une vaste érudition, soutenue par un bon raisonnement, et qui s'était comme polie d'elle-même dans les entretiens où se plaisait ce chef d'une race de bons esprits. On peut s'en faire quelque idée par un recueil assez curieux publié par son fils, sous le titre de *Mélange critique de littérature, recueilli des conversations de feu M. Ancillon*[1].

Jaquelot était un érudit beaucoup moins paisible, et nous l'avons vu combattre corps à corps avec Bayle. Il avait été également précédé dans sa retraite hors de France par une assez belle réputation de prédicateur, qu'il ne paraît pas avoir soutenue. Pasteur à Vassy, sa ville natale, il avait suppléé longtemps à Charenton Daillé le fils; et durant ses séjours à Paris il voyait souvent Conrart, le plus fidèle des sujets du roi, le plus ferme des protestants du royaume. Il fut même appelé à administrer la cène au pauvre secrétaire de l'Académie, qui était affligé de cette goutte dont Balzac essayait de le consoler en si beaux termes : « Votre goutte me fait crier miséricorde. » En quittant la France, Jaquelot trouva un asile à Heidelberg, puis à la Haye, où le choix du roi de Prusse vint le chercher pour remplir la charge de prédicateur de la cour et de pasteur de l'Église française. C'est dans ce poste qu'il mourut. Avec Le Clerc, c'était une des lumières de cette théologie que Jurieu avait dénoncée comme suspecte, étant de bien près, disait-il, alliée, sinon semblable, à celle

[1] Bâle, 1698. 2 vol. in-12.

des sociniens. Jaquelot était-il socinien, spinosiste même, comme il en fut accusé? c'est ce qu'on nous dispensera de discuter longuement. Nous n'en croyons rien pour notre compte. Dans ses écrits, il met plus de passion et d'aigreur qu'on n'en mettrait à défendre une opinion feinte, et se montre désolé de l'incrédulité qu'il voit gagner le monde. Il est sincèrement persuadé que le meilleur moyen pour arrêter le mal, est de faire tomber les difficultés des esprits raisonneurs. Jaquelot est un dévot du rationalisme : pour lui, raison et religion c'est tout un, et il ne permet pas que l'on touche plus à l'une qu'à l'autre. Exaspéré par la sournoise humilité de Bayle, qui, dans son *Dictionnaire*, fait, à tout propos, de la religion chrétienne la plus déraisonnable des croyances, il se crut assez habile pour mettre hors de combat l'insaisissable jouteur.

Nous faisons grâce à nos lecteurs du détail de cette dispute[1]. Elle est déplorable et ne servit qu'à amuser le public, sur une matière où l'esprit ne s'égaye pas impunément. Un bien meilleur titre de Jaquelot à l'estime des théologiens, c'est son *Traité de l'existence de Dieu*[2] : qui est une réfutation essentielle et

[1] En voici les pièces : 1° *Conformité de la foi avec la raison*, ou *la défense de la religion contre les principales difficultés répandues dans le Dictionnaire historique et critique de M. Bayle*, par Jaquelot, Amsterdam, 1705; 2° Bayle réplique dans les réponses aux *Questions d'un provincial;* 3° *Examen de la théologie de M. Bayle*, par Jaquelot, Amsterdam, 1706; 4° *Entretiens de Maxime et de Thémiste*, ouvrage posthume de Bayle. Rotterdam, 1707.

[2] *Dissertations sur l'existence de Dieu.* La Haye 1697, in-4°.

fortement raisonnée du système d'Épicure et de Spinosa ; la partie historique surtout est soignée, solide et intéressante, et les considérations sur l'univers attestent une intelligence philosophique, et l'habitude d'une forte méditation[1].

C'étaient des savants d'un tout autre caractère que Jacques Lenfant et Isaac de Beausobre. L'un et l'autre étaient hommes du monde, ou du moins aimaient la compagnie et y brillaient par l'agrément de leur conversation. Rien en eux ne sentait les érudits de cabinet. Lenfant parlait avec sobriété, mais il avait une manière de dire les choses fine et délicate, et une certaine ironie tranquille, qui faisait merveille dans la discussion. Son air de figure relevait d'un agrément particulier ses paroles un peu rares[2]. Beausobre, « propre à se produire avec distinction dans les compagnies et même dans les cours, avait le talent de la conversation, et on l'écoutait avec la déférence que mérite un beau génie, cultivé par les grâces et assaisonné par la douceur et la modestie. Joignez à cela de beaux traits, l'œil vif, la physionomie heureuse, un visage toujours riant, et l'un des plus excellents caractères pour la société que la nature puisse former. » Ainsi parle Formey[3], et l'on comprendra l'affection que lui portait la princesse Sophie-Char-

[1] Voy. *Dictionnaire des sciences philosophiques*, art. JAQUELOT, par M. Ch. Bartholmèss.

[2] *Bibliothèque germanique*, t. XVI.

[3] Mémoire sur la vie d'Isaac de Beausobre, t. II de l'*Histoire des dogmes de Manichée*. Amsterdam, 1739, in-4°.

lotte, dont il fut l'aumônier. Ces détails, notés avec un certain feu par les contemporains, donnent une idée vraiment attrayante de cette société de Berlin, où le savoir ne dédaignait pas les formes et les grâces d'un entretien facile et poli.

Il faut bien que l'esprit s'aiguise au lieu de se dissiper, aux plaisirs de la conversation. Lenfant et Beausobre, rentrés dans leur bibliothèque, y travaillaient à des ouvrages demeurés célèbres par leur solidité. L'un n'en écrivait pas moins son *Histoire du concile de Bâle et du concile de Constance*, et l'autre son titre le plus durable à la célébrité, je veux dire l'*Histoire des Manichéens*. Ces ouvrages, le dernier surtout, jouissent encore d'une estime méritée, et font autorité dans la matière : une immense littérature en est la base, et l'on peut y puiser en toute sûreté une variété étonnante de notions historiques de tout ordre. Mais ce qui en forme le caractère saillant au point de vue qui nous occupe, c'est que cette vaste érudition, loin d'être de seconde main, est puisée patiemment aux sources, discutée avec un jugement libre et très-impartial, et sans nulle trace de pédanterie : l'agrément même n'en est point banni. Ces gros *in-quarto* que l'on ouvre par nécessité, on se surprend à les lire avec intérêt et sans effort : on suit avec le plaisir de la confiance un guide que l'on sent si sûr, si honnête et intelligent. On ne saurait choisir de meilleure lecture pour faire un cours de critique expérimentale : toutes les leçons de Bayle, et les meilleures, sont là vivantes

et plus fécondes encore que dans le *Dictionnaire*. Ce que le créateur de la critique historique, détourné de sa voie, n'a pas su faire pour sa gloire, Lenfant et Beausobre l'ont fait avec un grand bonheur en prenant du maître ses meilleures leçons; en apprenant de lui l'art d'écarter les erreurs et de remonter aux sources, et en lui laissant les conclusions ironiques, les crocs-en-jambes, les malices et l'indifférence. Les *Histoires du concile de Constance* et *de Manichée* n'offrent point d'ailleurs un récit large et soutenu : c'est de l'histoire critique dans toute l'étendue du mot, c'est-à-dire un voyage de recherches, où l'on s'arrête à chaque pas pour discuter les preuves et peser les autorités.

Dans une narration, Lenfant aurait eu peut-être l'avantage sur Beausobre. C'est un beau morceau d'histoire que son introduction, où il a retracé à grands traits les actes et les caractères de ce concile de Constance, qu'il juge d'avance avec une parfaite équité. Les *Manichéens* de Beausobre sont naturellement une œuvre encore plus originale, car presque tout était à faire dans cette matière. Les doctrines manichéennes, on l'a vu dans les chapitres précédents, avaient été remises au jour par l'auteur du *Dictionnaire critique*, en un de ses articles les plus scabreux. Jamais Bayle ne s'était plus abandonné à l'irrévérence, aux naïvetés suspectes et au plaisir de scandaliser les fidèles étonnés. Au lieu de se renfermer dans son rôle de critique et d'historien, en précisant les doctrines de Manichée, il s'était amusé à mettre cu-

rieusement en lumière les extravagances sans nom et les infamies attribuées à sa secte, et en même temps à faire valoir comme embarrassants pour l'orthodoxie quelques-uns des arguments manichéens. Pour tout dire enfin, c'est cet article de *Manichée* qui semble avoir mis au bout de la plume de Voltaire tant de pages effrontées ou sournoises contre le christianisme. Beausobre fit ce que Bayle aurait pu si bien faire, l'histoire véritablement savante et critique des manichéens, en les jugeant comme des hérétiques sérieux, et sans se laisser dominer par les violents anathèmes lancés contre eux par les Pères de l'Église. Le nouvel historien de cette secte fameuse (et ceci le peint bien) reproche à l'antiquité chrétienne sa partialité outrée, ses violences contre les hérésies :

« J'avoue que je me suis toujours senti une extrême aversion pour cette méthode, parce qu'elle est contraire à l'équité naturelle, parce qu'elle déshonore la religion, parce qu'elle inspire aux orthodoxes qui lisent les histoires des hérétiques, je ne dirai pas de l'aversion pour leurs erreurs, elle est juste ; mais une haine pour leurs personnes qui étouffe dans le cœur de ces mêmes orthodoxes tous les sentiments de compassion, de charité et d'humanité même, et les convertit en de cruels persécuteurs : enfin, parce qu'elle éloigne les hérétiques de l'Église.... Je ne vois pas que saint Augustin ait converti beaucoup de manichéens ni de donatistes. Il eût peut-être mieux réussi s'il s'y fût pris autrement[1]. »

Mais cette tolérance si large, et si explicitement

[1] *Histoire critique de Manichée et du manichéisme. Discours préliminaire*. Amsterdam, 1734-1739, 2 vol. in-4°.

professée, m'avertit que nous nous sommes peut-être trop éloignés de l'époque qui doit seule nous occuper ici; et, en effet, l'*Histoire du concile de Constance* et celle *de Manichée* sont de la vieillesse de leurs auteurs, et appartiennent rigoureusement à l'histoire littéraire du XVIII[e] siècle[1]. Mais ces deux réfugiés jouissaient, surtout comme prédicateurs, d'une célébrité qui remontait plus haut. Ils s'étaient formés tous deux depuis leur séjour en Allemagne : Lenfant n'était pas encore ministre lorsqu'il arriva à Heidelberg, en 1683, après sa sortie de Genève : c'est là qu'il reçut l'imposition des mains. Mais dès 1689 il était établi en Prusse, où il prêcha quarante ans dans les chaires françaises de Berlin. Isaac de Beausobre, moins jeune de deux ans, était fils d'un gentilhomme du Poitou, lié avec M. de Villette. Un de ses parents, cousin de M[me] de Maintenon, voulait qu'il étudiât le droit; à cette condition, il se chargeait de sa fortune. Mais le jeune Poitevin résista, et, à vingt-deux ans, il était ministre. Son zèle l'emporta à une violence qui aurait pu avoir de fâcheuses suites pour lui : lorsque son temple fut fermé par ordre, il brisa le sceau du roi. Une prompte fuite le déroba aux conséquences de son coup de tête. Il voulait passer en Angleterre, mais la princesse d'Anhalt le choisit pour chapelain et le garda à Dessau, d'où, en 1694, il se rendit à Berlin, attiré par

[1] Isaac de Beausobre mourut en 1738, âgé de près de quatre-vingts ans, entre la publication du premier volume de son *Histoire*, en 1737, et celle du second en 1739.

les amis qu'il possédait dans la colonie, et par l'éclat que jetaient déjà les établissements du Brandebourg. Au bout de quelques années, il était chapelain de la reine et de son entourage intime.

Beausobre et Lenfant, ai-je dit, avaient l'un et l'autre la renommée de grands prédicateurs, et méritaient leur réputation par des dons fort différents. Lenfant, clair, naturel, sobre, dans un langage facile jusqu'à l'élégance, exposait la loi chrétienne avec une grande abondance de considérations, et proposait à ses auditeurs tous les motifs qui commandent la vertu à un chrétien. Sans être froide, sa manière est paisible, et les grands mouvements de l'éloquence ne sont pas à son usage. Beausobre, qui lui succède dans le poste de l'église du Weder, était ou du moins passait pour être plus orateur. A relire aujourd'hui ses sermons, on ne s'expliquerait guère sa grande renommée, si l'on ne savait que toute la personne du prédicateur, sa taille et sa voix, avait quelque chose de naturellement éloquent, et qu'en chaire son imagination lui faisait trouver des traits inattendus. Comme à Bossuet, les Pères, revenant vivement à sa mémoire, lui fournissaient des arguments et des allusions dont sa composition préparée ne porte pas de trace. Tels qu'ils sont, ces discours ont, malgré la précision du plan, un air d'ébauche faible, et quelque chose de dépêché qui confirmerait cette tradition. L'on ne sait vraiment où est le sublime, et ce tour nouveau et original qu'un panégyriste découvre partout dans le langage de l'o-

rateur. Ce qu'il y a de nouveau ou d'intéressant à remarquer dans ces sermons, c'est le divorce complet de la prédication protestante avec son ancienne méthode. Allant plus loin que Lenfant toujours soigneux d'étayer la morale du dogme, Beausobre se prononce positivement contre la théologie en chaire : « Jésus-Christ, disait-il, le plus grand philosophe, le plus grand théologien du monde, ne s'arrête point à enseigner les mystères, à faire disputer dans les écoles des Juifs des leçons sur ces matières. Toutes ses instructions roulent sur la morale. Amour de Dieu et amour du prochain, voilà toute la science à enseigner dans la chaire chrétienne. » Il s'explique là dessus avec une certaine chaleur éloquente, et on sent bien sa pensée ; mais c'est là le commencement d'un autre excès : mieux vaut sans doute l'édification que la science. Toutefois, la morale seule dans la bouche du prédicateur est dénuée et maigre ; trop réduit à ses seules forces, l'orateur n'est jamais plus en péril de n'être qu'un vain sermonneur.

Dans ce premier groupe littéraire de la colonie française de Berlin, on remarquait encore des philosophes tels que Chauvin, dont on a comparé l'influence cartésienne à celle de Chouet de Genève, et qui essaya, sans succès malheureusement, de créer un nouveau *Journal des Savants*[1]. Chauvin professait et écrivait en latin, ainsi que de La Croze, autre pro-

[1] Ce journal, qui devait paraître de deux en deux mois, n'eut qu'une courte existence ; il n'alla pas au delà des premiers volumes. Les journaux de Hollande suffisaient au public.

fesseur en philosophie, qui, plus illustre comme érudit, ne démentait point, parmi ses nouveaux coreligionnaires, son ancienne qualité de bénédictin[1]. Les laïques de la colonie, avocats ou gentilshommes, avaient aussi leurs écrivains : Teissier, conseiller d'ambassade, et plus tard historiographe du roi de Prusse, continuait ses additions aux Éloges de M. de Thou, ouvrage précieux pour les biographes ; Charles Ancillon, juge supérieur de la colonie, recueillait les souvenirs de son père, et écrivait, sous le titre de *Mémoires*, quelques biographies nourries et intéressantes sur Conrart, Chevreau, les Aubry, etc., où il se donne quelquefois le plaisir de discuter les assertions de Bayle, tant le fameux *Dictionnaire* avait rapidement dressé les esprits à la critique et fait déjà des élèves[2].

Dans cette magistrature française de Berlin, que présidait Charles Ancillon, figurait encore l'annotateur de la *Confession de Sancy*, Le Duchat, qui le premier a eu l'idée, reprise aujourd'hui, d'appliquer la critique historique et l'érudition philologique aux écrivains du XVIe siècle, et s'est fait sa place dans la littérature par ses commentaires ingénieux et solides, sur

[1] Mathurin Veyssière de La Croze, d'abord religieux de la congrégation de Saint-Maur, avait embrassé la religion réformée et s'était réfugié à Berlin, où, devenu bibliothécaire et antiquaire du roi de Prusse, il termina sa carrière en 1739, dans un âge avancé. Il ne faut pas le confondre avec un autre réfugié, Cornand de La Croze, qui avait travaillé aux bibliothèques avec Le Clerc, et que nous retrouverons à Londres.

[2] *Mémoires concernant les vies et les ouvrages de plusieurs modernes célèbres dans la république des lettres*. Amsterdam, 1709, in-8°.

les vieux satiriques français, sur Rabelais, sur d'Aubigné et la satire Menippée. La Monnoye lui-même, du fond de sa Bourgogne, discutait par lettres, avec ses confrères de Berlin et de Rotterdam, de menues questions d'histoire ou de philologie. Ces branches ouvrières florissaient singulièrement dans le Refuge. Elles y ont peut-être porté plus de fruits que de fleurs : Le Duchat n'est pas un Nodier, et les biographies d'Ancillon n'ont rien de comparable aux Éloges de Fontenelle; mais le mérite historique et l'intelligence de la vieille littérature française ont dû de signalés services à ces travaux consciencieux, à cette curiosité infatigable qui ne voit jamais un vain et puéril amusement dans les peines qu'elle se donne.

Ce n'est point un de ces patients érudits que le dernier écrivain de la colonie prussienne dont il me reste à parler; il a écrit à moins de frais de gros livres, mais c'est un historien dans toute la majesté du titre et un narrateur qui n'est pas dépourvu de mérite. Je veux parler de Larrey.

Il ne dépendit pas du maréchal de Schomberg que la flotte qui emmenait Guillaume d'Orange ne portât deux futurs historiens de la Grande-Bretagne, Français l'un et l'autre, exilés par la persécution religieuse, Rapin de Thoyras et Larrey. Rapin de Thoyras, qui d'abord avocat, soldat alors, portait une épée dont il allait se servir vaillamment à la bataille de la Boyne, s'embarqua avec le prince. Mais Larrey, que le maréchal eût voulu établir près de lui, était trop vieux déjà pour prendre part aux fatigues de l'expédition,

et il resta auprès de la margrave, qui l'avait attaché à sa cour particulière et logé dans son château de Lutzenbourg. A cette époque, Larrey n'avait encore composé aucun des ouvrages historiques qui firent sa réputation. Lecteur ordinaire de la princesse, il était aussi son poëte d'ordonnance, et écrivait des pièces légères en vers et en prose, où il réussissait. Avant son émigration, dont les circonstances avaient été assez critiques, il était avocat à Montevilliers en Normandie[1]. Les séductions, qu'on n'épargnait point aux protestants de son ordre, n'avaient pu entamer ses croyances de réformé. Au retour d'un voyage qu'il avait fait à Paris, et pendant lequel les PP. Maimbourg et Rapin avaient entrepris sans succès de le convertir, il trouva une de ses filles à moitié gagnée par le zèle convertisseur de quelques dames de la ville. Il prit alors ses mesures pour quitter la France, aidé de la protection de Spanheim; mais il ne put rien obtenir. En cherchant une première fois à s'échapper avec sa famille, il fut jeté dans une prison au Havre; mais, deux ans plus tard, il fut plus heureux, et, à peine arrivé en Prusse, le grand électeur, qui ne l'avait pas oublié depuis un premier voyage fait autrefois à Berlin, suppléa par une pension aux ressources dont il était dénué.

Isaac de Larrey est donc au premier rang de ces gentilshommes français dont l'exil fit des gens de lettres et des auteurs. Il avait plus de cinquante ans

[1] Isaac Larrey, fils d'un gentilhomme protestant du pays de Caux, était né à Montevilliers même.

lorsqu'il s'avisa d'être historien, non par besoin de raconter ce qu'il avait vu et d'éclairer de nouvelles lumières des points obscurs de l'histoire, mais simplement pour redire à sa manière ce que bien d'autres avaient raconté avant lui. Heureusement pour la place qu'il a mérité d'occuper parmi les historiens de son époque, cette manière avait son originalité, sa nouveauté du moins; et il ne sera que juste de rendre à l'écrivain ses titres littéraires, bien perdus dans les imprudents in-folio où il les avait déposés, et qui, malgré leur luxe, ont servi à les faire oublier. La première histoire d'Angleterre, étendue et complète, qui ait été écrite en français, c'est à Larrey qu'on la doit; et l'idée que l'abbé Barthélemy a mise en œuvre dans son *Jeune Anacharsis* l'a été d'abord dans l'histoire des *Sept Sages* de notre réfugié. Ce ne sont pas là de ces entreprises dont on doive dire rigoureusement ce que Mithridate disait des siennes :

Et, pour être approuvés,
De semblables projets veulent être achevés.

C'est bon signe pour l'intelligence d'un écrivain d'avoir pu les concevoir; cela marque pour le moins une imagination inventive, un esprit doué de force et capable d'embrasser de grands objets. D'ailleurs, si l'exécution n'a pas répondu assez à ses vues un peu vastes, elle est, après tout, au-dessus de la médiocrité.

Larrey avait débuté par une *Histoire d'Auguste*[1],

[1] *Histoire d'Auguste*, contenant les plus particuliers événements

écrite sans grande prétention et avec agrément. L'auteur, sortant du cercle de l'histoire politique, avait animé son récit de tableaux de mœurs et de particularités instructives sur la vie publique des Romains. Cette *Histoire d'Auguste* est un des plus estimables essais dans ce genre de littérature *instructive et amusante* qui, plus tard, a singulièrement prospéré. L'*Histoire d'Éléonore de Guyenne*, qui vint ensuite, fut accueillie et applaudie comme un roman agréable, d'un beau style; mais ce n'était point le compte de Larrey, qui pensait avoir écrit une histoire solide et sérieuse. Il s'arrangea dès lors pour prendre place, sans autre équivoque, parmi les historiens, et il se mit aux *Annales de la Grande-Bretagne*. Les quatre gros in-folio qu'il donna en quelques années, de 1697 à 1713, sur ce grand sujet, épuisaient l'histoire entière de l'Angleterre, de l'Irlande et de l'Écosse, jusqu'à la mort de ce Guillame III, dont son âge seul l'avait empêché de suivre la fortune. Aucun corps de l'histoire britannique n'existait alors, aussi étendu ni même aussi complet. L'érudition de Larrey n'apporta aucune lumière nouvelle sur les événements qu'il entreprenait de raconter. A bien parler, quoiqu'il ne négligeât aucune des sources que lui offraient les bibliothèques, il ne poussa point la curiosité et l'exactitude historique jusqu'à rechercher des sources plus originales; et, ce qui n'est point assurément d'un

de sa vie, avec l'idée générale de son siècle et le plan de sa politique et de son gouvernement. Rotterdam 1690, in-12. L'ouvrage fut réellement imprimé à Berlin en 1689.

érudit ni d'un historien suffisamment grave, il se contentait souvent de lire sans notes, et, trop confiant en sa mémoire, qui était bonne, il citait et racontait de souvenir. Sa critique était de même espèce que son érudition : elle manquait de sûreté, parce qu'elle n'était pas appuyée sur des principes médités et suivis; le bon sens y suppléait; mais comme en cette matière aussi, le vrai n'est pas toujours le vraisemblable, ce n'était pas assez, la plus ingénieuse conjecture ne valant pas en histoire la plus grossière certitude. Dans ce temps là même, les principaux critiques de Hollande relevèrent quelques inexactitudes. Il est un autre sorte de critique, celle-là toute littéraire, qui est l'art de saisir dans les événements, dans les actes des personnages de l'histoire, ce qui en fait l'intérêt ou le caractère moral : Larrey le possédait à un assez haut degré; et de là l'incontestable mérite de son histoire, toujours intéressante. Il a de l'imagination, il saisit bien le côté pittoresque et dramatique des faits; il aime les tableaux, les portraits, et les présente tout naturellement, sans chercher l'effet. Ce qu'il cherche trop, ce sont les pensées : les siennes sont en général justes et saines; mais il rencontre souvent aussi des lieux communs, et répète à satiété les mêmes réflexions. Quand il se borne à raconter, c'est alors qu'on est le mieux disposé à reconnaître en lui un historien judicieux : sa manière de présenter les choses les caractérise avec une suffisante précision. Bien qu'il fût vif par tempérament et passionné dans la dispute, Larrey, dans ses ouvrages histori-

ques, est impartial et calme; et quoi qu'il en ait dit pour désarmer ses lecteurs protestants, cette impartialité est évidemment une disposition naturelle et qui lui coûte peu. C'est sa qualité d'historien la meilleure : elle tient de la vocation. Sans doute c'est un protestant qui tenait la plume quand il a retracé le règne de Charles Ier et de Jacques II; mais, à moins d'écrire en catholique, il aurait été difficile d'écrire avec plus de modération et d'équité. Les fautes de Charles Ier se confondent pour lui avec ses malheurs; et, d'autre part, il juge Cromwell avec une grande liberté d'esprit; il en fait un personnage non tout d'une pièce, hypocrite consommé, selon les catholiques; selon les protestants exaltés, champion sublime de leur cause. C'est, à ses yeux, un caractère très-complexe, et qu'il peint avec des traits naturels qui ont un grand air de ressemblance, et se rapprochent plutôt de ceux que la récente publication des lettres de Cromwell lui ont rendu. Ce jugement sur le Protecteur donnera une assez juste idée de l'historien :

« Cromwell vécut cinquante-huit ans et en régna dix, s'il faut compter son règne ou son usurpation du jour de la tragique mort de Charles Ier, et cinq seulement si on en fixe l'époque au temps de l'acte du gouvernement du mois de décembre 1653, qui l'installa dans la souveraineté sous le nom de *Protecteur*. Il est pourtant vrai qu'il exerça auparavant, comme général, une autorité qui n'était guère moins grande qne celle que le parlement se vit forcé de lui accorder sous un titre plus populaire et en même temps plus souverain. Il continua à tromper la nation qui

l'en avait revêtu, et lui laissa un fantôme de république, à l'ombre de laquelle les ennemis de la royauté goûtaient une liberté imaginaire, pendant qu'il gouvernait avec un pouvoir despotique. Il sut pour cela entretenir les défiances, non-seulement entre les royalistes et les républicains, et se montrer à ces derniers comme un chef dont ils ne se pouvaient passer, s'ils voulaient empêcher le rétablissement des autres ; il sut encore commettre l'armée avec le parlement, et le parlement avec l'armée; les presbytériens et les épiscopaux, et ces deux principales branches de l'Église anglicane avec la secte des indépendants qu'il appuya de toute sa faveur, moins peut-être parce qu'il en préférait le culte et le rit à celui des deux premiers, que parce que leur gouvernement avait plus de rapport avec le sien. En effet, on le vit épiscopal avec les épiscopaux, presbytérien avec les presbytériens, indépendant avec les indépendants, mais toujours dévot, ou affectant au moins de le paraître : ne commençant jamais rien d'important que par la prière, et rapportant toujours à Dieu la gloire du succès : habile dans ses projets, ferme dans l'exécution intrépide dans le danger, heureux dans toutes ses entreprises, ne sortant jamais des combats qu'avec la victoire; la poussant aussi loin que le demandait son ambition, mais épargnant autant qu'il pouvait le sang de la nation; de sorte que s'il n'eût pas autant contribué qu'il le fit à répandre celui de son roi, on eût pu lui donner la clémence de César, comme il en avait la valeur et l'éloquence.

« .... Les historiens les plus judicieux, tout ses ennemis qu'ils sont, lui donnent cet éloge qu'ayant pu passer sa vie dans la haine et dans les plaisirs, il avait vécu dans une continence merveilleuse, sobre, chaste, modeste, vigilant, et tout appliqué aux affaires du gouvernement. Il est vrai que ces mêmes écrivains ajoutent que toutes ces vertus n'étaient qu'apparentes, et qu'au fond ce n'était que

feinte et qu'hypocrisie. Je ne sais si ce n'est point décider trop hardiment. Tout ce qu'on peut dire de certain et sans témérité, c'est que l'ambition fut son vice dominant; qu'il y sacrifia son roi, pendant que les républicains croyaient le sacrifier à l'amour de leur liberté; qu'il y sacrifia cette liberté elle-même, en cassant les parlements, et en se faisant le maître d'une république chimérique sous le nom spécieux de *Protecteur*. Mais s'il traita ses citoyens en esclaves, il les rendit redoutables aux étrangers; et s'il opprima les trois royaumes par un pouvoir trop arbitraire, il les tint tranquilles par des troupes bien disciplinées, et les fit régner sur la mer par de puissantes flottes, qui firent partout respecter le pavillon d'Angleterre et le nom de Cromwell.

« Après tout, s'il vécut et s'il régna en tyran, il mourut au moins d'une mort douce et naturelle, rarement accordée aux tyrans, dans le sein de sa patrie, entre les bras de sa famille, et en prononçant ces dernières paroles avec lesquelles il finit sa vie : *Mon Dieu, mon Dieu, reçois ton serviteur*. »

Ici l'historien rapporte tout ce qui a été dit des terreurs continuelles de Cromwell, qu'on s'était plu à peindre comme un autre Denys, toujours inquiet et troublé, ne se croyant jamais en sûreté et prenant si bien ses précautions pour n'être pas assassiné la nuit qu'on ne savait jamais la chambre où il devait coucher. « Que s'il n'apprit pas à ses filles, comme le tyran de Sicile aux siennes, à le raser, il n'en fut pas moins soupçonné. » Larrey, pour son compte, est fort incrédule à ces bruits, et il y oppose des considérations très-judicieuses sur le caractère du Protecteur :

« Ces alarmes et ces agitations ne s'accordent guère avec une mort aussi douce et aussi tranquille que la sienne. Elles s'accordent encore moins avec cette âme si ferme et ce génie si supérieur qu'il fit toujours paraître dans les plus grands dangers et dans les plus hardies entreprises. Cependant, si on décide par le plus grand nombre, le torrent des écrivains l'emporte; mais l'historien contemporain, Ludlow, qui n'a rien oublié de ce qui pouvait flétrir la mémoire de Cromwell et qui le traite partout de tyran et d'usurpateur, est bien éloigné de lui attribuer ces terreurs, ces remords et ces faiblesses; il le représente, au contraire, toujours fier, toujours plein de confiance, méprisant ou dissipant les conjurations, et qui ne parut mélancolique et rêveur que depuis la mort de sa fille Cleypole, dont il fut sensiblement touché, sans rien témoigner de ces frayeurs et de ces inquiétudes dont les autres veulent qu'il ait été tourmenté, et qui semblent copiées sur celles du tyran de Sicile[1]. »

Arrivé à la seconde révolution d'Angleterre, Larrey n'a plus la même impartialité; et il devient apologiste, sans être trop dur ni injurieux pour Jacques II; il le sacrifie sans réserve à son vainqueur, dont toute la conduite est présentée, du commencement à la fin, sous le jour le plus favorable.

Dans sa composition, Larrey est quelquefois diffus pour vouloir toujours caractériser les événements avant de les raconter, et les juger encore après le récit. Mais son style n'a point le même défaut; il a de la fermeté; sa phrase a du mouvement; elle est facile et variée. En tout, la plume de Larrey est une

[1] *Histoire d'Angleterre*, vol. IV, p. 358.

des plus littéraires du Refuge; l'*Histoire d'Angleterre* aurait tenu plus longtemps contre celle de Rapin Thoyras, effacée elle-même par l'histoire de Hume, si elle eût été plus commode à lire. Le luxe de ses *in-folio* leur a été funeste. Elle obtint en son temps un succès général dans le monde lettré du Nord; elle ne pénétra guère en France où l'*Histoire de Louis XIV* fut lue davantage, malheureusement pour l'auteur, car, selon Voltaire, elle n'y fut jamais estimée, et, pour tout dire, elle n'avait guère de droit à un meilleur succès. Cette histoire de la France sous Louis XIV [1] est écrite lâchement et sans intérêt; c'est un ouvrage de vieillesse, où tout est faible, récits et jugements. Parmi les protestants, on trouva Larrey scandaleusement partial et courtisan dans ses éloges du grand roi, leur ennemi : c'était trop de rigueur pour une modération qui, à la prendre au pire, n'était qu'affaiblissement de talent, ou déférence respectueuse pour la reine de Prusse, attachée aux Bourbons par tradition de famille.

L'*Histoire des sept sages* est un assez curieux mélange d'histoire et d'entretiens sur la physique, sur la morale et la politique. Les sept sages de la Grèce se rencontrent à la cour de Périandre, tyran de Corinthe, le jour même où, averti par les songes de sa femme, Périandre offre un sacrifice de réconciliation à Vénus, que l'amour insensé de sa mère lui avait rendue odieuse. Il les reçoit dans sa maison de cam-

[1] De Larrey, *Histoire de France sous le règne de Louis XIV*. Rotterdam, 1718, 3 vol. in-4°.

pagne, comme plus agréable à des gens qui n'aiment pas le tumulte ni la confusion. Là, tout réjouit la vue et inspire la liberté et la gaieté d'esprit : les hôtes de Périandre se livrent, en se promenant dans les avenues et sur les bords de la mer, à de beaux entretiens, composés de leurs plus belles maximes commentées dans le style de Clélie, mais coupés avec adresse par des récits animés. Larrey fait raconter aux divers sages leurs voyages traditionnels ou imaginaires, et fait entrer sans trop d'effort et assez agréablement l'origine, le progrès et la décadence de tant de colonies qui ont peuplé le monde, et les révolutions qui allaient remuer les grands empires de l'Orient.

Dans une seconde partie, dédiée à Frédéric II, alors enfant de cinq ans, nos sages quittent la cour de Périandre; chacun prend sa route par divers pays, en se donnant rendez-vous à la cour de Cyrus. Durant ces voyages, nouveaux entretiens et plus longs récits, entre lesquels on remarque l'histoire de Cyrus et le voyage d'Anacharsis en Chine.

C'était une idée ingénieuse, de faire conter et juger les événements du siècle de Cyrus par des philosophes de bon sens, et de rajeunir ainsi cette vieille histoire usée dans les écoles. A cette occasion, Larrey s'était assez finement dessiné à lui-même le goût de la nation française :

« Elle n'aime pas, dit-il, ce qui est guindé, et ne veut rien que de naturel. Trop d'érudition la dégoûte; les longs raisonnements la fatiguent; tout ce qui est obscur, tout

ce qui est contraint, tout ce qui est affecté lui déplaît. Elle demande de la politesse et de la simplicité, un sérieux qui n'ait rien d'austère, et une littérature qui semble moins être un fruit de l'art et de l'étude qu'un don de la nature. »

Il était malheureux, après avoir si bien dit, de chercher le modèle de cette littérature naturelle et sans affectation dans les romans de Mlle Scudéry. Larrey, sans avoir, dit-il, un ton aussi fin et des expressions aussi délicates que son héroïne, avoue qu'il a essayé de l'imiter, et non Plutarque, « lequel, en son *Banquet des sept sages*, a plus répandu de morale et de métaphysique que de sel attique. » Il faut ajouter, à la louange de Larrey, qu'un instant il avait été séduit par un autre modèle, ce *Télémaque*, « cet admirable roman qui, dit-il, l'emporte sur l'*Odyssée* elle-même ; » mais le respect pour Sapho l'avait emporté. Voilà ce qui arrivait souvent à nos réfugiés; leur goût était sujet à ces confusions, ils en restaient à leurs vieilles admirations de jeunesse, comme aux façons de parler qui avaient eu cours en leur temps : c'est bien ainsi qu'il y a un goût comme il y a un style réfugié. Celui de Larrey, vers la fin, était sensiblement revenu à certains agréments surannés, et fort déplacés dans l'histoire. Enfin la mort surprit l'historien octogénaire au milieu de nouveaux projets. Il avait survécu à sa première protectrice Sophie-Charlotte; mais la faveur de la reine Sophie-Dorothée l'avait depuis consolé de cette perte.

En quittant ce dernier des écrivains français de la

colonie de Berlin, nous n'abandonnons pas encore ce noble château de Lutzenbourg, si propice à nos exilés. Un autre écrivain nous y attend, non un émigré, mais un Allemand illustre et grand entre tous, Godefroy Leibniz, car ce beau génie du XVII[e] siècle, ce politique, cet historien, ce géomètre allemand, ce savant universel, a choisi la langue de Descartes et de Bossuet pour écrire cette *Théodicée*, qui ferme si dignement la grande époque philosophique ouverte par le *Discours de la Méthode*.

CHAPITRE II.

Leibniz ; son séjour à Paris. — Sa correspondance avec Pellisson sur la tolérance des religions. — Projets de réunion des luthériens à l'Église catholique. — Bossuet. — La *Théodicée*. — La Suède. — Le Danemark. — La Placette, le Nicole protestant.

Leibniz n'était point étranger à la France. Entre vingt-six et trente ans, il avait séjourné à Paris l'espace de deux années, au grand profit de son savoir en mathématiques, de ses connaissances, et de la politesse d'esprit qui ne s'acquérait qu'en ces lieux favorisés ; là il s'était vu distinguer par Huet, par Colbert, par l'Académie des sciences elle-même, qui se serait ouverte pour lui s'il avait consenti à embrasser la religion catholique[1] ; enfin il avait lié un commerce étendu avec les savants illustres de la France. D'ailleurs, attaché comme conseiller politique, comme négociateur à la cour de Brunswick et à l'électeur de Hanovre, il ne cessa pas de vivre au milieu d'un monde où l'on cherchait à parler avec exactitude et élégance la langue du roi Louis XIV.

[1] Selon le chevalier de Jaucourt, auteur d'une *Vie* de Leibniz, qui est d'ailleurs un modèle de biographie, c'est Colbert lui-même qui lui fit cette ouverture. « Mais, dit de Jaucourt dans la langue des philosophes de son siècle, il rejeta absolument cette condition. S'il pensait que le sage est le citoyen de toutes les républiques, il ne croyait pas qu'il dût être le prêtre de tous les dieux. »

Il eut aussi plus d'une occasion de traiter des questions moitié politiques, moitié théologiques et d'une haute importance, avec d'éminents esprits : deux surtout, écrivains éloquents, et achevés chacun en son genre, Pellisson et Bossuet.

Avec Pellisson, en 1692, il échangea des lettres sur *la Tolérance*, qui ont fait dire à Fontenelle, dans son langage : « Malgré la grande estime qu'on avait pour Leibniz, on imprima tous ses raisonnements avec privilége, tant on se fiait aux réponses de M. Pellisson. » C'est qu'à vrai dire ces réponses sont, dans leur tour familier et aimable, comme une autre *Exposition de la foi catholique*, adroite, animée, spirituelle et gracieuse[1]. Pellisson n'a rien écrit qui surpasse ces lettres pour la facilité souple, toute française, dont son adversaire lui-même disait : « Il y règne ce beau ton, cette netteté et cette force qui lui est ordinaire; on y fait toujours profit, tantôt en apprenant quelque chose, tantôt en se sentant touché des bonnes choses qu'on savait déjà; et c'est l'usage de l'éloquence[2]. »

Les lettres de Leibniz supportent ce voisinage, et c'est en vérité les louer beaucoup. Avec Bossuet, la comparaison lui est moins avantageuse; car à côté de ce langage puissant, de ce style plein et lumineux qui ne faiblit, qui ne se ternit jamais, il n'y a pas

[1] Il faut ajouter que Pellisson ne publia pas tout ce que lui avait écrit Leibniz, et se retrancha dans les lettres où son correspondant s'était expliqué plus à fond.

[2] *Otium hanoveranum*, p. 290.

d'ampleur qui ne s'amoindrisse, de clarté qui ne semble plus pâle, de souffle de génie qui ne perde haleine par instant. Je ne compare ici que les écrivains : quant au fond de la discussion, qui, dans les lettres à Pellisson comme dans celles à l'évêque de Meaux, roule sur le même sujet, ma tâche doit se borner à en rappeler l'occasion autant qu'il peut être utile, et à en noter le caractère.

La duchesse Sophie de Hanovre avait fait lire à Leibniz le dernier ouvrage de Pellisson (*Traité sur les différends de religion*), destiné à procurer la conversion des protestants. Il en avait été charmé ; il y trouvait du savoir et de la méditation tout ensemble, et, de plus, ce tour qui rend les pensées sensibles et touchantes ; mais il jugea les raisonnements du convertisseur imparfaits. « Il ne nous mène qu'à un certain endroit où il nous abandonne tout d'un coup, comme si nous étions déjà arrivés où il faut. Plus un livre est bon, et plus le lecteur est sensible à ce manquement ; car lorsqu'on est charmé de la bonne compagnie de son guide, il y a du déplaisir à le voir disparaître au beau milieu du chemin. » Et comme pour marquer ce qu'il restait à faire, Leibniz, qui intervenait là évidemment en théologien consultant de la princesse, dont il était l'ami et le bibliothécaire, prit la plume, et, par l'intermédiaire de l'abbesse de Maubuisson, sœur de la duchesse, il adressa ses remarques à l'auteur des *Différcnds*.

Le texte du débat fut d'abord le livre même de Pellisson ; mais après quelque temps ce commerce se

compliqua d'une correspondance avec l'évêque de Meaux, sur ce même sujet des difficultés qui empêchent la conversion des protestants. Seulement cette fois il s'agissait d'ouvrir aux luthériens d'Allemagne, et d'abord du Hanovre, les portes de l'Église catholique. Par l'entremise de Mme de Brinon, qui tenait la plume pour l'abbesse toute jalouse de ramener sa sœur, d'une manière ou d'une autre, dans sa communion, une négociation sérieuse avait été entamée à ce sujet entre l'évêque de Meaux et l'évêque de Neustadt, l'abbé Molanus de Lokkum, qui s'appuyait de l'avis des théologiens de son pays. L'évêque luthérien avait déjà proposé, pour base de discussion, l'*Exposition de la foi catholique* de Bossuet, et concédé d'avance un certain nombre de points, jugés toutefois encore insuffisants par le théologien catholique, lorsque Leibniz entra dans le débat. Cela était tout naturel car c'était lui-même qui, en qualité de conseiller de la cour de Brunswick, venait d'obtenir de l'empereur, pour l'évêque de Neustadt, l'autorisation de traiter pour les protestants des États héréditaires, en même temps que pour les luthériens de Brunswick. En envoyant à Mme de Brinon pour Bossuet les pouvoirs de l'empereur, Leibniz exprima très-positivement son désir personnel que le rapprochement pût s'effectuer par l'entremise de la France. « Je souhaite, pour la gloire du roi et pour le succès de l'affaire, que la France y prenne part ; elle est la plus propre à être en ceci la médiatrice des nations, et à réconcilier l'Italie avec l'Allemagne.

Lorsque le roi se mêle de quelque chose, il semble qu'elle est déjà faite. »

Quant à lui, luthérien de fait et de naissance, il déclare se tenir pour catholique, en vertu de principes qui furent en effet la base de sa conduite dans cette affaire.

« Vous avez raison, madame, de me juger catholique dans le cœur; je le suis même ouvertement, car il n'y a que l'opiniâtreté qui fasse l'hérétique, et c'est de quoi, grâce à Dieu, ma conscience ne m'accuse point. L'essence de la catholicité n'est pas de communier extérieurement avec Rome; autrement, ceux qui sont excommuniés injustement cesseraient d'être catholiques malgré eux, et sans qu'il y eût de leur faute. La communion vraie et essentielle qui fait que nous sommes du corps de J. C., est la charité. Tous ceux qui entretiennent le schisme par leur faute, en mettant des obstacles à la réconciliation contraires à la charité, sont véritablement des schismatiques; au lieu que ceux qui sont prêts à faire tout ce qui se peut pour entretenir la communion extérieure sont catholiques en effet. Ce sont des principes dont on est obligé de convenir partout. »

Cette lettre fut montrée à Bossuet, qui répondit par Mme de Brinon. Un échange épistolaire s'établit entre les deux grands hommes, interrompu, puis repris, mais toujours sans résultat. Les commentateurs de Bossuet traitent fort mal Leibniz : selon eux, il se serait jeté en travers de la négociation pour empêcher les premières concessions de Molanus d'aller trop loin, en un mot, pour faire avorter le grand dessein en imposant des conditions inacceptables. L'accusation n'est pas fondée.

Bien avant sa correspondance avec Pellisson, Leibniz avait abordé de très-près l'idée de rentrer dans l'Église catholique extérieurement, comme il croyait déjà y être dans le fond, n'admettant pas que les protestants fussent régulièrement retranchés de l'Église. Dès 1684, comme on l'a montré, le landgrave Ernest de Hesse ayant entrepris de le convertir, il s'était avancé très-loin en examinant lui-même, la plume à la main, les points sur lesquels il se sentait et se reconnaissait catholique; et cet examen était tel, qu'on y a vu de nos jours la preuve évidente que Leibniz était mort dans la foi catholique[1].

En s'expliquant avec le landgrave Ernest, Leibniz avait déclaré que, selon lui, c'était plutôt la pratique des abus dominants dans l'Église romaine que les dogmes spéculatifs qui entretenait le divorce.

« Pour moi, avait-il dit au landgrave, je suis persuadé que les différends, quand on les examine à fond,

[1] Il y a quelques années (en 1846), M. Albert de Broglie, en donnant une élégante traduction de ce fameux *Systema theologicum* de Leibniz, retrouvé à Rome en 1839, et réintégré dans la bibliothèque de Hanovre en 1842, a développé avec talent cette conjecture. Peu après, une opinion très-différente a été avancée et soutenue dans un travail très-remarquable sur *Leibniz et le catholicisme*, et appuyée en particulier sur la correspondance récemment publiée du philosophe avec le landgrave Ernest de Hesse. M. Colani (*Réformation au* XIVe *siècle*, 1847, n°s 40-48) nous paraît avoir démontré que l'idée première du *Système* remonte à 1684. Leibniz, pour s'assurer avant tout que son catholicisme à lui, tel qu'il l'entendait, était bien celui de Rome, aurait écrit cette exposition de ses doctrines en catholique déclaré, pour ne pas effaroucher et être plus sûr de l'approbation. Cette explication est fondée sur une lettre de Leibniz au landgrave, qui ne laisse guère de doute.

ne consistent la plupart que dans les abus qu'on se reproche[1].

Avec Bossuet, même langage.

« De la manière que l'honneur rendu aux créatures s'explique dans la théorie, conformément au concile de Trente, il paraît très-excusable. Mais la pratique est assez souvent fort éloignée de la théorie. Il se passe bien des choses autorisées publiquement dans l'Église romaine qui alarment la conscience des gens de bien parmi les protestants, et leur paraissent abominables, ou sont au moins très-dangereuses; je laisse à M. Jurieu le soin de les exagérer, car, pour moi, je souhaiterais plutôt de les adoucir. Ce sont ces pratiques qui empêchent la réunion plus que les dogmes. Dieu est un dieu jaloux de son honneur, et il semble que c'est le haïr que de dissimuler en certaines rencontres. Ainsi, tout ce qu'on peut dire à l'avantage des décisions de l'Église catholique n'empêche pas qu'un homme de bien ne puisse être alarmé des abus qui se répandent dans l'Église, sans que l'Église catholique les approuve; et il paraît, en certaines rencontres, qu'on est obligé de témoigner son déplaisir. »

Leibniz accepte sans difficulté le catholicisme tel qu'il apparaît dans les écrits de Pellisson et de Bossuet, et même l'Église avec sa hiérarchie; seulement il veut des garanties que les abus disparaîtront, et qu'une fois entrés dans l'Église, on ne prétendra pas obliger les luthériens réunis, à une autre adoration que cette adoration en esprit et en vérité, qui est à ses yeux l'essence de la religion. Il réclame en conséquence la convocation d'un concile œcuménique, le

[1] *Leibniz und landgraf Ernst von Hessen Rhenfelts;* publié en 1847 par Ch. von Rommel.

concile de Trente n'ayant point à ses yeux un caractère d'universalité suffisant, et l'esprit en étant tout italien. « Il est sûr, écrivait-il au landgrave, qu'il y a dans l'Église romaine même des controverses aussi grandes que celles qu'il y a entre les Romains et quelques protestants : c'est pourquoi si on voulait être raisonnable de part et d'autre, et les renvoyer à un concile futur véritablement œcuménique, et réformer les désordres reconnus des personnes intelligentes et pieuses, rien n'empêcherait la réunion dès à présent.» Il chercha adroitement à mettre Bossuet de son côté, en lui rappelant que l'Église gallicane n'avait point admis l'infaillibilité telle que l'admettait le fameux concile. Mais Bossuet ne voulait pas entendre un mot contre les décisions prises à Trente; elles faisaient autorité pour la foi, cela lui suffisait; et pour rien au monde il n'aurait consenti à voir mettre en question cette base du dogme catholique. De même que Pellisson, il entendait que les protestants devaient rentrer dans l'Église avec humilité et un plein esprit de soumission, se reposant sur la bonne volonté et la sagesse de l'Église du soin de réformer les abus.

« Quant à la *réformation des abus*, avait dit Pellisson dans la pratique non pas générale mais particulière, l'Église n'a jamais nié qu'elle n'en ait besoin; et c'est pour cela même qu'elle s'est très-souvent assemblée dans ses conciles généraux, et qu'elle a ordonné des synodes et des conciles particuliers qui y travaillassent sans cesse. Mais voulez-vous la réformer? tenez-vous-y si vous y êtes, ou rentrez-y si vous n'y êtes pas. Ce n'est pas en se séparant

ou en demeurant séparé qu'on en peut venir à bout, si ce n'est par accident, comme Luther nous a réformés en provoquant l'Église à jalousie, selon le langage de l'Écriture.... Le peuple fait un grand *abus des images*. Montrez-lui par votre exemple quel est l'usage légitime qu'on en peut faire, ou par vos instructions, ou par vos ordres, si Dieu vous a mis en autorité pour cela. — Mais on a eu tort de défendre au peuple la lecture des livres sacrés. Le cardinal du Perron vous dira que c'est le pain qu'on ôte au malade, pour le lui rendre quand sa fièvre ardente et maligne sera passée. Donnez-vous un peu de patience: cette défense, qui était de discipline et non pas de doctrine, ne durera pas toujours. Un temps viendra, et ce temps est déjà venu, que les livres sacrés seront entre les mains de tout le peuple. — Mais il faudrait lui rendre l'ancienne liberté de *communier sous les deux espèces*, au moins quatre ou cinq fois l'année; car les protestants, pour la plupart, ne communient guère davantage. Et qui vous a dit que cela ne puisse être accordé, quand il sera demandé avec la soumission nécessaire? ou plutôt qui peut douter que les princes protestants d'Allemagne ne l'obtinssent pour eux et pour leurs États en rentrant dans l'Église[1]? »

A cela Leibniz répondait ce qu'il répondit ensuite à Bossuet : « Plût à Dieu que tous les diocèses ressemblassent à ce que j'entends dire du vôtre, et de quelques autres gouvernés par de grands et saints évêques ! Mais les protestants seraient fort mal avisés, s'ils se laissaient donner le change là-dessus. » Ceci n'était pas, il faut en convenir, d'une défiance exagérée, et Leibniz, en s'entêtant, comme on le lui reprochait, à demander tout au moins que le con-

[1] *Lettres sur la tolérance.*

cile de Trente ne fît pas autorité pour les protestants réunis, ne prenait qu'une précaution entièrement légitime; mais aux yeux de Bossuet, c'était vouloir entrer dans l'Église avec l'esprit protestant, en quoi il ne s'abusait point; et voilà ce qui devait faire échouer cet essai de fusion, et ce qui fera échouer éternellement toute tentative de ce genre. Leibniz, avec son esprit doux et modéré, représente, dans ses plus larges dispositions, une nombreuse catégorie de protestants qui alors, qui aujourd'hui encore, dépouillés de tout préjugé, de toute haine à l'égard du catholicisme, aussi éloignés que Leibniz de voir l'Antechrist dans le pape, sans répugnance théorique pour la hiérarchie et une autorité suprême dans l'Église, sentent tous les avantages de la soumission. S'ils étaient nés soumis, ce n'est pas d'eux que viendrait la révolte; mais ils seraient dans l'invincible impossibilité de renoncer à leur façon toute spirituelle d'aimer Dieu, d'être chrétiens autrement qu'avec une entière liberté de conscience et de pensée[1]. Il faut tout dire, le catholicisme *bien entendu* de Pellisson, de Bossuet dans son *Exposition*, ne leur répugnerait pas, et ils suivraient volontiers le conseil que donnait Saint-Évremond à M. Justel.

[1] « Il est très-clair, écrivait Leibniz à Thomas Burnet, que le parti de Rome impose aux conseils un joug nouveau et humain, obligeant les gens de croire des docteurs comme des articles de foi qui ne passaient nullement pour tels dans l'ancienne Église. C'est un esclavage qui ne peut point subsister avec les lumières du temps, qui vont toujours croissant. » (*Œuvres de Leibniz*, t. VI, p. 276.)

« Si j'avais été en la place des réformés, j'aurais reçu le livre de M. de Condom le plus favorablement du monde; et, après avoir remercié le prélat de ses ouvertures insinuantes, je l'aurais supplié de me fournir une catholicité purgée, et conforme à son *Exposition de la foi catholique*. Il ne l'aurait pas trouvée en Italie, en Espagne, en Portugal; mais il aurait pu vous la faire trouver en France, dégagée des superstitions de la multitude et des inspirations des étrangers, réglée avec autant de sagesse que de piété par nos lois, et maintenue avec fermeté par les parlements. Alors, si vous craignez la puissance du pape, les libertés de l'Église gallicane vous en mettront à couvert; alors Sa Sainteté ne sera ni infaillible, ni arbitre souveraine de votre foi; elle ne disposera ni des États des princes, ni du royaume des cieux à sa volonté : là, devenus assez Romains pour révérer avec une soumission légitime son caractère et sa dignité, il vous suffira d'être Français pour n'avoir pas à craindre sa juridiction.... Le chagrin, les murmures, les oppositions, sont capables d'avancer la ruine de votre parti : une conduite plus respectueuse, des intérêts plus discrètement ménagés que violemment soutenus, pourraient arrêter le dessein de votre perte, s'il était formé. Les controverses ne font qu'aigrir les esprits : en l'état que sont les choses, vous avez besoin de bons directeurs, plus que de bons écrivains, pour vous conserver. Vos pères ont mis tous leurs talents en usage pour se faire accorder des priviléges; votre habileté doit être employée pour empêcher qu'on ne vous les ôte. L'audace, la vigueur, la fermeté, ont su faire les premiers protestants : le zèle, la fidélité, la soumission vous maintiendront, et on souffrira comme obéissants ceux qu'on détruirait comme rebelles. »

Mais les protestants dont nous parlons estiment que ce catholicisme *bien entendu* de Pellisson est au catholicisme même ce que l'*intérêt bien entendu* est

à la morale de l'intérêt, qu'en pratique les masses ne l'entendent pas *bien*, de même que les gens dévoués à leur intérêt ne pratiquent guère les distinctions vertueuses de l'intérêt bien entendu. Ils restent donc catholiques *in voto*, comme Leibniz, et pratiquant sans bruit, par leur sincère tolérance, la conciliation inutilement tentée par l'évêque et le philosophe chrétien. On ne peut méconnaître du moins que leur spiritualisme, leur éloignement de l'esprit de secte et leur impartialité ont produit des penseurs chrétiens d'une haute édification, des sages en bon exemple, et quelques-uns de ces caractères d'écrivains dont la sereine élévation repose de l'inquiétude et des exagérations de l'esprit humain[1].

Avec son esprit exercé à recevoir toutes sortes d'idées, indulgent à la faiblesse humaine, disposé aux interprétations favorables, et industrieux à les trouver, comme l'en a si bien loué Fontenelle[2], Leibniz était naturellement porté au rôle qui le caractérise encore mieux que ses systèmes dans l'histoire philosophique de son temps. Bien avant de chercher à réunir Rome et l'Allemagne luthérienne, jeune encore, et dans la première ferveur de ses études, ce grand conciliateur avait voulu concilier Platon et Aristote, qu'il lisait avec admiration dans l'original;

[1] Pour bien connaître cette affaire de la réunion, et les rapports de Leibniz avec Pellisson et Bossuet, il faut lire la préface que M. Adrien de Broglie a mise à la tête de sa traduction du *Systema theologicum* (Paris, 1846), et le travail déjà cité de M. Colani dans la *Réformation au* XIXe *siècle*.

[2] *Éloge de Leibniz*.

plus tard, ce fut Aristote et Descartes qu'il imagina de mettre d'accord, un peu aux dépens du dernier. Enfin, comme pour couronner en grand philosophe sa longue carrière, il employa les derniers efforts de son beau génie à concilier dans sa *Théodicée* le christianisme et la raison.

Ici encore nous retrouvons Bayle, tant ce singulier sceptique a occupé de ses objections les esprits des contemporains; tant il est véritable que cet espace d'environ vingt années, formé du XVIIe siècle qui finit et du XVIIIe qui commence, pourrait, sans exagération, être appelé le temps de Bayle.

La reine de Prusse, qui prenait grand plaisir aux tours de force pleins d'adresse et aux malices théologiques du *Dictionnaire,* ne laissait pas en même temps, à ce qu'il semble, d'en trouver les objections assez fortes, surtout en ce qui concerne l'origine du bien et du mal, la liberté de l'homme et la bonté de Dieu. Mais Leibniz que ses propres méditations avaient dès longtemps rendu maître de ces matières, était là pour répondre; et dans plusieurs entretiens, quelquefois par écrit, il opposa ses propres sentiments aux sentiments du philosophe de Rotterdam, qui, disait-il spirituellement, « voulait faire taire la raison, après l'avoir fait trop parler.» La reine, frappée de tout ce que cette discussion suggérait à son philosophe de pensées édifiantes, de hautes vues sur l'accord de la religion et de la philosophie, le pressait d'en former un ouvrage qu'elle jugeait si propre à exciter la piété, en agrandissant l'idée qu'on se forme de

Dieu. Mais la mort de Sophie-Charlotte vint à la traverse de ce projet. Leibniz était découragé par une perte aussi cruelle pour lui; et ce n'est qu'après plusieurs années, en 1710, qu'il accomplit ce vœu qui lui était cher et sacré, en faisant paraître sa *Théodicée*.

Leibniz était tellement assuré que les fondements de toute religion étaient profondément ébranlés ici-bas, qu'il s'écriait un jour : « Plût à Dieu que tout le monde fût au moins déiste, c'est-à-dire bien persuadé que tout est gouverné par une profonde sagesse[1] ! » Ainsi c'est à un mal immense qu'il voulait porter remède. A ses yeux, ce mal venait des fausses notions que l'on s'était faites de la Divinité; il espérait fermement qu'en les redressant il aiderait la piété à se raffermir sur ses bases :

« On voit quelquefois, remarque-t-il, des gens qui parlent fort de la piété, de la dévotion, de la religion, qui sont même occupés à les enseigner; et on ne les trouve guère bien instruits sur les perfections divines. Ils conçoivent mal la bonté et la justice du souverain de l'univers; ils se figurent un Dieu qui ne mérite point d'être imité, ni d'être aimé. C'est ce qui m'a paru de dangereuse conséquence, puisqu'il importe extrêmement que la source même de la piété ne soit point infectée. Les anciennes erreurs de ceux qui ont accusé la Divinité, ou qui en ont fait un principe mauvais, ont été renouvelées quelquefois de nos jours : on a eu recours à la puissance irrésistible de Dieu quand il s'agissait plutot de faire voir sa bonté suprême; et on a employé un pouvoir despotique, lorsqu'on devait concevoir une puissance réglée par la plus parfaite

[1] Lettre à Th. Burnet. *Œuvres de Leibniz*, t. VI, p. 226.

sagesse. J'ai remarqué que ces sentiments, capables de faire du tort, étaient appuyés particulièrement sur des notions embarrassées qu'on s'était formées touchant la liberté, la nécessité et le destin; et j'ai pris la plume plus d'une fois dans les occasions, pour donner des éclaircissements sur ces matières importantes. Mais enfin j'ai été obligé de ramasser mes pensées sur tous ces sujets liés ensemble, et d'en faire part au public. C'est ce que j'ai entrepris dans les *Essais*, que je donne ici, *sur la bonté de Dieu*, *la liberté de l'homme*, *et l'origine du mal* [1]. »

Tel est, en effet, le plan même de la *Théodicée* : montrer que la raison divine est au-dessus de toutes les chicanes que la nôtre prétend quelquefois lui adresser, tantôt en l'accusant du mal qui règne dans le monde, tantôt en sacrifiant hypocritement la bonté de Dieu à sa liberté et à sa puissance de tout faire. C'est sur ce dernier point, c'est à dissiper cette idée funeste qui, se parant d'un faux air d'orthodoxie et d'humilité, tendait à détruire toute foi en la Providence et engendra *Candide*, que Leibniz s'applique, avec une prévoyance digne à la fois de ses intentions et de son génie. Il déploie à cette tâche une étonnante richesse d'invention philosophique, dont une ingénieuse fiction est comme le bouquet. Laurent Valla a fourni les premiers traits de cette fable, qui donnera à elle seule une idée de ces agréments que Leibniz voulait faire tourner au profit de l'édification.

Un certain Antoine Glarea, Espagnol, voulant sortir de la prison de l'ignorance et s'élever jusqu'à la

[1] *Essais de Théodicée*. Préface.

région de la vérité, a pris pour guide le livre de *la Consolation*, de Boëce, mais inutilement : Boëce ne lui a pas appris comment accorder la prescience avec la liberté. Il s'adresse à Valla, qui promet de le satisfaire, mais aux dépens de Boëce et à une condition. « Quoi ? dit l'Espagnol. — C'est, répond Laurent, que lorsque vous aurez dîné chez moi, vous ne demanderez point que je vous donne à souper ; c'est-à-dire que vous serez content de la question que vous m'avez faite, sans m'en proposer une autre. » Antoine promet, et pour éclairer la difficulté par un exemple, Valla suppose que Sextus Tarquin avant ses crimes vient consulter l'oracle d'Apollon, qui lui annonce qu'il périra pauvre, et loin de sa patrie. Sextus se plaint de l'oracle ; à quoi le dieu répond : « Je sais l'avenir, et ne le fais pas (c'est la prescience divine) ; allez vous plaindre à Jupiter. » Tarquin veut savoir pourquoi Jupiter prépare un destin si cruel à un homme innocent, adorateur zélé des dieux. « Vous innocent ! réplique Apollon ; vous serez superbe, vous commettrez des adultères, vous serez traître à votre patrie. Jupiter vous a donné une âme méchante et incorrigible : vous agirez conformément à votre naturel, et Jupiter vous traitera comme vos actions le mériteront : il en a juré par le Styx. » Mais, observe l'Espagnol, Sextus répondra : « Jupiter me pouvant faire tout autre, fait comme je suis, je dois agir comme il a voulu ; c'est lui qui est le seul coupable. » Laurent confesse qu'à cela il n'a rien à dire ; il a montré que la prescience ne nuit point à la liberté,

mais qu'il ne saurait satisfaire son curieux sur l'ordre de la Providence. « Vous m'avez tiré d'un abîme, vous me replongez dans un autre abîme plus grand. »

« Souvenez-vous de notre contrat, répond Valla. Je vous ai fait dîner, et vous me demandez de vous donner aussi à souper. Que voulez-vous que je fasse? Je vous ai donné du vin et des viandes de mon cru, que mon petit bien peut fournir. Pour le nectar et l'ambroisie, vous les demanderez aux dieux : cette divine nourriture ne se trouve point parmi les hommes. Écoutons saint Paul, ce vaisseau d'élection qui a été ravi jusqu'au troisième ciel, qui y a entendu des paroles inexprimables ; il vous répondra par sa comparaison du potier, par l'incompréhensibilité des voies de Dieu, par l'admiration de la profondeur de sa sagesse.... Boëce a plus écouté la réponse de la philosophie que celle de saint Paul ; c'est ce qui l'a fait échouer. Croyons à Jésus-Christ : il est la vertu et la sagesse de Dieu ; il nous apprend que Dieu veut le salut de tous ; qu'il ne veut point la mort du pécheur. Fions-nous donc à la miséricorde divine, et ne nous en rendons pas incapables par notre vanité et par notre malice[1]. »

Ici s'arrête le dialogue de Valla, laissant Jupiter, c'est-à-dire Dieu, auteur du péché, ou autant vaut, et la Providence condamnée aux yeux de la raison. Leibniz ne veut point de cette manière de couper le nœud, et il envoie Sextus à Dodone, étaler ses plaintes à Jupiter lui-même : « Pourquoi m'avez-vous condamné, ô grand dieu! à être méchant, à être malheureux ? Changez mon sort et mon cœur, ou reconnaissez votre tort. » *Jupiter* lui répondit : « Si

[1] *Essais de Théodicée*, t. II, p. 405.

vous voulez renoncer à Rome, les Parques vous fileront d'autres destinées; vous deviendrez sage, vous serez heureux. — *Sextus*. Pourquoi dois-je renoncer à l'espérance d'une couronne? Ne pourrais-je pas être bon roi? — *Jupiter*. Non, Sextus; je sais mieux ce qu'il vous faut. Si vous allez à Rome, vous êtes perdu. » Sextus, ne pouvant se résoudre à un si grand sacrifice, sortit du temple, et s'abandonna à son destin.

Mais il y avait dans le temple un auditeur qui ne fut point satisfait de la réponse du dieu : c'était Théodore, le grand sacrificateur en personne; il voyait bien que Sextus n'avait pas le mot à dire; mais enfin n'aurait-il pas été digne de la bonté de Jupiter de donner à ce malheureux prince une autre volonté? « Allez à ma fille Pallas : elle vous apprendra ce que je devais faire. » Ainsi répond le dieu à son prêtre, et Théodore s'en va à Athènes, où Minerve (qui est la raison, la simple intelligence) lui fait voir en un songe merveilleux le palais des destinées. Là se trouvent réunis et représentés les mondes, et non-seulement ce qui arrive, mais encore tout ce qui est possible : ces mondes forment une immense pyramide dont la base n'a point de fin, et terminée par un monde suprême, le plus beau de tous (Leibniz arrange avec un détail de géomètre toute cette architecture allégorique, qui signifie qu'entre une infinité de mondes possibles Dieu a choisi le meilleur). Pallas conduit Théodore vers un de ces mondes, et, sur son ordre, on voit paraître Dodone avec le temple de Jupiter. « Sextus en sortait; on l'entendait dire qu'il obéirait au dieu.

Le voilà qu'il va à une ville placée entre deux mers, semblable à Corinthe. Il y achète un petit jardin; en le cultivant il trouve un trésor; il devient un homme riche, aimé, considéré; il meurt dans une grande vieillesse, chéri de toute la ville. » — Autre monde, autre Sextus, également résolu d'obéir à Jupiter. Celui-là va en Thrace. Il y épouse la fille du roi, qui n'avait point de fils, et lui succède. Il est adoré de ses sujets. Enfin, de monde en monde, Théodore arrive au monde actuel, et tombe ravi en extase. Minerve lui montre là le véritable Sextus et son histoire.

« Le voilà, dit-elle, chassé avec son père, battu, malheureux. Si Jupiter avait pris ici un Sextus heureux à Corinthe, ou roi en Thrace, ce ne serait plus ce monde. Et cependant il ne pouvait manquer de choisir ce monde, qui surpasse en perfection tous les autres, qui fait la pointe de la pyramide; autrement Jupiter aurait renoncé à sa sagesse, il m'aurait bannie, moi qui suis sa fille. Vous voyez que mon père n'a point fait Sextus méchant; il l'était de toute éternité, il l'était toujours librement; il n'a fait que lui accorder l'existence, que sa sagesse ne pouvait refuser au monde où il est compris; il l'a fait passer de la région des possibles à celle des êtres actuels. Le crime de Sextus sert à de grandes choses; il en naîtra un grand empire, qui donnera de grands exemples. Mais cela n'est rien au prix du total de ce monde, dont vous admirerez la beauté, lorsque, après un heureux passage de cet état mortel à un autre meilleur, les dieux vous auront rendu capable de la connaître. »

En Allemagne, ce bon livre fut lu avec admiration; mais en France, le XVIII[e] siècle, qui fit son éducation

dans les écrits du subtil et piquant douteur de Rotterdam, accorda une médiocre louange aux intentions de Leibniz; et Voltaire, qui ne l'a pas même nommé dans son *Dictionnaire philosophique*, se moqua de lui dans *Candide*. Quand la *Théodicée* parut, il était trop tard : le scepticisme avait fait déjà de si grands progrès, que l'intention hautement manifestée par l'auteur de faire un livre d'édification rencontra tout d'abord des incrédules. Le Clerc, particulièrement, donna à entendre que la *Théodicée* était un jeu d'esprit, et qu'au fond Leibniz était dans les sentiments de Bayle[1]. Fontenelle lui-même, dans son *Éloge de Leibniz*, loue excellemment les *Essais* comme ouvrage de l'esprit; mais il parle avec légèreté des intentions sérieuses du livre. En citant les expressions de saint Augustin, où ce Père de l'Église semble ne pas désespérer que quelque saint homme, éclairé par une grâce toute particulière, n'atteigne à l'explication des mystères, Leibniz avait ajouté : « Il est à espérer que M. Bayle se trouve maintenant environné de ces lumières qui nous manquent ici-bas,

[1] Le Clerc ne fut pas le seul à prétendre (*Bibliothèque ancienne et moderne*, t. XV) que la *Théodicée* était un jeu d'esprit : un M. Pfaff, théologien, était du même avis, et il avait osé l'écrire à Leibniz. Leibniz lui répondit avec une ironie manifeste que l'autre prit au sérieux : « Vous avez frappé au but, et je suis surpris que personne jusqu'à présent ne se soit aperçu que j'ai voulu me divertir. Les philosophes ne sont certainement pas toujours obligés de parler sérieusement. » Les inductions fondées sur cette lettre sont très-bien réfutées par le chevalier de Jaucourt dans la *Vie de Leibniz*, et aussi dans la préface de l'*Esprit de Leibniz*.

puisqu'il y a lieu de supposer qu'il n'a point manqué de bonne volonté. »

Candidus insueti miratur lumen Olympi.

Leibniz en est pour sa pensée. Fontenelle a tout l'air de trouver bien plaisante cette idée de mettre dans le ciel M. Bayle, qui était mort : « charité rare parmi les théologiens, à qui il est fort familier de damner leurs adversaires. » L'analyse du système, d'ailleurs incomplète, est sur ce même ton, et donnerait de la *Théodicée* une idée peu exacte, et surtout peu digne de la philosophie vraiment religieuse de l'immortel écrit; car il n'est pas possible d'admettre que Leibniz ait voulu se donner simplement le plaisir de prouver que le plus habile raisonneur de son temps raisonnait mal. L'homme qui pressait les protestants d'entreprendre des missions lointaines, pouvait assurément étendre son regard vers un but autrement élevé et moins personnel; et il est permis de croire sans duperie que Leibniz n'a pas voulu se moquer de nous quand il déclare qu'il a tâché de tout rapporter à l'édification, et qu'en donnant quelque chose à la curiosité, il a voulu égayer une matière dont le sérieux pouvait rebuter[1].

J'insiste sur ces intentions de Leibniz, parce qu'en de tels sujets les intentions sont bien à peu près tout ce qu'il y a de certain et d'efficace. Trouver un pareil génie à l'entrée du passage qui mène du raisonnement philosophique à l'incrédulité, et l'y

[1] Préface des *Essais de Théodicée*.

trouver armé et résolu pour la cause de Dieu, c'est de quoi arrêter et faire reculer sans combattre ceux dont la raison, difficile en preuves, est toujours trop tentée d'abandonner la foi aux objections philosophiques. Ils peuvent avoir la sagesse de se dire que leur intelligence n'a pas le droit d'accorder de l'importance à ses doutes, puisque celle d'un grand géomètre, loin de douter, fonde ses croyances sur la certitude. Si cette présomption ne leur suffit pas, s'ils veulent tâter la force des démonstrations de la *Théodicée*, peut-être ne leur paraîtront-elles pas assez persuasives. Les arguments que Leibniz oppose à Bayle et à tous les philosophes ou théologiens qui se sont jetés dans ces terribles questions de l'origine du mal, de la liberté de Dieu et de l'homme, labyrinthe où la curiosité de l'esprit humain s'est de tout temps égarée, ont rencontré des critiques et des contradicteurs; on a fait, en particulier, de fortes objections à son propre système de l'harmonie préétablie, qu'il appelle souvent à son aide, et qui n'est qu'une hypothèse. Ce n'est pas ici le lieu d'examiner cette controverse : remarquons seulement que, dans les discussions raisonnées sur les matières qui touchent à la foi, la force démonstrative est impuissante à persuader. On peut être vaincu sans être convaincu; on rend les armes, on ne rend pas son cœur : on le rendrait bien plus facilement à ces raisons où il entre quelque chose qui nous passe, et que Leibniz appelle si bien les *raisons inexplicables*. Lui-même encore l'a dit, écrivant à Mme de Brinon : « Il arrive souvent

que les meilleures preuves du monde ne touchent point, et que ce qui touche n'est pas proprement une preuve[1]. »

Que la *Théodicée* soit ou non inexpugnable dans ses retranchements scolastiques contre le scepticisme, elle est certainement un trésor de considérations, de pensées dignes de la science de Dieu ; c'est un livre où la théologie est pleine d'esprit et de vues sublimes qui ne paraissent que lumineuses, tant le génie de l'écrivain semble faire peu d'efforts pour s'élever. Après l'avoir lu, on se sent assuré qu'il n'est pas besoin (pour parler avec Leibniz) de renoncer à la raison pour écouter la foi. Mais est-ce tout ? est-ce assez ?

Si la piété ne tenait qu'à l'esprit, rien ne manquerait à la *Théodicée*. Leibniz va bien jusqu'à prouver à notre intelligence que Dieu existe, qu'il est juste, bon, et digne de tout notre amour ; et sans doute c'est là frayer à la sainteté le chemin de notre cœur, et ouvrir notre âme aux célestes vérités : mais il ne peut davantage. Si la lumière qu'il cherche et qu'il pense avoir trouvée peut lui suffire, elle n'a pas assez de chaleur pour produire l'élan et l'amour, c'est-à-dire la piété. « J'ai commencé bien jeune, dit-il, à méditer ; et je n'avais pas encore quinze ans quand je me promenais des journées entières dans un bois pour prendre parti entre Aristote et Démocrite. Depuis, j'ai changé et rechangé sur de nouvelles lumières, et ce n'est que depuis douze ans que je me trouve satisfait, et que

[1] Lettres à Th. Burnet, *Œuvres de Leibniz*, t. IV, p. 253.

je suis arrivé à des démonstrations sur des matières qui n'en paraissent point capables. » Ce ne sont pas là les aridités, les désespoirs d'une âme qui se cherche, ni la joie d'une âme qui se retrouve. Il n'y a rien là de ce qui fait les saint Augustin et les Pascal; et l'on ne s'étonne pas que l'auteur de la *Théodicée* ait cru avoir fait plus pour la religion que l'auteur des *Pensées* [1]. Leibniz est un heureux de la philoso-

[1] C'est dans une lettre à l'évêque Burnet que Leibniz découvre son opinion sur Pascal, dont il reconnaît hautement le grand génie; mais il ne lui accordait pas toutes les connaissances nécessaires, et que lui seul possède, pour établir certains points de la religion chrétienne. Le passage entier est curieux :

« A propos de cela, je vous raconterai une petite histoire de feu M. Pascal, que j'avais apprise de feu M. le duc de Roannez, qui avait été son ami particulier. Vous savez que M. Pascal (qui est mort trop tôt) s'était à la fin adonné à établir les vérités de la religion; et comme il passait avec raison pour un excellent géomètre, ses amis bien intentionnés pour la religion étaient bien aises de son dessein, parce qu'ils jugeaient que cela serait avantageux à la religion même, quand on verrait, par son exemple, que des esprits forts et solides peuvent être bons chrétiens en même temps. Ainsi, si les belles productions de M. Pascal dans les sciences les plus profondes devaient donner du poids aux pensées qu'il promettait sur la vérité du christianisme, j'oserais dire que ce que j'ai eu le bonheur de découvrir dans les mêmes sciences ne ferait point de tort à des méditations que j'ai encore sur la religion, d'autant que mes méditations sont le fruit d'une application bien plus grande et bien plus longue que celle que M. Pascal avait donnée à ces matières relevées de théologie; mais qu'il avait l'esprit plein de préjugés du parti de Rome, comme ses pensées posthumes le font connaître, et qu'il n'avait pas étudié l'histoire ni la jurisprudence avec autant de soin que j'ai fait; et cependant l'une et l'autre sont requises pour établir certaines vérités de la religion chrétienne, comme j'ai déjà dit. Il est vrai que son génie extraordinaire suppléait à tout, mais souvent l'application et l'information sont aussi nécessaires que le génie. » (*Œuvres de Leibniz*, t. IV, p. 247.)

phie; il a vécu considéré, honoré de hautes charges, entouré de toute la considération que peut assurer une supériorité reconnue; sa grande intelligence, toujours occupée, s'est suffi à elle-même par sa continuelle et glorieuse activité. Aussi n'a-t-il pas d'émotions qui demandent sympathie, pas d'ardeurs à communiquer. La *Théodicée* est le livre d'un sage; elle peut faire des sages : je ne sais si elle suffirait pour ramener des âmes détournées de la foi chrétienne.

Comme ouvrage de l'esprit, comme monument littéraire du temps où elle parut, la *Théodicée* est tout à fait à remarquer. Le fil qui lie toute l'argumentation est déroulé selon les règles de la logique d'Aristote, que Leibniz jugeait infaillible pour résister à l'erreur dans les questions compliquées. Mais si la dialectique montre çà et là ses angles et ses sécheresses, au total elle se dérobe sous une discussion agréable et familière, pleine de naturel, nourrie d'anecdotes toutes curieuses et expressives, de détails instructifs sur l'histoire de la philosophie moderne et les écrivains du temps, toujours jugés avec équité, et même avec indulgence; riche enfin de traits spirituels, comme il en jaillit dans la vivacité d'un entretien sans apprêts. Cette familiarité est plus véritablement simple que celle de Fontenelle, elle est de meilleur goût que celle de Bayle; mais elle tient des deux, et certainement Leibniz est le premier, l'excellent disciple, en bien des points supérieur à ses maîtres, de cette école nouvelle qui alors tendait à populariser, à force

de clarté et d'intérêt, l'exposition des vérités scientifiques, et dont Bayle et Fontenelle sont les créateurs et les premiers modèles. Il a, comme tous les deux, des comparaisons vives et tirées des choses, des traits de lecture, des raisonnements saisissants et non dépourvus d'une certaine malice, des anecdotes piquantes, des définitions dont la netteté et l'élégance familière n'ont pas été surpassées. Quand il n'y aurait à prendre dans la *Théodicée* que les traits par lesquels une foule de systèmes, de vues et d'écrits, de théologiens et de philosophes sont peints et caractérisés, cela seul suffirait pour en faire un admirable exposé d'histoire des idées philosophiques, et le premier modèle de ce genre élevé si haut de nos jours par un grand talent.

Le style de Leibniz est lumineux, uni et très-naturel, très-simple encore, mais non sans mouvement et sans couleur, même dans son langage quelquefois incorrect : rarement on aperçoit l'étranger ; on ne le sent pas. Jamais, en un mot, les qualités du génie germanique ne s'étaient et ne se sont fondues à ce point avec celles du génie français. Peut-être la part des dernières est-elle la plus forte, elle domine très-certainement dans l'écrivain ; chez le penseur religieux, le fond appartient à l'Allemagne protestante, quoi qu'on en ait pu dire.

La *Théodicée* n'est pas le seul ouvrage de Leibniz qui permette de ranger l'illustre philosophe parmi les bons écrivains français du XVIIe siècle. On peut y joindre les lettres à Pellisson et les nouveaux

Essais d'entendement humain, œuvre trop exclusivement métaphysique pour que j'aie à m'en occuper[1]. La *Théodicée* est si connue, que, pour terminer, nous chercherons ailleurs une réflexion qui présente à

[1] Nous ne parlons pas des vers français, où il était malheureux, tandis qu'en sa qualité de géomètre il était au contraire fort habile en versification latine. On ne devine point la prose de la *Théodicée* dans ces vers d'un *apologue* destiné à montrer que rien ne doit coûter lorsqu'il s'agit du salut :

Jadis fut un pays qui n'avait point d'égal,
Renfermé par la mer, la Meuse et le Vahal,
Cultivé par les soins d'un peuple originaire
Qui de sa liberté faisait sa grande affaire, etc.

Cet apologue est du genre grave. Ceci est plus mondain, quoiqu'il s'agisse encore de la philosophie, à propos d'un livre *de Philosophia et amore*, dédié à la baronne de Kleinbourg :

L'amour et la philosophie
Étaient en grande brouillerie,
Car le philosophe distrait
N'était pas des dames le fait.

Pour remettre la paix entre les deux puissances, on a recours à une adroite médiatrice, appuyée d'un habile médiateur : la médiatrice, c'est la beauté.

Son compagnon, à ce qu'on dit,
S'appelait monseigneur l'Esprit.
Il fallait une conférence
Pour mettre l'affaire en balance.
On amena chez la Kleinbour
La *Philosophie* et l'*Amour*.
Esprit, Beauté s'y rencontrèrent,
Et la paix ensemble signèrent.
Les articles qu'on a signés
Sont chez la Kleinbour observés :
Chez elle on voit de compagnie
La *Beauté*, la *Philosophie ;*
Et l'Esprit s'y trouve toujours,
Et quelquefois encor l'*Amour*.

OEuvres de Leibniz, t. V, p. 626.

la fois de Leibniz le penseur et l'écrivain en leur sphère la plus élevée :

« Il n'y a rien qui soit absolument en notre pouvoir. Mais il n'y a rien qui le soit plus que nos propres pensées ; et c'est pour cela même que nous en devons rendre compte plus que de toute autre chose. C'est un *paradoxe* auprès des hommes qui ont coutume de dire *qu'on n'est point responsable des pensées ;* mais cela ne se doit entendre que devant eux. Et néanmoins les juges mêmes ne punissent que les pensées dans les actions. Nous sommes faits pour penser. Il n'est point nécessaire de vivre, mais il est nécessaire de penser, et nos pensées nous suivront au delà de la mort. Il est vrai que nous penserons éternellement, mais il n'est pas moins vrai *que nos pensées futures sont une conséquence des pensées présentes.* Cette considération nous doit porter à rectifier et à perfectionner nos pensées présentes autant qu'il est possible ; non pas qu'il faille négliger d'agir ; au contraire, on ne pense jamais mieux que lorsqu'on pense à ce qu'on fait. Cependant il y a certaines grandes et importantes pensées à régler, qui se répandent sur toutes nos actions. On n'y saurait penser avec trop d'attention, et c'est ce qu'on appelle la *véritable philosophie.* Il faut avouer que les hommes ont fait des progrès considérables depuis peu ; mais il me semble qu'on s'est arrêté en beau chemin, quoiqu'il y ait assez d'ouvertures pour aller plus loin. Les anciens et les modernes surtout de notre siècle ont fait plusieurs réflexions grandes et belles ; mais hors ce qu'Aristote avait mis en système, elles n'avaient pas assez d'enchaînement. Un excellent homme de ce siècle, Descartes, en a fait une nouvelle liaison avec ce qu'il y a ajouté du sien ; mais une ambition démesurée de se faire chef de secte l'a porté à fermer cette chaîne, et à faire une manière de clôture qui est cause que ses sectateurs ne font presque que tourner

sur une même circonférence. Et on peut juger que cette haie n'a pu se faire qu'aux dépens de la vérité [1]. »

En quittant la Prusse, c'est vers la Grande-Bretagne que nos pas doivent enfin se tourner; mais avant d'entreprendre cette excursion, qui sera la dernière, il convient de jeter un coup d'œil sur les autres pays du nord.

La Suède, si française par sa politique et ses alliances naturelles, malgré la résidence habituelle d'adroits ambassadeurs et d'habiles agents entretenus à Stockholm par la France, n'offre rien qui tienne de près à notre sujet, que la courte apparition de Descartes à la cour de Christine, et le personnage même de cette reine lettrée, qui, venue à Paris, honora deux fois de sa visite l'Académie occupée alors de son Dictionnaire. Mais aucun écrivain réfugié de ce royaume, aucun auteur suédois n'a fourni à la littérature française du XVIIe siècle le moindre tribut. Des émigrés s'y retirèrent bien après la révocation, mais parmi eux il n'y avait pas de gens de lettres. C'est le Danemark qui recueillit le seul écrivain dont il y ait lieu de nous occuper. Ce pays n'avait point encore reçu les institutions qui, au XVIIIe siècle, le mirent au nombre des plus cultivés de l'Europe du nord. Cependant, depuis le XVe siècle, il possédait une université. Les papes la lui avaient longtemps refusée; à la fin, Christian Ier, dans un voyage qu'il fit à Rome, témoigna tant de docilité et de respect, qu'on

[1] *Otium hanoveranum.* Leipsick, 1722, p. 219.

lui accorda la permission de faire enseigner dans ses États les sciences et, en particulier, la théologie[1]; mais l'influence de cette université ne date que du XVIe siècle, époque où Christian III la réforma et l'enrichit. C'était, au XVIIe, une cour intéressante que celle de Copenhague, plus grave cependant que brillante, et où les petits vers français, qui étaient assez goûtés à Stockholm, ne trouvaient pas faveur. Chevreau, qui y séjourna quelque temps, tout en se louant fort de la famille royale, « la plus belle qui soit en Europe, » déclarait que le septentrion n'est pas le pays des vers. « Si chaque étoile a son influence, disait-il agréablement, l'étoile du nord, qui est celle des matelots, ne doit pas être celle des poëtes. » Chevreau, qui n'était qu'un causeur spirituel et se croyait poëte, n'était pas obligé d'en savoir plus que son siècle sur la vieille poésie scandinave, et la moderne littérature danoise ne donna un démenti à cet horoscope que cent ans plus tard.

Les malheurs des protestants de France excitèrent une vive sympathie à Copenhague, et la reine fit offrir l'hospitalité et des appuis honorables à plus d'un réfugié. Elle demanda du Bosc pour l'église française qu'elle venait de fonder; mais du Bosc était déjà fixé en Hollande. Elle fut plus heureuse avec La Placette. Lors de la grande dispersion de 1685, ce sage moraliste, qu'on a surnommé le Nicole des protestants, était pasteur depuis vingt-cinq ans dans le Béarn, sa

[1] Mallet, *Note des voyages de Coxe en Pologne*, etc., t. IV, p. 98.

patrie[1], et l'un des plus respectables ministres des églises de France. Il accepta l'invitation royale, et passa vingt-cinq autres années dans la capitale du Danemark. Alors, fatigué de travaux, il vint se reposer auprès de la colonie française de Hollande, à Utrecht, où il mourut en 1718, à quatre-vingts ans.

Les nombreux ouvrages de La Placette datent tous de son exil. Quelques-uns sont dogmatiques, d'autres se rattachent aux controverses du temps[2]; le très-grand nombre, sous la forme de petits traités de morale, ne sont autre chose que des sermons dépouillés du style oratoire, et disposés en dissertations.

C'était un esprit et un caractère supérieur que La Placette : sa conduite entière, pleine de modération, répondait chez lui du moraliste, plus heureux en cela que Nicole, enveloppé, peut-être à son corps défendant, dans les subtilités, les faiblesses et les imprudences qui acheminaient le jansénisme vers sa décadence.

Moraliste chrétien comme l'écrivain de Port-Royal, notre réfugié descend dans les profondeurs de l'homme

[1] Jean La Placette était né en 1639, à Pontac, en Béarn, où son père était ministre.

[2] Parmi ces derniers, on remarque un traité *du Pyrrhonisme de l'Église romaine* (*De insanabili romanæ Ecclesiæ scepticismo*, 1696), traduit en français par Nicolas Chanlaire, Amsterdam, 1721. En deux mots, la prétention de l'auteur est de montrer que la foi de l'Église romaine est un doute et un pyrrhonisme perpétuel ; que, selon les hypothèses de cette Église, il n'y a rien, pas même les vérités révélées, qu'on puisse croire d'une foi certaine et assurée. Ce n'est pas le seul livre où les théologiens protestants aient soutenu au XVII[e] siècle la même thèse ; mais de bons juges font un cas particulier de l'ouvrage de La Placette.

pour les éclairer du flambeau de la foi chrétienne; comme lui encore, il se propose de diriger par la religion les mouvements de la volonté humaine. Au surplus, il ne cherche point à dissimuler une analogie de but et de moyens, qu'il lui eût été facile de dissimuler au gros du troupeau protestant peu attiré vers Nicole, qui était, après Arnauld, un des plus vifs controversistes que le jansénisme eût lancés contre les réformés français. A chaque nouvel *Essai* il déclara d'abord, qu'il entendait entreprendre pour ses coreligionnaires, ce que Nicole avait fait pour les siens; et nul ne professait une admiration plus haute pour le moraliste catholique. Quelle nécessité venait donc lui persuader de recommencer une œuvre toute faite déjà, et exécutée avec une supériorité si ouvertement reconnue? La Placette n'a point fait mystère de ses motifs, et il me semble qu'ils expriment bien le caractère de l'homme et de ses livres, en même temps que l'esprit de la religion réformée en cette matière.

« J'avoue, dit-il des *Essais* de Nicole, que c'est un ouvrage excellent, et qu'il y a beaucoup de profit à faire dans sa lecture. Mais je ne crois pas qu'il doive nous empêcher de travailler de notre côté sur la morale chrétienne. Premièrement, cette morale est d'une si vaste étendue, que ni l'ouvrage dont je parle, ni beaucoup d'ouvrages semblables, ne la sauraient épuiser. C'est une source d'instructions qui ne tarit point. D'ailleurs, celles de cet auteur, roulant d'ordinaire sur les hypothèses de la religion qu'il professe, sont souvent inutiles et toujours suspectes aux protestants, qui craignent, en les lisant, de prendre des erreurs dangereuses pour des vérités salutaires. Outre cela, l'auteur

vole d'ordinaire si haut, qu'il y a bien des lecteurs qui ont de la peine à le suivre. Il débite même quelques maximes outrées, qui font douter de la vérité de celles qui sont plus solides. Ainsi, ce livre, quelque achevé qu'il paraisse, n'empêche pas qu'on ne peut en faire un autre, sinon pas plus beau ou mieux écrit, ce qui est difficile, au moins plus utile pour des protestants, plus conforme à leurs hypothèses, plus proportionné à la portée de toutes sortes de lecteurs, et plus propre, en un mot, à faire connaître les obligations du christianisme et leur véritable étendue [1]. »

Ce langage n'est point celui d'une présomptueuse assurance qui se pare de modestie. Lorsque Nicole se rencontre avec l'hypothèse protestante, La Placette renvoie souvent à lui; c'est ce qu'il a fait, par exemple, dans le *Traité de l'orgueil*, où, au lieu de traiter le point capital de la faiblesse humaine, il adresse ses lecteurs à cette partie des *Essais de morale*.

A part l'analogie du but, les deux écrivains moralistes se ressemblent si peu, qu'en surnommant La Placette le Nicole protestant, on a exprimé des différences plutôt qu'une analogie nécessaire. Les circonstances dans lesquelles l'un et l'autre écrivaient, étaient d'ailleurs si diverses, qu'en méditant ils ont pensé naturellement à des besoins et à des lecteurs fort dissemblables. Qu'on se rappelle au milieu de quelle élite d'esprits et de caractères Nicole avait vécu : si restreint qu'elle fût, c'était encore le grand monde; et quel monde? une société où rien ne se pensait et ne se disait qui fût commun; où les idées, dans leur reli-

[1] Préface des *Essais de morale*.

gieuse gravité, n'étaient point dispensées de se produire dans un langage élégant, agréable pour le moins, où la finesse d'observation se cueillait et s'aiguisait, où le trait sortait, affilé et délicat, de bouches spirituelles, quelquefois éloquentes. A Port-Royal, le renoncement et la pénitence s'alarmaient bien des grâces et des vanités de la chaire; mais il y avait plus d'indulgence pour l'esprit, et l'on saisissait innocemment toute pieuse occasion de l'exercer.

Au lieu de cette société qu'avait traversée Pascal, que le génie de Saint-Cyran avait illuminée de son ardeur, qu'on se représente, loin de la France, à Copenhague, un petit peuple de réfugiés, gens pour la plupart attachés à leur religion, mais tout occupés de rebâtir leurs maisons sur la terre étrangère. Cette religion, qui leur coûte de si terribles infortunes, leur est chère, mais haïr des ennemis leur est peut-être une des grandes douceurs de l'exil; la controverse est le plus habituel aliment de leur esprit, avec le bruit des querelles théologiques qui s'agitent parmi les églises. Nicole, en écrivant, sait bien pour qui il compose : Mme de Sévigné le lira. La Placette au contraire ne voit que le peuple de son église; ses juges sont des théologiens, ses confrères. De la doctrine pour ceux-ci, de l'édification pour les autres, c'est assez; les grâces, même sévères n'auront pas de sacrifices ni d'autels chez ce pasteur moraliste, dont toute l'ambition se réduit à être utile. La méthode essentiellement didactique de ses traités fait aussi que l'observation morale ne s'y présente jamais avec le caractère et le charme de la

finesse. L'analyse y semble synthèse. Nicole a l'air de chercher avec vous : « ce qui s'appelle chercher dans le fond du cœur avec une lanterne, c'est ce qu'il fait, » dit Mme de Sévigné. La Placette ne vous fait pas voyager avec lui, et vous n'avez guère le plaisir, si friand aux esprits fins, de cueillir sur place : mais on n'expose pas avec plus de netteté ; la morale chrétienne est, dans ses livres, la mieux classifiée des sciences. Que l'on compare la manière dont Nicole et La Placette définissent l'orgueil, et l'on reconnaîtra, par la différence de leur méthode dans des matières toutes semblables, combien, après tout, sont des esprits différents, le moraliste protestant et le catholique.

L'orgueil de Nicole est « une enflure de cœur par laquelle l'homme s'étend et se grossit en quelque sorte en lui-même, et rehausse son idée par celle de force, de grandeur et d'excellence. » Ainsi commence le traité de la *Faiblesse des hommes ;* et, après que Nicole a montré que c'est bien là le fond de tous les orgueils, orgueil du riche, orgueil des grands, orgueil qui naît des qualités spirituelles, il s'occupe de piquer cette enflure pour en faire sortir le vent qui la cause, et alors se déroule cette admirable et profonde contemplation de la faiblesse humaine, souvent empruntée au texte même de Pascal. La Placette débute autrement : point d'image, une définition abstraite ; l'orgueil n'est proprement autre chose qu'une idée excessivement avantageuse qu'on a de soi-même. « On se croit plus grand, plus puissant, plus sage, plus éclairé. plus vertueux, plus

parfait qu'on est[1]. » Voilà une définition passablement banale, qui n'éclaire pas beaucoup jusqu'ici cette profonde caverne de notre cœur. Mais le moraliste y saisit des fils qu'il déroule, et qui lui permettent de descendre plus profond et de s'étendre plus loin qu'on ne s'y attendait d'abord.

« Ainsi, continue-t-il, l'orgueil dans son origine est une erreur..., erreur volontaire, en conséquence coupable, erreur grossière, erreur enfin qui ne s'arrête pas à l'esprit, mais qui descend dans le cœur, qui y cause mille mouvements criminels, et qui devient même le principe d'une infinité d'actions injustes et détestables. Ainsi, on ne saurait avoir une idée exacte et complète de ce péché, si on ne ramasse toutes ces choses, et si, à cette erreur qui est le principe de la plupart, on ne joint les mouvements du cœur, et des actions qui l'accompagnent ordinairement. » Suit l'énumération de toutes les formes sous lesquelles apparaît l'orgueil, suivant le mouvement de cœur qui domine, présomption, ambition, faste, vanité, fierté, arrogance, envie, « tous rameaux issus de la même racine. » La description de ces conséquences essentielles de l'orgueil est très-exacte dans sa simplicité. Voici comment il déduit la vanité de l'orgueil :

« L'estime, l'honneur, les louanges, le respect avec toutes les démonstrations extérieures de ce sentiment,

[1] Cela dit, il approuve l'image de l'*enflure*, et la détaille ; mais elle n'est pas sur son chemin, il la mentionne par respect.

l'admiration même, sont les récompenses naturelles et légitimes du mérite, surtout lorsque c'est un mérite distingué et parvenu à un degré éminent. Cela étant, il ne faut pas s'étonner si l'orgueil persuadant qu'on a un tel mérite, il fait croire qu'on a droit à toutes ces choses qui en sont le prix, s'il les fait rechercher, et donne de l'empressement pour les obtenir. Il serait difficile qu'il en fût autrement, et que cet effet ne vînt pas d'une telle cause. Aussi, le voit-on ordinairement, c'est là aussi cet effet ou cette partie de l'orgueil qu'on appelle plus proprement *vanité*. »

Remontant ensuite aux sources de la vérité, notre moraliste arrive au mystérieux labyrinthe que Nicole a illuminé; il en dresse la carte, et raisonne sur le pays en esprit moins curieux que pressé d'appliquer utilement cette connaissance, car des applications viennent à chaque fois éclairer la doctrine; mais on ne rencontre jamais de ces traits de burin ni de ces métaphores que la plume de Nicole sait trouver au milieu de ses phrases à la Port-Royal, lentement déroulées.

Ainsi pas de poésie, pas d'éloquence, pas de vive chaleur; mais aussi point de froideur, ni de sécheresse; de la lumière et du mouvement dans les idées; surtout la constante présence d'une âme sage et chrétienne avec simplicité. Par le fait, si La Placette ne rencontrait guère l'éloquence ni la poésie comme Nicole quelquefois et Pascal toujours, ce n'est pas qu'il fût naturellement dépourvu des facultés qui répondent à ces dons. Son style tout uni et correct n'est ni roide ni gauche; il a plus de lumière qu'il n'en faut pour être très-clair, et sa limpide unité n'est pas dépour-

vue d'agrément. Non-seulement il avait de la littérature, comme le prouve un excellent petit traité de prédication publié longtemps après sa mort[1], mais il était sensible aux beautés de pensée et de style.

A cet égard, il en restait à ses souvenirs de jeunesse ; il cite Godeau et Brébeuf, ne dit rien de Racine et de Boileau, qui auraient pu lui fournir des exemples de pensées religieuses et morales parées de « ce quelque chose qui surprend agréablement l'auditeur. » Enfin il ne parle de La Bruyère que pour marquer que cet écrivain a mis depuis quelque temps à la mode la vivacité du style, mais ce qu'il loue de ses héros, ce sont des traits louables en effet, par exemple de Brébeuf, l'imitation des beaux vers de Lucain sur l'invention de l'écriture[2]:

C'est de lui que nous vient cet art ingénieux
De peindre la parole et de parler aux yeux,
Et, par les traits divers de figures tracées
Donner de la couleur et du corps aux pensées.

Il aime aussi beaucoup ce quatrain de Godeau, et il dit pourquoi :

La vie est proche de la mort,
Lorsqu'on l'en croit plus éloignée :
C'est une toile d'araignée
Qui se file avec peine et se rompt sans effort.

« Je fus charmé, dit La Placette, de ces quatre vers, la

[1] *Difficultés de la manière de prêcher*, 1663.

[2] Phœnices primi, famæ si creditur, ausi
Mansuram vocem rudibus signare figuris.

première fois que je les lus, et je le suis encore toutes les fois qu'ils me viennent dans l'esprit. Mais qu'est-ce qui fait la beauté de cette pensée? L'expression en est belle, noble et naturelle; mais à ces égards mêmes elle n'a rien d'extraordinaire. Qu'est-ce donc qui y plaît le plus? C'est, à mon sens, la douceur qu'on y remarque, c'est l'exactitude de la vérité, c'est la justesse de l'image, c'est son utilité qui la rend si digne d'être méditée, c'est enfin qu'elle a quelque chose de touchant qui se fait sentir et qu'on sent même avec plaisir, en sorte qu'on est bien aise d'y faire attention. »

Tout cela est assurément d'un homme de sens et d'un homme de goût; mais rien n'encourageait le judicieux écrivain à parer son style et ses écrits de ces beautés qu'il sentait si bien.

CHAPITRE III.

La Grande-Bretagne. — Saint-Évremond. — Son exil. — Son premier séjour à Londres. — Ses amis. — Réflexions sur l'histoire romaine. — Saint-Évremond passe en Hollande. — Ses lettres.

Avant la restauration des Stuarts, je ne découvre sur le sol hospitalier de la Grande-Bretagne aucun écrivain français de quelque mérite que l'exil y ait jeté; on n'y compte que quelques savants dans les universités, des ministres, des théologiens appelés par les églises françaises de la protestante Angleterre. D'autre part, aucune plume anglaise n'a encore produit une œuvre dont la littérature française puisse se faire honneur. Mais, dans la seconde moitié du siècle, la scène change; l'année 1662 voit arriver à Londres Saint-Évremond, et ce comte de Grammont qui a fourni à Antoine Hamilton, l'historien de sa vie, l'occasion de prendre place parmi les écrivains les plus spirituellement français du siècle de Louis XIV; Saint-Évremond et Hamilton, destinées littéraires bien singulières à rapprocher! Tous deux exilés, ils ont en quelque sorte changé entre eux de patrie, et cet échange a eu un résultat inverse pour la durée de leur nom et le rang qu'ils occupent dans la littérature du grand siècle. Ce que le Français y a perdu, l'Écossais l'a gagné. Si personne ne conteste au talent

d'Hamilton la réunion exquise de toutes les grâces et les qualités les plus aimables de la langue française, en revanche les écrits de Saint-Évremond ont été longtemps relégués, pour ainsi dire, parmi les rebuts des monuments littéraires du règne de Louis XIV, tant les qualités solides que l'exil avait ajoutées à son génie railleur et malin avaient peu servi à prolonger sa gloire. Le temps, qui vieillit plus de renommées littéraires qu'il n'a coutume d'en rajeunir, a respecté celle d'Hamilton : il semble vouloir ramener aujourd'hui, sur celle de l'ami de Ninon de Lenclos, quelque chose de son ancien éclat; et l'on aimera peut-être à trouver ici un examen un peu étendu de ses titres littéraires, trop perdus dans le recueil indigeste de ses œuvres.

En nous occupant de ces deux écrivains, en essayant de rendre à l'exil la part d'honneur qui lui revient dans les productions du penseur français et dans les œuvres charmantes du conteur écossais, chemin faisant je donnerai place aux écrivains et aux faits qui appartiennent naturellement à cette dernière partie de mon sujet.

En 1662 donc, deux ans après le rétablissement des Stuarts sur le trône d'Angleterre, Saint-Évremond, maréchal de camp des armées de son roi Louis XIV, et l'un des hommes les plus distingués de la cour la plus spirituelle de l'Europe, débarquait à Londres, et venait attendre, à la cour de Charles II, que la colère apaisée de son jeune roi lui permît de retourner en France. Ce n'était plus alors un jeune et fringant

seigneur : il avait cinquante ans ; mais, engagé comme il l'était dans le monde, il ne laissait pas derrière lui, sans un vif regret des jours qu'il allait perdre loin de Paris, et ces femmes aimables et ces grands seigneurs dont la conversation et le commerce formaient, avec la bonne chère, ses plaisirs d'affection. Si, en mettant le pied en Angleterre, il avait pu prévoir qu'il y mourrait à quatre-vingt-onze ans sans avoir revu la France, sa philosophie n'y eût pas tenu, il aurait été au désespoir ; ne pouvant deviner que lorsque après trente ans d'exil, on lui rouvrirait sa patrie, il refuserait cette grâce tardive et reconnaîtrait l'hospitalité de l'Angleterre en lui confiant le repos de ses dernières années, et ses restes consacrés aux honneurs de Westminster. Cela même n'eût pas été une consolation à le toucher, car il n'était avide d'aucun genre de gloire, et il maudissait de bon cœur sa plume, cause de sa disgrâce.

Charles de Saint-Denis, sieur de Saint-Évremond, né en 1613, n'était que le second de plusieurs fils. Dans la famille, on appelait l'aîné l'*Honnête homme ;* Saint-Évremond avait été surnommé l'*Esprit*. Après avoir fait quelque temps son droit, le jeune gentilhomme entra dans l'armée à peu près en même temps que le grand Condé, dont il fut le lieutenant et bientôt le secrétaire. Grands railleurs tous deux, jeu où le duc n'était pas trop sûr, ils se convinrent à merveille jusqu'à ce que le favori, ayant eu le malheur de s'attaquer au prince, perdit d'un coup sa faveur et sa place. Mais comme pendant la

Fronde il demeura fidèle au parti de la cour, où il comptait des amis, tels que le maréchal de Créquy, Clérembault et Turenne, on se souvint qu'il avait fait bonne figure au siége d'Arras, à Rocroy, qu'à la bataille de Nordlinde une blessure dangereuse avait failli l'emporter; et le roi le nomma maréchal de camp en ses armées. Mazarin ne récompensait pas seulement la brave épée du gentilhomme, mais aussi la plume qui avait raconté d'une manière si plaisante, et si assommante pour les frondeurs, la *Retraite de M. de Longueville dans son gouvernement de Normandie*, pamphlet politique digne de son modèle, la *satire Ménippée*. La vanité qui perdit la Fronde y est saisie sur le vif.

Un tel écrit n'était pas d'un factieux: cela n'empêcha pas Mazarin, qui avait ri de bon cœur aux dépens de M. de Longueville, d'envoyer peu après à la Bastille le nouveau maréchal de camp, soupçonné d'avoir donné quelque mauvais conseil au duc de Candale. Au sortir de là, sa mauvaise étoile lui laissa du répit pour quelques années : le railleur devenait prudent. C'est dans une des campagnes de Flandre que, dînant chez le maréchal d'Hocquincourt, il assista à cette fameuse conversation du maréchal avec le P. Canaye, dont il a fait le récit. Les grandes disputes des jésuites et des jansénistes sur la grâce arrivaient déjà à leur première fureur : c'était près de deux ans avant les *Provinciales*. Le P. Canaye, bon jésuite, sous lequel Saint-Évremond avait fait sa rhétorique, et qui alors dirigeait l'hôpital de l'armée

royale, met sur le tapis le sujet de la soumission d'esprit, agréable à son ordre; le maréchal prend feu, et raconte militairement, en faisant terriblement peur au bon père, comment un jésuite l'a rendu janséniste; comment de là un petit janséniste d'abbé, l'abbé de Rancé, l'a fait retourner à confesse aux jésuites; comment ensuite un diable de philosophe lui ayant embrouillé la cervelle, il ne croyait plus rien; et comment, depuis ce temps-là, il se ferait crucifier pour la religion.

Saint-Évremond voulait-il se moquer des jansénistes, du maréchal, ou des jésuites? de la dispute, ou de la foi? Ce sera, si l'on veut, affaire d'esprit fort, raillerie d'incrédule spirituel : ce qu'il y a de certain à dire de ce dialogue, c'est que c'est le chef-d'œuvre de Saint-Évremond, et un chef-d'œuvre dans ce genre de satire qui n'a point de semblable en dehors de la littérature française.

Saint-Évremond s'était moqué de la politique des bons pères; il osa juger celle de Mazarin. Ayant accompagné le cardinal à la conférence où se conclut la fameuse paix des Pyrénées entre Louis de Haro et le ministre d'Anne d'Autriche, il fut de ceux qu'étonna cette fameuse négociation, d'où sortirent en définitive la paix et la force du royaume. Les conditions acceptées lui parurent suspectes et très-favorables à la fortune de M. le cardinal, fort humiliantes pour la France; et il s'expliqua sur cette paix prudente dans une lettre adressée au maréchal de Créquy, lequel voulant impatiemment la continuation de la guerre,

l'avait chargé de découvrir, s'il se pouvait, la secrète pensée des négociateurs.

Cette lettre est un éloge ironique de la rare prudence et de la belle charité de M. le cardinal. Ici, la mauvaise humeur du maréchal de camp, et le ressentiment des mois qu'il avait passés à la Bastille, l'empêchèrent de reconnaître ce qu'il y avait de sage et habile politique dans le traité des Pyrénées. La supériorité du coup d'œil appartient au ministre; car Louis XIV, reprenant ensuite les avantages délaissés par le ministre de sa minorité, a prouvé que les conquêtes ne sont pas si naturellement le moyen de conserver ce que l'on possède. Dans la suite, Saint-Évremond soutint toujours qu'il avait senti et parlé en bon Français, en critiquant la modération pusillanime du ministre. Après tout, la pensée en était innocente, mais la hardiesse du langage ne pouvait l'être aux yeux du gouvernement. Le maréchal de Créquy l'oublia trop lorsqu'il confia cette pièce dangereuse à Mme du Plessis-Bellièvre. Après l'arrestation de Fouquet, la lettre fut trouvée dans les papiers de cette dame; et la colère du roi, en découvrant l'audacieuse critique, menaça Saint-Évremond d'un terrible orage. Il paya pour le maréchal de Créquy, lequel, arrêté en même temps que Fouquet, en fut quitte, dit Saint-Simon, pour « un court exil, que le besoin qu'on eut de lui pour commander une armée raccourcit encore, tout en lui valant le bâton de maréchal de France. » Ordre fut donné sur-le-champ d'arrêter l'audacieux censeur. Averti à propos, il put

se cacher en Normandie, et de là gagner enfin la Hollande, laissant au temps et à ses amis le soin d'arranger son affaire. Saint-Évremond croyait ne se condamner qu'à un court exil : il dura toute sa vie. Ce brillant règne de Louis XIV, qu'il eut à peine le temps de voir naître, puisque sa disgrâce, avec celle de Fouquet, fut un des premiers actes qui faisaient sentir la main royale du jeune maître, résolu à ne souffrir de ses serviteurs ni volonté, ni contrôle ; ces longues années, remplies de victoires et de fêtes, de grandes entreprises et d'illustres revers, Saint-Évremond les passa loin de la France.

A Londres, où il arriva (nous l'avons déjà dit) au commencement de 1662, il ne se trouvait pas tout à fait en terre inconnue. Il avait fait partie de l'ambassade envoyée pour complimenter Charles II sur son avénement, et alors il avait passé six mois à la cour restaurée des Stuarts.

Ainsi, même au premier moment, les amis ne lui manquèrent pas ; cependant, assiégé par les noires pensées qui surviennent dans l'exil, il ne voulut point d'abord se laisser consoler par les agréments d'une société qui copiait mais ne lui rendait pas les grâces qu'il regrettait ; et, pour tenir tête honorablement à la tristesse, il essaya de la méditation et du travail. Il y a, dans le choix des sujets sur lesquels il s'essaya à écrire ses réflexions, quelque chose de grave qui convenait bien à sa situation. Un jour, c'étaient ses idées sur les sciences auxquelles peut s'appliquer un honnête homme ; d'autres fois, un jugement sur César

et Alexandre, un parallèle de Sénèque, Plutarque et Pétrone. Il se mit aussi à philosopher sur l'histoire romaine, et mena son dessein jusqu'à Tibère : malheureusement pour nous, la partie de cet ouvrage qui devait être la plus intéressante, puisqu'elle embrassait toutes les dernières convulsions de la république, se perdit pendant la peste de Londres, et Saint-Évremond, qui n'était pas homme à se désoler de pareils accidents, ne voulut jamais se donner la peine de rappeler ses souvenirs pour réparer cette perte. Telles qu'elles nous sont restées, les *Réflexions sur les divers génies du peuple romain dans les divers temps de la république*[1] se peuvent encore relire avec intérêt, après tout ce que la philosophie appliquée à l'histoire a produit d'écrits sur ces sujets. A vrai dire, il ne s'agit point ici, comme dans les *Considérations* de Montesquieu ou dans l'ouvrage de Sismondi, d'une étude savante et d'une recherche approfondie des causes qui ont présidé au développement de ce grand empire de Rome, et de celles qui ont occasionné sa chute. Saint-Évremond, sans songer à reviser les historiens, a pris leurs récits tels qu'ils les donnent, et les a jugés simplement d'après ses connaissances militaires et son expérience des affaires; de même qu'en expliquant les actions des personnages historiques, il a cherché à se faire une idée des hommes bien plus que des Romains. Saint-Évremond a suivi tout à fait l'esprit du XVII[e] siècle, qui, semblable en cela à celui de l'antiquité, recher-

[1] La vraie date de l'ouvrage est 1663.

chait le côté humain en toutes choses, et le saisissait d'autant plus fortement que sa curiosité ne s'arrêtait point aux entourages, aux reflets des temps et du costume. Pour cet esprit, ce qu'il y a de plus pittoresque chez un peuple, les mœurs locales, les coutumes, les usages, tout cela ne fait que recouvrir un fond moral et humain, de la même façon qu'en architecture les ornements les plus capricieux répondent cependant à des proportions, et sont distribués, sur les lignes de l'édifice : or, c'est ce fond justement qui l'intéresse. Au XVIIe siècle, à la vue des ruines d'un monument ancien, personne, comme nous faisons aujourd'hui, ne se fût perdu en admiration sur un fragment de rosace, sur le style d'un débris d'ogive : les proportions restantes, le dessein général de l'architecte auraient seuls intéressé l'observateur. C'est ce qui arrive à Saint-Évremond : placé devant les événements et les hommes de l'histoire romaine, il s'attache à les reconnaître, il en démêle les ressorts et en cherche le secret dans les passions et les intérêts, aussi bien que dans les caractères des hommes et dans les caractères des peuples, lesquels se forment de même manière. Ainsi est traitée l'histoire dans *Cinna*, et le chapitre consacré à Auguste dans les *Réflexions* est en quelque sorte la paraphrase du chef-d'œuvre de Corneille. Seulement notre Saint-Évremond est bien éloigné de la naïveté magnanime du poëte et moins prompt que lui à faire des héros ; il croit plus volontiers aux suggestions de l'égoïsme qu'aux inspirations héroïques ; mais, de même qu'en La Rochefou

cauld, le sceptique n'a pas en lui tué le chevalier, et le culte de l'honneur, à défaut de la religion, le soutient à une certaine hauteur. Il en résulte que dans ses jugements historiques, selon qu'il prend les choses par un principe ou par un autre de sa morale, il pense avec élévation ou en froid calculateur de l'utilité personnelle. Tantôt il parle avec une défiance invétérée de la solidité et de la sincérité des vertus célèbres, tantôt il montre une estime hautement avouée de la grandeur d'âme et de la beauté de l'esprit, et toujours une préférence marquée pour la modération et le bon sens; enfin l'indépendance de son jugement qui ne se laisse offusquer par aucune opinion reçue, et frise même quelquefois le goût du paradoxe. Saint-Évremond n'était pas encore tout à fait à son aise dans ce genre de composition sérieuse, et il se croyait obligé de faire des frais de bel esprit. Assurément il n'était pas homme à mettre en madrigaux l'histoire romaine, et pourtant il y a du madrigal dans le style des *Réflexions*, et dans le tour de phrase uniformément façonné en antithèse, quelque chose de précieux, ce qui est au reste le défaut habituel de notre écrivain. Cependant sa plume creuse quelquefois le trait avec une vigoureuse hardiesse. Ainsi, remarquant que Tarquin manquait d'habileté à conduire sa tyrannie, « il ne savait, remarque-t-il, ni gouverner selon les lois, ni régner contre[1]. »

« Il y a, dit-il ailleurs, peut-être avec un ressentiment

[1] *Œuvres de Saint-Évremond*, t. II, p. 7.

contre Mazarin, mais certainement en sagace observateur, il y a un point de la décadence des États où leur ruine serait inévitable si on connaissait la facilité qu'il y a de les détruire : mais pour n'avoir pas la vue assez nette ou le courage assez grand, on se contente du moins quand on peut le plus, tournant en prudence ou la petitesse de son esprit, ou le peu de grandeur de son âme. Dans ces conjonctures on ne se sauve point par soi-même : une vieille réputation vous soutient dans l'imagination de vos ennemis, quand les véritables forces vous abandonnent [1]. »

Si maintenant l'on est curieux de voir Saint-Évremond occupé de surprendre les changements qui s'opèrent dans le génie de la nation romaine, je choisirai dans ses réflexions sur l'influence des guerres puniques, et sur la direction que Scipion put donner à l'esprit du peuple romain :

« Sur la fin d'une si grande et si longue guerre, il se forma un certain esprit particulier, inconnu jusqu'alors dans la république.

« L'amour de la patrie, le zèle du bien public, s'étaient épuisés au fort de la guerre contre Annibal, où l'affection et la vertu des citoyens avaient été au delà de ce que la république en pouvait attendre. Sitôt qu'on eut moins à craindre, on crut que la nécessité de souffrir était finie ; et chacun ayant perdu la docilité et la patience avant la fin de ses maux, on supportait avec peine ce qu'on s'imaginait endurer sans besoin, par la seule volonté des magistrats. C'est ainsi que se formèrent les premiers dégoûts ; d'où il arriva que les hommes revenus de la république à eux-mêmes, cherchaient de nouveaux engagements dans la société, et regardaient parmi eux à choisir

[1] *Œuvres de Saint-Évremond*, t. II, p. 58.

des sujets qui méritassent leurs affections. Dans cette disposition des esprits, Scipion se présenta aux Romains avec toutes les qualités qui peuvent acquérir l'estime et la faveur des hommes [1]. »

Suit le portrait de Scipion, et Saint-Évremond continue :

« Il faut avouer pourtant que ses actions ont été plus avantageuses à la république que ses vertus. Le peuple romain les goûta trop, et se détacha des obligations du devoir pour suivre les engagements de la volonté. L'humanité de Scipion ne laissa pas de produire de méchants effets avec le temps, apprenant aux généraux à se faire aimer. Comme les choses dégénèrent toujours, un commandement agréable fut suivi d'une indigne complaisance : et quand les vertus manquaient pour gagner l'estime et l'amitié, on employait tous les moyens qui pouvaient corrompre. Voilà les suites fâcheuses de cet esprit particulier : noble et glorieux dans ses commencements, mais qui fit depuis les ambitieux et les avares, les corrupteurs et les corrompus. »

« Ces premiers dégoûts de la république eurent au moins cela d'honnête, qu'on ne se détacha de l'amour des lois que pour s'affectionner aux personnes vertueuses. Les Romains vinrent à regarder leurs lois comme les sentiments de vieux législateurs qui ne devaient pas régler leur siècle, et les sentiments de Scipion furent regardés comme des lois vivantes et animées. Ce nouveau génie, qui succédait au bien public, anima les Romains assez longtemps aux grandes choses, et les esprits s'y portaient avec je ne sais quoi de vif et d'industrieux qu'ils n'avaient pas auparavant.... C'est à ce génie qu'on a dû la défaite d'Annibal et la ruine de Carthage, l'abaissement d'Antiochus, la conquête ou

[1] *OEuvres de Saint-Évremond*, t. II, p. 69.

l'assujettissement de tous les Grecs : d'où l'on peut dire avec raison qu'il fut avantageux à la république pour sa grandeur, mais préjudiciable pour sa liberté. Enfin on s'en dégoûta comme on avait fait de l'amour de la république. Cette estime, cette inclination si noble pour les hommes de vertu, sembla ridicule à des gens qui ne voulurent rien considérer qu'eux-mêmes. L'honneur commença de passer pour une chimère, la gloire pour une vanité toute pure, et chacun se rendit bassement intéressé, pensant devenir judicieusement solide [1]. »

On ne peut se défendre d'étonnement, quand on réfléchit que ces pages si finement et si solidement pensées, et où règne la gravité d'un philosophe et d'un historien, furent écrites en Angleterre, par un bel esprit de la cour de France, à côté d'une cour dissipée et frivole jusqu'au délire, la cour de Charles II, quand autour du monarque anglais pas un seigneur, pas un gentilhomme n'eût été capable, semble-t-il, de s'élever à de telles pensées et à un tel langage. C'est qu'il faut se rappeler aussi, à l'honneur de cette époque si sévèrement qualifiée par l'histoire, que, pendant que la nation anglaise réagissait avec emportement, avec fureur contre la tristesse austère où elle avait vécu enchaînée sous Cromwell et la domination puritaine, l'esprit de réflexion qui s'était développé dans le silence de cette vie sombre et retirée, ne laissait pas de continuer son œuvre dans les intelligences fortes. Le génie de Bacon, qu'on a bien caractérisé en l'appelant un mé-

[1] *Œuvres de Saint-Évremond*, t. II, p. 78.

lange de modération et d'audace, s'infiltrait dans le génie national; et les Anglais avec leur voluptueux monarque lui-même, s'avançaient, d'un pas ferme, dans la carrière toute nouvelle des sciences expérimentales. La Société royale, qui allait être illustrée par Isaac Newton, existait déjà, récemment fondée (1660), et comptait parmi ses membres Boyle, Wallis, Halley l'astronome. Il est juste de supposer que Saint-Évremond, qui méditait à la française, en causant, avait trouvé dans ses amis de Londres des esprits capables d'aiguiser le sien. Sans parler de Hobbes, qu'il voyait quelquefois, il était en relation familière avec deux illustres poëtes dignes d'une autre cour, avec Cowley, dont la voix s'éleva avec courage, observe M. Macaulay, contre l'immoralité qui déshonorait les lettres et compromettait le parti royaliste; avec le chevaleresque Waller, dont Saint-Évremond disait : « Je n'ai point connu d'homme à qui l'antiquité soit si obligée; il lui prête sa belle imagination aussi bien que son intelligence fine et délicate. » Ainsi les *Réflexions* ne seraient pas tout à fait l'œuvre de la solitude, et le premier séjour de Londres n'aurait pas été sans influence sur l'esprit de l'exilé. Toujours est-il à constater que Saint-Évremond, dont la plume ne s'était guère essayée jusqu'alors qu'en des satires de circonstance, commença depuis à s'exercer sur des sujets plus sérieux et plus philosophiques. Comme il arrive en ces sortes de transformations, l'écrivain perdait d'un côté ce qu'il gagnait de l'autre; en pas-

sant de la première phase de son talent à la seconde, il ne retrouvera jamais la verve et ce tour de style qui rangent parmi les chefs-d'œuvre de la satire et de la prose française la *Conversation du Père Canaye* et le jugement sur la paix des Pyrénées, si estimé de Saint-Simon. En Angleterre, il étendra ses pensées et acquerra un jugement plus indépendant, plus philosophique ; mais la gaieté et le vif ne lui reviendront pas.

Cependant quatre ans s'étaient déjà écoulés, et rien n'annonçait que la rigueur du roi fût désarmée. Saint-Évremond faisait bonne contenance. Sans se laisser aller aux plaintes, il se montrait aussi affecté de sa disgrâce qu'il était convenable ; mais au fond, soit sentiment de dignité, soit habileté et prévoyance de philosophe qui sait diriger sa vie, il travaillait à se cuirasser d'indifférence. Au maréchal de Grammont qui le pressait de solliciter son rappel, il répondait :

« Il faut nous louer du service qu'on nous rend, sans nous plaindre de celui qu'on ne nous rend pas, et rejeter autant qu'on peut certains sentiments d'amour-propre qui nous représentent les personnes plus obligées à nous servir qu'elles ne le sont. La mauvaise fortune ne se contente pas de nous apporter les malheurs, elle nous rend plus délicats à être blessés de toutes choses ; et la nature, qui devrait lui résister, est d'intelligence avec elle, nous prêtant un sentiment plus tendre pour souffrir les maux qu'elle nous fait. Dans la condition où je suis, mon plus grand soin est de me défendre de ces sortes d'attendrissements. Quoique je montre un air assez douloureux, je me suis rendu en effet presque insensible : mon âme, indifférente aux plus fâcheux

accidents, ne se laisse toucher aujourd'hui qu'aux offices de quelques amis et à la bonté qu'ils m'ont conservée. Depuis quatre ans que je suis sorti du royaume, j'ai éprouvé de six mois en six mois de nouvelles rigueurs, que je rends aussi légères que je puis, par la facilité de la patience. Je n'aime point ces résistances inutiles qui, au lieu de nous garantir du mal, retardent l'habitude que nous avons à faire avec lui. »

Saint-Évremond a beau faire, quelque ombre d'amertume s'est glissée dans sa résignation de philosophe. Il souffrait plus qu'il ne voulait se l'avouer, et sa santé était atteinte : des vapeurs, une mélancolie toujours plus difficile à vaincre marquaient l'affaiblissement de sa constitution. A défaut de Montpellier, où son exil lui interdisait d'aller respirer un air plus doux, les médecins lui conseillèrent la Hollande.

On ne sait quelle idée se faire de cette disgrâce de Saint-Évremond en voyant le roi inexorable persister dans sa rigueur, tandis qu'à l'étranger cependant des seigneurs français bien en cour, qui approchaient de près leur jeune prince et ses ministres, des ambassadeurs même, témoignent à l'exilé des égards, vivent avec lui sur un pied d'amitié familière, et qu'un commerce de lettres actif continue encore à leur retour en France. Était-ce de la part de ces hommes générosité d'âme et supériorité d'esprit, ou Louis XIV permettait-il qu'il en fût ainsi, satisfait qu'on sût que le mérite et la condition de ses officiers ne les mettaient pas au-dessus de ses sévères exigences. Quoi qu'il en soit, à la Haye où il s'établit, Saint-Évre-

mond se lia non-seulement avec les ministres étrangers, entre autres le baron de Lisola, mais plus particulièrement avec le comte d'Estrades, ambassadeur de France, et le comte de Lionne, neveu du secrétaire d'État. Il retrouvait dans la société de ces hommes ce qu'il croyait avoir perdu pour toujours en quittant la France, le charme des entretiens, et ce tour que les Français seuls savent donner à leurs pensées. Les belles compagnies de la Haye n'étaient point dédaignées par lui; en profitant de sa qualité d'étranger pour rester neutre entre les partis et leurs chefs, il était également bien accueilli des républicains et des partisans du stathouder. Il causait volontiers avec le grand pensionnaire, qui s'ouvrait avec lui sur l'esprit politique de la Hollande; en même temps il faisait sa cour au jeune prince d'Orange, dont il admirait la haute intelligence. « Jamais personne de sa qualité n'a eu l'esprit si bien fait que lui à son âge, » écrivait-il au marquis de Créquy[1].

Curieux de tous les esprits rares, il savait à merveille les découvrir, allait à eux et provoquait la confiance par la courtoisie de ses manières et la franchise polie de son langage; il en tirait ce qu'ils avaient de mieux à lui offrir. Il voyait Heinsius, et forma avec Vossius, le prince de l'érudition, une liaison qui se renoua ensuite en Angleterre. On peut croire qu'il ne manqua point Spinosa, dont il parlait ainsi de souvenir vers la fin de sa vie:

[1] *Œuvres de Saint-Évremond*, t. II, p. 397.

« Il avait la taille médiocre et la physionomie agréable. Son savoir, sa modestie et son désintéressement le faisaient estimer et rechercher de toutes les personnes d'esprit qui se trouvaient à la Haye. Il ne paraissait point dans ses conversations ordinaires qu'il eût les sentiments qu'on a ensuite trouvés dans ses *OEuvres posthumes*. Il admettait un être distinct de la matière, qui avait opéré des miracles par des voies naturelles, et qui avait ordonné la religion pour faire observer la justice et la charité, et pour exiger l'obéissance. »

Le pauvre Saint-Évremond ne négligeait rien pour secouer l'ennui de l'exil; afin de le dédommager de l'absence, ses amis de France le tenaient au courant des grandes et des petites affaires de leur monde; on lui racontait les succès du nouvel astre qui commençait à éclipser l'étoile du vieux Corneille; on lui envoyait ses pièces, lui demandant son avis et son admiration. Mais le critique n'était pas d'humeur à faire bon accueil à ce nouveau venu; il restait fidèle aux souvenirs reconnaissants de ses beaux jours; il tenait pour Corneille, et ne lâchait qu'à regret les éloges que lui arrachait le génie de Racine; encore réduisait-il ses qualités à leur plus faible valeur, et ne reconnaissait point les grandes, les relevées. Il critiqua sévèrement *Alexandre;* à l'*Andromaque* il s'adoucit un peu, par politesse pour des amis qui lui avaient envoyé trois exemplaires de la pièce.

« Votre *Andromaque*, écrit-il à M. de Lionne, est fort belle : trois de mes amis m'en ont envoyé trois par la poste, sans considérer l'économie nécessaire dans une république. Je ne regarde point à l'argent; mais si les

bourgmestres savaient cette dissipation, ils me chasseraient de Hollande, comme un homme capable de corrompre leurs citoyens. Vous savez ce que c'est qu'un État populaire quand vous m'exemptez de ces dépenses, dont vous chargez très-judicieusement M. l'ambassadeur.... Néanmoins, comme toutes ces choses-là s'impriment à Amsterdam huit ou dix jours après qu'elles ont paru en France, je ne voudrais pas coûter à M. l'ambassadeur des ports si considérables trop souvent. Ceux qui m'ont envoyé *Andromaque* m'en ont demandé mon sentiment. Comme je vous l'ai dit, elle m'a semblé très-belle, mais je crois qu'on peut aller plus loin dans les passions, et qu'il y a encore quelque chose de plus profond dans les sentiments que ce qui s'y trouve. Ce qui doit être tendre n'est que doux, et ce qui doit exciter la pitié ne donne que de la tendresse. Cependant, à tout prendre, Racine doit avoir plus de réputation qu'aucun autre après Corneille [1]. »

Il aurait pu louer, et plus tard il a loué Racine moins froidement [2]; mais l'éloge de Corneille, qui revient

[1] *Lettre au comte de Lionne*, *OEuvres*, t. III, p. 44.

[2] Voici le passage. Je le trouve dans un court jugement sur les poëtes modernes, que Saint-Évremond écrivit à la prière de Mme Mazarin en 1692 : « Dans la tragédie, Corneille ne souffre point d'égal, Racine de supérieur, la diversité des caractères permettant la concurrence, si elle ne peut établir l'égalité. Corneille se fait admirer par l'expression d'une grandeur d'âme héroïque, par la force des passions, par la sublimité du discours ; Racine trouve son mérite en des sentiments plus naturels, en des pensées plus nettes, dans une diction plus pure et plus facile. Le premier enlève l'âme, l'autre gagne l'esprit : celui-ci ne donne rien à censurer au lecteur ; celui-là ne laisse pas le spectateur en état d'examiner. Dans la conduite de l'ouvrage, Racine plus circonspect, ou se défiant de lui-même, s'attache aux Grecs, qu'il possède parfaitement ; Corneille, profitant des lumières que le temps apporte, trouve des beautés qu'Aristote ne connaissait pas. » (Vie de M. de Saint-Évremond, *OEuvres*, t. I, p. 258.)

volontiers se placer sous sa plume, est chaud, senti; et certainement nul critique d'alors n'eût défini avec plus de netteté le caractère éminemment philosophique du génie de Corneille. Corneille, selon lui, allant plus loin que les anciens, si habiles par la justesse des caractères à faire connaître les personnes par leurs actions, a cru que ce n'était pas assez de les faire agir. il est descendu dans leur cœur pour y voir former les passions, et découvrir ce qu'il y a de plus caché dans leurs mouvements. Malgré lui, en quelque sorte, et tout en donnant à sa remarque le tour de l'admiration, Saint-Évremond saisit avec finesse l'erreur où s'alla perdre le grand poëte, lorsqu'il commença à chercher les effets de la tragédie dans l'analyse recherchée de situations d'âme délicates et complexes jusqu'à l'indécision et l'équivoque, lorsque, en un mot, il passa de ce que Saint-Évremond a appelé le genre admiratif au genre subtil : « Étant jeune, il expliquait les mouvements de la nature; étant vieux, il nous en découvre les ressorts. Autrefois il donnait tout au sentiment, il donne plus aujourd'hui à la connaissance. »

Avait-il communiqué son admiration à ses amis, ou était-ce que le génie de Corneille fût naturellement sympathique aux caractères du nord? Quoi qu'il en soit, la réputation du vieux poëte s'établit solidement en Angleterre et en Hollande; les Anglais, s'il faut en croire Saint-Évremond, croyaient faire honneur à Ben Johnson de le nommer le Corneille de l'Angleterre. Waller, à chaque pièce de l'auteur de

Cinna, ne manquait pas d'en traduire un ou deux actes en vers anglais, pour son contentement particulier. « Il n'y a, disait-il, que Corneille, de tous les Français, qui sache penser. » Vossius, admirateur exclusif de la Grèce, n'était pas éloigné de le préférer à Sophocle et à Euripide.

Ce séjour de Hollande se prolongeait. Lorsque Saint-Évremond montait les ressorts de sa philosophie, il parlait de sa retraite à la Haye en sage, et comme Plutarque aurait fait parler ses philosophes; mais l'homme de plaisir avait d'autres retours: « J'avais encore cinq ou six années à aimer la comédie, la musique, la bonne chère; et il faut se repaître de police, d'ordre, d'économie, et se faire un amusement languissant à considérer des vertus hollandaises peu animées. » Aussi, après cinq ans de séjour et de voyage en Hollande et en Flandre, il lui prit envie de sentir quelque chose de plus vif. Voyant qu'il n'avait rien à espérer de Louis XIV, et qu'il en était pour une lettre de rétractation un peu humble et au-dessous de son caractère, que ses amis lui avaient fait écrire pour être montrée au roi, Saint-Évremond se rendit à l'appel de Charles II, qui lui demandait de retourner en Angleterre, et lui assurait une pension honorable de trois cents guinées.

Il retournait à Londres, tout disposé cette fois à s'accommoder des plaisirs et des gens que la cour et son voisinage pouvaient lui offrir. « Il ne croyait plus comme autrefois, c'est lui qui parle, qu'il n'y avait d'honnêtes gens qu'à la cour de France; et, bien

qu'il fût difficile à un Français de pouvoir goûter ceux d'un autre pays que le sien, l'expérience l'avait convaincu qu'il y en a partout. » Des gens de mérite pour amis, de la conversation avec des personnes spirituelles, voilà ce qu'il fallait à l'homme d'esprit. L'homme du monde, l'épicurien avait besoin de plaisirs; il ne se voulait point passer des divertissements, du spectacle, de la musique. Saint-Évremond à son retour trouvant toutes ces ressources en abondance, se résolut à arranger définitivement sa vie pour la passer en Angleterre dans une agréable liberté. Il y réussit en homme habile qu'il était dans l'art de vivre : prenant ce qui lui convenait des plaisirs de cette cour de Charles II, dont Hamilton a tracé les intrigues et les amours licencieuses; admirant l'héroïque épicurisme du chevalier de Grammont, en se gardant bien de descendre à cette effronterie de frivolité ; réservant du temps à la lecture, aux entretiens sur les belles-lettres et la morale; enfin, employant ses heures avec une habile entente des douceurs de l'existence et des jouissances de l'esprit; adroit surtout à conserver soigneusement sa liberté.

Une nouvelle liaison vint bientôt occuper une grande place dans cette existence si bien arrangée. Au temps de sa jeunesse, dans ce monde des Condé et des duchesse de Longueville, Saint-Évremond n'avait jamais eu de ces grandes passions qui plaisaient tant à ses contemporains; tout au plus s'était-il engagé dans un attachement assez vif pour Ninon

de Lenclos, et encore cette inclination s'était-elle promptement convertie en paisible amitié. Cependant la société délicieuse de cette femme singulière lui avait laissé un vide qu'il n'avait point trouvé à remplir, lorsqu'arriva tout à coup de Chambéry à Londres, accompagnée de Saint-Réal, la nièce de Mazarin, Hortense de Mancini, appelée ouvertement par la duchesse d'York, secrètement par les seigneurs anglais du parti libéral, qui comptaient sur sa beauté et son esprit pour renverser la favorite, cette belle duchesse de Portsmouth, dont la politique de Versailles avait fait la maîtresse de Charles II, et toute dévouée aux intérêts de la cour de Louis XIV [1]. Saint-Évremond, malgré son âge, se prit pour la duchesse Mazarin d'un sentiment très-tendre, qu'il mit son plaisir à traiter comme une passion. Sa plus grande folie lui venait bien tard : il avait soixante ans. Saint-Évremond, « chez qui, disait La Fontaine, l'imagination et l'amour ne finissent point, » se remit donc à aimer, et fit sa douceur du véritable esclavage et du rôle quelquefois humiliant que lui imposaient sa faiblesse et les caprices d'Hortense [2]. A la vérité, homme d'esprit et phi-

[1] *Vie de Saint-Évremond*, par Desmaizeaux.

[2] Mme Mazarin aimait à quereller son vieil amant, qui prenait ces persécutions en humble sujet, ne se permettant la plainte que pour se donner la jouissance de peindre son dévouement ; ainsi, il lui écrivait un jour : « Que vous ai-je fait, madame la duchesse, pour me traiter de la façon que vous me traitez ? Il n'y a que moi et le diable de Quevedo à qui l'on impute toutes les qualités contraires. Vous me trouvez fade dans les louanges, vous me trouvez piquant dans les vérités. Si je veux me taire, je suis trop discret ; si je veux parler, je suis trop libre. Quand

losophe, il arrangeait tout cela avec la philosophie, et prenait ses précautions contre le ridicule.

On n'aurait pu lui appliquer le mot de M. Joubert: que la punition des hommes qui ont trop aimé les

je dispute, la contestation vous choque; quand je m'empêche de disputer, ma retenue vous paraît méprisante et dédaigneuse. Dis-je des nouvelles? je suis mal informé; n'en dis-je pas? je fais le mystérieux; à l'hombre on se défie de moi comme d'un pipeur, et on me trompe comme un imbécile. On me fait les injustices, et on me condamne.... Quartier, madame la duchesse! je me rends.... Un jour viendra (et ce grand jour n'est pas loin) que le comte de Melos ne murmurera plus à l'hombre, et que le baron de la Faulade perdra sans chagrin. Pour moi, j'ai abandonné *les Visionnaires* et *le Menteur :* Racine est préféré à Corneille, et les caractères l'emportent sur les sujets. Je ne renonce pas seulement à mon opinion, madame, je maintiens les vôtres, avec plus de fermeté que M. de Villiers n'en peut avoir à soutenir la beauté de ses parentes. J'ai changé l'ordre de mes louanges et de mes censures. Dès les cinq heures du soir, je blâmerai ce que vous jugerez blâmable, et je louerai à minuit ce que vous croirez digne d'être loué. — Il ne fut jamais de passion si désintéressée que la mienne. J'aime les personnes que vous aimez, et je n'aime pas moins ceux qui vous aiment. Je regarde vos amants comme vos sujets, au lieu de les haïr comme mes rivaux : ce qui est à vous m'est plus cher que ce qui est contre moi m'est odieux. Pour ce qui regarde les personnes qui vous sont chères, je n'y prends guère moins d'intérêt que vous : mon âme porte ses affections et ses mouvements où sont les vôtres. Je m'attendris de votre tendresse, je languis de vos langueurs. Les chants les plus passionnés des opéras ne me touchent plus d'eux-mêmes; ils ne font d'impression sur moi que par celle qu'ils ont faite sur vous : je suis touché de vous voir touchée, et ces soupirs douloureux qui vous échappent coûtent moins à votre cœur qu'ils ne coûtent au mien.

« J'ai peu de part à faire vos peines, et j'en ai autant que vous à les souffrir. Quelquefois vous produisez en nous une passion différente de celle que vous avez voulu exciter. Si vous récitez les vers d'*Andromaque*, vous donnez de l'amour avec les sentiments d'une mère qui ne veut donner que de la

femmes, c'est de les aimer toujours; à l'en croire du moins, ce n'était pas pour lui un châtiment.

« Vous vous étonnez mal à propos que de vieilles gens aiment encore, car leur ridicule n'est pas à se laisser toucher, c'est à prétendre imbécilement de pouvoir plaire. Pour moi, j'aime le commerce des belles personnes autant que jamais; mais je les trouve aimables sans dessein de m'en faire aimer : je ne compte que sur mes sentiments, et cherche moins avec elles la tendresse de leur cœur que celle du mien.... Le plus grand plaisir qui reste aux vieilles gens, c'est de vivre; et rien ne les assure si bien de leur vie que leur amour. *Je pense*, *donc je suis*, sur quoi roule la philosophie de M. Descartes, est une conclusion pour eux bien froide et bien languissante : *j'aime*, *donc je suis*, est une conséquence toute vive, tout animée par où l'on rappelle les désirs de la jeunesse, jusqu'à s'imaginer quelquefois d'être jeune encore. »

Pour entrer tout à fait dans cette fiction de rajeunissement, Saint-Évremond se remit à la poésie galante. Les petites pièces qu'on en a publiées appartiennent à ce genre demi-lyrique, demi-familier, où avait excellé Voiture quand il se laissait aller tout uniment à sa galanterie badine et gracieuse; mais si le cavalier de la duchesse Mazarin a d'ordinaire le tour d'idée galant et spirituel, le tour de style est beaucoup moins heureux; le facile n'y paraît que de l'incorrection, le naturel n'y est que de la familiarité; et cette

pitié. Vous cherchez à nous rendre sensibles à ses infortunes, et vous nous trouvez sensibles à vos charmes. Les choses tristes et pitoyables rappellent nos cœurs secrètement à la passion qu'ils ont pour vous, et la douleur que vous exigez pour une malheureuse devient un sentiment naturel de nos propres maux. »

légère harmonie, grâce particulière du genre, qui en est aussi l'élégance, y manque sensiblement.

Saint-Évremond parlait beaucoup mieux de l'amour dans son excellente et ferme prose que dans ses vers, échos un peu chevrotants d'une poésie surannée. On connaît assez la piquante dissertation où il voulut prouver à l'usage de Mme Mazarin, un soir qu'elle parlait de se mettre en religion, que la *dévotion est le dernier de nos amours*. Saint-Évremond a toute l'originalité de son talent dans ces petites pièces moitié sérieuses, moitié ironiques, où il met quelquefois mieux que de l'esprit. Métaphysicien, quoi qu'il en ait, il aime à chercher dans leur origine le secret des sentiments et des opinions : ainsi, à un ami qui lui demandait s'il ferait bien ou mal d'épouser une dame protestante dont il était amoureux, Saint-Évremond répond par cette considération inattendue : que la religion réformée est aussi avantageuse aux maris que la catholique est favorable aux amants ; et sur ce thème périlleux il devance les raisonnements de l'esthétique moderne sur l'influence des religions en matière d'amour. Ce lieu commun littéraire de nos jours, que le catholicisme est plus inspirateur aux artistes et aux poëtes, parce qu'il est plus tendre et fait plus de place à la beauté, est présenté par Saint-Évremond sous un aspect demi-sérieux qui le rajeunit pour nous :

« Cette liberté chrétienne, dont on voit les protestants se vanter, forme un certain esprit de résistance qui défend mieux les femmes des insinuations de ceux qui les aiment.

La soumission qu'exige la catholicité les dispose en quelque façon à se laisser vaincre; et, en effet, une âme qui peut se soumettre à ce qu'on lui ordonne de fâcheux, ne doit pas être fort difficile à se laisser persuader ce qui lui plaît. La religion réformée ne cherche qu'à établir de la régularité dans la vie, et de la régularité il se fait sans peine de la vertu. Le catholique rend les femmes beaucoup plus dévotes, et la conversion se convertit facilement en amour. L'une va seulement à s'abstenir de ce qui lui est défendu; l'autre, qui admet le mérite des bonnes œuvres, se permet de faire un peu de mal qu'on lui défend, sur ce qu'elle fait beaucoup de bien qu'on ne lui commande pas. »

C'est chez Mme Mazarin qu'on mettait en avant ces graves questions : mais ce n'étaient pas les seules; on parlait de tout, et bien, on peut le croire, dans ce cercle dont la duchesse était le centre. « Sa maison, nous dit Saint-Évremond, était le rendez-vous ordinaire de tout ce qu'il y avait de personnes de considération en Angleterre. Les grands seigneurs, les ministres étrangers, les dames les plus qualifiées, s'y rendaient assidûment. Les honnêtes gens y trouvaient un amusement agréable, et les savants y apprenaient à devenir polis.... On s'y entretenait sur toutes sortes de sujets : on disputait sur la philosophie, sur l'histoire, sur la religion; on raisonnait sur les ouvrages d'esprit et de galanterie, sur les pièces de théâtre, les auteurs anciens et modernes, l'usage de notre langue, etc.... »

Parmi les savants que l'on rencontrait dans ce cercle de la duchesse, il y avait un émigré d'ancienne date qui figure souvent dans les lettres de Saint-Évre-

mond et qui était de sa société intime, M. Justel, ancien secrétaire du roi, et fort considéré des savants réformés de France pour ses grandes connaissances, et son empressement à procurer aux auteurs des priviléges pour l'impression de leurs ouvrages. Ayant pénétré de bonne heure les desseins de la cour, il avait pris son parti résolûment; et, quelques années avant la révocation de l'édit de Nantes, il avait vendu sa riche bibliothèque et passé en Angleterre, à la grande joie de Bayle. « J'espère, dit alors celui-ci dans son journal, que M. Justel qui demeure présentement à Londres, et qui est si curieux, si savant, si instruit de tout ce qui regarde la république des lettres, et si enclin à contribuer à la satisfaction du public, nous apprendra bien des choses qui feront beaucoup d'honneur à notre entreprise[1]. » A peine arrivé à Londres, Justel avait été nommé bibliothécaire du roi d'Angleterre, comme P. Colomiès, autre émigré, l'avait été de l'archevêque de Cantorbéry, sans avoir fait de livres (on n'a de lui que des compilations). En se bornant au rôle d'érudit consultant, Justel s'était placé entre les savants hommes de son siècle, et dans mainte occasion fut choisi pour arbitre dans des procès et des querelles d'érudits. Il avait toute la gravité de ce rôle de grand juge, et ne riait guère; mais sa conversation, fort riche et fort abondante, devait plaire à Saint-Évremond, dont la paresse aimait ces bibliothèques parlantes[2].

[1] *Nouvelles de la république des lettres*. Mars 1684.
[2] Ancillon, *Mémoires concernant les vies*, etc.

Justel était bon protestant; tous les réfugiés de cette époque ne l'étaient pas au même degré. Colomiès, par exemple, dont le nom vient d'être mentionné, l'était fort peu, et passait en Angleterre pour être une des colonnes du socinianisme, dont le zèle presbytérien pouvait s'imputer en partie les progrès et le développement, si plein à cette époque. Toujours est-il que Jurieu l'ayant déchiré cruellement sur ce soupçon, Colomiès passa à l'église épiscopale d'Angleterre en lançant contre les presbytériens un libelle qui produisit du scandale [1], et qu'enfin il était le disciple passionné et l'admirateur aveugle de Vossius. Or, Vossius, retiré aussi en Angleterre, ne faisait pas honneur par ses sentiments religieux à ses nouveaux collègues les chanoines de Windsor. Saint-Évremond, qui s'amusait des bizarreries et des incongruités de cet érudit assez brutal, le peignit à Desmaizeaux comme un incrédule qui publiait des livres pour prouver que la version des Septante est divinement inspirée, et témoignait par ses entretiens particuliers qu'il ne croyait point de révélation. « La manière peu édifiante dont il est mort ne nous permet pas de douter de ses sentiments [2]. Et cependant, ce qui marque bien

[1] *Theologorum presbyterianorum Icon.* 1682.

[2] « Le docteur Hascard, doyen de Windsor, l'étant allé visiter avec le docteur Wickart, un des chanoines, ne put jamais, dit Desmaizeaux, l'engager à communier, comme c'est l'usage de l'Église anglicane, quelque fortement qu'il l'en pressât, jusqu'à lui dire que *s'il ne le voulait pas faire pour l'amour de Dieu, qu'il le fît du moins pour l'honneur du chapitre.* J'ajouterai qu'un savant, très-connu dans la république des lettres, m'a appris qu'il avait entre les mains une lettre latine, écrite par

la faiblesse de l'esprit humain, *il avait une crédulité imbécile pour tout ce qui était extraordinaire, fabuleux, éloigné de toute créance.* »

La plupart des écrits composés par Saint-Évremond, durant son second séjour en Angleterre, ont pris naissance dans le salon de Mme Mazarin; ce ne sont que les opinions, les sentiments soutenus par lui dans ces entretiens engagés sur tous sujets, et où le paradoxe tenait souvent les cartes. Piqué au jeu, le matin, chez lui, il s'amusait à reprendre les discussions de la veille, la plume à la main. Aussi, tout n'est-il pas sérieux dans ces morceaux; mais tout non plus n'y est pas badinage, et il y a un choix à faire. De même qu'on y trouve un Saint-Évremond, vieillard amoureux et frivole, il y a un Saint-Évremond qui pense, qui juge les choses littéraires en esprit indépendant, et les hommes en moraliste expérimenté.

En littérature, le thème favori des causeries de Saint-Évremond à Londres, avec sa société, comme autrefois à Paris chez Ninon de Lenclos et à l'hôtel de Rambouillet, c'était le théâtre. Il trouvait à cet égard, chez les Anglais, les auditeurs et les interlocuteurs les mieux disposés. Pendant vingt-trois ans, la scène anglaise, fermée par les puritains, était restée

une personne qui s'était trouvée chez Vossius quand il mourut, dans laquelle il dit que le docteur Hascard l'alla voir lorsqu'il était aux approches de la mort, et l'exhorta à communier; mais qu'il lui dit : *Apprenez-moi comment je pourrai obliger mes fermiers à me payer ce qu'ils me doivent. Voilà ce que je voudrais que vous fissiez.* On ajoute, dans cette lettre, que ces sortes de discours lui étaient ordinaires. »

silencieuse ; et lorsque la restauration rouvrit les théâtres, une nouvelle génération, qui ne connaissait que le nom de ces divertissements condamnés, se livra avec transport au plaisir des représentations dramatiques ; et la cour, le roi lui-même, chose nouvelle, donnaient l'exemple de l'assiduité et de l'enthousiasme [1]. Saint-Évremond ne savait guère d'anglais ; mais Waller et le duc de Buckingham s'étaient chargés de lui faire connaître la littérature de leur pays, surtout ses poëtes dramatiques : ils lui en expliquaient les meilleures pièces. Avec ces spirituels interprètes, il s'était formé de leur théâtre une idée très-nette, de même qu'en en causant avec Vossius il avait acquis une connaissance familière du drame antique. Ces causeries et l'indépendance de son esprit aidant, il lui était venu une foule d'idées sur cette matière du théâtre. Ses jugements sont dégagés (avantage qu'il doit à l'exil), des préventions de l'habitude et des préjugés nationaux ; c'est de la critique comparée et de la critique morale, deux manières d'examiner les ouvrages de l'esprit dont on ne s'était guère avisé avant lui, et que notre siècle préfère à toute autre. On regrette seulement que Saint-Évremond reste dans les généralités. Les pensées, d'une précision parfaite, sont exprimées avec une clarté lumineuse ; mais les exemples sont rares, et la comparaison ne pénètre pas

[1] Jamais avant la restauration les souverains n'avaient assisté aux représentations publiques : ni Élisabeth, ni Jacques Ier, ni Charles Ier, ne virent jouer les pièces de Shakspeare et de Ben Johnson que dans les salles de leur palais. P. Cunningham, *The story of Nell Gwyn*. London, 1852.

jusque dans les détails. Il faut donc y chercher non des faits d'histoire littéraire et des noms d'auteurs[1], mais des comparaisons générales, des idées, et il y en a de très-piquantes et de fort judicieuses; témoin celle-ci, sur la tragédie anglaise et la tragédie française :

« Il y a de vieilles tragédies anglaises où il faudrait, à la vérité, retrancher beaucoup de choses; mais avec ce retranchement on pourrait les rendre tout à fait belles. En toutes les autres de ce temps-là, vous ne voyez qu'une matière informe et mal digérée, un amas d'événements confus, sans considération des lieux ni des temps, sans aucun égard à la bienséance. Les yeux, avides de la cruauté du spectacle, y veulent voir des meurtres et des corps sanglants. En sauver l'horreur par des récits, comme on fait en France, c'est dérober à la vue du peuple ce qui le touche le plus. Mourir est si peu de chose aux Anglais, qu'il faudrait, pour les toucher, des images plus funestes que la mort même. De là vient que nous leur reprochons assez justement de donner trop à leurs sens sur le théâtre. Il nous faut souffrir aussi le reproche qu'ils nous font de passer dans l'autre extrémité, quand nous admirons chez nous des tragédies pour de petites douceurs qui ne font pas une impression assez forte sur les esprits. Tantôt peu satisfaits dans nos cœurs d'une tendresse mal formée, nous cherchons dans l'action des comédiens à nous émouvoir encore; tantôt nous voulons que l'acteur, plus transporté que le poëte,

[1] Saint-Évremond, dans tous ses ouvrages, ne fait qu'une fois directement allusion à Shakspeare, dont les pièces, alors délaissées de la cour et du beau monde, étaient abandonnées au peuple. Mais le peuple de Londres était fidèle à son poëte, et dans toutes les fêtes nationales on représentait des tragédies du vieux Will.

prête de la fureur et du désespoir à une agitation médiocre, à une douleur trop commune. En effet, ce qui doit être tendre n'est souvent que doux ; ce qui doit former la pitié fait à peine la tendresse ; l'émotion tient lieu du saisissement, l'étonnement, de l'horreur. Il manque à nos sentiments quelque chose d'assez profond : les passions à demi touchées n'excitent en notre âme que des mouvements imparfaits qui ne savent ni la laisser dans son assiette, ni l'enlever hors d'elle-même. »

Ailleurs, Saint-Évremond a caractérisé en trois mots la tragédie telle que le goût (ne pourrait-on dire aussi le bon sens français?) la comprenait et l'aimait : « Il ne nous faut rien que de grand, mais d'humain; dans l'humain, éviter le médiocre; dans le grand, le fabuleux. »

On devine qu'il ne demeura point indifférent dans la fameuse dispute des anciens et des modernes : le problème allait bien à son goût pour les réflexions. Il l'aborda, de son côté, avec une netteté de coup d'œil et une indépendance de critique qu'on ne trouverait en son temps que chez Fénelon. La question était double, et de là vient le malentendu si long du débat. On avait engagé de part et d'autre, dans la question littéraire, la question philosophique de l'autorité : de là des méprises interminables, les partisans de l'antiquité concluant pour les anciens de la beauté de leur littérature à l'autorité infaillible de leurs exemples; leurs adversaires se laissant aller à méconnaître leurs chefs-d'œuvre en niant avec raison leur autorité. Parmi ceux-ci, Perrault, et surtout Fontenelle, traitèrent le point de vue philosophique mieux

qu'avec beaucoup d'esprit; avec une vraie profondeur. Mais le point de vue littéraire leur échappe, et leurs raisonnements, dépassant le but, les jettent de l'ironie dans le faux goût. Saint-Évremond, au contraire, va droit au nœud du problème, et en quelques mots résume les doctrines qu'un siècle plus tard Mme de Staël et M. de Chateaubriand feront triompher : il pose les principes essentiels de critique littéraire que notre temps a débattus et en définitive consacrés. Je ne demande point qu'on m'en croie; Saint-Évremond parlera pour lui-même :

« Il n'y a personne qui ait plus d'admiration que j'en ai pour les ouvrages des anciens. J'admire le dessein, l'économie, l'élévation de l'esprit, l'étendue de la connaissance; mais le changement de la religion, du gouvernement, des mœurs, des manières, en a fait un si grand dans le monde, qu'il nous faut comme un nouvel art pour entrer dans le goût et dans le génie du siècle où nous sommes.

« Et certes mon opinion doit être trouvée raisonnable par tous ceux qui prendront la peine de l'examiner. Car si l'on donne des caractères tout opposés lorsqu'on parle du Dieu des Israélites et du Dieu des chrétiens, quoique ce soit la même divinité; si on parle tout autrement du Dieu des batailles, de ce Dieu terrible qui commandait d'exterminer jusqu'au dernier des ennemis, que de ce Dieu patient, doux, charitable, qui ordonne qu'on les aime; si la création du monde est décrite avec un génie, la rédemption des hommes avec un autre; si l'on a besoin d'un genre d'éloquence pour prêcher la grandeur du Père qui a tout fait, et d'un autre pour exprimer l'amour du Fils qui a voulu tout souffrir : comment ne faudrait-il pas un nouvel art et un nouvel esprit pour passer des faux dieux au véritable,

pour passer de Jupiter, de Cybèle, de Mercure, de Mars, d'Apollon, à Jésus-Christ, à la Vierge, à nos anges et à nos saints?

« Otez les dieux à l'antiquité, vous lui ôtez tous ses poëmes; la constitution de la Fable est en désordre, l'économie en est renversée. Sans la prière de Thétis à Jupiter, et le songe que Jupiter envoie à Agamemnon, il n'y a point d'*Iliade;* sans Minerve, point d'*Odyssée;* sans la protection de Jupiter et l'assistance de Vénus, point d'*Énéide*. Les dieux assemblés au ciel délibéraient de ce qui devait se faire sur la terre; c'étaient eux qui formaient les résolutions, et qui n'étaient pas moins nécessaires pour les exécuter que pour les prendre. Ces chefs immortels des partis des hommes concertaient tout, animaient tout, inspiraient la force et le courage, combattaient eux-mêmes; et, à la réserve d'Ajax qui ne leur demandait que de la lumière, il n'y avait pas un combattant considérable qui n'eût son dieu sur son chariot aussi bien que son écuyer; le dieu pour conduire son javelot, l'écuyer pour la conduite de ses chevaux. Les hommes étaient de pures machines que de secrets ressorts faisaient mouvoir, et ces ressorts n'étaient autre chose que l'inspiration de leurs déesses et de leurs dieux.

« La Divinité que nous servons est plus favorable à la liberté des hommes. Nous sommes entre ses mains comme le reste de l'univers par la dépendance: nous sommes entre les nôtres pour délibérer et pour agir. J'avoue que nous devons toujours implorer sa protection....

« Je sais qu'il y a de certaines règles éternelles, fondées sur un bon sens, sur une raison ferme et solide qui subsistera toujours; mais il en est peu qui portent le caractère de cette raison incorruptible.... Elles ont leur âge et leur durée. Les unes meurent de vieillesse : *ita verborum interit ætas ;* les autres périssent avec leur nation aussi bien que les maximes du gouvernement, lesquelles ne subsis-

tent pas après l'empire. Il n'y en a donc que bien peu qui aient droit de diriger nos esprits dans tous les temps, et il serait ridicule de vouloir toujours régler les ouvrages nouveaux par des lois éteintes. La poésie aurait tort d'exiger de nous ce que la religion et la justice n'en obtiennent pas.... C'est à une imitation servile et trop affectée qu'est due la disgrâce de tous nos poëmes. Nos poëtes n'ont pas eu la force de quitter les dieux, ni l'adresse de bien employer ce que notre religion leur pouvait fournir. Attachés au goût de l'antiquité, ils donnent l'air de miracle à nos anges, et celui des merveilles fabuleuses des anciens à nos miracles. Ce mélange de l'antiquité et du moderne leur a fort mal réussi, et on peut dire qu'ils n'ont su tirer aucun avantage de leurs fictions, ni faire bon usage de nos vérités. »

CHAPITRE IV.

Sentiments de Saint-Évremond sur la philosophie. — Ses pensées sur la religion. — Lettre sur la religion et les religions. — Sa dernière vieillesse. — Mort de la duchesse de Mazarin. — Lettre de Ninon de Lenclos. — La marquise de La Perrine. — Mort de Saint-Évremond. — Lettre de Lefèvre.

Saint-Évremond est plus que suspect d'avoir été, en religion, un esprit fort, en philosophie un épicurien. A vrai dire, sa mauvaise réputation sur ces deux points va jusqu'à le ranger dans l'avant-garde des athées et des matérialistes du XVIIIe siècle. Loin d'être flatté de cet honneur, il se serait, je crois, vivement récrié, même contre la première supposition. Le fait est que Saint-Évremond, sceptique de bonne foi, mais sans système, simplement par tour d'esprit et d'humeur, même en incrédulité ne se permettait pas la certitude. Respectueux sur les matières de foi, il pensait de la philosophie comme son maréchal d'Hocquincourt; comme lui il aurait pu en dire : « Je ne l'ai que trop aimée; mais j'en suis revenu, et je n'y retourne pas. » Dans sa jeunesse, il l'avait étudiée avec un certain orgueil. « Mais, disait-il en 1663, parvenu alors au milieu de sa carrière, quand l'âge et l'expérience m'eurent fait faire de sérieuses réflexions, je commençai à me défaire d'une science toujours contestée, et sur laquelle les plus grands hommes

avaient eu de différents sentiments. » S'il faut l'en croire, ce fut Gassendi lui-même qui le détacha insensiblement de ses recherches : « J'eus la curiosité de voir Gassendi, le plus éclairé des philosophes et le moins présomptueux. Après de longs entretiens, où il me fit voir tout ce que peut inspirer la raison, il se plaignit que la nature ait donné tant d'étendue à la curiosité, et des bornes si étroites à la connaissance; qu'il ne le disait point pour modifier la présomption des autres, ou par une fausse humilité de soi-même qui sent tout à fait l'hypocrisie; que peut-être il n'ignorait pas ce que l'on pouvait penser sur beaucoup de choses; mais de bien connaître les moindres, qu'il n'osait s'en assurer. Alors une science qui m'était déjà suspecte me parut trop vaine pour m'y assujettir plus longtemps : je rompis tout commerce avec elle, et commençai d'admirer comme il était possible à un homme sage de passer sa vie à des recherches inutiles. » Comme pour se confirmer dans son scepticisme, il répétait le propre aveu de Bernier : « M. Bernier, ce grand partisan d'Épicure, avoue aujourd'hui « qu'après avoir philosophé cinquante « ans, il doute des choses qu'il avait crues les plus as- « surées. »

Ainsi, ce n'était pas faute de fréquenter les philosophes qu'il avait tourné le dos à la philosophie.

Saint-Évremond était de cette famille de penseurs qui se défient, en matière de religion, de la puissance du raisonnement et des procédés de la logique, comme d'autres sont incrédules à la médecine et sûrs

d'avance qu'ils ne seront pas convaincus, ne veulent pas même chercher à l'être. L'offre d'une preuve les met aussitôt en défiance, et leur sentiment est de meilleure composition que leur logique : ils discutent en incrédules, et concluent avec humilité. Mais de tout cela se forme, sur les grands sujets de religion et de métaphysique, une habitude de pensée molle et nonchalante qui, sans être de l'indifférence, en a presque tous les effets. Saint-Évremond est revenu jusqu'à deux fois sur cette difficulté de croire qu'éprouvait invinciblement sa raison, tandis que le désir de son âme franchissait volontiers la distance.

Dans sa remarquable lettre au maréchal de Créquy, il s'en explique nettement :

« J'ai, dit-il, appelé au secours de mes réflexions les lumières des anciens et des modernes ; j'ai voulu lire tout ce qui s'est écrit de l'immortalité de l'âme, et, après l'avoir lu avec attention, la preuve la plus sensible que j'aie trouvée de l'éternité de mon esprit, c'est le désir que j'ai de toujours être. Je voudrais n'avoir jamais lu les *Méditations* de M. Descartes. L'estime où est parmi nous cet excellent homme m'aurait laissé quelque créance de la démonstration qu'il nous promet ; mais il m'a paru plus de vanité dans l'assurance qu'il en donne que de solidité dans les preuves qu'il en apporte ; et, quelque envie que j'aie d'être convaincu de ses raisons, tout ce que je puis faire en sa faveur et en la mienne, c'est de demeurer dans l'incertitude où j'étais auparavant[1]. »

Dans un autre écrit il est plus explicite, s'il est possible :

[1] *Lettre au maréchal de Créquy*, t. III, p. 138.

« Vouloir se persuader l'immortalité de l'âme par la raison, c'est entrer en défiance de la parole que Dieu nous a donnée, et renoncer en quelque façon à la seule chose par qui nous pouvons être assurés.... Qu'a fait Descartes par sa démonstration prétendue d'une substance purement spirituelle, d'une substance qui doit penser éternellement? Qu'a-t-il fait par des spéculations si épurées? Il a fait croire que la religion ne le persuadait pas, sans pouvoir persuader ni lui ni les autres par ses raisons. Lisez, monsieur, pensez, méditez : vous trouverez au bout de votre lecture, de vos pensées, de vos méditations, que c'est à la religion d'en décider, et à la raison de se soumettre. »

Ce langage nous est connu : c'est celui de Montaigne dans l'*Apologie ;* il est commun à tous les écrits de Bayle. Saint-Évremond ne répète pas, il parle ainsi selon sa nature; mais ce langage est aussi celui de Pascal. Tous disent que la raison ne démontre pas, et en remettent le soin à la foi. Pascal vous renvoie à une foi ardente, qui est la sienne; pour les autres, la foi est une abstraction que leur intelligence admet et accepte, non une illumination dont leur âme embrasse avec ardeur la lumière. Tous n'en font pas le même usage : la sainteté de Pascal s'en éclaire; les autres s'en font un oreiller pour la paresse de leur âme, qui ne demande qu'un repos assuré, et l'aliment léger d'une méditation fugitive. Toujours est-il qu'entre cette soumission si abandonnée qu'elle ressemble à de l'insouciance, et l'incrédulité de parti pris avide de se propager, il y a un intervalle où peuvent trouver encore place des pensées élevées, de secrets désirs qui avoisinent le

sentiment religieux, et dont se compose en définitive le christianisme du grand nombre. Au reste, Saint-Évremond ne se fait pas d'illusion pour lui ni pour les autres sur la valeur de telles croyances. « Dans la plupart des chrétiens, dit-il, l'envie de croire tient lieu de créance; la volonté leur fait une espèce de foi par les désirs que l'entendement leur refuse par les lumières. Dieu seul peut nous donner une foi sûre, ferme et véritable. » Semblable à l'indifférent que Pascal se proposait de conduire de l'incrédulité au christianisme, Saint-Évremond se dit arrivé à cette conclusion, après avoir vainement interrogé les philosophies et les religions antiques :

« J'ai passé d'une étude de métaphysique à l'examen des religions, et, retournant à cette antiquité qui m'est si chère, je n'ai vu, chez les Grecs et chez les Romains, qu'un culte superstitieux d'idolâtres, ou une invention humaine politiquement établie pour bien gouverner les hommes. Il ne m'a pas été si difficile de reconnaître l'avantage de la religion chrétienne sur les autres, et, tirant de moi tout ce que je puis pour me soumettre respectueusement à la foi de ses mystères, j'ai laissé goûter à ma raison, avec plaisir, la plus pure et la plus parfaite morale qui fut jamais. »

Il s'exprime encore plus positivement sur les avantages de la religion chrétienne, quand il les oppose à la philosophie :

« La philosophie ne va pas plus loin qu'à nous apprendre à souffrir les maux : la religion chrétienne en fait jouir, et l'on peut dire sérieusement sur elle ce que l'on a dit galamment sur l'amour :

Tous les autres plaisirs ne valent pas ses peines.

Le vrai chrétien sait se faire des avantages de toutes choses. Les maux qui lui viennent sont des biens que Dieu lui envoie ; les biens qui lui manquent sont des maux dont la Providence l'a garanti. Tout lui est bienfait, tout lui est grâce en ce monde, et quand il en faut sortir par la nécessité de la condition mortelle, il envisage la fin de sa vie comme le passage à une plus heureuse, qui dure toujours. Tel est le bonheur du vrai chrétien, tandis que l'incertitude fait une condition malheureuse à tous les autres. En effet, nous sommes presque tous incertains, peu déterminés au bien et au mal : c'est un tour et un retour continuel de la nature à la religion, et de la religion à la nature[1]. »

En tous sujets, Saint-Évremond se tient dans les termes généraux ; et y il aurait peu de justice à tirer parti contre la sincérité de ses désirs de soumission, de son silence sur les articles précis du dogme chrétien. D'ailleurs, il va plus loin et fait profession de catholicisme, quoique toujours dans les termes généraux. « Dans la diversité des créances qui partagent le christianisme, la vraie catholicité me tient à elle autant par mon élection, si j'avais encore à choisir, que par habitude et par les impressions que j'ai reçues[1]. » Pour compléter l'idée de Saint-Évremond catholique, ajoutons qu'il était pour les libertés de l'Église gallicane, et n'aimait guère les jésuites. « Vous savez que la discorde aux crins de serpents s'est glissée dans la société des jésuites, et que le pape est bien empêché à faire l'accommodement du général avec les provinciaux, à réunir le chef et les mem-

[1] *Lettre au maréchal de Créquy sur la religion*, t. III, p. 133.

bres. *Per quæ qui peccavit, per eadem punitur.* Il faut avouer pourtant que cette noire déesse est bien ingrate de troubler des sujets qui l'ont toujours si avantageusement servie. » On croira sans peine que Saint-Évremond désapprouvait fort la persécution des réformés ; il avait même pour les réfugiés protestants la partialité d'un frère en infortune ; et par son testament il leur donna une dernière preuve de sa pitié et de sa sympathie, en léguant une certaine somme pour le soulagement des pauvres réfugiés[1] ; mais ce que l'on connaît peu, ce sont les belles pages qu'il a pensées et écrites sur la diversité des religions et sur les moyens de la faire disparaître. De tout ce qu'on a écrit sur la tolérance en s'appuyant du sentiment chrétien, rien n'échappe plus au lieu commun que ces considérations d'un homme du monde :

« L'attachement à une créance ne m'anime point contre celle des autres, et je n'eus jamais ce zèle indiscret qui nous fait haïr les personnes parce qu'elles ne conviennent pas de sentiment avec nous.... Ce que nous appelons aujourd'hui les *religions* n'est, à bien prendre, que *différence dans la religion*, et non pas *religion différente*. Je me réjouis de croire plus sainement qu'un huguenot ; cependant, au lieu de le haïr pour la différence d'opinion, il m'est cher de ce qu'il convient de mon principe. Le moyen de convenir à la fin en tout, c'est de se communiquer toujours par quelque chose. Vous n'inspirerez jamais l'amour de la réunion, si vous n'ôtez la haine de la division aupa-

[1] Il laissa vingt livres aux pauvres français réfugiés, autant « aux pauvres catholiques ou d'autre religion telle qu'elle fût. »

ravant.... La feinte, l'hypocrisie dans la religion, sont les seules choses qui doivent être odieuses; car qui croit de bonne foi, quand il croirait mal, se rend digne d'être plaint, au lieu de mériter qu'on le persécute.... Dans la plus grande tyrannie des anciens, on laissait à l'entendement une pleine liberté de ses lumières, et il y a des nations aujourd'hui, parmi les chrétiens, où l'on impose la loi de se persuader ce qu'on ne peut croire. Selon mon sentiment, chacun doit être libre dans sa croyance, pourvu qu'elle n'aille pas à exciter des factions qui puissent troubler la tranquillité publique. Les temples sont du droit des souverains, ils s'ouvrent et se ferment comme il leur plaît; mais notre cœur en est un secret, où il nous est permis d'adorer leur maître.... Outre la différence de doctrine, en certains points, affectée à chaque religion, je trouve qu'elles ont toutes comme un esprit particulier qui les distingue. Celui de la catholicité va singulièrement à aimer Dieu et à faire de bonnes œuvres. Nous regardons ce premier être comme un objet souverainement aimable, et les âmes tendres sont touchées des douces et agréables impressions qu'il fait sur elles. Les bonnes œuvres suivent nécessairement ce principe. Ce qu'il y a seulement à craindre, c'est que la source de cet amour, qui est dans le cœur, ne soit altérée par le mélange de quelque passion tout humaine. Il est à craindre aussi qu'au lieu d'obéir à Dieu en ce qu'il ordonne, nous ne tirions de notre fantaisie des manières de le servir qui nous plaisent....

« Soyons justes, charitables, patients par le principe de notre religion; nous connaîtrons et nous obéirons tous ensemble. Je laisse à nos savants à confondre les erreurs des calvinistes, et il me suffit d'être persuadé que nous avons les sentiments les plus sains. Mais, à le bien prendre, j'ose dire que l'esprit des deux religions est fondé différemment sur de bons principes, selon que l'une envisage la pratique du bien plus étendue, et que l'autre se fait une règle plus

précise d'éviter le mal.... Le moyen de nous réunir n'est pas de disputer toujours sur la doctrine. Comme les raisonnements sont infinis, les controverses dureront autant que le genre humain qui les fait; mais si, laissant toutes les disputes qui entretiennent l'aigreur, nous remontons sans passion à cet esprit particulier qui nous distingue, il ne sera pas impossible d'en former un général qui nous réunisse.... Faisons tant que de bien agir ensemble, et nous ne croirons pas longtemps séparément.... »

La conclusion de ce petit discours, c'est qu'il n'y a pas de pire moyen pour convertir les hommes que de les attaquer par la jalousie de l'esprit.

« Si nous prenons garde, continue Saint-Évremond, aux anciennes conversions qui se sont faites, nous trouverons que les âmes ont été touchées et les entendements peu convaincus. C'est dans le cœur que se forme la première disposition à recevoir les vérités chrétiennes.... Dieu a mieux préparé nos cœurs à l'impression de sa grâce que nos entendements à celle de sa lumière. Son immensité confond notre petite intelligence : sa bonté a plus de rapport à notre amour. Il y a je ne sais quoi au fond de notre âme qui se meut secrètement pour un Dieu que nous ne pouvons connaître; et de là vient que, pour travailler à la conversion des hommes, il faut établir avec eux la douceur de quelque commerce où nous puissions leur inspirer nos mouvements : car, dans une dispute de religion, l'esprit s'efforce en vain de faire voir ce qu'il ne voit pas; mais dans une habitude douce et pieuse il est aisé à l'âme de faire sentir ce qu'elle sent.... A bien considérer la religion chrétienne, on dirait que Dieu a voulu la dérober aux lumières de notre esprit, pour la tourner sur les mouvements de notre cœur. *Aimer Dieu et son prochain*, la comprend toute, selon saint Paul. Et qu'est-ce autre chose

que nous demander la disposition de notre cœur, tant à l'égard de Dieu qu'à celui des hommes? C'est nous obliger proprement à vouloir faire, par les tendresses de l'amour, ce que la politique nous ordonne avec la rigueur des lois, et ce que la morale nous prescrit par un ordre austère de la raison.

« La seule religion chrétienne apaise ce qu'il y a d'inquiet; elle adoucit ce qu'il y a de féroce, elle emploie ce que nous avons de tendre en nos mouvements, non-seulement avec nos amis et avec nos proches, mais avec les indifférents et en faveur de nos ennemis. Voilà quelle est la foi de la religion chrétienne, et quel en était autrefois l'usage. Si on en voit d'autres effets aujourd'hui, c'est que nous lui avons fait perdre les droits qu'elle avait sur notre cœur, pour en faire usurper à nos imaginations sur elle. De là est venue la division des esprits sur la créance, au lieu de l'union des volontés sur les bonnes œuvres. De la diversité des opinions on a vu naître celle des partis, et l'attachement des partis a produit les persécutions et les guerres. Des millions d'hommes ont péri à contester de quelle manière on prenait au sacrement ce qu'on demeurait d'accord d'y prendre. C'est un mal qui dure encore et qui durera toujours, jusqu'à ce que la religion repasse de la curiosité de nos esprits à la tendresse de nos cœurs, et que, rebutée de la folle présomption de nos lumières, elle aille retrouver les doux mouvements de notre amour [1]. »

Après cela, Saint-Évremond, il faut bien se l'avouer,

[1] *Lettre au maréchal de Créquy*, t. III, p. 133. — Je regretterais de ne pas offrir encore à mes lecteurs l'occasion de relire cette pensée de Saint-Évremond sur la théologie : « La théologie me semble fort considérable, comme une science qui regarde le salut; mais, à mon avis, elle devient trop commune, et il est ridicule que des femmes même osent agiter des questions qu'on devrait traiter avec beaucoup de mystère et de secret. Ce serait assez pour nous d'avoir de la docilité et de la soumission.

attendra ce moment sans aucune impatience, sans rien faire pour le hâter. D'ailleurs, fort différent, en ce point, des philosophes qui, après lui, au siècle suivant, tout en affectant d'appeler le même rapprochement au nom de l'humanité, supprimèrent à la fois le côté commun des religions chrétiennes et leurs différences, il contemplait de temps en temps avec tranquillité la lutte des croyances et des opinions, sans autre attention que d'éviter pour lui-même la contagion et toute irrévérence de mauvais exemple. A ce dernier égard, il poussait les scrupules aussi loin que pouvait le permettre le tour naturellement ironique de son esprit. Je crois sans peine ce qu'affirme Desmaiseaux, qu'il ne lui échappait jamais rien de licencieux contre la religion :

« Il ne pouvait souffrir, que l'on en fît un objet de plaisanterie. « La seule bienséance, disait-il, et le respect que « l'on doit à ses concitoyens, ne le permettent point[1]. » Une autre fois il dit : « Je hais un vieil impie comme un

Laissons cette doctrine tout entière à nos supérieurs, et suivons avec respect ceux qui ont le soin de nous conduire. Ce n'est pas que nos docteurs ne soient les premiers à ruiner cette déférence, et qu'ils ne contribuent à donner des curiosités qui mènent insensiblement à l'erreur. Il n'y a rien de si bien établi chez les nations qu'ils ne soumettent à l'extravagance du raisonnement. On brûle un homme assez malheureux pour ne croire pas en Dieu, et cependant on demande publiquement dans les écoles *s'il y en a un*. Par là vous ébranlez les esprits faibles, vous jetez le soupçon dans les défiants; par là vous armez les furieux, et leur permettez de chercher des raisons pernicieuses, dont ils combattent leurs propres sentiments et les véritables impressions de la nature. »

[1] *Vie de Saint-Évremond*, p. 307.

« méchant, et le méprise comme un malhabile homme qui « n'entend pas ce qui lui convient[1]. »

Il serait ridicule de vouloir à toute force donner Saint-Évremond pour plus chrétien qu'il ne prétendait l'être. Son admiration pour « la plus belle morale qui fut jamais » n'allait pas jusqu'à lui faire régler sur ce divin modèle sa vie et ses sentiments. Il s'était arrangé une morale à lui, qui conciliait suffisamment, au gré de ses goûts, une certaine élévation naturelle à son âme, et la satisfaction de ses sens, modérés dans leurs appétits. De tels arrangements ne constituent pas une haute vertu, encore moins la morale du chrétien, et Saint-Évremond n'y prétend point :

« Je puis dire de moi une chose assez extraordinaire et assez vraie : c'est que je n'ai presque jamais senti en moi-même ce combat intérieur de la passion et de la raison ; la passion ne s'opposait point à ce que j'avais résolu de faire par devoir, et la raison consentait volontiers à ce que j'avais envie de faire par un sentiment de plaisir. Je ne prétends pas que cet accommodement si aisé me doive attirer de la louange. Je confesse, au contraire, que j'en ai été souvent plus vicieux ; ce qui ne venait point d'une perversion d'intention qui allât au mal, mais de ce que le vice se faisait agréer comme une douceur, au lieu de se laisser connaître comme un crime. »

Voilà qui explique comment on rencontre, dans la longue vie de Saint-Évremond, des traits de conduite

[1] *Que la dévotion est le dernier de nos amours*, OEuvres, t. IV, p. 303.

qui semblent avoir été inspirés par des caractères très-opposés : indépendant, digne jusqu'à la fierté dans sa disgrâce, s'honorant de l'amitié et du commerce de tous les hommes d'un mérite supérieur, quelle que fût leur condition ou si compromettante que pût paraître leur compagnie ; en d'autres temps, se prêtant aux pires intrigues de la politique de cour, le choix des maîtresses du prince ; supportant la gêne sans se plaindre et sans courir après les pensions, mais, par-ci par-là, trichant au jeu comme son héros, le chevalier de Grammont[1].

Que conclure de ces disparates qui, en une nature si modérée, sont plus que des accidents, sinon

[1] Cela se faisait beaucoup chez Mme Mazarin. Saint-Évremond s'en plaint souvent : de son propre aveu, il s'en serait moins plaint dans sa jeunesse :

Ma subtile main prête aussitôt l'artifice
Que semblaient demander ses yeux vifs et perçants :
Je suis honteux, sur mes vieux ans,
Pour telle occasion d'implorer la justice.
Quand mes sens avaient la vigueur
Que donne une vive jeunesse,
Je n'allais pas trop à confesse ;
Et les gens d'un grossier honneur,
Pour de semblables tours d'adresse,
Me nommaient quelquefois *pipeur*.

Ce Saint-Évremond-là est le Saint-Évremond du soir. Celui du matin, c'est le penseur. C'est le premier qui apparaît à Hamilton dans son *Épître* au comte de Grammont : « Tout à coup parut au milieu de la chambre où nous écrivions une figure qui nous surprit sans nous effrayer : c'était celle de notre philosophe, l'immortel Saint-Évremond.... Il s'était mis tout comme nous l'avions vu la première fois que vous nous procurâtes le plaisir de sa connaissance, à Londres. C'était ce même air goguenard, mais un peu refrogné, et c'étaient les mêmes habits

que les *honnêtes gens* aussi (je parle de ceux qu'on a si bien peints[1]) doivent être modestes sur leur *morale*, et se persuader bien que la modération ne sauve pas nécessairement des faiblesses, ni le terre-à-terre, des grosses chutes? Si professer les dogmes du christianisme n'exempte pas du danger d'en violer la morale, le culte tout seul de la vertu ne suffit pas à planter dans les cœurs une solide honnêteté.

La morale de Saint-Évremond ne put empêcher son âme de s'affaiblir parmi les soins qui dominèrent de plus en plus sa vieillesse. En même temps qu'il appliqua tout son art à prévenir les incommodités de l'âge, et toutes les ressources de la distraction à écarter les dernières tristesses, son indépendance et sa franchise d'autrefois firent place à une prudence extrême, qui dégénéra même sur la fin en une manie complimenteuse. Les événements plus que la vieillesse contribuèrent beaucoup à cette timidité, qui n'était pas dans son caractère. Il avait appris à

qu'il avait sans doute gardés pour nous venir rendre cette visite; et, afin que vous n'en doutiez pas :

Il avait pris pour ce voyage
Sa calotte de maroquin,
Et cette loupe à double étage,
Dont il ne vit jamais la fin,
Ornait le haut de son visage :
Bref, il parut dans l'équipage
Où, chez la belle Mazarin,
Toujours paré du nom de sage,
Il venait noyer dans son vin
Les engourdissements de l'âge,
Et rendait chaque jour hommage
A l'éclat renaissant qui brillait sur son teint.

[1] *Port-Royal*, t. III, chap. xv.

être circonspect; il le fut encore longtemps à sa manière. Il écrivait à La Fontaine : « .... Je ne parlerai point des rois; ce sont des dieux vivants qu'on adore en silence. »

Depuis la mort de Charles II, son métier de courtisan devint délicat, et sa position difficile; il appela à son aide sa vieille clairvoyance. Quoique sa pension fût suspendue, il refusa de Jacques II, dont il voyait les fautes et prévoyait la chute, la charge de secrétaire du cabinet pour écrire aux puissances étrangères. Ses sympathies secrètes favorisaient le parti libéral, et la révolution de 1688 ne lui déplut point. Il se vit très-bien accueilli et bien traité par le nouveau roi, qu'il connaissait depuis longtemps, et dont il accepta les faveurs. Appelé quelquefois par Guillaume, il l'aurait confirmé, s'il en eût été besoin, dans sa générosité à l'égard des catholiques : politique habile, qui, annoncée d'avance, l'avait aidé à monter sur le trône, et aidé à s'y maintenir. « Sans son humanité, sa douceur, sa protection, il n'y aurait pas un catholique en Angleterre, » écrivait Saint-Évremond; et il ajoute : « Le parlement a voulu chasser Mme Mazarin; mais elle n'a pas eu besoin d'implorer la protection du roi : sa justice a prévenu la grâce qu'elle eût été obligée de lui demander. » Il est à croire que c'est à Saint-Évremond que Guillaume fit grâce. Le prudent vieillard était bien en cour, et voyait beaucoup les réfugiés français, tout en gardant une scrupuleuse réserve. « Au reste, écrivait-il à un de ses amis, ma

discrétion est toujours la même, avec un attachement inviolable au gouvernement présent des pays où je suis. » C'est alors pourtant que Louis XIV, averti et peut-être piqué de l'estime témoignée par son grand adversaire à son ancien mestre de camp, fit les avances. Il fit savoir à Saint-Évremond, en prétextant de la sûreté de sa personne, qu'il pouvait revenir en France, et qu'il y serait bien accueilli. Il était trop tard : Saint-Évremond reçut avec froideur une grâce qu'on lui offrait après trente ans d'exil et dix ans de refus ; il parla de ses infirmités et de sa vieillesse.

L'âge s'avançait en effet, mais sans porter atteinte aux goûts épicuriens de l'exilé, amateur autant que jamais de bonne chère et de musique ; et la fin de Mme la duchesse Mazarin, mourant à cinquante-trois ans et toute belle encore, ne fut pas même le dernier choc pour son ami de vingt-cinq ans. En France, on s'inquiéta pour Saint-Évremond ; et ce qu'il y possédait encore de vieux amis le pressaient de revenir. Il persista dans sa résolution :

« Quand je n'aurais que trente ans, écrit-il au marquis de Canaple en faisant allusion à sa perte, il me serait difficile de pouvoir rétablir l'agrément d'un pareil commerce : à l'âge où je suis, il m'est impossible de le remplacer. Le vôtre, monsieur, et celui de quelques personnes qui prennent part encore à mes intérêts, me seraient d'un grand secours à Paris : je ne balancerais pas à l'aller chercher, si les incommodités de la dernière vieillesse n'y apportaient un grand obstacle. D'ailleurs, que ferais-je à Paris, que me cacher ou me présenter avec différentes horreurs, souvent malade, toujours caduc, décrépit ? On pourrait dire

de moi ce que disait Mme de Cornuel d'une dame : « Je « voudrais bien voir le cimetière où elle va renouveler de « carcasse. » Voilà de bonnes raisons pour ne pas quitter l'Angleterre. La plus forte, c'est que le peu de bien que j'ai ne pourrait pas passer la mer avec moi, il me serait comme impossible à le tirer d'ici.... C'est presque rien, mais je vis de ce rien-là. »

Il aurait pu ajouter qu'il avait continué auprès de la marquise de La Perrine, les habitudes qu'il s'était faites de la société d'une femme aimable. La marquise était le but de ses journées ; c'était pour elle, comme auparavant pour Mme Mazarin, qu'il composait des divertissements de musique, qu'il écrivait quelques vers ou d'agréables billets. Depuis longtemps il en était venu à mettre sa sagesse à se dissiper ainsi :

« Vous me reprochez comme un crime ma dissipation ; j'ai vu deux ou trois fois Mme de La Perrine, encore était-ce ailleurs que chez elle ; mais elle chante bien. Je vois Baillon ; il joue bien du clavecin. Je vois bien des réfugiés qui savent beaucoup. Je joue avec milord Cassel aux échecs ; je le gagne. *A mon âge, on ne peut être nulle part si désavantageusement que chez soi-même.* Il faut nous faire des amusements qui nous dérobent, pour ainsi dire, à nos tristes imaginations.... »

Mettre un temps entre la vie et la mort lui paraissait un triste conseil.

J'aime la vie, et n'en crains pas la fin,

disait-il dans un sonnet à Ninon de Lenclos, et il faisait de son mieux, jusqu'à s'entourer de toutes sortes

d'animaux, pour agiter par la vue « de quelque chose de vif et d'animé » le calme qui lui aurait trop fait penser au dernier repos. Peut-être craignait-il que la réflexion ne lui apportât plus de regrets que d'espérances. Sur ce point, aucun mot échappé à ses entretiens et à sa plume ne trahit sa secrète pensée ; pas même cette mélancolie dont Mlle de Lenclos, arrivée comme lui aux dernières étapes du voyage, laissa percer l'accent, lorsqu'elle lui écrivit : « Adieu mille fois, monsieur ! Si l'on pouvait penser comme Mme de Chevreuse, qui croyait en mourant qu'elle allait causer avec tous ses amis en l'autre monde, il serait doux de le penser. » Après avoir senti si longtemps en sage, quelquefois en chrétien, Saint-Évremond atteignit la fin de sa quatre-vingt-dixième année en ne songeant qu'à s'oublier, et laissant à sa forte vie le soin de le mener comme un aveugle jusqu'au terme du voyage[1].

[1] Bayle, parlant à Matthieu Marais de la mort de Saint-Évremond, lui écrit, en 1705 : « Il est de notoriété publique que Saint-Évremond ne fut préparé à ce passage ni par aucun prêtre, ni par aucun ministre. J'ai ouï assurer que l'envoyé de Florence lui offrit de lui envoyer un ecclésiastique, ou même qu'il le lui avait envoyé, et que cet ecclésiastique lui ayant demandé *s'il ne voulait pas se réconcilier?* — De tout mon cœur, répondit le malade. Je voudrais me réconcilier avec l'appétit, car mon estomac ne fait plus ses fonctions accoutumées. »

Tout cela s'accorde avec une lettre écrite à Desmaiseaux, peu de jours après la mort du philosophe, par M. Lefèvre, vieil ami de Saint-Évremond et son médecin depuis quarante ans. Voici cette lettre qui n'a pas encore, que je sache, été publiée, et dont l'original se trouve à Londres à la Bibliothèque du *British Musæum :* « Je ne pus, monsieur, vous écrire jeudi pour vous marquer qu'enfin notre illustre vieillard avait fini sa

Revenons à l'écrivain. Saint-Évremond suivait la maxime de La Rochefoucauld : il ne se piquait de rien. Il consentait bien à passer pour un connaisseur délicat en matière de bonne chère, et n'oubliait point qu'il était, lui troisième, de ce fameux ordre des *Coteaux* illustré par Boileau ; il avait encore du faible pour ses vers, et les montrait aux gens ; mais, à cela

course. Ce fut dans la nuit de ce jour qu'il expira sans peine, après peu ou point d'agonie. Voyant que depuis quelque temps il ne pouvait se réconcilier avec l'appétit, il se résolut, avec assez de courage, à se sentir mourir, car il a eu la connaissance nette jusqu'à la fin, et sans démentir son caractère de philosophe épicurien, qu'il a soutenu jusqu'au bout ; il a fait connaître aux uns et aux autres, catholiques et protestants, qu'il n'avait pas besoin, pour bien mourir, des cérémonies de ce monde : c'est l'expression dont il s'est servi. Il a eu, presque jusqu'au dernier jour, un vif ressouvenir des choses qui pouvaient flatter le goût. Il me disait là-dessus tous les jours quelque chose de nouveau. Il a fait son testament par lequel il déclare milord Galloway (marquis de Ruvigny) exécuteur. Il vous laisse quatre-vingts livres st. pour les services que vous lui avez rendus en plusieurs occasions. Ses livres et manuscrits sont légués au docteur Sylvestre et audit milord. Ils auront peut-être l'un et l'autre besoin de vous pour les aider dans le besoin qu'on a de faire vivre ce rare homme chez la postérité. Si vous aviez été ici, nous aurions pu vous communiquer les livres dont vous aviez besoin. D'autres le feront apparemment. Nous l'enterrons ce soir dans Westminster-Abbey, sur le canton des poëtes, historiens, critiques, etc. Nous avons cru devoir inhumer ce héros du bel esprit en bonne compagnie. A votre retour, je serai ravi de vous voir pour vous dire bien des choses dont les bornes de cette lettre m'empêchent de vous faire part.

« Je suis parfaitement, monsieur, tout à vous,

LEFÈVRE.

« Il est mort *ex marcore et senio*. C'est là sa maladie : moins changé après sa mort que pendant la langueur de son dernier état. »

près, personne n'était moins auteur; ses écrits n'étaient véritablement à ses yeux que les délassements d'un homme du monde; la plupart, suggérés par l'occasion présente, étaient adressés à des amis et ne prétendaient point aux honneurs du livre. Si l'amitié, moins discrète, en laissait prendre des copies, si la copie, respectée ou défigurée, tombait entre les mains de quelque avide imprimeur, le paresseux gentilhomme ne s'en émouvait guère; et, bien que de la sorte il fût devenu un des écrivains favoris de son temps, il n'aurait pas un instant dérangé son repos pour les embarras du métier.

Dans les derniers mois de sa vie seulement, un jeune réfugié français, nouvellement arrivé en Angleterre et admis dans sa familiarité, Desmaiseaux, homme intelligent à qui l'on doit les biographies de Bayle et de Saint-Évremond lui-même, et que nous retrouverons à l'époque suivante, persuada à l'illustre vieillard de revoir avec lui les originaux de ses ouvrages, et de mettre ainsi un terme à l'abus que depuis longtemps auteurs et libraires faisaient de son nom, pour faire réussir dans le public, à l'ombre de sa renommée, toutes sortes d'écrits rarement dignes de cet honneur[1]. Ce travail était presque achevé lorsque la mort emporta Saint-Évremond; mais Desmaiseaux avait recueilli de la bouche du spirituel vieillard, encore en possession de toute sa mémoire, assez de renseignements et de confidences

[1] « Hé ! monsieur, disait Barbin à un auteur, je vous prie, faites-moi du Saint-Évremond; je vous donnerai trente pistoles. »

sur ses écrits et sur sa vie pour être en état de préparer une édition authentique des œuvres de Saint-Évremond.

Malheureusement Desmaiseaux, entraîné par la passion du public pour les moindres écrits de son auteur, recueillit pêle-mêle le bon et le médiocre, de sorte que les meilleures œuvres de Saint-Évremond sont éparpillées dans une foule de petites pièces sans grand intérêt; et c'est peut-être ce mélange indiscret qui a fait succéder à la popularité de l'écrivain une défaveur marquée et presque l'oubli. Voltaire aussi contribua à ce rapide délaissement : ingrat pour un de ses premiers modèles, il le traita dédaigneusement dans le *Temple du Goût;* la hardiesse tranquille et réservée du philosophe exilé lui paraissait une pure timidité de courtisan, et le rendait injuste pour l'écrivain; mais aujourd'hui on ne saurait plus refuser à Saint-Évremond une place parmi les auteurs français du grand siècle que l'on peut et que l'on aime à relire. En général, les compositions qui précédèrent son exil ont la verve du génie, et sont d'une plume éminemment française et hors de ligne. L'exil émoussa quelques-unes des qualités premières de l'écrivain, mais en revanche, il trempa et agrandit son jugement. Si dès lors son style contracta quelque chose d'obscur et de monotone du tour métaphysique de ses méditations compliqué de l'habitude des antithèses, ses écrits de Hollande et d'Angleterre sont tous remarquables par l'étendue, la nouveauté et une solidité de pensée peu commune. Toute

part faite à la critique des sentiments et des opinions, ce serait peut-être donner à Saint-Évremond la louange qui l'aurait le plus touché et qui lui convient davantage, que de lui appliquer ce mot que la comparaison des Anglais et des Français lui a suggéré quelque part : « Les plus honnêtes gens du monde sont les Anglais qui parlent, et les Français qui pensent. »

CHAPITRE V.

Les écrivains réfugiés français en Angleterre. — Écrivains étrangers. — Encore la Savoie. — L'abbé de Saint-Réal. — Ses débuts. — Varillas. — De l'histoire. — Don Carlos. — Conspiration de Venise. — La duchesse de Mazarin à Chambéry. — Voyage d'Angleterre. — Cæsarion. — De la critique.

Jusqu'à la chute des Stuarts, les réfugiés protestants n'avaient abordé en Angleterre qu'isolément et en petit nombre. C'était pour leur foi un protecteur équivoque que Charles II; et ceux qui, prenant les devants sur la dernière persécution, étaient venus chercher en Angleterre un établissement, trouvèrent bientôt dans son successeur un ennemi : plusieurs même furent obligés de suivre les exilés anglais qui s'enfuyaient pour échapper à la vengeance de Jacques II. Mais depuis 1688, les réfugiés français commencèrent à affluer à la suite du prince d'Orange; et lorsque Saint-Évremond mourut, il semblait qu'une populeuse colonie de Français, pareille à celle de Hollande ou de Berlin, fût sur le point de se former en Angleterre. La plupart de ces nouveaux émigrés étaient des hommes d'épée, des seigneurs, des officiers de Louis XIV, persécutés ou découragés[1];

[1] Voir les substantiels et intéressants mémoires lus à l'Académie des sciences morales et politiques, par M. Weiss, sur l'*Histoire des réfugiés français*.

il y venait aussi des gens de lettres, attirés par les ressources que semblaient devoir leur offrir un pays puissant, protecteur naturel de leurs intérêts et de leur indépendance.

Et en effet, pendant le règne de Guillaume et Marie, ils furent en évidence et en faveur; le roi même se servit de la plume de quelques-uns d'entre eux pour présenter à l'Europe, sous les couleurs qui convenaient à sa politique, l'événement qui avait placé une couronne sur sa tête; d'autres réfugiés, tels que Desmaiseaux, Coste, de La Croze, s'attachèrent à faire connaître l'Angleterre savante aux étrangers. Coste traduisit les ouvrages de Locke; et de La Croze, qui avait fait ses premières armes avec Le Clerc et s'était brouillé avec lui, fonda à Londres un journal français, consacré à l'analyse détaillée des travaux en tous genres des savants anglais.

L'Église de la Savoie[1] et l'Église wallonne, dès l'avénement de Guillaume, s'honorèrent aussi des talents déjà célèbres d'Allix et d'Abbadie. Allix, une des renommées de Charenton pour le savoir, pour son ardeur à serrer le faisceau entre les protestants, se distinguait dans sa prédication par une manière simple et un enseignement direct approprié aux circonstances de son Église; Abbadie, qui arrivait

[1] C'est ainsi qu'on nommait l'Église des Français établis à la cour d'Angleterre, ou qui logeaient au quartier de la cour; outre celle-là, il y avait une autre Église française ou wallonne, desservie ordinairement par deux ministres.

de Berlin avec son renom populaire, un talent d'écrivain religieux et de prédicateur, sur lequel je n'ai pas à revenir, après avoir assisté à la bataille de la Boyne comme aumônier du duc de Schomberg, mit sa plume habile au service du roi. Dans la *Défense de la nation britannique* très-longue réfutation des maximes politiques de l'*Avis aux réfugiés*, il se chargea de justifier en droit et en morale la révolution de 1688, la déchéance de Jacques II, et toute la conduite du prince qui était venu prendre la place de son beau-père sur le trône d'Angleterre. L'entreprise était délicate pour Abbadie, qui, en cette même année 1688, à Berlin, prêchant à l'occasion de l'avénement du nouvel électeur Frédéric, avait dit que la puissance souveraine est de droit divin ; que « le prince porte dans sa personne Dieu et l'État tout ensemble, semblable en cela à l'air et au ciel, cet agréable composé d'un nuage qui vient d'en bas et d'une lumière qui vient d'en haut, etc. » Sans craindre la contradiction, le nouveau politique posa résolument la doctrine du droit populaire de résistance et de déchéance, et se livra en conscience à l'apologie sans réserve du nouveau roi et de sa vocation au trône. C'est encore lui qui fut choisi pour prononcer le panégyrique de la reine Marie, et pour raconter la conspiration papiste contre Guillaume. Il en fut récompensé par le doyenné de Killalow en Irlande. Il se remit après cela à des sujets de théologie. Il donna, entre autres ouvrages, une *Apologie de la religion* et le *Triomphe de la Providence*, vaste travail de théologie apo-

calyptique, où Abbadie[1] s'occupe seulement des prophéties accomplies, sans toucher à l'avenir. Mais l'*Art de se connaître soi-même*, publié dans les premiers temps après son arrivée en Angleterre, fut comme le terme de ses grands succès. Dès lors sa belle intelligence, si elle n'était pas épuisée, ne produisit plus rien qu'on puisse comparer à son premier effort, à ce *Traité de la divinité de la religion chrétienne*, que nous avons vu admiré des catholiques.

Si les hommes de lettres réfugiés en Angleterre eurent leur moment, à la faveur du régime nouveau, ce moment devait être assez court. Presque tous, en effet, ils appartenaient à cette vaste communauté d'érudits, de savants et de critiques qu'on s'était plu à appeler la *république des lettres* : or, cette république perdait peu à peu de son éclat et de son importance littéraire, à mesure que l'impulsion donnée à l'Europe par le génie du siècle de Louis XIV profitait au développement des littératures nationales. La Grande-Bretagne entrait rapidement et glorieusement dans ces nouvelles voies; elle enviait bien encore à la France ses grands poëtes, ses plus beaux esprits, en se préparant à suivre leurs traces et à s'approprier leurs exemples; mais pour des savants, des philosophes, des théologiens, des humanistes, elle en possédait assez pour n'avoir pas besoin de ces pauvres étrangers. Ceux, tels que Rapin de Thoyras, qu'elle

[1] La *Vérité de la religion chrétienne réformée*. Rotterdam, 1718. — Le *Triomphe de la Providence ou l'ouverture des sept sceaux*. 1720.

accueillit avec une générosité particulière, et qu'elle garda, sont peu nombreux : nous les retrouverons dans la suite de cette histoire, lorsque nous chercherons pour le XVIIIe siècle, comme nous venons de le faire pour le XVIIe, à reconnaître au loin, et autour de la France, les traces dispersées, les fruits expatriés de son génie littéraire.

Ici s'arrête, pour le XVIIe siècle, cette partie de la tâche que je m'étais donnée ; j'ai achevé, sans pouvoir me flatter de l'avoir épuisée, l'histoire littéraire des émigrés ou réfugiés français de cette époque. Il me reste maintenant, pour terminer, à parler des écrivains étrangers qui se sont fait une place distinguée dans la littérature française vers la fin du siècle.

Le premier qui se présente à nous, c'est encore un Savoisien, le dernier dont son pays ait à se faire honneur dans cette période, l'abbé de Saint-Réal. Il m'a paru avoir sa place naturelle après Saint-Évremond plutôt qu'après son compatriote Vaugelas, non-seulement parce que tous deux ont adoré la même idole, mais parce que leurs écrits sont de la même date et leur pensée, à bien des égards, pareille, surtout par l'indépendance.

Fils et petit-fils de sénateurs au sénat de Chambéry, l'abbé Vichard de Saint-Réal était venu terminer ses études à Paris, dans le temps même que Vaugelas atteignait la fin de sa carrière. Notre abbé était un abbé sans bénéfice, et l'habit ecclésiastique qu'il portait était simplement l'habit d'un homme de lettres ; car

homme de lettres, Saint-Réal l'était, même dans le sens que ce nom n'avait pas encore, et qu'il prit dans le siècle suivant. Pour être simplement un *bel esprit*, il avait trop de sérieux dans l'imagination, et visait trop à la méditation, à la profondeur et à la liberté. Dans l'ignorance où l'on est resté longtemps de tout détail sur la vie de Saint-Réal, quelques biographes l'ont représenté, trop gratuitement, comme un homme de plaisir et du monde. Ce personnage ne lui ressemble point : s'il fut jamais dissipé et mêlé de sa personne aux aventures romanesques, ce fut dans les premiers temps qui suivirent sa sortie du collége des jésuites, et dans une circonstance particulière de sa vie. Le plaisir d'écrire et la retraite, d'où il ne s'éloigna quelquefois que pour y rentrer bientôt, tels étaient ses goûts, assez d'accord avec ses écrits, qui tous attestent chez l'écrivain savoyard la vocation naturelle d'un penseur un peu chagrin et d'un moraliste misanthrope. Tel eût été tout à fait Saint-Réal, si une imagination assez vive, et la rencontre qu'il fit au début de sa carrière littéraire, ne l'eussent jeté à la fois dans l'histoire et dans le roman.

Varillas était alors dans le plus beau moment de sa réputation. On prêtait à cet inventeur de l'histoire secrète une érudition aussi vaste que solide, un amour de la vérité aussi grand que l'était sa pénétration à découvrir les ressorts cachés des événements historiques; sa vie retirée, ses veillées solitaires, ses journées passées tout entières, disait-on, à fouiller dans les trésors de la bibliothèque du roi,

prêtaient à l'illusion, et entouraient d'une sorte d'intérêt mystérieux la personne d'un historien dont les récits, semés d'anecdotes, avaient à un haut dègré l'art d'amuser la curiosité du public, et ressemblaient si peu aux arides compilations des érudits. Tout son mérite sans doute était à la surface; mais on ne peut lui refuser de l'agrément et un certain feu de style, et il a été sur la trace d'idées hardies alors et très-judicieuses sur la science de l'histoire. Il pensait, avec nouveauté et avec raison, qu'il y a sous l'histoire extérieure, au-dessous des grandes affaires dont les historiens se contentaient de parcourir les hauteurs, une histoire moins imposante, moins relevée, mais aussi importante que l'autre, celle des menus ressorts que les passions font jouer, et qui produisent les événements. Partant de là, il notait un nouvel ordre de sources à consulter, entre autres les lettres familières, pour la connaissance des vrais sentiments, des opinions des personnages historiques. On ne peut contester à Varillas la justesse de son point de vue; son erreur fut, en reconnaissant ces deux histoires, d'avoir voulu les séparer davantage au lieu de les réunir; d'attribuer à l'histoire proprement dite le soin de représenter l'extérieur de l'homme, de rester toujours sur les hauteurs des grandes affaires, sans descendre aux minuties des petites causes[1]; enfin, de lui réserver tout ce qui est du commandement et de l'au-

[1] C'est la maxime d'Adrien Marcellin : « Discurrere per negotiorum celsitudines, non humilium minutias indagare causarum. »

torité, tandis qu'il laissait à l'histoire secrète ou anecdotique la tâche de peindre ce qui se passe en secret et dans la solitude, ne représentant l'homme qu'autant qu'il est nécessaire pour en connaître le dedans, réservant pour les mœurs les plus vives couleurs et la plus fine manière de l'écrivain. Non content de séparer ces deux sortes d'histoires, Varillas prenait plaisir à montrer leurs assertions en désaccord et quelquefois en manifeste contradiction, sans s'apercevoir que la tâche de l'historien devrait être avant tout de peser et concilier toutes les espèces de témoignages. A vrai dire, ce grand respect pour l'histoire, qui ne doit point descendre à s'occuper des minces circonstances n'était, de la part de Varillas, qu'une façon de faire sentir combien celle-là est moins utile à la vérité, et moins piquante que l'histoire anecdotique. A ses yeux, celle-ci a des priviléges que n'a point l'autre; des mêmes particularités dont elle se réserve la connaissance, elle tire des inductions délicates, et le champ de la conjecture lui est ouvert tout entier. Varillas se livra sans scrupule aux facilités d'une méthode qui allait si bien à son esprit ingénieux, mais peu solide; il excellait à revêtir ses conjectures d'un air de profondeur et de mystère que n'a point la vérité, mais qui semble aux yeux crédules plus vrais que la vérité même. Dans un tel système, il n'y a qu'un pas des suppositions à la foi, de la vraisemblance à l'invention. Si cela n'est pas vrai, cela doit l'être. Ainsi pensait Varillas, non sans prendre la précaution d'étayer ses fictions de témoi-

gnages qu'il disait puisés dans les trésors secrets de la bibliothèque du roi ; car il en vint là, en voulant soutenir à toute force sa réputation de savoir et de clairvoyance sans égale. On y fut pris longtemps dans le public; et avant que des érudits soupçonneux, tels que d'Hozier, découvrant dans ses histoires plus de quatre mille erreurs, dont la moitié étaient de pures inventions, lui eussent fait perdre son crédit d'historien et sa place à la bibliothèque, Varillas avait, par l'autorité de son exemple et le succès de ses livres, égaré l'histoire dans les voies attrayantes du roman. C'est dans son intimité et en l'aidant dans ses recherches, que Saint-Réal s'initia à l'art d'arranger l'histoire, qu'il était digne d'écrire.

Entre le maître et le disciple l'union pourtant ne fut pas d'éternelle durée. Soit que sa jalousie se fût éveillée, soit qu'il crût véritablement avoir à se plaindre de l'abbé, soit plutôt qu'il trouvât ce commerce incommode pour sa façon d'être érudit, Varillas, qui aimait le mystère et en mettait partout, s'avisa de découvrir que des papiers précieux, fruits de ses recherches, avaient disparu, et il accusa hautement Saint-Réal d'avoir mis la main sur ce trésor. Saint-Réal dédaigna l'accusation et garda le silence, en souvenir des services reçus et pour en finir plus vite. Mais il lui resta de cette affaire un grand dégoût pour l'amitié des gens de lettres, qu'il commença dès lors à éviter, se tenant à l'écart des sociétés frivoles et brillantes, et affectant de ne plus voir,

dans les conversations qu'il avait tant recherchées, qu'un vain et tumultueux babil[1].

Jusqu'alors Saint-Réal n'avait rien publié; depuis cette rupture, il se mit à l'œuvre, et débuta, en 1671, par des *Discours sur l'usage de l'histoire.* L'année d'auparavant, le P. Le Moyne avait publié de piquantes dissertations sur l'histoire[2]. On aimait alors à composer des livres sur ces sujets, et, en attendant d'écrire des chefs-d'œuvre qui pussent servir de modèles, on en disait la recette. La philosophie du P. Le Moyne n'était pas profonde, car on ne soupçonnera pas ce jésuite d'avoir voulu commenter Pascal dans cette remarque sur les mouvements des États, où il est bien plutôt le devancier de Voltaire : « On s'y figure de grandes machines et de grandes roues, et il n'y a qu'une planche et un bout de corde : c'est un dépit, un caprice, une amourette qui ébranle les grands corps et qui les met hors de leur assiette. » Notre religieux prend les choses gaie-

[1] Fragment de lettre cité par Falletti de Marchesi di Barol, *Piemontesi illustri*, t. V.

[2] *De l'histoire*, par le P. Le Moyne, de la compagnie de Jésus; Paris, 1670 à 1672. L'auteur, qui était homme de beaucoup d'esprit et avait composé le poëme de *Saint Louis*, la seule tentative épique de cette époque qui vaille quelque chose, soutient, dans une de ses dissertations, que l'esprit est la première pièce de l'historien, et que, par conséquent, on ne saurait être bon historien sans être poëte. — L'esprit qu'il entend n'est point celui qui suffit pour tourner un sonnet : « C'est une disposition universelle à toutes sortes de formes, à la philosophie et à la poésie, à la science civile et à la militaire : avec l'esprit, un homme est plusieurs hommes; il est homme de tête et homme de main, homme d'État et homme de guerre. »

ment; tout au contraire, l'abbé de Saint-Réal, quoiqu'inclinant aux mêmes idées, fait assez connaître qu'entre ses mains le burin de l'historien sera la plume d'un moraliste paradoxal et misanthrope. « Étudier l'histoire, c'est étudier les motifs, les opinions et les passions des hommes, pour en connaître tous les ressorts, les tours et les détours, enfin toute les illusions qu'elles savent faire aux esprits, et les surprises qu'elles font au cœur[1]. » Ainsi parle Saint-Réal. C'est, on le voit tout de suite, regarder et chercher, avec la lunette et le même genre de curiosité que La Rochefoucauld. Mais la ressemblance (il faudrait peut-être dire l'imitation, car Saint-Réal était fort épris et nourri de l'esprit des *Maximes*), la ressemblance ne s'arrête pas là : l'abbé propose une méthode dont la fin est d'apprendre à découvrir dans les actions historiques l'inspiration des vices naturels à l'âme humaine, de quelque masque de vertu qu'ils se parent. Selon lui, l'opinion mène l'entendement; les passions, la volonté : folie, malice, ignorance, voilà les grands artisans de tout ce qu'on voit se passer dans l'histoire, la vanité mettant la dernière main et finissant l'ouvrage. Lorsque vous rencontrez des traits de conduite qui excitent votre admiration, cherchez bien : vous y trouverez imprimée la marque de quelqu'un de ces leviers, et toutes ces découvertes vous composeront un fonds solide d'éducation morale, en vous apprenant ce qu'il faut éviter.

Mais ne serait-il pas aussi sûr, et bien moins triste

[1] *De l'usage de l'histoire*, à M. ***. Paris, 1671.

surtout, de faire éclater aux yeux des hommes, le mérite des actions parfaitement louables? Saint-Réal se fait l'objection, et l'écarte par une réflexion amère. A l'entendre, le nombre des actions régulièrement vertueuses est si petit, qu'en ce cas on ferait bien du chemin sans se reposer, à moins de se faire illusion, et de vouloir mettre à toute force de la vertu où il n'y en a point; ce qui, loin d'être utile à l'âme, ne pourrait que l'accoutumer à l'un des plus grands défauts dont elle puisse être atteinte, qui est « d'estimer mal à propos et de prendre pour louable ce qui ne l'est pas. » Saint-Réal a sans doute raison contre les prôneurs de la morale en exemples; mais sa méthode n'en est pas pour cela meilleure. Sans compter qu'une vue si bornée des usages de l'histoire est fort peu attrayante, en quoi pourrait-elle façonner notre esprit, sinon à une vaine défiance, à un scepticisme moral aussi démoralisant, après tout, que peut l'être une fade admiration et un optimisme de parti pris? En ceci, Saint-Réal devançait Bayle et Voltaire, très-curieux justement de cette inquisition malicieuse dans le champ des intentions: tous deux aussi le prisaient, et l'ont fort loué.

Il y a dans ces discours une forte dose de la rhétorique libérale des Mably et des Rousseau; et la *nature*, la nature de Jean-Jacques, y apparaît même par instants :

« Un paysan ne croit point être plus qu'un autre, pour être le fils d'un bon travailleur; mais seulement pour être bon travailleur lui-même, pour être sain, robuste, grand

et fort, pour danser de meilleure grâce, ou pour chanter mieux au lutrin, qui sont toutes qualités réelles, solides et utiles, ou naturellement agréables. Voilà la seule gloire qu'ils connaissent et les sujets d'où ils la tirent. Mais ils n'ont point appris de la nature à s'enorgueillir de la vertu de ceux qui ne sont plus, quelque proches de sang qu'ils leur aient été; et ils s'aviseraient aussitôt de tirer vanité d'être nés un jour qu'il faisait fort beau temps, que d'en tirer de l'estime où leurs pères étaient dans leur village; car l'un et l'autre sont également ridicules.

« Le mérite est donc purement personnel parmi eux, et ceux qui ont étudié la nature dans leurs mœurs simples et sans art peuvent avoir remarqué qu'ils n'ont point d'injure plus ordinaire que de se reprocher les uns aux autres qu'ils ne valent pas leurs pères; car c'est partout que la mémoire de la vertu dure plus que ceux qui l'ont possédée, et qu'on s'immortalise en la suivant. Mais, bien loin que les gens du peuple rappellent le souvenir de celle de leurs parents pour leur tenir lieu de mérite, comme on fait tous les jours parmi les grands, ils ne rappellent ce même souvenir que pour rendre les vices des enfants plus inexcusables. »

Il n'y a sans doute là aucune pensée agressive de la part de Saint-Réal, qui ne songeait qu'à l'usage moral qu'on peut faire de l'histoire, et nullement à l'usage politique, qu'il méprisait fort; et ce n'est qu'un exemple de plus de cette apparente hardiesse à tout dire, qui étonne quelquefois chez les écrivains du siècle de Louis XIV, et n'était, si l'on peut ainsi parler, que l'audace de l'innocence, l'auteur n'y entendant pas plus malice que le privilége du roi apposé sur son livre.

Dans ces discours sur l'histoire, les réflexions sont coupées de récits auxquels l'auteur demande la preuve de ses maximes, et ces récits sont d'un excellent tour : c'est ainsi qu'en voulant montrer que telle action, louable en apparence, n'a pas grande valeur en soi, si elle ne vient que d'imitation, Saint-Réal raconte comment Charles IX eut l'idée de prendre Amyot pour son grand aumônier, et à ce propos, il trace une biographie d'Amyot qui est parfaite. Dans ces récits épisodiques, le narrateur s'annonçait, et il parut l'année suivante (1672) avec tout le charme de sa manière romanesque et dramatique; car *Don Carlos*, dans sa forme concise et son style plutôt sobre, est un roman pathétique qui, venu dix ans avant *la Princesse de Clèves*, a pu donner courage à Mme de La Fayette, en lui apprenant qu'il n'était pas besoin des grandes toiles de Mlle Scudéry pour peindre les secrètes tragédies du cœur, lors même qu'elles ont pour théâtre la cour des rois.

La description y est bien d'un goût romanesque, mais elle est rapide, et l'action domine. C'est un drame véritable, et Schiller y a trouvé le sien tout fait, avec les données de passion, le caractère des physionomies et les situations principales; et encore, à notre gré, est-il resté au-dessous de Saint-Réal dans la peinture du héros de la tragédie, du malheureux infant d'Espagne. La tragédie allemande nous montre don Carlos comme un enfant plein de faiblesse et d'amour : il est sacrifié au marquis de Posa, ce type idéal du libéralisme germanique aus-

tère, enthousiaste, mais absolument dépourvu de la grâce chevaleresque indiquée dans l'esquisse de Saint-Réal. Schiller a donné à l'un les ardeurs de l'amour, à l'autre la volonté et les grands desseins politiques. Dans le récit français, point de tel partage; le petit-fils de Charles V est, du commencement à la fin, non pas seulement l'amant passionné de la reine, mais encore l'élève de l'empereur son aïeul, la terreur du parti catholique et de l'inquisition, l'allié naturel des Flamands insurgés. Pour tout dire, Philippe II n'a pas d'ennemi qui, dans le secret de son âme, lui porte plus de haine et de mépris que son propre fils. Une telle figure eût été digne du pinceau de Shakspeare, et c'est beaucoup d'en avoir indiqué les traits comme Saint-Réal l'a fait. Le récit de la mort du malheureux Carlos est plein d'un feu sombre, qui éclaire tragiquement cette scène d'ailleurs assez simplement et brièvement racontée :

« Le malheureux prince apprit qu'il pouvait choisir le genre de sa mort. Il reçut cette étrange nouvelle avec l'indifférence d'un homme qui aimait quelque chose plus que la vie, et qui craignait la même destinée pour la personne qu'il aimait. Quoi que les historiens d'Espagne aient dit des emportements et des faiblesses de ce prince, pour noircir sa mémoire, et justifier son père, il est certain qu'il ne lui sortit qu'une seule chose de la bouche qui pût passer pour plainte. Ce fut que la reine, ayant à force d'argent trouvé le moyen de lui faire commander, de sa part, qu'il demandât à voir le roi, comme un garde lui vint dire que son père venait : *Dites mon roi*, répondit-il, *et non pas mon père*. La soumission qu'il avait pour les

ordres de la reine le fit résoudre à se mettre à genoux devant le roi, et à lui dire qu'il le priait de considérer que c'était son sang qu'il allait répandre. Le roi lui répondit froidement que *quand il avait du mauvais sang, il donnait son bras au chirurgien pour le tirer.* Don Carlos au désespoir d'avoir fait une bassesse sans fruit, se leva brusquement à ces mots, et demanda à ses gardes si le bain où il devait mourir était prêt. Le roi, soit pour repaître plus longtemps ses yeux de ce déplorable spectacle, soit peut-être qu'il en fût ébranlé, et qu'il cherchât à se rendre, lui demanda s'il n'avait que cela à lui dire? Le prince qui eût voulu racheter ce qu'il venait de faire au prix de mille autres vies, voyant bien qu'il n'y avait plus rien à ménager, ni pour lui, ni pour la reine, ne put s'empêcher de répondre pour la dernière fois, avec toute sa fierté naturelle : « Si des personnes pour qui ma complaisance ne doit finir qu'avec mes jours, ne m'avaient pas obligé à vous voir, je n'aurais pas fait la lâcheté de vous demander grâce, et je serais mort plus glorieusement que vous ne vivez. » Le roi se retira après cette réponse, sans témoigner aucune émotion. Don Carlos se mit au bain et s'étant fait ouvrir les veines des bras et des jambes, il commanda que tout le monde sortît. Puis, prenant dans sa main un portrait de la reine en miniature, qu'il portait toujours pendu au cou, et qui avait été la première occasion de son amour, il demeura les yeux attachés sur cette fatale peinture, jusqu'à ce que les frissons glacés du trépas le surprirent dans cette contemplation, et que son âme généreuse et élevée étant déjà sortie à demi avec son sang et ses esprits, il perdit insensiblement la vue, et puis la vie. »

Saint-Réal avait puisé ses anecdotes dans les historiens protestants ou ennemis de Rome, qui ont recueilli soigneusement la rumeur des soupçons popu-

laires et tout ce qu'il y a de mystérieux dans cette histoire; aussi prit-il la précaution de faire imprimer sa *Nouvelle* en Hollande, mais elle n'en fit pas moins son chemin dans la faveur du public français.

Toutefois, moins de deux ans après, ce succès brillant fut comme effacé par l'éclat que jeta, à sa première apparition, l'*Histoire de la conjuration contre Venise*, qui porta l'abbé de Saint-Réal au premier rang des historiens français; car pour le coup on crut que c'était là vraiment de l'histoire, et un sentiment unanime d'admiration établit que la France avait trouvé son Salluste, et la *Conjuration de Catilina* son égale. Lorsque enfin, mais longtemps après, on se fut douté que l'abbé avait tiré de son imagination les détails et jusqu'à d'importantes circonstances de son récit, quand cette fameuse conspiration fut redevenue un problème, la renommée du narrateur n'y perdit rien; et Saint-Réal figure encore aujourd'hui dans l'histoire littéraire sur le pied d'un Salluste moderne. Quel que soit le mérite des pages de Saint-Réal, les rapprocher ainsi du récit de l'historien romain, c'est leur donner une valeur exagérée. Le cardinal de Retz parle en quelque endroit de ces historiens chimériques qui montent les ressorts de l'État sur des cadrans de collége. On ne saurait dire cela de Salluste, homme d'intrigue et d'action, qui ne prenait par la rhétorique que la morale, et encore avec quelle sobriété! mais on peut le dire de l'abbé de Saint-Réal, arrangeant à son gré les fils d'une

trame impossible; et, à quelque égard, Sarrasin aurait été plus digne d'être rapproché de Salluste, s'il eût achevé sa *Conspiration de Walstein.*

Pour un élève de Varillas, c'était une précieuse trouvaille qu'un tel sujet, et il est étonnant que cet inventeur de l'*histoire secrète* ne s'en fût pas emparé le premier. La curiosité publique le mit pour ainsi dire dans la main de Saint-Réal. Une relation, composée par ordre du gouvernement vénitien, venait de la réveiller, sans la satisfaire, sur le mystérieux coup de main tenté contre Venise par les Espagnols près de soixante ans auparavant. Saint-Réal, aidé en outre de documents manuscrits[1] qu'avait pu lui fournir la bibliothèque du roi, entreprit de mettre dans le plus grand jour cette mystérieuse affaire, et raconta en effet, avec une assurance et un détail imposants, comment, en pleine paix, la reine de l'Adriatique avait été à la veille d'être pillée, son arsenal et sa flotte livrés aux flammes, par un complot tramé entre l'ambassadeur d'Espagne, le vice-roi de Naples et le gouverneur de Milan, assistés d'un corsaire, de gentilshommes français et de la propre garde allemande à la solde de la république; comment enfin, sans l'horreur qui éclaira tout à coup la conscience d'un des conjurés, c'en était fait de Venise. L'âme de ce complot, dans le tableau de Saint-Réal, c'est le marquis de Bedmar, dont le beau portrait a toutefois un peu trop de ces traits généraux convenus et de cette

[1] Le principal est le *Sommario della conspiràzione contra la città di Venezia,* publié peu après par Vittorio Siri.

grandeur idéale que les peintres d'alors, comme les poëtes, donnaient aux grands personnages qu'ils entreprenaient de peindre :

« Il possédait tout ce qu'il y a dans les historiens anciens et modernes qui peut former un homme extraordinaire. Il comparait les choses qu'ils racontent avec celles qui se passaient de son temps. Il observait exactement les différences et les ressemblances des affaires, et combien ce qu'elles ont de différent change ce qu'elles ont de semblable. Il portait d'ordinaire son jugement sur l'issue d'une entreprise aussitôt qu'il en savait le plan et les fondements. S'il trouvait par la suite qu'il n'eût pas deviné, il remontait à la source de son erreur, et tâchait de découvrir ce qui l'avait trompé. Par cette étude, il avait compris quelles sont les voies sûres, les véritables moyens et les circonstances capitales qui présagent un bon succès aux grands desseins, et qui les font presque toujours réussir. Cette pratique continuelle de lecture, de méditation, et l'observation des choses du monde, l'avait élevé à un tel point de sagacité, que ses conjectures sur l'avenir passaient, dans le conseil d'Espagne, pour des prophéties. A cette connaissance profonde de la nature des grandes affaires étaient joints des talents singuliers pour les manier : une facilité de parler et d'écrire avec un agrément inexprimable ; un instinct merveilleux pour se connaître en hommes ; un air toujours gai et ouvert, où il paraissait plus de feu que de gravité ; éloigné de la dissimulation jusqu'à approcher de la naïveté ; une humeur libre et complaisante, d'autant plus impénétrable que tout le monde croyait la pénétrer ; des manières tendres, insinuantes et flatteuses, qui attiraient le secret des cœurs les plus difficiles à s'ouvrir ; toutes les apparences d'une entière liberté d'esprit dans les plus cruelles agitations. »

Tel était l'habile homme qui ensuite, d'après

Saint-Réal, aurait mis dans la confidence de son terrible projet plus de complices qu'il n'en fallait pour le faire découvrir. Les autres personnages essentiels sont conçus, comme celui-là, à l'antique, et n'ont pas beaucoup plus de vraisemblance. Voici d'abord Renault : c'est l'homme de tête, le premier instrument du marquis, lequel l'avait découvert à l'ambassade de France, et, à la suite de quelques conversations, avait formé avec lui une liaison étroite, familiarité passablement invraisemblable de la part d'un grand d'Espagne :

« Quoique cet homme fût extrêmement pauvre, il estimait plus la vertu que les richesses, mais il aimait plus la gloire que la vertu; et, faute de voies innocentes pour parvenir à cette gloire, il n'en était point de si criminelles qu'il ne fût capable de prendre. Il avait appris dans les écrits des anciens cette indifférence si rare pour la mort, qui est le premier fondement de tous les desseins extraordinaires; il regrettait toujours ces temps célèbres où le mérite des particuliers faisait la destinée des États, et où tous ceux qui en avaient ne manquaient jamais de moyens ni d'occasions de le faire paraître. Le marquis de Bedmar, qui l'avait étudié à fond et qui avait besoin d'un homme à qui il pût confier entièrement la conduite de son entreprise, lui dit, en la lui déclarant, qu'il avait compté sur lui dès la première pensée qu'il en avait eue. Renault se tint plus obligé de cette assurance qu'il n'aurait fait de toutes les louanges imaginables. L'âge avancé où il était ne le détourna point de cet engagement. Moins il avait à vivre, moins il avait à risquer. Il ne crut pas pouvoir mieux employer quelques tristes années qui lui restaient à passer, qu'en les hasardant pour rendre son nom immortel. »

Saint-Réal représente aussi avec quelques-unes de ces couleurs *héroïques* le corsaire Jacques Pierre, « si excellent dans ce métier, que tous les autres faisaient gloire de l'avoir appris de lui ; tout ce qu'il y avait de gens de mer, soldats, officiers et matelots qui fréquentaient cette côte, faisaient régulièrement leur cour au capitaine ; ses conseils étaient des oracles pour eux, » etc.

Voilà les acteurs ; l'action en son détail a le même aspect d'arrangement et de composition. Lorsqu'enfin après mille obstacles qui, ainsi qu'il convenait, élèvent tous les courages au lieu de les abattre, le jour est pris par les conjurés pour frapper le coup décisif. Renault adresse alors à ses compagnons une de ces harangues réputées à l'antique, bien faite, écrite avec un soin qui pèse les mots et polit les périodes ; où la situation est soigneusement exposée ; où les motifs de l'action qui se prépare sont tous rassemblés et à la fin tournés en péroraison, mais dont le langage n'a jamais été parlé devant des hommes en de telles circonstances et en pareils moments. L'éloquence qui entraîne a d'autres accents :

« En vérité, mes compagnons, s'écrie Renault en terminant, qu'est-ce qu'il y a sur la terre qui soit digne de la protection du ciel, si ce que nous faisons ne l'est pas ? Nous détruisons le plus horrible de tous les gouvernements ; nous rendons le bien à tous les pauvres sujets de cet État, à qui l'avarice des nobles le ravirait éternellement sans nous ; nous sauvons l'honneur de toutes les femmes qui naîtraient quelque jour sous leur domination avec assez d'agréments pour leur plaire ; nous rappelons à la vie un nombre infini de malheureux que leur cruauté est en possession de sa-

crifier à leurs moindres ressentiments, pour les sujets les plus légers; en un mot, nous punissons les plus punissables de tous les hommes, également noircis de vices que la nature abhorre, et de ceux qu'elle ne souffre qu'avec pudeur. Ne craignons donc point de prendre l'épée d'une main et le flambeau de l'autre, pour exterminer ces misérables. Et quand nous verrons ces palais, où l'impiété est sur le trône, brûlants d'un feu, plutôt du feu du ciel que le nôtre; ces tribunaux, souillés tant de fois des larmes et de la substance des innocents, consumés par les flammes dévorantes; le soldat furieux retirant ses mains fumantes du sein des méchants; la mort errante de toutes parts; et tout ce que la nuit et la licence militaire pourront produire de spectacles plus affreux : souvenons-nous alors, mes chers amis, qu'il n'y a rien de pur parmi les hommes; que les plus louables actions sont sujettes aux plus grands inconvénients; et qu'enfin, au lieu des diverses fureurs qui désolaient cette malheureuse terre, les désordres de la nuit prochaine sont les seuls moyens d'y faire régner à jamais la paix, l'innocence et la liberté. »

Ce n'est point là sans doute de la rhétorique commune, elle est d'un homme d'esprit et d'une bonne plume; mais c'est de la rhétorique, et le dernier tableau que l'orateur s'avise de présenter à l'imagination de ses complices est aussi déplacé dans la bouche d'un chef de conspiration que bien écrit; ce sont là des choses à dire après l'événement, pour le justifier. Mais Saint-Réal en avait besoin pour ébranler l'homme qui devait trahir le secret de la conspiration, et il en tire, en effet, tout de suite un admirable parti :

« Ce discours fut reçu de toute l'assemblée avec la complaisance que les hommes ont d'ordinaire pour les sen-

timents qui sont conformes aux leurs. Toutefois, Renault, qui avait observé les visages, remarqua que Jaffier, l'un des meilleurs amis du capitaine, avait passé tout d'un coup d'une attention extrême dans une inquiétude qu'il s'efforçait en vain de cacher, et qu'il lui restait encore dans les yeux un air d'étonnement et de tristesse qui marquait une âme saisie d'horreur. Renault le dit au capitaine, qui s'en moqua d'abord; mais ayant observé Jaffier quelque temps, il en demeura quasi d'accord. Renault, qui connaissait parfaitement les rapports et les liaisons nécessaires qu'il y a entre les plus secrets mouvements de l'âme, et les plus légères démonstrations extérieures qui échappent quand on est dans quelque agitation d'esprit, ayant examiné mûrement ce qui lui avait paru à la mine et dans la contenance de Jaffier, crut devoir déclarer au capitaine qu'il ne croyait point que cet homme fût sûr. Le capitaine, qui connaissait Jaffier pour un des plus vaillants hommes du monde, accusa ce jugement de précipitation et d'excès; mais Renault s'étant obstiné à justifier son soupçon, il en expliqua si nettement les raisons et les conséquences, que si le capitaine ne les sentit pas aussi vivement que lui, il comprit du moins que Jaffier était un homme à observer. Il représenta pourtant à Renault que quand même Jaffier serait ébranlé, ce qu'il ne pouvait se persuader, il ne lui restait pas assez de temps, jusqu'au lendemain au soir, pour délibérer de les trahir et de s'y résoudre; mais qu'en tous cas, dans les termes où étaient les choses, il n'était plus temps de prendre de nouvelles mesures, et que c'était un risqne qu'il fallait courir de gré ou de force. Renault repartit qu'il y avait un moyen sûr de ne s'y pas exposer, et que ce moyen était de poignarder eux-mêmes Jaffier dès ce soir. Le capitaine demeura quelque temps muet à cette proposition, mais enfin il répondit qu'il ne pouvait se résoudre à tuer le meilleur de ses amis sur un soupçon.»

Ici commence le côté pathétique du drame, et dès ce moment aussi Saint-Réal est dans le roman; mais ce roman est beau et plein d'intérêt; les révélations de Jaffier après une lutte terrible avec lui-même, et ensuite son désespoir, l'attitude héroïque du capitaine et de Renault, l'effroi des Dix, l'audace de Bedmar, et les exécutions mystérieuses qui remplissent Venise de terreur; tout cela est retracé d'un pinceau ferme et simple, et avec une force de couleur qui a tenu contre le temps; on regrette seulement de retrouver en plus d'un endroit la rhétorique; par exemple, l'image qui s'offre à Jaffier, de « Venise plus noyée dans le sang de ses habitants que dans les eaux qui l'environnent. »

Il a été dit avec raison que rien n'est plus contraire à la science de l'historien que le talent qui sait concilier le vrai et le faux, et fondre ensemble la vérité et le mensonge. Mais on trouve le tort de Saint-Réal plus excusable quand on réfléchit à toutes les opinions contradictoires qui ont été mises en avant pour éclaircir ce point obscur de l'histoire de Venise; lorsqu'on voit le fait même de la conspiration mis en doute par Grosley, réduit par Chambrier à un projet de croisade arrangé entre les Français et les Espagnols, et traversé par la politique jalouse du gouvernement vénitien; lorsqu'enfin on le voit transformé par Daru en un complot du duc d'Ossuna et de Venise contre l'Espagne, Venise elle-même punissant ensuite de mort ses propres complices, pour effacer les traces de sa perfidie. Un problème historique qui souffre tant de solutions si

diverses est un problème nécessairement indéterminé. Dès que l'imagination et la conjecture suppléent aux données qui manquent, il n'est pas facile de leur fixer les limites qu'elles ne doivent point franchir. Heureusement pour la vérité, moins heureusement pour ceux à qui plaît le mystère, même dans l'histoire, le problème tant agité n'en est plus un.

En restant au bord de la question sans y entrer, on pouvait déjà se dire que d'un côté la conspiration de 1618 contre Venise, n'avait pu être une chimère; et, de l'autre, que, vraisemblablement avortée dès sa naissance, les bruits populaires s'étaient sans doute d'autant plus facilement donné carrière sur les desseins des conjurés, que ces desseins n'étaient pas même éclos. Ce que le bon sens faisait entrevoir, un habile historien l'a mis en évidence [1] en consultant lui-même les archives vénitiennes, soigneusement recueillies par ordre de l'empereur d'Autriche, et, en particulier, les décrets du conseil des Dix, lequel avait entre ses mains toute la justice criminelle et une grande partie de l'administration. De l'examen auquel s'est livré M. Ranke, et des pièces qu'il a publiées, il résulte qu'un complot fut ourdi en effet par le corsaire français Jacques Pierre, employé par la république pour surveiller les entreprises du duc d'Ossuna, qui la menaçait toujours. Jacques Pierre, homme à projets et audacieux, se mit dans la tête que rien ne serait plus facile que de tenter un coup

[1] Ranke : *Die Verschwörung von Venedig*. Berlin, 1847.

de main sur la riche Venise; il croyait pouvoir compter naturellement sur le duc d'Ossuna, et jusque-là, préparant toujours son entreprise, il séduisit par son projet de pillage beaucoup de ses compagnons au service de la république : les Espagnols devaient avoir la ville, eux le butin; tout son plan était là. Le complot fut révélé par un des associés, Balthasar Juven, gentilhomme français, qui, ayant à cœur la politique antiespagnole de Henri IV, et réfléchissant après coup que Venise était un soutien du protestantisme contre Rome et l'Espagne, entraîna un autre des complices, et, avec lui, découvrit tout au gouvernement. D'Ossuna avait reçu communication du projet; mais il déclara, comme fit aussi Bedmar, qu'il avait repoussé cette ouverture avec horreur, et on ne put trouver aucune preuve qu'il se fût avancé plus loin. Les principaux conjurés furent punis du dernier supplice; un décret des Dix en fait foi, mais c'est tout; et de ces cachots regorgeant de prisonniers, de ces cadavres jetés par centaines dans les canaux ensanglantés de Venise, il n'y a nulle trace officielle. Au moment où la trame fut découverte, la participation des Espagnols n'était donc pas encore manifeste, et le coup projeté ne méritait pas même le nom de conspiration : mais la république, dans sa haine jalouse de l'Espagne, était bien aise d'avoir contre l'orgueilleuse puissance un grief de nature si odieuse; d'un autre côté, elle sentait la faiblesse de ses preuves, et voyant bien qu'il fallait déclarer la guerre à son ennemie, ou se taire, elle prit ce dernier parti;

toutefois elle ne déclara jamais officiellement que la conspiration n'avait pas existé.

Cependant l'alarme avait été vive parmi les Vénitiens, et la frayeur et le secret exagérant le péril qu'on avait couru, l'imagination populaire grossit le fonds assez mince de l'événement d'une foule de détails. C'est de tous ces bruits que Saint-Réal a bâti son histoire; il les avait trouvés recueillis au complet dans un manuscrit auquel il ajoutait une entière confiance, et qui n'était qu'un de ces nombreux documents fabriqués alors par une école d'habiles falsificateurs, à l'usage de la vanité crédule des Vénitiens, aussi fiers que curieux des circonstances merveilleuses de leur histoire.

Le gouvernement vénitien, par un sentiment du même genre plus encore que par politique, se plaisait à entretenir la crédulité générale par son silence. Il ne permit point de publier dans ses États le livre de Saint-Réal; mais une traduction italienne en fut faite, et des copies manuscrites prirent place dans les bibliothèques de quelques patriciens; c'est là que, retrouvées, elles obtinrent l'autorité de documents originaux; et, afin que rien ne manquât à la complication du problème, Saint-Réal put servir de garant à Saint-Réal lui-même.

Toute l'Europe avait lu avec applaudissement la *Conjuration de Venise*, et la cour de Turin s'empressa de réclamer l'auteur comme un sujet de la royale maison de Savoie, en l'appelant à écrire la vie de Charles-Emmanuel Ier, l'un des plus grands princes

de sa race. Saint-Réal accepta, et revint dans sa patrie pour travailler à la tâche délicate dont il s'était chargé avec un peu de précipitation. « Ce petit bossu, qui a été si fin et si ambitieux, » disait Bayle du prince dont on demandait à l'abbé de faire un héros et un grand roi sans reproche, aurait offert à un historien, libre de tout dire, un riche sujet de biographie ou plutôt d'histoire; car ses grands desseins, son audace sans égale, l'avaient mêlé d'une manière dangereuse pour ses alliés comme pour ses amis, funeste en définitive pour son pays, à la politique et aux guerres de tous ses voisins. Mais Saint-Réal, qui aurait fait peut-être d'autres sacrifices à l'intérêt de ses récits, n'était pas homme à se retrancher les meilleures ressources de son sujet. La main qui avait peint Philippe II ne pouvait consentir à métamorphoser flatteusement la physionomie de ce duc, que François de Sales appelait un prince habile et un perdu devant Dieu : son talent trouvait trop peu son compte à ces ménagements pour n'en être pas rebuté. Il n'est rien resté de cette entreprise, dont l'abbé rassembla à peine les matériaux.

Il en était au premier débrouillement de son travail, et vivait à Chambéry dans une retraite qu'il ne rendait pas abordable, aussi peu communicatif là qu'il l'était à Paris[1], lorsqu'il se vit comme forcé dans

[1] Un de ses correspondants, qui l'était en même temps de Bayle, le professeur Minutoli de Genève, s'était réjoui de l'arrivée de Saint-Réal dans son voisinage : « Je ne sais, lui répondit Bayle, si je dois vous féliciter, car vous ne le verrez pas mieux à Chambéry qu'à Paris, et les lettres de Paris peuvent être remplies de

sa sauvagerie par les grâces d'une femme que l'ascendant extraordinaire de sa beauté et de son esprit suivait partout, cette nièce du cardinal Mazarin, Hortense Mancini, qui, fuyant les persécutions et les folies de son époux, et ne perdant en chemin aucune occasion de se compromettre par des hauteurs ou des légèretés de conduite, avait fini par chercher un refuge à Chambéry, et bientôt s'y était formé comme une cour. « Les plus honnêtes gens quittaient la cour, dit son panégyriste, et négligeaient le service de leur prince pour s'appliquer plus particulièrement à celui de Mme Mazarin, et des personnes considérables des pays éloignés se faisaient un prétexte du voyage d'Italie pour la venir voir. Aussi, il est vrai, dit-il ailleurs, que jamais femme n'eut l'air et les manières si grandes.... et il ne tient pas à son procédé que les gens du pays qui la fréquentent ne s'estiment tous aussi grands seigneurs qu'elle, qu'ils ne croient Chambéry aussi beau que Paris et Rome, et la vie qu'elle mène aussi agréable qu'elle en ait mené. » Elle voulut absolument voir M. de Saint-Réal, car elle avait la passion des gens d'esprit et de leur conversation. Quoi qu'il en eût, l'abbé se dérida, et devint un des amis familiers de la duchesse; il était son lecteur assidu, « il avait l'honneur de l'entretenir tous les jours, dit Saint-Évre-

choses aussi curieuses que celles de Chambéry. » Cette remarque empêche de regretter trop vivement l'absence de toutes lettres de Saint-Réal, du moins pour ce qui concerne sa personne; évidemment il était fermé dans sa correspondance comme dans le monde.

mond, et de lui lire les meilleurs livres français et italiens. » Est-ce lui qui a écrit les Mémoires de la duchesse? On l'a dit; et quelques parties du récit où l'on reconnaît facilement sa manière, le commencement surtout, indiquent tout au moins qu'il a aidé la duchesse et mis l'œuvre en train. Mais le désordre du reste, les lacunes, les allusions, les aventures à bâtons rompus, permettent d'attribuer en gros les spirituelles et agréables pages à l'héroïne elle-même. Saint-Réal y mettait de sa plume un peu d'arrangement et de correction. « Cet abbé, dit encore Saint-Évremond au sujet de la duchesse, ne fut pas insensible à ses charmes. » Ceci est fort possible : l'abbé n'avait alors que trente-six ans, et put être séduit comme toute la noblesse de Chambéry et de Turin. Quoi qu'il en soit, cette liaison ne fut qu'un court épisode dans la vie de Saint-Réal. Il vint à Chambéry en 1675, et c'est à la fin de cette même année qu'il consentit à accompagner la duchesse en Angleterre, au risque de déplaire à Madame Royale, qui ne pardonnait point à cette belle personne errante d'avoir trop plu au duc son époux. Saint-Réal ne resta pas longtemps en Angleterre : à peine arrivé, il s'embarqua pour revenir en France, où il reprit sa vie d'autrefois, coupée de quelques voyages en Savoie ou à Turin. Depuis sa brusque équipée, il était rentré en grâce à la cour; on s'était servi de lui pour quelques négociations auprès du duc d'Orléans, et ses services avaient été récompensés par la charge d'historiographe et le titre de membre de l'Académie

royale de Turin. La harangue qu'il prononça devant toute la cour, lors de sa réception solennelle dans la savante société, peut soutenir la comparaison, pour l'élégance du style et les pensées ingénieuses, avec les meilleurs discours de réception que l'Académie française entendait alors. Il choisit pour sujet l'éloge de cette même Madame Royale que, dix ans auparavant, il n'avait pas craint de blesser en suivant Mme Mazarin en Angleterre. Madame Royale était la fondatrice de l'Académie, et Saint-Réal, avec plus de liberté que ne s'en seraient permis MM. de l'Académie française en louant la mémoire du protecteur, tourna ses louanges en allusions périlleuses et en réflexions à la Tacite, qui durent quelquefois étonner l'auditoire :

« Il est bien difficile, dit-il, de n'avoir à se plaindre de personne, quand on a tenu longtemps la seconde place dans une cour, avant d'y remplir la première. Il s'est trouvé de tout temps, auprès des princes, des esprits mécontents et serviles, qui adorent leurs sentiments les moins raisonnables, qui épousent toutes leurs fantaisies, et, ne se faisant aucun scrupule de désunir ce que le ciel a joint le plus étroitement, ne songent qu'à s'attirer la bienveillance qui est due à ceux qu'ils en éloignent par leurs artifices. Comme la souveraineté est un caractère jaloux, que tout ce qui l'approche le blesse, et que rien ne le flatte si délicieusement que de rabaisser qui en approche le plus, ces malheureux réussissent assez souvent dans leurs lâches projets, et leur faveur est d'ordinaire aussi grande que leur complaisance ; mais aussi à quoi ne sont-ils point exposés quand il plaît au ciel de changer la face de la terre? Quel horrible revers !... Les exemples en sont aussi fréquents

que ceux des révolutions dont je parle, et le public apprend d'ordinaire les chagrins passés des nouveaux maîtres, par le châtiment de ceux qui ont été assez téméraires pour leur en donner. Je ne mettrai point ma bouche dans le ciel. Je vous laisse, messieurs, à savoir si l'héroïque personne, etc. [1] »

C'est dans un de ses séjours en Savoie, que la mort enleva Saint-Réal; il mourut en 1692, dans la ville où il était né, à Chambéry, qui, de même que sa patrie adoptive, n'a point conservé de traces de sa vie privée, ni de notices sur sa personne.

Entre le voyage de Saint-Réal en Angleterre et sa mort, qui vint le surprendre à cinquante-trois ans, notre écrivain ne publia qu'un assez petit nombre d'ouvrages. Le premier qui parut étonna sans réussir : c'est une *Vie de Jésus-Christ*, qui était son œuvre de prédilection. Elle n'est remarquable que par la dédicace qui est adressée à Louis XIV, et qui commence ainsi : « Sire, voici le seul modèle qu'il reste à vous proposer, etc. » Les considérations qui ont décidé l'écrivain à entreprendre son ouvrage sont singulières et montrent assez bien, il me semble, les bornes de son esprit. « C'est, dit-il, que beaucoup de gens ne lisent pas les Évangiles à cause du style, et que, comme il y a plusieurs Évangiles, beaucoup de gens, faute de savoir lequel choisir, n'en lisent aucun. » On s'est avisé de faire de Saint-Réal un socinien, parce que Jésus-Christ n'est pas nommé Dieu une seule fois dans sa *Vie*. Quoiqu'il ait à l'occasion touché à la controverse, l'abbé

[1] *Œuvres de Saint-Réal*, t. IV, p. 112.

n'était pas assez en fonds de théologie pour être un socinien, c'était, comme on vient de le voir, tout simplement un rhéteur[1]. Il arrangea de la même sorte à la moderne le curieux journal d'une religieuse de Sainte-Claire, Jeanne de Jussie, témoin et victime de l'établissement de la réforme à Genève[2]; et il employa à l'occasion sa plume contre les jansénistes, sans qu'on puisse rien en conclure pour sa foi personnelle.

Ce qu'il y a en Saint-Réal du penseur s'exerçait sur d'autres sujets, et restait passablement en dehors du terrain religieux. Il s'était remis aux méditations morales par lesquelles il était entré dans la carrière; ce genre de composition le dispensait de ce qu'il y a de plus rude dans le métier de l'historien, et fournissait à son talent de narrateur l'occasion de s'exercer sur des anecdotes, sur de courts épisodes historiques, et convenait surtout très-bien au tour misanthropique de son esprit. Sans revenir aux discours sur l'*Usage de l'histoire*, trois écrits principalement, parmi ceux qui lui appartiennent avec certitude[3], nous offrent Saint-Réal sous ce caractère mixte de moraliste et d'historien : *Cæsarion*, les traités de *la Valeur* et de *la Critique*.

[1] *La Vie de Jésus-Christ*, en quatre livres. Paris, 1678, in-4°.

[2] L'œuvre originale, imprimée à Chambéry en 1611, est devenue une rareté bibliographique. Un jeune littérateur de Genève en prépare une réimpression avec des notes. Au titre originel du livre, *Levain du calvinisme*, ou *Commencements de l'hérésie à Genève*, Saint-Réal a substitué celui de *Relation de l'apostasie à Genève*. 1682, in-12.

[3] *Les affaires de Marius et de Sylla*, la *Conspiration des Gracques*, *Épicharis et Néron*, ne sont, avec la *Vie d'Octavie* et la plupart des *écrits posthumes* de Saint-Réal, que des pastiches

Le premier de ces ouvrages[1] se rattache de loin à des études qu'avait entreprises Saint-Réal sur les mœurs, la religion et les affaires d'État chez les Romains[2]. L'abbé raconte qu'il eut le bonheur, dans sa jeunesse, de tomber dans les mains de Cæsarion, qui est un sage, comme ceux des *Entretiens* de Balzac. Quelques journées qu'au début de leur connaissance il passa solitairement avec lui à la campagne, formèrent, dit-il, son jeune esprit à la vraie connaissance des hommes, et ce sont ces entretiens qu'il nous donne. Le premier jour, la conversation s'est établie sur la difficulté qu'il y a de s'avancer dans le monde, même avec de l'esprit. De même que l'Aristippe de Balzac décrit les divers caractères des politiques, mais avec moins de trait et de finesse, quoiqu'il n'en manque pas, notre abbé, donnant la parole à Cæsarion, passe en revue les diverses espèces d'hommes qui se rencontrent dans le monde, cherchant ou attendant la fortune; plus loin, c'est une discussion piquante sur le père de Cléopâtre, Ptolémée Aulètes, ou, pour mieux dire, sur les événements et les personnages qui ont marqué dans la lutte entre Pompée et César : les

habiles de sa manière; et quelques-uns ont assez de mérite pour qu'il n'y ait pas à blâmer l'éditeur des œuvres de Saint-Réal (6 vol. in-8°, Paris, chez Huart, 1745) de les avoir recueillis dans sa collection ; d'ailleurs il a pris soin d'avertir de leur origine douteuse.

[1] *Cæsarion*, ou *Entretiens sur divers sujets particuliers d'histoire romaine*. Paris, 1684.

[2] Il n'est resté de ces études que la traduction des deux livres de lettres de Cicéron à Atticus, renforcées d'un commentaire historique et archéologique. Paris, 1691.

récits interviennent à propos, et sont de main de maître. Dans un autre entretien on trouve une étude curieuse des caractères de Pomponius Atticus et de Cicéron mis en regard. Dans ce portrait finement esquissé, Atticus apparaît, en dépit des éloges de Cornélius Népos, comme une espèce de Philinte politique, dont le mérite était tout artificiel. Il lui oppose un certain Lucius Lucæius, ami commun de lui et de Cicéron, et avec qui Atticus eut tous les torts dans une brouillerie dont les lettres du consul nous font confidence. Saint-Réal met à dépouiller Atticus de sa vertu populaire une véritable passion; mais cette passion est à vrai dire, la muse de Saint-Réal; il lui doit la marche animée de ses récits et le mouvement de son style. Ce n'est point un moraliste tranquille que notre abbé; de quelques-uns de ses meilleurs morceaux, on dirait les éloquentes boutades d'un misanthrope :

« Vous croyez donc (c'est Cæsarion qui parle) que tous ceux qui sont dans le monde le connaissent. Et comment, dis-je, pourraient-ils s'y conduire toute la vie, s'ils ne la connaissent pas? Comme des aveugles, me répondit-il, dans une maison fort irrégulière, les plus étourdis au hasard, les plus sensés à tâtons. Presque tout le monde peut être considéré de l'une de ces deux manières, et rien n'est plus rare que d'approfondir la nature des hommes et des affaires.

« Ceux qui sont capables de réflexion sentent confusément qu'ils ne voient pas clair, et, désespérant en leur âme de pénétrer l'obscurité qui les environne, ils se retranchent à la circonspection. Ils songent moins à avancer qu'à ne heurter contre rien; ils essayent et éprouvent,

comme ils peuvent, tout ce qu'ils rencontrent, avant que de s'y fier et de s'appuyer dessus, et se persuadent qu'avec le temps et la patience, à force de tourner, de se présenter à tout, ils se trouveront à la fin vis-à-vis de quelque chose, dans le chemin, et si j'ose ainsi parler, sous la main de la fortune. Vous verrez souvent de grands postes occupés par des gens de cette trempe : ce sont ceux que le vulgaire appelle sages et habiles. Cependant ce n'est ni grandeur d'âme, ni élévation d'esprit, qui les a placés où ils sont; c'est qu'ils ont eu peur de tout, et qu'ils ont commencé de bonne heure, et par l'extrémité opposée à celle où ils sont parvenus, d'aussi bas qu'ils ont monté haut. Ils n'ont point eu de peine à atteindre ce qu'ils sentaient bien qu'ils ne méritaient pas, et à quoi ils avaient peut-être quelque honte secrète d'aspirer. Ces sortes d'esprits sont fort ordinaires, surtout en Italie; et cette conduite serrée et circonspecte y a mené plus d'une fois, sans autre talent, à la plus haute de toutes les fortunes. »

De tels traits ne sont plus d'un rhéteur, c'est l'observation personnelle autant que la méditation qui les a aiguisés; on s'en aperçoit, et l'idée qu'on cherche à se faire du caractère de Saint-Réal s'élève sensiblement; elle s'élève encore à la lecture du traité de *la Valeur*. Cette espèce de discours, appuyé d'exemples et d'anecdotes militaires, gâté çà et là par un peu de déclamation, est adressé à l'électeur de Bavière, qui venait de se signaler au siége de Belgrade par une intrépidité téméraire, et avait besoin, selon Saint-Réal, qu'on lui apprît à ne pas exposer sa vie sans utilité. Faut-il mettre sur le compte de la rhétorique un dédain affecté d'homme de lettres pour les faveurs de cour, et certaines har-

diesses encore qui se rencontrent dans cette pièce? Il sera plus équitable, et je crois plus vrai, de les attribuer pour moitié au moins à un sentiment d'indépendance un peu exalté et que l'isolement où Saint-Réal renfermait volontairement ses pensées, avait fait tourner à l'amertume. En tout cas, il faut remarquer, en raison de la date, une sortie véhemente, où Saint-Réal, sous le règne de Louis XIV, commente un vers de *Cinna* du ton qu'aurait pris J. J. Rousseau dans sa lettre à d'Alembert :

« C'est la plus ridicule de toutes les chimères que l'idée qu'ont la plupart des princes qu'ils ne doivent rien à leurs sujets, et que la nature de la souveraineté consiste à ne dépendre en aucune manière de personne. Comme s'il pouvait y avoir d'obligation légitime qui ne fût réciproque, et que la lumière naturelle ne répugnât pas à concevoir, qu'un nombre infini d'hommes doivent toutes choses à un autre, sans que cet autre leur en doive aucune! Ces horribles maximes ne conviennent qu'à l'empire barbare dont vous avez juré la ruine, et sa désolation fait voir à l'œil quel en est le juste fruit.

Rome est à vous, seigneur, l'empire est votre bien,

dit en parlant d'Auguste, un grand poëte de nos jours, mais par la bouche d'un traître ingrat; sentiment digne du personnage, et qui ne peut être approuvé que par des perfides comme lui, ou par des tyrans. »

Si l'on voulait comparer les *Réflexions sur la critique* de La Mothe et le traité de Saint-Réal sur le même sujet, la comparaison serait de toutes manières à l'avantage de La Mothe. L'auteur de *Cæsarion*

passait pour un auteur intraitable, et sa doctrine sur le jugement qu'il est permis de porter des livres prouve suffisamment qu'on ne le calomniait point. D'abord, selon lui, la critique n'est licite qu'à l'égard des livres qui offensent la religion, l'État ou les particuliers. La réputation qu'a su acquérir un écrivain est sa propriété, on doit s'abstenir d'y toucher lors même qu'on jugerait cette fortune placée en mains indignes; le critique ne devrait parler que des morts, jamais des vivants, et encore y aurait-il à dire sur cette restriction : les morts pourraient, à la rigueur, réclamer; mais Saint-Réal les fait taire par l'exemple de saint François de Sales, qui, malade à Padoue et croyant en mourir, légua son corps aux anatomistes. Enfin, il y a une manière honnête de mener ces guerres spirituelles, et une manière qui ne l'est pas. Vaugelas a enseigné la première par son exemple, l'autre a été employée par l'auteur de certaines *Réflexions sur l'usage présent de la langue;* de ce moment le prétendu traité de Saint-Réal n'est plus qu'une satire contre un malencontreux auteur (M. André) qui avait eu le malheur de louer les écrivains de Port-Royal, et peut-être d'atteindre en quelque endroit sensible l'amour-propre de l'abbé[1].

Plusieurs des remarques de Saint-Réal sur la langue sont piquantes; mais rien ne l'est plus que la péroraison de cette singulière philippique. C'est la

[1] *Réflexions sur l'usage présent de la langue française*, ou *Remarques nouvelles et critiques touchant la politesse du langage.* Paris, 1689.

tirade d'Alceste appliquée à la manière dont les livres réussissent en France :

J'entre en une humeur noire, en un chagrin profond,
Quand je vois réussir les *livres* comme ils font.

Ce tableau de Paris littéraire en 1691, s'il est vrai, prouverait que toujours il y a eu, même aux plus beaux jours, une littérature du moment, destinée à disparaître avec rapidité, et qui dispute à l'autre, à celle qui vivra toujours, les premières palmes et les grands succès :

« Louer tous les auteurs en face, mais jamais en présence l'un de l'autre ; approuver par un geste ou par un sourire le mal qu'ils disent des absents ; rendre visite régulièrement toutes les semaines à cinq ou six précieuses ou femmes savantes, à qui on ne laisse pas de dire quelque douceur, fussent-elles plus laides que des guenons ou plus vieilles que les fées ; aller du moins une fois le mois faire la cour aux auteurs importants qui tiennent avec raison le haut bout, et vivre familièrement avec les libraires les plus achalandés : y a-t-il rien de si facile que tout cela ? Cependant c'en est assez pour tirer un livre de l'obscurité, fût-il plus mauvais que *les Fanfares de Roger Bontemps ;* et tel qui n'en a fait de guère meilleurs est parvenu par cette voie où des gens estimables ne parviendront jamais.

« Que si cela arrive à Paris, dans le centre des lumières et de la délicatesse, faut-il s'étonner des éloges que les étrangers donnent quelquefois aux plus misérables écrivains, dont ils voient les ouvrages aussi vantés et aussi recherchés que les meilleurs livres ; que ces illustres à fausses enseignes soient traités d'égal, par exemple, dans les journaux de Hollande, avec des auteurs dont ils ne

sont pas dignes d'être les copistes? Cependant quel honneur pour un homme qui, après avoir lu, écrit, conféré, médité trente ou quarante ans, s'est épuisé à digérer et réduire, dans le moindre volume qu'il a pu, le fruit d'un si long travail, mais, en récompense, où le bon sens, l'érudition utile et la véritable politesse brillent de toutes parts? quel honneur, dis-je, pour un auteur de cette classe, que de partager les mêmes louanges avec des écrivains qui ne peuvent pas quelquefois se dire vrais auteurs de quatre pages entre quatre cents dont leur livre est composé? avec de prétendus spirituels, qui ne sont dans le fond que chimériques? des fanatiques qui s'imaginent de voir plus clair dans l'avenir qu'on ne voit la plupart du temps dans le passé? des spéculatifs égarés qui abusent de leur esprit et de leur loisir à se forger des idées obscures des choses les plus connues, ou à vouloir expliquer les plus inexplicables? des critiques implacables qui s'imaginent que le public ne se lasse non plus qu'eux d'examiner sans aucune utilité les fautes de leurs adversaires? des curieux sans discernement, qui supposent que tout ce qui n'est pas su mérite de l'être, traitent à fond des choses si inutiles qu'un homme sage souhaiterait de les oublier s'il les savait? des écumeurs de ruelles qui, sous le prétexte de parler de choses propres à la pratique du monde, ne disent rien que tout le monde ne sache, et que tous les gens de bon goût ne s'ennuyassent d'écouter, bien loin de prendre la peine de les lire? des déclamateurs grossiers et passionnés sur les affaires du temps, dont les engagements et les intérêts personnels sont l'unique règle dans tout ce qu'ils disent sur la religion et l'État? de pitoyables traducteurs d'excellents livres qu'ils ne sont pas dignes de lire? enfin, de mauvais compilateurs qui, à la honte du siècle et au scandale de toute l'Europe, ont honoré impunément du vénérable nom d'histoire de misérables rapsodies, également dépourvues de bonne foi, de politesse et de bon sens? »

Quelle indignation et quelle colère! Toute l'étoffe d'une satire est là; il n'y manque guère que la rime, car un peu de grossièreté ne messied pas dans le genre. Saint-Réal, qui s'est si peu donné à connaître dans ses œuvres, et qui ne se livrait pas même à ses amis, dans cette dernière page de son ouvrage n'a-t-il pas soulevé un coin du voile? et au fond de cette humeur noire, sous cette indignation sincère, n'a-t-il pas laissé apercevoir le ressentiment d'un cœur jaloux, peut-être ambitieux d'une estime sans bornes et d'un rang sans partage?

Depuis le succès de la *Conjuration de Venise*, obtenu par Saint-Réal presque à l'entrée de sa carrière, ses efforts n'avaient pas été récompensés par une gloire aussi grande : la *Vie de Jésus-Christ* restée sans lecteurs, *Cæsarion*, malgré son mérite de pensée, *la Valeur*, avec ses hardiesses, n'avaient excité que des applaudissements partiels, bientôt assoupis. L'abbé Vertot, qui venait de se montrer à la place qu'on lui avait abandonnée, menaçait de faire oublier son prédécesseur, comme celui-ci avait fait oublier Varillas, son premier maître. Il n'y avait pas très-loin de la conspiration de Pinto, dans les *Révolutions du Portugal* (1689), à la *Conjuration de Venise;* et l'on ne peut assurer que, dans des récits de longue haleine, Saint-Réal eût conservé l'avantage que lui donnait sur Vertot, dans un tableau raccourci, son style plus nerveux, sa couleur forte et sombre.

Quoi qu'il en soit des alarmes que son amour-propre put concevoir, s'il n'a pu conserver le titre

de grand historien que l'admiration et la surprise du moment lui avaient décerné, son nom est resté et restera à juste titre, dans l'histoire des lettres françaises, comme celui d'un des meilleurs narrateurs de son siècle; et la Savoie peut s'honorer de cette gloire, bien que Saint-Réal ne tienne de sa patrie aucun des traits de sa physionomie d'écrivain.

CHAPITRE VI.

Le combat de la Boyne. — Le duc de Berwick. — Ses *Mémoires*. — Antoine Hamilton. — La cour de Saint-Germain. — Poésies d'Hamilton. — Ses contes, *le Bélier*, *Fleur d'Épine*, etc. — *Mémoires du chevalier de Grammont*. — Fin d'Hamilton. — Du style réfugié.

Au combat de la Boyne, dans cette bataille qui fut si près d'être gagnée par Jacques II, où Schomberg tomba, où il s'en fallut peu qu'un boulet ne vengeât le roi détrôné, et ne remît à d'autres temps l'établissement de la monarchie républicaine dans la Grande-Bretagne, il y avait du côté royaliste deux officiers que la victoire eût conservés à leur patrie, l'un pour la gloire de ses armes, l'autre pour l'honneur de sa littérature, et que leur défaite donna à la France et à Louis XIV. C'étaient Berwick et Hamilton. Le premier, à peine âgé de vingt ans, était déjà l'homme de conseil et de main, et mûr pour la conduite des batailles; le second[1], qui contera un jour *Fleur d'Épine*, était alors colonel et gouverneur de ville en Irlande.

Il faut admirer la fortune de ces pauvres races

[1] Il paraît bien vraisemblable que le colonel Hamilton, dont il est fait mention dans les *Mémoires* du maréchal de Berwick, n'est autre que le comte Antoine Hamilton, qui commandait pour le roi à Limerick.

royales condamnées à la déchéance : tout leur est piége, et singulièrement l'amitié de leurs amis. On n'en peut douter, l'appui que Louis XIV prêta à Jacques pour son expédition en Irlande fut accordé par l'amitié et la convenance, non par l'intérêt politique, qui eût agi avec une autre vigueur. Les officiers qu'envoya la cour de Versailles pensèrent comme ceux qui les y envoyaient, remarque Montesquieu : « ils n'eurent que trois choses dans la tête : d'arriver, de se battre, et de s'en retourner. » Ainsi fut fait, mais non à la manière de César : Lauzun vint, vit très-mal, fut vaincu, et le roi retourna à Saint-Germain, ayant perdu pour jamais son trône, tandis que Louis XIV, qui n'avait su le lui conserver, y gagna le futur vainqueur d'Almanza, le second Turenne de son règne. Ce fils naturel de Jacques II et de la sœur du futur duc de Marlborough, Berwick, est une des remarquables figures de ce temps. Ses actions de guerre parlent toutes seules, pour attester le génie supérieur du capitaine. Bolingbroke, qui se connaissait en caractères, a dit de lui que c'était le meilleur grand homme qui eût jamais existé ; et Montesquieu, qui en sa jeunesse, malgré la différence de leurs âges, avait été honoré de son amitié, consacra à sa mémoire les dernières pages tracées par sa plume.

Ce nouveau venu, « ce grand diable d'Anglais sec, qui allait toujours tout droit devant lui[1], » était aussi

[1] La reine d'Espagne, qui avait demandé le rappel de Berwick, parlait de lui avec de grands éloges à son successeur le maréchal de Tessé ; sur quoi le maréchal, qui était l'ami du duc, lui dit :

étranger aux grâces élégantes de la cour qui l'avait adopté, qu'aux intrigues et à l'argent[1]. « Son air froid, dit Montesquieu, et même quelquefois un peu sévère, faisait que quelquefois il aurait semblé un peu déplacé dans notre nation, si les grandes âmes et le mérite personnel avaient une nation. » Malgré cela, à peine était-il connu en un lieu, qu'il y était aimé; c'est ce qui arriva lorsqu'il devint gouverneur de la Guyenne : on crut à Bordeaux qu'on ne se ferait jamais à un pareil homme; mais la vertu secrète de ce caractère opéra bientôt, et le futur auteur de l'*Esprit des lois* voua au maréchal une de ces fortes amitiés qu'il est donné aux seules belles âmes d'inspirer et de connaître. Il admirait surtout la puissance de ce caractère qui tenait en main jusqu'à ses vertus. « Jamais, disait-il, personne n'a mieux su éviter, les excès, ou si j'ose me servir de ce terme, les préjugés des vertus. C'est ainsi qu'il aimait les ecclésiastiques et ne pouvait souffrir d'en être gouverné, et que, solidement religieux et appliqué à ses devoirs, aucune affectation de religion ne paraissait en lui; il haïssait les disputes théologiques. » — « Jamais homme, dit encore Montesquieu, n'a tant pratiqué la religion et n'en aura si peu parlé. Son penchant pour la vertu le porta bientôt à la religion, et la religion à la piété,

« Mais pourquoi donc l'avez-vous fait rappeler? — Que voulez-vous que je vous dise, répondit cette princesse, c'est un grand diable d'Anglais, sec, qui va toujours tout droit devant lui. » (*Mémoires de Berwick*, collection Petitot, t. II, p. 29.)

[1] « Il était au-dessus de l'argent, » dit Bolingbroke.

dans laquelle il persévéra inviolablement. Elle fut en lui si douce qu'elle n'imposait jamais la moindre contrainte à ceux qui vivaient avec lui. »

De tels hommes n'ont pas de peine à aller tout droit leur chemin; mais, dans une carrière comme celle du maréchal, quand on a eu deux patries, qu'on a servi un maître de son épée et de son intelligence, le vrai chemin n'est pas toujours facile à reconnaître; et comme d'ordinaire, quelque parti qu'on ait embrassé, on marche sur des intérêts délicats, on est assuré de soulever des plaintes, des reproches, des accusations peut-être; et voilà comment certaines gloires sont presque toujours contestées par quelqu'un. Si l'on jugeait de la conduite de Berwick en Espagne par les lettres de Mme des Ursins, dont il avait dû, selon ses instructions, exiger la disgrâce, le grand homme disparaîtrait; et il est encore beaucoup de gens qui aujourd'hui tiennent pour une tache sur sa vie son refus de prendre part à l'expédition du prince Édouard en Écosse. Mais Berwick, naturalisé Français, ne croyait pas que son épée appartînt à d'autres qu'à la France, et pût être tirée du fourreau sans l'ordre de son souverain.

Tel était Berwick, tel on le retrouve dans les *Mémoires* qu'il a laissés : simple, sans vanité aucune, homme de cœur et de grande intelligence. Toutes les campagnes, si nombreuses, tous les combats de cette vie qu'avaient respectée les sabres et les mousquets, et qui fut tranchée glorieusement, comme celle de Turenne, par un boulet de canon, sont racontés

et jugés par ce grand capitaine en peu de mots, mais avec une netteté parfaite. Il ne fait pas de tableaux, et ses discussions stratégiques sont des plus sommaires; mais son récit court, précis, et bien français par là, quand il ne le serait pas à d'autres égards, va au fait, et fait toucher du doigt l'essentiel de chaque chose. Ces *Mémoires*, bien qu'avant tout militaires et stratégiques, sont d'un intérêt général, car ils éclairent les guerres de la succession d'Espagne, entre autres cette belle campagne de Piémont de 1709, et cette mémorable bataille d'Almanza, où lui, Berwick, né Anglais et devenu Français comme son épée, avait en face le marquis de Ruvigny, né Français au contraire, et devenu Anglais sous le nom de lord Galloway.

La première partie des *Mémoires* a un autre genre d'intérêt; car on suit avec Berwick, bien qu'à la course, les premiers mouvements et les efforts des Anglais restés fidèles à leur roi Jacques. Le maréchal n'aime pas Guillaume; le souvenir de ce qu'il avait senti à vingt ans, lorsque le prince d'Orange vint chasser son père de son royaume, ne va pas jusqu'à échauffer son langage; il ne se livre à aucune sortie véhémente, mais aussi il ne se retranche aucune occasion de faire justice, à sa manière, de la révolution, de ses instigateurs et du prince qui en avait monté les ressorts. Berwick était trop clairvoyant pour méconnaître les fautes du règne de son père : il les avoue sans détour; mais à ses yeux elles étaient respectables, et n'excusaient en rien la déchéance de Jacques et l'usurpation de Guillaume.

Ce n'est pas dans les *Mémoires* du maréchal que M. Macaulay aurait trouvé les couleurs presque poétiques dont il a su relever la figure assez froide, et prosaïquement austère, du héros de la révolution de 1688. Cependant, en apprenant la mort de Guillaume III, Berwick consigne dans son journal cette note, d'une impartialité héroïque de la part du fils de Jacques II :

« Quelque raison que j'aie pour ne point aimer la mémoire de ce prince (jamais il ne consentit à l'appeler Guillaume III), je ne puis pourtant lui refuser la qualité de grand homme, et, s'il n'avait pas été usurpateur, celle de grand roi. Il avait su dès sa jeunesse se rendre presque le maître de sa république, malgré le crédit et l'autorité des de Witt. Il avait infiniment d'esprit, était habile politique, ne se rebutait jamais dans ses projets, quelque obstacle qui se présentât. Il était très-sévère, mais naturellement point cruel ; il était très-entreprenant, mais point général. On le soupçonnait de n'avoir pas beaucoup de courage : toutefois, on peut dire que du moins il était brave jusqu'à dégainer. Son ambition a paru dans tous les manéges qu'il a faits pour détrôner un prince qui était son oncle et son beau-père ; et cela ne peut avoir réussi que par nombre de voies aussi opposées au devoir d'un honnête homme que contraires au christianisme. »

Le maréchal n'avait vu qu'une fois le prince d'Orange, et dans une circonstance assez mémorable pour lui-même : c'était à Nerwinde, où il fut pris par un de ses anciens amis, le propre frère de son oncle Marlborough. Ce récit caractéristique achèvera de donner une idée de la manière de cet écrivain militaire, quand il lui arrive de raconter avec quelque détail :

« M. de Rubentel, M. de Montchevreuil, lieutenants généraux, et moi, eûmes ordre de commencer l'attaque; savoir : Rubentel, avec deux brigades, les retranchements à la droite de Norwinde; Montchevreuil, avec le même nombre de troupes à la gauche; et le village fut mon lot, avec deux autres brigades.

« Ce village faisait un ventre dans la plaine, de manière que comme nous marchions tous trois de front, et que j'étais dans le centre, j'attaquai le premier : je poussai les ennemis, et les chassai de haies en haies jusque dans la plaine, au bord de laquelle je me remis en bataille. Les troupes qui devaient attaquer sur ma droite et ma gauche, au lieu de le faire, jugèrent qu'elles essuieraient moins de feu en se jetant dans le village : ainsi, tout à coup, elles se trouvèrent derrière moi. Les ennemis, voyant cette mauvaise manœuvre, rentrèrent par la droite et la gauche dans le village : ce fut alors un feu terrible; la confusion se mit dans les quatre brigades que commandaient de Rubentel et de Montchevreuil, de manière qu'ils furent rechassés, et par là je me trouvai attaqué de tous côtés. Après avoir perdu un monde infini, mes troupes abandonnèrent pareillement la tête du village; et comme je tâchais de m'y maintenir, dans l'espérance que M. de Luxembourg, à qui j'avais envoyé, ferait avancer des secours, je me trouvai à la fin totalement coupé. Alors je voulus tâcher de me sauver par la plaine; et ayant ôté ma cocarde blanche, l'on me prenait pour un officier des ennemis. Malheureusement, le brigadier Churchill, frère de mylord Churchill, présentement duc de Marlborough et mon oncle, passa auprès de moi et reconnut un seul aide de camp qui m'était resté; sur quoi, se doutant dans l'instant que j'y pourrais bien être, il vint à moi et me fit son prisonnier.

« Après nous être embrassés, il me dit qu'il était obligé de me mener au prince d'Orange. Nous galopâmes longtemps sans le pouvoir trouver; enfin, nous le rencontrâmes

fort éloigné de l'action, dans un fond où l'on ne voyait ni amis ni ennemis. Ce prince me fit un compliment fort poli, à quoi je ne répondis que par une profonde révérence. Après m'avoir considéré un moment, il remit son chapeau et moi le mien, puis il ordonna qu'on me menât à Lève. »

Il y a dans les *Mémoires* peu de tableaux. Mais Berwick ne manque jamais de juger les hommes, surtout les hommes de guerre qu'il a bien connus; et il y a toujours dans ces esquisses quelques traits expressifs et bien creusés. Quand il parle des affaires dont il a été chargé, par exemple de ses missions en Espagne, c'est en homme qui a vu d'un coup d'œil et jugé d'un mot les personnages, les intrigues où il ne veut pas entrer : « Je parlai si franchement, dit-il, sur tout cela aux uns et aux autres (c'est-à-dire à la reine d'Espagne, à l'abbé d'Estrées, à Orry, à Mme des Ursins), qu'ils virent bientôt que je n'entrais pas dans leurs tracasseries. »

Il y a dans les missions de Berwick et dans les *Mémoires* un endroit qu'on y rencontre avec étonnement et avec chagrin : c'est la sévérité extrême qu'il déploya contre les protestants des Cévennes, lorsqu'il vint remplacer à Montpellier M. de Villars, et en finir avec cette funeste révolte. Les rebelles n'étaient, à ses yeux, que de francs scélérats ou des fanatiques à traiter sans merci; il les charge d'excès, de crimes, dont il ne paraît point avoir entrepris de vérifier la vérité par lui-même, tant il a l'esprit prévenu. Cependant il se défend beaucoup d'avoir exercé ces

rigueurs sur eux comme protestants, et déclare n'avoir entendu châtier que des rebelles, coupables de grandes horreurs; mais il est trop évident que la prévention catholique ne le portait pas à distinguer soigneusement entre les mobiles divers des insurgés, entre les sauvages fureurs des uns et l'exaltation religieuse des autres. Il prenait la révolte, comme au XVI[e] siècle l'avait prise le baron de Montluc, en soldat. Berwick était digne, par sa grande âme, de la prendre en homme généreux et en chrétien[1].

A part cet endroit difficile, où le loyal guerrier est tombé dans le piége de ses vertus, car il croyait bien servir son roi, les *Mémoires* du maréchal de Berwick ne sont pas indignes de l'honnête homme et de l'habile capitaine qui les a écrits, et ils figurent honorablement dans l'élite des Mémoires historiques dont la littérature française se fait gloire d'être plus riche qu'aucune autre. Le langage en est tout français; mais il n'y a pas à s'en étonner, car Berwick, conduit à l'âge de sept ans en France, avait fait ses études d'abord à Juilly chez les oratoriens, puis chez les jésuites du collége de la Flèche.

[1] L'idée que Berwick se faisait des rebelles cévénols explique la manière dont il s'y prit pour rétablir le calme : « Leur horrible conduite, dit-il, fut la cause qu'il n'y eut jamais avec eux que la lie du peuple. S'ils avaient vécu en chrétiens, et qu'ils se fussent seulement déclarés pour la liberté de conscience et la diminution des impôts, ils auraient engagé dans la révolte, non-seulement tous les huguenots du Languedoc, dont on prétend que le nombre monte à deux cent mille, mais il y a apparence que la contagion se serait communiquée aux provinces voisines. »

Hamilton aussi, et bien jeune encore, avait appris en France cette langue dont il savait toutes les plus délicates ressources en grâce, en malice plaisante et en ironie. Écossais d'origine, il était né en Irlande, selon quelques-uns à Drogheda dans le comté de Tipperary, au commencement des guerres civiles. Son père le chevalier Hamilton, et sa mère, sœur du duc d'Ormond, étaient catholiques et royalistes zélés; après la mort de Charles Ier, ils émigrèrent en France, où les fils de leur roi s'étaient déjà retirés. Antoine n'avait pas quatre ans à cette époque, et il ne revint en Angleterre qu'à la restauration; son enfance se passa donc tout entière en France, et c'est encore la société et la langue françaises qu'il retrouva à Londres, lorsqu'il entra avec son frère aîné dans la joyeuse cour où brillait sa sœur, la belle Hamilton. Après quelques années, comme il n'était pas riche, et voyant bien qu'il n'avait pas d'emploi ni d'avancement à espérer, à cause de sa qualité de catholique, il s'en alla prendre du service dans les armées de Louis XIV, et s'y fit connaître comme un bon officier. Aussi, à l'avénement de Jacques II, qui favorisait les catholiques au lieu de les écarter comme son frère, il n'eut pas de peine à obtenir du service en Irlande et à s'y avancer. Le lord lieutenant d'Irlande, lord Clarendon, fils du chancelier, le poussait chaudement, comme un digne officier très-capable[1].

[1] *Clarendon's Diary and correspondance*, cité par M. P. Cunninghan, dans *Nell Gwyn*, p. 210.

En 1686 nous le trouvons lieutenant-colonel d'un régiment; plus tard, colonel, gouverneur de Limerick, et conseiller privé (*privy councillor*). Il commandait un régiment au combat de la Boyne[1]. Comme Berwick, les Hamilton allèrent ensuite rejoindre en France leur roi malheureux, et firent partie de cette indigente et triste cour de Saint-Germain, composée de prêtres irlandais et de quelques familles royalistes réunies autour de leur ancien souverain par le dévouement ou la nécessité. Hamilton lui-même a tracé de ce séjour, une peinture pleine de verve et d'une *humeur* tout anglaise:

« Vous me demandez, madame (vraisemblablement la comtesse de Ploydon, pour qui Hamilton soupirait alors), une longue lettre, et des particularités de notre cour: vous allez être satisfaite. Je ne vous parlerai point de la situation du lieu, vous la connaissez; mais, avec toute sa magnificence, c'est le poste du royaume qui nous convient le moins; car le château a si peu de commodités, qu'il n'y a que trente ou quarante, tant prêtres que jésuites, qui aient des appartements. Une chapelle et deux oratoires dans le corps de la place, une paroisse et quelques couvents dans les dehors, voilà tout ce qui s'offre à notre dévotion. Ce n'est pas contentement; et dans un jour d'été on a dépêché cela, avec les menus suffrages qui en dépendent, avant le coucher du soleil. Il est vrai que la vue en est enchantée, les promenades merveilleuses, et l'air si subtil, qu'on y ferait quatre repas par jour. C'est plus de la moitié qu'il

[1] *Mémoires du maréchal de Berwick*. Il y avait plus d'un Hamilton à la bataille de la Boyne; Richard et John, frères cadets du nôtre, y combattirent aussi. John fut tué ensuite en 1691 à la bataille d'Aghrim. Richard passa en France avec son frère, et y servit.

ne nous en faut, et nous serions bien mieux près de quelque endroit marécageux, où, toujours enveloppés d'un brouillard épais, nos sens et nos appétits fussent plus assoupis. N'allez pas croire que nous soyons si éveillés ici que nous n'y puissions durer : ce n'est pas ce que je veux dire, et vous l'allez bien voir par la vie que nous menons.

« Nos occupations paraissent sérieuses, et nos exercices tout chrétiens; car il n'y a point de quartier pour ceux qui ne sont pas la moitié du jour en prière, ou qui n'en font pas le semblant.

« Le malheur commun, qui réunit d'ordinaire ceux qu'il persécute, semble avoir répandu la discorde et l'aigreur parmi nous; l'amitié dont on fait profession est souvent feinte, la haine et l'envie qu'on renferme, toujours sincères : et, tandis qu'on offre en public des vœux pour le prochain, on le déchire tout doucement en particulier.

« La tendresse du cœur, qui des fragilités est sans doute la plus excusable, passe ici pour la moins innocente.

« Pour la galanterie, elle y règne à peu près comme dans les Amadis : on la voit éclater tout d'un coup par quelque aventure surprenante, ou bien on commence par se marier, et ensuite on est amoureux et galant tout à loisir! Cela ne vous fait-il point souvenir de don Kyrie-Eleyson de Montauban ou de Palmerin d'Olive, et l'infante Archidiane, dont le fils aîné servait la messe le jour de leurs noces? Mais revenons chez nous, où l'amour est proscrit, et où les déclarations font dresser les cheveux sur la tête.

« Quel triste usage on est réduit à faire de ce que la fortune nous offre dans notre exil, pour nous aider à le supporter! Les réflexions que j'y faisais ces jours passés me remplirent l'esprit de mille vapeurs sombres; et, pour les dissiper, je voulus avoir recours au jardin. Il était fêté ce jour-là, et, par malheur, la bourgeoisie s'était emparée de toutes les allées avec des chiens crottés, de vilains petits

enfants, et des maris plus laids que leurs femmes. Je cédai à cette foule ignoble, et je cherchai un asile sur la terrasse. Vous savez s'il y a rien dans le monde de plus superbe ou de plus spacieux que cette vaste promenade. Cependant il n'y avait pas place ce jour-là pour moi et mes chagrins; car j'y trouvai d'abord un père jésuite, grand convertisseur, entre un grenadier et un dragon anglais, tous deux déserteurs, mais qui me parurent plus fidèles à Calvin qu'au prince d'Orange : car le bon père s'échauffait en vain dans la ferveur de ses exhortations ; en vain il tâchait de leur prouver, en italien, que les protestants d'Angleterre étaient damnés : je vis bien qu'il ne persuadait pas, et qu'il fallait quelque argent pour achever la conversion. Je vis un peu plus loin un fort honnête homme, qui a de l'esprit; mais je ne laissai pas de l'éviter; car, outre qu'il est grand raisonneur sur la politique ancienne et moderne, il est toujours accompagné de deux lévriers qui, d'aussi loin qu'ils voient un homme, viennent à toutes jambes lui sauter sur les épaules, par manière d'honnêteté. Dieu veuille avoir l'âme de feu monseigneur l'archevêque de Paris ! Il occupait la moitié de la terrasse avec ses huit chevaux de carrosse..., et suivi de son grand Maure. Je fus quitte de cette rencontre pour une grande révérence que le bon prélat ne vit pas, tant il méditait profondément le service du roi pour l'assemblée du clergé[1]. »

Hamilton se dédommageait de l'ennui en murmurant et en médisant; mais le sujet loyal et dévoué était toujours prêt à payer de sa personne et de son courage pour la cour des Stuarts. Il fut avec son frère Richard de l'expédition avortée du chevalier de Saint-Georges en 1708, et il ne dépendit pas d'eux qu'elle ne fût

[1] *Histoire de Zénéide.*

sérieuse ou du moins honorable pour ceux qui l'avaient entreprise. Ce fut contre leur avis, et au mépris de leurs vives représentations que les timides, peut-être les traîtres l'emportant, on prit le parti de se rembarquer pour regagner les côtes de France[1].

Malgré l'amitié de Berwick et la société de son frère qu'il aimait beaucoup, malgré quelques attachements qui continuaient là encore à petit bruit les traditions galantes de la cour d'Angleterre, Hamilton n'y eût pas duré, s'il n'avait trouvé de grandes ressources de société dans la maison de sa sœur, la comtesse de Grammont, et dans les deux cours de Versailles et de Sceaux. Saint-Simon, qu'il avait rencontré dans la première, nous le représente, lui et son frère Richard, comme deux seigneurs « des premiers d'Écosse, » braves et pleins d'esprit, fidèles, et par leur sœur fort mêlés dans la première compagnie de la cour. Ils étaient, ajoute-t-il, pauvres, et avaient leur bon coin de singularité. De son côté, la duchesse du Maine n'avait pas manqué d'attirer un homme qui passait pour avoir beaucoup d'esprit, et elle le mettait de toutes ses fêtes de jour et de nuit; il y payait même quelquefois de sa personne, c'est-à-dire par des vers de sa façon. En effet, le besoin d'échapper à l'ennui et aux noires vapeurs l'avait rendu poëte. Pour amuser cette languissante vie de Saint-Germain et quelques personnes aimables qui en partageaient avec lui la pesante monotonie, il prenait souvent la

[1] *Mémoires de Saint-Simon*, t. VI, chap. II.

plume, et tournait chansons, bouquets, rondeaux, enfin toute la menue monnaie de la poésie légère. C'était le grand divertissement d'alors, s'il faut en croire Hamilton.

Rimes par-là, rimes par-ci,
Rimes à Chaillot, à Poissi;
Que voulez-vous? tout versifie;
Pégase partout va bon train :
C'est une espèce de venin
Dont chacun a l'âme saisie;
Et si le ciel n'y met la main,
On ne verra dans Saint-Germain
Que des essais de poésie.

Il n'est pas resté grand parfum à la plupart des bagatelles rimées qu'on nous a conservées d'Hamilton, ou plutôt notre goût y est devenu indifférent. Ce sont d'ordinaire des rimes redoublées dans le style vif et serré de Chapelle. L'*Épître au comte de Grammont*, fut accueillie comme un chef-d'œuvre du genre, et Voltaire lui-même n'a-t-il pas vanté ces vers,

Qui courent avec grâce et non à quatre pieds,
Comme en fit Hamilton, comme en fait la nature.

Ce qui manque au style poétique d'Hamilton, c'est l'imagination et le trait; sous ce rapport il reste à bonne distance de Chaulieu, et l'on citerait de lui peu de vers pareils à ceux qui jaillissent, comme tout vifs de sens et d'expression, de la plume de Voltaire.

Sa prose au contraire, par un charme autre, mais

aussi délicat que celui des vers, relève tout, même les pensées médiocres. Cela est frappant, soit dans les contes, soit dans ces épîtres mêlées de vers et de prose dont le *Voyage* de Chapelle, qui les avait mises à la mode, est le premier type et le *Temple du goût*, le chef-d'œuvre. Quand le récit prend tout à coup le trot du vers, on est vraiment plus contrarié que charmé. Ses lettres d'ailleurs, surtout celles au maréchal de Berwick et les *Relations de divers endroits de l'Europe*, ont un intérêt particulier ; on y saisit, comme au passage, cette plaisanterie légère et presque subtile qui est à l'usage seul des gens d'esprit du grand monde, et où Hamilton était sans pareil : c'est ici un faux sérieux plein de grâce, une moquerie imperceptible qui frappe néanmoins très-juste, et côtoie en se jouant la médisance. Le jargon est la manière et l'écueil de cette sorte d'esprit ; il y en a quelque peu dans ces lettres, mais on y rencontre aussi des pages où la plume d'Hamilton a toute sa verve, par exemple dans certaine relation d'une chasse au cerf, que suivaient en carrosse les dames de Saint-Germain :

« Le pauvre animal ne savait plus où il en était. Les dames qui lui virent traverser la plaine à toutes jambes, le trouvèrent très-bien pris dans sa taille, et furent touchées de la peine qu'on lui donnait. Cependant elles ne laissèrent pas de s'impatienter de ce que les chiens tardaient tant à le suivre, et, dès qu'ils parurent, elles s'empressèrent toutes à la fois à montrer aux chasseurs les endroits par où il avait passé. On ne sait pas bien ce qu'il fit dans le bois, car

il ne savait plus ce qu'il faisait lui-même; mais il en ressortit au bout d'une demi-heure, et vint passer toutes ses misères en revue devant elles. Il était tout essoufflé; il tirait la langue que c'était une pitié; les chiens étaient à ses trousses, et, pour comble de disgrâce, le manteau du cocher le poursuivit à toutes jambes; nous disons le manteau du cocher, car celui qui le portait alors n'a pas coutume d'aller si vite.

« Ce fut alors qu'un nouvel attendrissement intéressa les dames pour lui. Le pauvre cerf! disait chacune à part; que ne donnerais-je pas pour qu'il pût échapper! Cependant, ajoutaient-elles, le coquin va encore bien vite, et il est à craindre qu'on ne le prenne pas.

« Il sortit pourtant pour la dernière fois des lieux qui l'avaient vu naître, et où il avait si doucement passé ses premières années; mais comme il en sortit par un endroit opposé à celui où nos dames l'attendaient, la chasse s'éloigna sans qu'elles s'en fussent aperçues; et, n'entendant plus le cri des chiens, elles firent plusieurs raisonnements sur la destinée du pauvre cerf. Les unes espéraient qu'il s'était sauvé; les autres, jugeant qu'il avait fini ses jours dans le bois, plaignirent tendrement ses malheurs, ravies de n'avoir pas été témoins de sa misérable destinée; mais elles ne laissèrent pas de trouver mauvais que les chasseurs ne les y eussent pas appelées.

« Sur ces entrefaites, un courrier dépêché par ces mêmes chasseurs vint leur annoncer qu'il était aux abois auprès d'un petit ruisseau, à l'entrée du prochain village. A cette nouvelle, leur parti fut bientôt pris; la pitié fit place à l'ardeur de la chasse; le cocher eut ordre de les mener à toute bride, et, dès que le terrain ne permit plus d'avancer en carrosse, les voilà à sauter à terre sans l'aide de leurs écuyers, et à faire les plus merveilleuses enjambées qu'on vit jamais.

« Ce fut là qu'elles trouvèrent ce noble animal, la tête

haute, quoique blessé de deux grands coups d'épée dans les flancs, d'où le sang sortait à gros bouillons. Il était au milieu d'une infinité de chiens acharnés à sa perte, qui criaient comme des possédés, mais dont le plus hardi n'osait pourtant mettre la main sur lui. Ce fut là, dis-je, que, tournant noblement la tête de tous côtés, sans voir un seul ami dans cette multitude de spectateurs, il envisagea la mort d'un œil ferme, aussi bien qu'une multitude d'hommes, de femmes et de petits enfants à qui jamais il n'avait fait aucun déplaisir, et qui semblaient pourtant aussi animés à sa perte que s'il eût été le plus grand scélérat de l'univers. Le spectacle était touchant; aussi eussiez-vous vu nos dames accablées de douleur et d'attendrissement : aux unes le cœur battait de pitié; aux autres les genoux tremblaient de saisissement; enfin elles fondaient toutes en larmes; mais pas une ne voulut détourner les yeux d'un spectacle si touchant, et si digne de toute leur compassion [1]. »

Le duc de Berwick tenant campagne en Flandre, son ami, qui était avec lui sur le ton moitié respectueux, moitié familier et railleur, lui donnait des nouvelles de Saint-Germain, à sa manière. Voici qui annonce le futur historien du chevalier de Grammont :

« Vous êtes fort incommodes, lui écrivait-il une fois, vous autres gens de guerre, qui vous rendez si terribles à vos ennemis et si chers à vos femmes; vous ne sauriez croire la peine qu'elles nous donnent en votre absence. A chaque mouvement que font les armées, nous les voyons tout éperdues; elles s'imaginent qu'on ne marche que pour

[1] *Relations de différents endroits de l'Europe*. Voy. aux *Poésies diverses*, dans les OEuvres d'Hamilton.

se battre, et qu'on n'en veut qu'à leurs maris; notre rhétorique ne fait que blanchir auprès de leur frayeur, et le seul expédient que nous ayons trouvé pour étourdir leurs tendres inquiétudes, est de faire diversion par de petites parties de plaisir, purement à vos intentions. Le sieur Cuzac, pour cet effet, leur donna la première collation dans le jardin du château neuf.

« Tout y était galamment ordonné; une table de douze couverts, la vaisselle que vous savez; une profusion de tartes, *cheese cakes*, sellibots, et de toutes sortes de liqueurs, se présentaient à la vue, et bientôt au goût. Madame la grande-duchesse et la belle Clarice, à cause de leurs cruels déplaisirs, ne buvaient d'abord que de l'hydromel; Mme Nugent et *Mamzelle*, après avoir dépêché deux ou trois tartes, et s'en être jeté deux ou trois autres à la tête, se levèrent de table pour jouer au colin-maillard avec Leybourne. Un jambon parut, et les ramena; les beautés affligées en mangèrent sans savoir ce qu'elles faisaient; mais elles burent trois ou quatre coups, parce qu'elles en avaient mangé. Vous savez comme le vin est amusant; elles se mirent de bonne humeur; et, tandis que la santé des époux absents suspendait les alarmes qu'on avait pour eux, un traître de *sack-posset* [1] parut, qui les fit entièrement oublier. »

Les contes d'Hamilton, qui ont si bien aidé à faire oublier ses poésies, n'ont pas une origine différente; ils ont été composés pour amuser les beautés de la cour de Saint-Germain, et, selon son usage, l'auteur s'y est payé de sa peine à leurs dépens, en se moquant des beaux contes de fées qui faisaient leurs

[1] « Breuvage fortifiant, composé de vin sec, de crème, de muscade, d'œufs et de sucre battus ensemble. »

délices; car c'était le temps où *les Mille et une Nuits* tournaient toutes les têtes. Hamilton se divertit à remettre en scène la bonne Scherrazade et « son animal d'empereur, » renforcés du prince de Trébizonde.

Le roi ayant donné au comte de Grammont la terre de Moulineaux au-dessous de Meudon, qui lui était revenue par la mort de Félix son chirurgien[1], on trouva que rien ne manquait à la beauté de ce présent qu'un nom plus relevé. Il fut arrêté dans le cercle de la comtesse, de décrasser Moulineaux, qu'on appela Pontalie. Hamilton fut chargé de dresser la légende romanesque de ce nom, assez mal trouvé, qui ne vit plus que dans le charmant conte du *Bélier*, où on lit les aventures merveilleuses de la belle Alie, du prince de Noisy, de Férandine, du beau Pertharite et de la mère aux Gaînes, sans oublier le géant Moulineau, un des grands sots les plus amusants dont on ait écrit l'histoire.

Ce début avait mis notre conteur en goût; après *le Bélier* vint *Fleur d'Épine;* les enchantements à part, c'est pour la composition, les figures et l'intérêt véritable, le meilleur des contes d'Hamilton, sans excepter *les Quatre Facardins*, qui auraient cent fois dépassé en *imbroglio* la fameuse histoire des trois calenders borgnes fils de roi, si le malin chroniqueur de *Cristalline la curieuse* avait débrouillé jusqu'au bout les fils de cette merveilleuse fiction, à quoi évidemment il ne pensa jamais[2]. Il doit être plus facile et

[1] *Mémoires de Saint-Simon*, t. IV.

[2] Crébillon fils prétendit depuis avoir vu une seconde partie

surtout plus amusant de commencer que de poursuivre ces récits croisés; au delà du premier embrouillement, la fatigue passe le plaisir. Ainsi en arriva-t-il sans doute pour *Zénéide* qu'Hamilton n'a pas eu le courage d'achever, et qui n'eût pas été le moins remarquable de ses contes, l'histoire y étant mêlée aux féeries d'une façon et d'un style tout autrement sévères que dans les romans de Mlle de Scudéry. La première partie du récit de la nymphe est d'un pathétique énergique et sombre; et l'on trouverait dans les terribles amours de Rosemonde, de Pharamond et de Clodion, l'étoffe de plus d'une tragédie; mais les malices et les enchantements reprenaient le dessus, quand Hamilton a laissé là *Zénéide*[1].

On a voulu voir aussi dans les contes d'Hamilton

des *Quatre Facardins* entre les mains de Mlle Hamilton. Mais il dit lui-même n'en avoir vu que le titre, et encore en courant. Voy. dans toutes les biographies d'Hamilton cette anecdote, racontée par Crébillon à M. Fontanelle.

[1] Les éditeurs et les biographes d'Hamilton semblent tous avoir regardé *Zénéide* comme le dernier en date de ses contes : il fut au contraire composé tout de suite après et peut-être même avant *le Bélier*, comme l'indique l'introduction du conte, et plus explicitement la lettre à Mlle B. (cette demoiselle était attachée à la duchesse de Berwick), où, après avoir fait allusion aux mouches de *Zénéide*, quoique, dit-il, il les ait déjà presque oubliées, il ajoute : « Je vous prie de croire que j'aurais plutôt jeté *le Bélier* dans la rivière, que de le lâcher parmi ces précieuses et ces espèces inconcevables; je vous demande pardon de l'avoir laissé voir à Mme C. et à la famille de Pontalie, avant que de vous l'envoyer. » Ce conte, ainsi que celui des *Quatre Facardins*, a été continué et achevé avec esprit et talent par M. de Lévis, à qui l'on doit aussi un très-bon morceau de critique sur le genre et le mérite des contes d'Hamilton. Ces suites et cette préface ont été composées pour l'édition de M. Renouard.

tout le contraire d'une fine satire contre l'engouement universel d'alors pour les histoires merveilleuses : l'on a prétendu que c'étaient des essais de bonne foi, dans le goût des *Mille et une Nuits.* Ceci ne peut se soutenir contre la préface en vers des *Quatre Facardins*, où l'auteur se confessant du *Bélier* et de *Fleur d'Épine*, et s'accusant d'y revenir, ajoute :

Pour marquer les absurdités
De ces récits mal inventés,
Un essai peut être excusable ;
Mais dans ces essais répétés
L'écrivain lui-même est la fable
Des contes qu'il a critiqués.

Ce qu'on peut admettre, c'est qu'Hamilton en voulait plutôt aux impertinentes imitations des *Mille et une Nuits* qu'à ces récits arabes, dont il était assurément bien homme à goûter l'intérêt et le mérite ; ce qu'il y a de certain encore, c'est qu'il avait trouvé du plaisir à composer ces petits romans moitié moqueurs, moitié fantastiques, où son pinceau gracieux, badin, voluptueux, quelquefois touchant aussi, trouvait des sujets de tableaux à peindre.

Le merveilleux n'est pas du goût de tout le monde : bien que celui d'Hamilton soit d'ordinaire fort plaisant, on ne relirait pas *les Quatre Facardins*, si le conteur n'avait fait que coudre un supplément

Au dernier tome de Galland ;

mais c'est un mélange charmant et unique d'esprit, de sensibilité, d'aventures intéressantes, de folâtres

imaginations, et enfin d'un genre tout particulier de gaieté comique très-rare dans la littérature française, et qu'Hamilton tenait de son origine anglaise. Voilà ce que le talent et les heureuses imaginations gagnent à rester sur leurs terres : Hamilton, dans le conte en prose, l'emporte sur Voltaire qui eût été le premier, si, au lieu de se jeter dans les allégories philosophiques, il s'était abandonné, comme notre Écossais, au plaisir plus innocent de laisser courir son imagination et sa plume. Avec une main aussi légère, il grave autrement qu'Hamilton; mais en entraînant, en faisant rire, il vous inquiète. Avec lui on sent trop souvent qu'on est à la guerre, une guerre sérieuse et suspecte quand elle n'est pas insolente; tandis qu'avec notre conteur, et alors qu'il est le plus malin, on peut rire en sûreté de conscience. Sa gaieté est aussi franche que sa moquerie est légère, quand il se raille des pauvretés humaines, des califes de Galland, des héros de Mlle de Scudéry, du pathos des romans, des sots et des amoureux de sa connaissance. Pour nos lecteurs, s'il en est qui n'aient jamais ouvert les contes d'Hamilton, je citerai ici, en me permettant quelques retranchements pour abréger, le début de *Fleur d'Épine;* ils verront tout de suite qu'ils ont affaire à un écrivain :

« A deux mille quatre cent cinquante-trois lieues d'ici, est un certain pays qui s'appelle Cachemire, beau par excellence. Dans ce pays régnait un calife. Ce calife avait une fille, et cette fille un visage; mais on souhaita plus d'une fois qu'elle n'en eût jamais eu. Sa beauté fut sup-

portable jusqu'à quinze ans; mais à cet âge on ne pouvait plus y durer : c'était la plus belle bouche du monde, mais ses yeux gâtaient tout.

« Personne n'avait pu les regarder assez longtemps pour en démêler la couleur; car dès qu'on rencontrait ses regards, on croyait être frappé d'un éclair.

« Le calife fit assembler son conseil pour voir ce qu'il y aurait à faire; son sénéchal y présidait, et ce sénéchal était le plus sot homme qui eût jamais présidé. Le calife n'avait eu garde de manquer à faire son premier ministre d'une tête comme celle-là. »

Chacun ayant dit son avis et le calife n'en goûtant aucun, le sénéchal prend la parole, et propose qu'on s'adresse à un écuyer qu'il a depuis quelque temps chez lui :

« Je ne sais ni d'où il vient, ni ce qu'il est; mais je sais bien que depuis qu'il est avec moi, je ne me mêle plus des affaires de la maison : c'est un démon qui sait tout; et, quoique j'aie l'honneur d'être votre sénéchal, je ne suis qu'une bête auprès de lui; ma femme me le dit tous les jours.

« Or, si Votre Majesté trouvait bon de le consulter sur une affaire aussi difficile que celle-ci, je me persuade qu'elle en aurait contentement. — Volontiers, mon sénéchal, dit le calife; d'autant que je serais bien aise de voir un homme qui eût plus d'esprit que vous. »

« Il ne fut pas longtemps à venir : il n'était ni bien ni mal fait; cependant il avait quelque chose d'agréable dans l'air, et d'assez fin dans la physionomie.

« Parlez-lui hardiment, sire, dit le sénéchal; il entend toutes sortes de langues. » Le calife, qui ne savait que la sienne, et même assez vulgairement, après avoir quelque temps rêvé pour trouver un tour spirituel : « Mon ami, lui

dit-il, comment vous appelez-vous? — Tarare, répondit-il. — Tarare! dit le calife. — Tarare! dirent tous les conseillers. — Tarare! dit le sénéchal. — Je vous demande, dit le calife, comment vous vous appelez? — Je le sais bien, sire, répliqua-t-il. — Eh bien? dit le calife. — Tarare, dit l'autre en faisant la révérence.... — Et pourquoi vous appelez-vous Tarare?... — Parce que ce n'est pas mon nom. — Et comment cela? dit le calife. — C'est que j'ai quitté mon nom pour celui-là, dit-il; ainsi je m'appelle Tarare, quoique ce ne soit pas mon nom. — Il n'y a rien de si clair, dit le calife; et cependant j'aurais été plus d'un mois à le trouver. Eh bien! Tarare, que ferons-nous à ma fille? — Ce qu'il vous plaira, répondit-il. — Mais encore? poursuivit le calife. — Tout ce qu'il vous plaira, disait toujours Tarare.

— Bref, dit le calife, mon sénéchal m'a dit qu'il fallait vous consulter sur le malheur qu'elle a de tuer ou de rendre aveugles tous ceux qui la regardent. — Sire, dit Tarare,

« La faute en est aux dieux qui la firent si belle,
Et non pas à ses yeux. »

Ce Tarare est le héros du conte, et un héros point vulgaire : « Il n'était ni bien ni mal fait; cependant il avait quelque chose d'agréable dans l'air, et d'assez fin dans la physionomie. » C'est, pour l'esprit, le courage et les inventions ingénieuses, l'Ulysse de ces aventures; il est le modèle des cœurs tendres et profonds; c'est sa fidélité à la charmante Fleur d'Épine sa maîtresse, qui lui vaut la gloire de mettre fin à son cruel enchantement. L'héroïne, de son côté, l'aimable Fleur d'Épine, est plus touchante encore par sa grâce que par sa beauté :

« On l'eût prise pour l'aurore d'un jour d'été; à sa

taille, pour la mieux faite des déesses; à sa grâce, pour toutes les grâces assemblées d'une personne. Tarare l'avait attentivement examinée, sans qu'elle eût pris garde à lui; il avait trouvé sa personne toute charmante; et à son air, il trouva qu'elle avait l'esprit naturel, l'humeur douce, le cœur sincère, et cependant l'âme assez fière. »

Il y a entre les amants une scène dont le récit est un chef-d'œuvre de vérité et de grâce : c'est lorsque Tarare, monté sur la jument Sonnante, s'échappe des États de l'horrible Dentue, et conte son histoire à Fleur d'Épine, placée devant lui. Il commence par la rassurer en quelques mots simples et respectueux, qui laissent pourtant deviner quelque chose de ce qu'il a dans le cœur :

« Des raisons assez particulières m'ont fait quitter mon pays; quand j'en partis, je n'avais ni projet ni dessein arrêté; je ne savais pas trop ce que j'allais chercher par le monde; mais je ne connais que trop à présent que c'était vous : ayez agréable que je vous amuse pendant quelques moments par ce récit. »

« Fleur d'Épine, ne sachant que répondre à tant de choses qu'on lui disait à la fois, se pencha doucement contre lui, comme pour se reposer. Il aimait bien cette façon de répondre; et, sans en attendre d'autre, il continua de cette manière. Je suis fils d'un petit prince dont les États sont des plus petits.... [1] »

Arrivé au moment de ses succès auprès de la belle Luisante, la fille du roi, Tarare continue ainsi :

« Je me mis à son service (du sénéchal) en qualité d'écuyer,

[1] Voltaire nous montre certaine de ses héroïnes lavant au bord

et je m'aperçus bientôt que je ne déplaisais pas à madame la sénéchale. — Quelle sorte de beauté était-ce? dit Fleur d'Épine en l'interrompant. — De celles qui la font comme il leur plaît, répondit-il. » Et, continuant son discours : « Comme le sénéchal son époux, était tout des plus grossiers, je n'eus pas de peine à passer pour fort habile dans son esprit; cela fit qu'on se servit de moi pour chercher un remède aux maux que faisaient chaque jour les yeux de la princesse. »

« Tarare alors lui conta de quelle manière il était venu à bout de la peindre. « Vous l'avez donc souvent regardée? dit Fleur d'Épine. — Oui, dit-il, tout autant que j'ai voulu et sans aucun danger, comme je viens de vous dire. — L'avez-vous trouvée si merveilleusement belle qu'on vous avait dit? poursuivit-elle. — Plus belle mille fois, répondit-il. — On n'a que faire de vous demander, ajouta-t-elle, si vous en êtes d'abord devenu passionnément amoureux; mais dites m'en la vérité. »

« Tarare ne lui cacha rien de ce qui s'était passé entre lui et la princesse, pas même l'assurance qu'elle lui avait donnée de l'épouser, en cas qu'il réussît dans son entreprise.

« Fleur d'Épine ne l'eut pas plutôt appris, que, repoussant les mains dont il la tenait embrassée, elle se redressa, au lieu d'être penchée contre lui comme auparavant. Tarare crut entendre ce que cela voulait dire, et, continuant son discours sans faire semblant de rien : « Je ne sais, dit-il, quelle heureuse influence avait disposé le cœur de la princesse en ma faveur, mais je sentis bien que je n'en étais pas digne par les agréments de ma personne, et que je méritais encore moins par les sentiments de mon cœur,

de la Propontide « les écuelles d'un petit prince, lequel avait très-peu d'écuelles. » Ces rapprochements sont un des procédés comiques d'Hamilton, que Voltaire a perfectionnés.

car je ne me suis que trop aperçu depuis que l'amour que je croyais avoir pour elle, n'était tout au plus que de l'admiration. Chaque instant qui m'en éloignait effaçait insensiblement son idée de mon souvenir; et, dès le premier moment que je vous ai vue, je ne m'en suis plus souvenu du tout. »

« Il se tut; et la belle Fleur d'Épine, au lieu de parler, se laissa doucement aller vers lui comme auparavant, et appuya ses mains sur celles qu'il remit autour d'elle pour la soutenir. »

En esquissant, de cette plume rapide et si française, les caractères très-variés de ses nombreux personnages, il est à croire qu'Hamilton n'y mettait pas tout du sien, et que, sans faire des portraits, il regardait autour de lui et dans ses souvenirs. La princesse Luisante, Mousseline la sérieuse, et la curieuse Cristalline, avaient peut-être leur type parmi les beautés anglaises de Saint-Germain. Quant aux sots qu'il excellait à faire parler, jamais cour n'en a manqué; et il est impossible de ne pas croire que le géant Moulineau, qui mettait ses bottes pour se coucher, ne fût quelque « animal » de son voisinage.

Ainsi, pour en finir avec les contes, ce qui fera toujours vivre et lire ceux d'Hamilton, ce n'est pas seulement l'agrément d'un style sans égal pour la légèreté et la grâce, c'est encore la vérité des peintures et des caractères. Pourtant *Fleur d'Épine* et ces contes que la société de Saint-Germain ne lut qu'en manuscrit, et qui ne furent imprimés que dix ans après la mort de l'auteur, ne l'auraient jamais été, si les *Mémoires du comte de Grammont* n'eussent rendu célèbre et

populaire le nom d'Hamilton. C'est de ce fameux récit qu'il me reste à parler.

Le comte de Grammont dans sa jeunesse, qu'il eut le privilége de prolonger bien par delà les années où la maturité commence, avait eu toutes les aventures qui peuvent arriver à un cavalier de son caractère, plein d'esprit et d'invention, portant l'amusement partout où il allait, osant tout à force de gaieté et de saillies, se faisant tout pardonner, même les plus mauvais tours, les noirceurs et jusqu'à l'indélicatesse effrontée de ses procédés. En quelque situation qu'il lui arrivât de se mettre, son audace et son sang-froid avaient quelque chose d'héroïque et de philosophique, qui désarmait la sévérité. Saint-Évremont l'appelait son héros; et son beau-frère Hamilton, qui savait bien à quoi s'en tenir sur son compte, ne se lassait pas d'admirer ce personnage sans type et sans modèle, et trouvait un plaisir extrême à entendre ce grand conteur débiter ses aventures. Louis XIV lui-même souffrait et aimait le courtisan, dont la langue insolente ne ménageait rien. Enfin sa femme, la belle Hamilton, qui avait tant d'esprit et qui le connaissait si bien, le pleura sincèrement. « Personne, dit Saint-Simon, ne connaissait mieux qu'elle son mari; elle vécut avec lui à merveille. Mais ce qui est prodigieux, c'est qu'il est vrai qu'elle ne put s'en consoler, et qu'elle-même en était très-honteuse [1]. »

Lui et son frère le maréchal avaient une manière

[1] *Mémoires de Saint-Simon*, t. VI, p. 191.

de dire les choses qui n'était qu'à eux; on cite du maréchal des mots qui sont fort plaisants, et qu'il relevait encore par un sang-froid imperturbable. Quant au chevalier il avait le don du récit, mais il ne faut point prendre au mot son prétendu secrétaire quant il assure qu'il ne fait que tenir la plume : Hamilton n'a certainement écrit sous la dictée de personne des pages où son esprit revit avec toute la grâce de son originalité naturelle. Son beau-frère lui avait assez souvent conté ses aventures, et c'est en l'écoutant que la fantaisie lui était venue de représenter « ce mélange de vices et de vertus qui semblent se soutenir dans leur enchaînement, — ce relief incompréhensible dans la guerre, dans l'amour, le jeu et les divers états d'une longue vie, qui formaient de la carrière du chevalier une *Vie* plus extraordinaire que toutes celles que Plutarque nous a laissées [1]. »

On a répété souvent que le biographe peint son héros en beau, et lui donne toutes les vertus qui lui manquent, la fidélité, la loyauté parfaite et l'amitié dévouée. Je ne sais où l'on voit cela : il me semble, au contraire, qu'Hamilton n'a pas manqué une des trahisons, des espiègleries, des tours du chevalier à ses rivaux ou à ses cruelles. Pour sa façon d'aimer ses amis, il n'y a qu'à relire les amours du peu défiant Matta et de Mme de Senantes à Turin; et pour sa loyauté l'histoire de cette fameuse partie de quinze qu'il fit soutenir par un détachement d'infanterie.

Il y a dans les *Mémoires de Grammont* deux par-

[1] *Mémoires du comte de Grammont*, chap. I.

ties d'un intérêt et d'un mérite différents. D'abord Hamilton nous raconte les premières campagnes de son héros et ses aventures en France; c'est la plus goûtée, et ce sont en effet autant de chefs-d'œuvre, que les chapitres où l'on voit le chevalier de Grammont au siége de Turin, M. Cerise, le perfide Suisse, et le naïf Matta, cette aimable figure que l'on quitte trop tôt; enfin, au siége d'Arras, la visite du chevalier à M. le Prince, et tout ce petit tableau si bien esquissé d'un épisode de la Fronde.

Dans la seconde partie, nous sommes à la cour de Charles II à Londres, où le chevalier arriva en 1662, peu après Saint-Évremond, s'étant fait exiler comme le mestre de camp, mais pour un autre genre d'imprudence, « peut-être, dit son historien, pour conserver un caractère de singularité qui ne valait rien dans cette occasion. » Il avait trouvé bon d'offrir ses hommages et même ses importunités à une des filles de la reine mère, Mlle La Motte-Houdancourt, déjà honorée des attentions du roi, et il s'était vu bannir de la cour. Celle d'Angleterre lui offrit tout de suite de quoi réparer sa perte. Il y passa, en divers séjours, d'abord sans désemparer de 1662 à la fin de 1663, les années les plus tranquilles et les plus dissipées du nouveau règne, celles où la nation presque entière, et surtout la noblesse, s'enivra à son aise de repos et de plaisirs. C'est seulement sur la fin de ce temps que les affaires politiques commencèrent à agiter un peu l'oisiveté de cette cour, qui n'en avait pas encore eu de sérieuses : elle laissait faire les siennes

par Louis XIV. Le chevalier ne trouva donc que des aventures, et son historien n'a eu à raconter que ses bonnes fortunes, avec la chronique sécrète d'un monde brillant et voluptueux qui outrait, avec une sorte d'ivresse, les intrigues galantes de la belle compagnie de France, sans lui prendre ses autres plaisirs plus délicats.

Ici Hamilton n'avait pas à raconter sur parole, il pouvait, jusqu'à un certain point, s'aider de ses propres souvenirs. Il était trop jeune encore à l'époque où le chevalier arriva à Londres pour avoir pu être témoin des premiers succès de son héros, et ce n'est point lui, comme le suppose Horace Walpole, que la blanche Wetenhall regrettait dans les marais du sombre Peckham, et à qui M[lle] Stewart demandait des contes. Les Hamilton dont il est question dans les *Mémoires* étaient les frères aînés de notre écrivain. Mais lorsque lui-même revint en Angleterre, il put connaître les principaux personnages dont il devait être un jour l'historien, et recueillir toute fraîche encore la chronique médisante qui courait sur leur compte. D'ailleurs son beau-frère pouvait lui avoir raconté sur place ses brillantes aventures, car sa femme et son humeur voyageuse le ramenaient souvent dans une cour où il était le bienvenu et continuait peut-être ses anciens exploits. Quelques endroits des *Mémoires* se rapportent, en effet, à un temps postérieur au mariage du chevalier[1].

[1] M. Cunningham, dans sa récente et intéressante dissertation sur la partie anglaise des *Mémoires de Grammont*, conjecture

Que ses souvenirs l'aient aidé, ou que la mémoire de la comtesse de Grammont ait soutenu celle du comte, toujours est-il qu'Hamilton s'oriente dans ce dédale d'aventures et dans cette foule de personnages de cour, en homme qui connaît le pays, et que, à part quelques transpositions et anticipations de dates dont l'arrangement du récit s'accommodait, ses *Mémoires* sont d'une exactitude presque historique[1]; seulement l'habile écrivain avait trop de goût pour donner l'apprêt et l'ordre de l'histoire au roman d'un héros tel que le chevalier. Cette partie du livre est donc comme une brillante galerie de beautés anglaises, de grands seigneurs, de princes; galerie habilement distribuée pour l'effet et la variété. A chaque portrait l'auteur s'arrête pour nous conter, avec toute sa grâce et toute sa médisance, la légende amoureuse de l'original : et la plupart du temps quelles amours! quelles aventures! Il n'y avait qu'un Hamilton pour en conter quelques-unes en style honnête.

S'il est vrai, comme l'a remarqué assez maligne-

que ce mariage ne doit avoir eu lieu que six ou sept ans après l'arrivée de Grammont à Londres. Dans cette hypothèse, il aurait été temps pour le chevalier et la belle Hamilton, car celle-ci aurait eu alors vingt-sept ans et Grammont quarante-sept. Mais cette conjecture est une pure erreur. Le chevalier de Grammont arriva à Londres au commencement de 1662, et il se maria à la fin de l'année suivante : c'est ce qui résulte de son contrat de mariage lequel est à la date du 9 décembre 1663, style d'Angleterre. Voir à la Bibliothèque impériale, Cabinet des titres, dossier Hamilton.

[1] C'est ce que vient de démontrer suffisamment, dates en mains, M. Cunningham, dans une dissertation critique sur la chronologie de la partie anglaise des *Mémoires de Grammont*. Voy. *Nell Gwyn*, Appendix.

ment lord Byron, que les femmes n'aiment pas ce livre, c'est avec toute raison. Je n'ai nulle envie de prendre la défense des maîtresses de Charles II et de son frère, ni de leurs infidélités; mais ce n'est pas elles seulement, c'est le sexe entier que le médisant auteur nous montre, paré de toutes les grâces imaginables, particulièrement des grâces du péché, et absolument dépouillé des charmes de la vertu. On dirait que l'honnêteté du cœur n'est pas à son usage : tout le fond des sentiments qu'il donne à ses héroïnes n'est que libertinage, et le mot outrageant de Pope sur les femmes pourrait servir d'épigraphe et d'épilogue à cette seconde moitié des Mémoires. Hamilton avait trop de goût pour être brutal, et sa cruelle médisance assassine avec une gaieté charmante, sans débiter la moindre maxime; jamais il ne tranche du moraliste, et s'il lui arrive par-ci par-là de philosopher, c'est par la bouche de quelqu'un de ses personnages. C'est ainsi que médit Célimène dans le *Misanthrope;* et vraiment, pour le trait, la couleur et l'entrain, Hamilton marche ici l'égal de Molière, sans l'imiter. Ces portraits sont si rapides et le pinceau en est si naturel, qu'en lisant on ne remarque pas le merveilleux détail de ce style satirique, d'une espèce toute particulière. Au risque d'en gâter un peu l'effet, transportons ici quelques parties de ces peintures :

« La Middleton, bien faite, blonde et blanche, avait dans les manières et le discours quelque chose de précieux et d'affecté. L'indolente langueur dont elle se parait n'était

pas du goût de tout le monde. On s'endormait aux sentiments de délicatesse qu'elle voulait expliquer sans les comprendre, et elle ennuyait en voulant briller. A force de se tourmenter là-dessus, elle tourmentait tous les autres; et l'ambition de passer pour bel esprit ne lui a donné que la réputation d'ennuyeuse, qui subsistait longtemps après sa beauté. »

« Une longue habitude (c'est de Mme de Hyde qu'il est question) avait tellement attendri ses regards, que ses yeux ne s'ouvraient qu'à la chinoise ; et quand elle lorgnait, on eût dit qu'elle faisait quelque chose de plus. »

«.... Elle (Mme Muskerry) avait la taille d'une femme grosse, sans l'être; mais elle boitait avec plus de raison, car de deux jambes infiniment courtes, elle en avait une qui l'était beaucoup plus que l'autre. Un visage assortissant mettait la dernière main au désagrément de sa figure. »

« Mlle Blague était une autre espèce de ridicule. Sa taille n'était ni bien ni mal; son visage était de la dernière fadeur, et son teint se fourrait partout avec deux petits yeux reculés, garnis de paupières blondes longues comme le doigt. Avec ces attraits, elle se mettait en embuscade pour surprendre les cœurs ; mais elle s'y serait tenue en vain, sans l'arrivée du marquis Brisacier. Le ciel semblait les avoir faits l'un pour l'autre. »

Voici un ministre d'État, milord Arlington en personne :

« Il avait parfaitement attrapé par son extérieur le sérieux et la gravité des Espagnols ; et, dans les affaires, il imitait assez bien leur lenteur. Il avait une cicatrice au travers du nez, que couvrait une longue mouche, ou, pour mieux dire, un petit emplâtre en losange. Les blessures au visage y donnent d'ordinaire certain air violent et guerrier qui ne sied pas mal. C'était tout le contraire à son égard; et cet emplâtre remarquable s'était tellement accommodé

à l'air mystérieux du sien, qu'il semblait y ajouter quelque chose d'important et de capable.

« Arlington, à l'abri de cette contenance composée d'une grande avidité pour le travail et d'une impénétrable stupidité pour le secret, s'était donné pour grand politique. N'ayant pas le loisir de l'examiner, on l'avait cru sur parole, et on l'avait fait ministre et secrétaire d'État sur sa mine. »

La cour s'étant débarrassée de Mlle Bellenden, de Mlles Bardou et de Lagarde, « toutes filles d'honneur comme il plaisait à Dieu, » Mlle Wells fut de celles qui les remplacèrent :

« C'était une grande fille faite à peindre, qui se mettait bien, qui marchait comme une déesse, et dont le visage, fait comme ceux qui plaisent le plus, était un de ceux qui plaisent le moins. Le ciel y avait répandu certain air d'incertitude qui lui donnait la physionomie d'un mouton qui rêve. Cela donnait mauvaise opinion de son esprit; et, par malheur, son esprit faisait bon surtout ce qu'on en croyait. Elle était d'une famille royaliste; et, comme son père avait fidèlement servi Charles Ier, elle crut qu'il ne fallait pas se révolter contre Charles II. »

Dans cette revue des femmes qui brillèrent à la cour de Charles II au temps du chevalier, il n'y en a que trois qu'Hamilton ait ménagées : la première, Mme la duchesse d'York (et encore ne lui a-t-il point fait grâce de quelques ridicules, et des anecdotes scandaleuses débitées sur son compte par des étourdis); la seconde, la belle Jennings, probablement parce qu'elle épousa son frère Georges; et enfin, tout naturellement, sa sœur.

C'était un point délicat à traiter dans les *Mémoires* que les amours du chevalier et de Mlle Hamilton, et beaucoup déjà pour un frère d'avoir à placer la figure de sa sœur dans un pareil entourage; mais l'oublier ou la mettre seulement dans une ombre respectueuse eût été un trop grand sacrifice, car c'était une ravissante personne pour la beauté et l'esprit que Mlle Hamilton, et notre écrivain était fier de son mérite. Il n'hésite donc point à la peindre : il commence par des agréments qui se comptaient tout haut alors dans l'inventaire des attraits d'une belle, et qu'aujourd'hui la plume d'un frère se garderait d'indiquer. Voici le reste, qui n'est point au-dessous du charmant portrait que le pinceau de Lesly nous a laissé de la comtesse de Grammont :

« Elle était grande, et gracieuse jusque dans le moindre de ses mouvements. Ses yeux n'étaient pas grands, mais ils étaient vifs, et ses regards signifiaient tout ce qu'elle voulait. Sa bouche était pleine d'agréments, et le tour de son visage parfait. Un petit nez délicat et retroussé n'était pas le moindre ornement d'un visage tout aimable. Son esprit était à peu près comme sa figure. Ce n'était point par ces vivacités importunes, dont les saillies ne font qu'étourdir, qu'elle cherchait à briller dans la conversation. Elle évitait encore plus cette lenteur affectée dans le discours, dont la pesanteur assoupit; mais, sans se presser de parler, elle disait ce qu'il fallait, et pas davantage. Elle avait tout le discernement imaginable pour le solide et le faux brillant, et, sans se parer à tous propos des lumières de son esprit, elle était réservée mais très-juste dans ses décisions. Ses sentiments étaient pleins de noblesse, fiers à outrance quand il en était question. »

Telle était la femme qui fixa l'inconstant chevalier, et qui devint la comtesse de Grammont en 1663. Rien de plus connu, sinon de plus avéré, que la singulière histoire de ce mariage. Rentré en grâce auprès de son maître et rappelé à la cour de Louis XIV, Grammont dit brusquement adieu à l'Angleterre, sans plus penser à ses engagements; et, suivi du fidèle Termes, il reprit le chemin de la France. Il était déjà à Douvres lorsque notre Hamilton et Georges, son frère, courant après lui, l'atteignirent : « Chevalier de Grammont, lui crièrent-ils du plus loin qu'ils l'aperçurent, chevalier de Grammont, n'avez-vous rien oublié à Londres? — Pardonnez-moi, messieurs; j'ai oublié d'épouser votre sœur. » Et il retourna de bonne grâce sur ses pas. L'anecdote est piquante; mais on n'en sait point la première source[1]. Comme on le pense bien, ce n'est pas Hamilton qui l'a racontée; elle était un peu trop humiliante pour la comtesse, qu'il ne manque aucune occasion de faire valoir sans paraître. C'est ainsi qu'avec son tact ordi-

[1] On ajoute, pour le bon effet de l'histoire, que l'impétueux Grammont retourna, épousa et emmena sur-le-champ sa femme en France. Ceci est évidemment de trop. Une note du Recueil manuscrit de Maurepas, de la Bibliothèque impériale, t. V, p. 67, dit simplement, à propos de la comtesse de Grammont et de son mari : « Les frères de cette dame le forcèrent à l'épouser, comme il était près de revenir en France. » — La première chanson qu'on fit à la cour sur la belle Écossaise, et elle fut suivie de bien d'autres, est seulement de 1666. Voy. le Recueil de Maurepas, t. III :

La Grammont prétend donner
De l'amour à notre prince, etc.

naire il a placé dans la bouche de Saint-Évremond, sous forme de remontrances au chevalier, l'énumération de tous les brillants partis que Mlle Hamilton avait refusés, depuis le duc de Richemond, jusqu'au duc de Norfolk, et des avantages que son mariage lui procura. D'ailleurs, l'amitié et l'amour-propre de famille n'abusaient point Hamilton. Ce ne fut pas une personne d'une beauté et d'un mérite ordinaire que cette comtesse de Grammont qui avait presque subjugué Louis XIV, au point de s'en faire aimer et de donner jusqu'au bout de l'inquiétude à Mme de Maintenon. C'est d'elle que Saint-Simon, qui ne l'avait connue que sur la fin, a pû dire :

« C'était une femme qui avait encore une beauté naturelle, sans aucun ajustement; qui avait l'air d'une reine, et dont la présence imposait le plus. On a vu ailleurs comment se fit son mariage, le goût si marqué et si constant du roi pour elle, jusqu'à inquiéter toujours Mme de Maintenon, pour que la comtesse de Grammont ne se contraignît pas. Elle avait été dame du palais de la reine. C'était une personne haute, glorieuse, mais sans prétention et sans entreprise; qui se sentait forte, mais qui savait rendre, avec beaucoup d'esprit, un tour charmant, beaucoup de sel, et qui choisissait fort ses compagnies, encore plus ses amis. Toute la cour la considérait avec distinction, et jusqu'aux ministres comptaient avec elle [1]. »

Ce que son frère n'a pas dit, et ce qu'il a bien fait de ne pas dire dans un livre si frivole, c'est qu'elle

[1] Mme de Caylus, dans ses *Souvenirs*, traite tout autrement la comtesse de Grammont. La nièce de Mme de Maintenon devait voir d'un œil peu favorable cette quasi-rivale de sa tante, assez

avait été mise toute jeune et élevée à Port-Royal-des-Champs. « Elle en avait conservé, dit encore Saint-Simon, tout le goût et le bon à travers les égarements de la jeunesse, de la beauté, du grand monde, et de quelques galanteries, sans que, comme on l'a vu, la faveur ni le danger de la perdre l'aient jamais pu détacher de l'attachement intime à Port-Royal. »

Nous voilà bien loin de la cour d'Angleterre et des *Mémoires du comte de Grammont*. Nous demanderons la permission d'y revenir, car on n'en a pas sitôt fini avec ce chef-d'œuvre de la prose légère. Hamilton, qui ne composait que pour se distraire, et en toute sa carrière qui fut longue, n'a écrit, du bout de sa plume, que des badinages de société, était au fond un esprit mâle et de ressources; et comme il a été l'historien admirable du plus frivole des héros, il aurait pu l'être des personnages et des événements de l'histoire. Même en ses contes, la pointe légère et badine grave par instants comme le burin, mais si rapidement et avec si peu de prétention, que le lecteur glisse sur ces passages et les remarque à peine. Dans les *Mémoires du comte de Grammont*, ces touches plus vigoureuses de pensée et de style sont aussi plus fréquentes et plus mar-

soutenue par le goût du roi pour ne pas se contraindre, comme dit Saint-Simon. « Elle avait pour elle (ainsi parle Mme de Caylus) le goût et l'habitude du roi; mais Mme de Maintenon la trouvait plus agréable qu'aimable. Il faut avouer aussi qu'elle était souvent Anglaise insupportable, dénigrante, hautaine et rampante. »

quées, sans alourdir ni interrompre (et c'est là le merveilleux) l'allure rapide et enjouée du récit. Comme il y a autant d'esprit, on ne s'aperçoit pas qu'il y a plus de gravité. Ne sent-on pas un jugement sérieux et un écrivain capable de s'élever sans effort à de plus hauts sujets, dans des passages tels que ceux-ci?

« En ce temps-là, il n'en allait pas en France comme à présent : Louis XIII régnait encore, et le cardinal de Richelieu gouvernait le royaume. De grands hommes commandaient de petites armées, et ces armées faisaient de grandes choses. La police était un peu négligée. Les grands chemins étaient impraticables de jour, et les rues durant la nuit : mais on volait encore plus impunément ailleurs. »

Voici Cromwell :

« Cromwell, dont l'ambition s'était ouvert le chemin à la puissance souveraine par de grands attentats, s'y maintenait par des qualités dont l'éclat semblait l'en rendre digne. La nation la moins soumise qui soit en Europe subissait patiemment un joug qui ne lui laissait pas seulement l'ombre d'une liberté, dont elle est si jalouse ; et Cromwell, maître de la république sous le titre de *protecteur*, craint dans le royaume, plus redoutable encore au dehors, était au plus haut point de gloire lorsque le chevalier de Grammont le vit. Mais il ne lui vit aucune apparence de cour : une partie de la noblesse proscrite, l'autre éloignée des affaires; une affectation de pureté de mœurs, au lieu du luxe que la pompe des cours étale ; tout cela n'offrait que des objets tristes et sérieux dans la plus belle ville du monde; et le chevalier de Grammont ne rapporta de ce voyage que l'idée du mérite d'un scélérat, et l'admiration

de quelques beautés cachées qu'il n'avait pas laissé de déterrer. Ce fut tout autre chose au voyage dont nous allons parler. La joie du rétablissement de la royauté paraissait encore partout. La nation, avide de changement et de nouveauté, goûtait le plaisir d'un gouvernement naturel, et semblait respirer au sortir d'une longue oppression. Enfin, ce même peuple qui, par une abjuration solennelle, avait exclu jusqu'à la postérité de son prince légitime, s'épuisait en fêtes et en réjouissances pour son retour. Il y avait près de deux ans qu'il était rétabli, lorsque le chevalier de Grammont arriva. La réception qu'il eut dans cette cour lui fit bientôt oublier l'autre ; et les engagements qu'il prit, dans la suite, en Angleterre, adoucirent le regret d'avoir quitté la France. »

Il y a un moment où l'on entend comme gronder l'orage qui troublera si vite le règne de Jacques : c'est vers la fin des *Mémoires*, lorsque le chevalier qui avait fait une pointe inutile en France, reparaît à Londres :

« Les affaires de la cour n'avaient pas eu le temps de changer de face pendant une si courte absence; mais elles en changèrent bientôt après son retour, c'est-à-dire les affaires d'une cour qui, jusque-là, n'en avait point eu de plus sérieuses que celles de l'amour et des plaisirs.

« Le duc de Monmouth, fils naturel de Charles II, parut en ce temps-là dans la cour du roi son père. Ses commencements ont eu tant d'éclat, son ambition a causé des événements si considérables, et les particularités de sa fin tragique sont encore si récentes, qu'il serait inutile d'employer d'autres traits pour donner une idée de son caractère. Il paraît partout tel qu'il était dans sa conduite, téméraire dans ses entreprises, incertain dans l'exécution, et

pitoyable dans ces extrémités où beaucoup de fermeté doit au moins répondre à la grandeur de l'attentat.

« Sa figure et les grâces extérieures de sa personne étaient telles que la nature n'a peut-être jamais rien formé de plus accompli. Son visage était tout charmant. C'était un visage d'homme; rien de fade, rien d'efféminé; cependant chaque trait avait son agrément et sa délicatesse particulière : une disposition merveilleuse pour toutes sortes d'exercices, un abord attrayant, un air de grandeur, enfin tous les avantages du corps parlaient pour lui; mais son esprit ne disait pas un petit mot en sa faveur. Il n'avait de sentiments que ce qu'on lui en inspirait; et ceux d'abord qui s'insinuèrent dans sa familiarité prirent soin de ne lui en inspirer que de pernicieux. »

Dans cet excellent style, naturel avant tout, on rencontre de loin en loin quelques excès d'esprit, ou plutôt de bel esprit; des façons un peu amphigouriques de dire les choses, et presque des jeux de mots. Il aime des tours de phrase comme ceux-ci : « Avant ces furieux orages qui réduisent le gouverneur aux souterrains, et la garnison en poudre. » — « Au lieu de prendre les ordres, il prit le chemin de l'Angleterre, et Mlle Bedingfield pour femme. » — Mais, je l'ai dit, ces taches sont rares, et n'en sont même que par comparaison avec le reste.

Hamilton est sobre de réflexions morales, comme s'il sentait que ce n'en était pas la place; et quand il lui arrive d'en faire, elles ont le cachet assez marqué du scepticisme des *Maximes*.

Quelques parties des *Mémoires* sont célèbres : telle est la scène de Lyon à l'auberge de M. Cerise,

« Suisse de nation, empoisonneur de profession et voleur par habitude ; » l'histoire de l'habit du chevalier, et les sables mouvants de M. Termes ; enfin la relation du siége de Lérida. Ces morceaux sont en même temps si connus qu'il serait superflu d'en faire remarquer l'agrément et le mérite littéraire. Ce que je relèverai à l'égard de tous ces récits et des contes semés dans les *Mémoires*, c'est le bonheur avec lequel ils sont amenés, de telle sorte qu'ils font une interruption charmante ; du premier mot le plaisir commence : « Non, madame, je ne compte pour rien la parade des carrosses et des laquais. Je me suis vu cinq ou six valets de chambre à la fois, sans avoir jamais eu de domestique en livrée, excepté mon aumônier Poussatin. — Comment, dit la reine en éclatant de rire, un aumônier portant vos couleurs ! Ce n'était pas apparemment un prêtre ?... — Pardonnez-moi, madame, dit-il, et le premier prêtre du monde pour la danse basque. — Chevalier, dit le roi, je veux que vous nous contiez tout à l'heure l'histoire de l'aumônier Poussatin. — Sire, dit-il, M. le Prince assiégeait Lérida. La place n'était rien ; mais don Gregorio Brice était quelque chose. »

L'histoire du voyage de M. Termes est placée au beau milieu d'un grand bal de la cour : « Chevalier de Grammont, lui dit le roi, Termes n'est donc point arrivé ?...—Pardonnez-moi, sire, dit-il, Dieu merci.... —Comment ! Dieu merci ? dit le roi ; lui serait-il arrivé quelque chose par les chemins ?—Sire, dit le chevalier de Grammont, voici l'histoire de mon habit et de

M. Termes, mon courrier. » A ces mots, le bal tout prêt à commencer fut suspendu; tous ceux qui devaient danser faisaient un cercle autour du chevalier de Grammont. Il poursuivit ainsi son récit : « Il y a deux jours que ce coquin devrait être ici, etc. »

En général, et sans que cela paraisse, ces *Mémoires* sont composés avec beaucoup d'art, c'est-à-dire que tout s'y succède de manière à varier, à renouveler le plaisir du lecteur, et à prévenir la monotonie et la lassitude; enfin le récit s'arrête et le livre se ferme parfaitement à point, avant la satiété et après la curiosité satisfaite, lorsque Hamilton, méchant et spirituel jusqu'au bout, a marié à rebours de leur naturel les héros et les héroïnes de son histoire :

« On eût dit que le dieu d'Amour, par un nouveau caprice, livrant tout ce qui reconnaissait son empire aux lois de l'Hymen, avait en même temps mis son bandeau sur les yeux de ce dieu pour marier tout de travers la plupart des amants dont on a fait mention. La belle Stewart épousa le duc de Richemont; l'invincible Jermyn, une pecque provinciale; mylord Rochester, une triste héritière; la jeune Temple, le sérieux Lyttelton. Talbot, sans savoir pourquoi, prit pour femme la languissante Boynton; Georges Hamilton, sous de meilleurs auspices, épousa la belle Jennings; et le chevalier de Grammont, pour le prix d'une constance qu'il n'avait jamais connue devant, et qu'il n'a jamais pratiquée depuis, trouva l'hymen et l'amour d'accord en sa faveur, et se vit enfin possesseur de mademoiselle Hamilton. »

A la distance où nous sommes des mœurs et des idées qui étaient admises au temps et dans ce monde

où vécut Antoine Hamilton, il y a de petites choses et même de grandes, il y en a de sérieuses et de frivoles, dont l'explication nous échappe également. C'en est une bien singulière que ces confessions souvent libertines d'un brillant vaurien devenu courtisan assidu d'un roi si difficile sur la bienséance, aient été écrites par son propre beau-frère, sous les yeux du héros et de sa femme, qui y joue son rôle; et que cette dernière enfin fût une janséniste, dévote de cœur et d'âme à Port-Royal. Enfin, pour qu'aucune inconvenance ne manquât à l'histoire, on a prétendu (mais l'anecdote est suspecte) que ces confessions furent vendues au libraire par le héros en personne[1]. Peut-être nos étonnements d'aujourd'hui auraient-ils bien surpris les gens d'alors. Nous prenons tous leurs livres au sérieux, nous les

[1] Voici l'anecdote, telle qu'elle est racontée dans la notice sur Hamilton, de l'édition de Renouard : « Avant leur publication, les *Mémoires de Grammont* furent, dit-on, soumis à l'examen de Fontenelle, alors censeur royal. Le circonspect académicien crut presque voir un libelle diffamatoire dans un livre où M. le comte de Grammont, personnage distingué par la naissance et par les emplois, était représenté comme ayant quelquefois au jeu employé l'adresse à corriger la fortune : bref, il ne voulut point donner son approbation. Informé de ce refus, le comte de Grammont court chez Fontenelle, lui demande en riant de quoi il se mêle de vouloir être plus soigneux que lui-même de sa réputation ; lui déclare qu'il prend à son compte tout ce que son historien a débité sur lui, et enfin lui demande sa sanction pour l'ouvrage. Fontenelle ne se fit pas prier davantage. » Cette historiette suppose que les *Mémoires* furent publiés du vivant du comte, c'est-à-dire avant 1707, ce qui n'est pas; en effet on ne connaît et il n'existe pas d'édition antérieure à celle de 1713; s'il en avait existé une comme on l'a bien observé, elle eût été traduite im-

épluchons et les jugeons comme des actes, nous supposons toujours des intentions à un esprit qui ne songe qu'à ses plaisirs : alors il n'en était pas ainsi ; on permettait à un écrivain spirituel de s'amuser tout bonnement, à condition qu'il n'amusât pas que lui. Qu'Hamilton, arrivé à un âge où les souvenirs, adoucis par le lointain sont sans conséquence pour le présent, n'ait point éprouvé de scrupule à écrire ces amusantes histoires si excellentes dans la bouche de son beau-frère, et, chemin faisant, à retracer ce qu'il avait vu lui-même, cela peut se concevoir sans peine. D'ailleurs il ne s'agissait point du public, mais d'un pur badinage de société, qui ne devait pas sortir du cercle intime des principaux intéressés, car beaucoup des personnages qui figurent dans les *Mémoires* vivaient encore ; et il est évident qu'Hamilton, s'il se souciait peu de Mlle Temple, devenue lady Littelton, se serait gardé d'afficher publiquement sa propre belle-sœur, Frances Jennings (lady Tyrconnel, depuis la mort de Georges), et enfin la mère de son ami particulier le maréchal de Berwick (Arabella Churchill), qu'il appelle « cette grande créature pâle et décharnée. »

Qui livra donc le manuscrit au libraire ? Les indiscrétions de ce genre ne sont que trop faciles, témoin le *Télémaque*. Quoi qu'il en soit, lorsque les *Mémoires* parurent en Hollande en 1713, le comte de Gram-

médiatement en anglais, comme l'a été celle de 1713 par Boyer ; aucun livre ne pouvant exciter une plus vive curiosité en Angleterre, où l'on publia tout d'abord une clef des *Mémoires*.

mont était mort réellement depuis plusieurs années, ainsi que sa femme; et Hamilton, demeuré seul, triste et silencieux dans son Saint-Germain, commençait à nourrir des pensées bien éloignées du scandale.

Quelqu'un disait : « Si j'avais le bonheur d'être transporté tout à coup au temps du siècle de Louis XIV, je ne demanderais point à voir Bossuet, que je connais très-bien ; je dirais : Menez-moi chez Hamilton. » C'est en effet un des hommes qu'on serait le plus curieux de connaître, et que l'on connaît le moins.

Est-il vrai, comme on le lit dans quelques biographies qui ne citent point leurs autorités, qu'il fut un esprit fort, et que, loin d'être dans la conversation le causeur gracieux et spirituel que l'on trouve dans ses livres, il était morose et taciturne? Sur ce dernier point l'incrédulité est permise; et tout ce que l'on peut admettre, c'est qu'il en était d'Hamilton comme de La Fontaine, comme de Molière, qui n'étaient pas aimables avec tout le monde, et ne se livraient que dans leur familiarité. Sauf Saint-Simon déjà cité, ses contemporains ont peu parlé de lui, mais on a parlé d'après eux, et toujours vaguement. Horace Walpole seul a dit ensuite, du ton d'un homme bien informé, qu'il méritait tous les regrets de ceux qui avaient eu le bonheur de le connaître, que, né sérieux, il avait dans l'esprit tous les agréments, et qu'à ces agréments il joignait toutes les qualités du cœur.

Voltaire en savait-il encore davantage, ou est-ce la rime toute seule qui lui a fait écrire, dans son *Temple du Goût :*

. . . . Le vif Hamilton,
Toujours armé d'un trait qui blesse,
Médisait de l'humaine espèce,
Et même d'un peu mieux, dit-on.

Tout ce que l'on peut dire, c'est que ses écrits, s'ils ne prouvent pas le contraire, ne portent nulle trace de ces irrévérences dont parle Voltaire. Il est assez vraisemblable qu'en fait de religion, il fut, jusqu'aux approches de la vieillesse, de l'église des Saint-Évremond et de tant d'esprits de la fin du XVIIe siècle en France et surtout en Angleterre, plutôt insouciant encore que sceptique; et qu'enfin la cour tristement dévote de Saint-Germain n'était pas faite pour le convertir aux douceurs de la piété. Il ne se gênait pas sur ce dernier article, et s'en plaignait à qui voulait l'entendre; au commencement surtout, lorsque le roi Jacques, s'entourant de jésuites, oubliait dans les actes de la pénitence le trône qu'il avait perdu. C'est alors qu'il disait en vers :

Dans ces lieux on en est quitte
Pour savoir chanter au lutrin.
. . . .
Il n'est si triste compagnie,
Pour les vers et pour l'harmonie,
Que fantômes vêtus de noir,
Tels qu'ici le sort fait pleuvoir.

Et en prose (sans rappeler l'exorde humouristique de

Zénéide) : « Cette béatitude qu'on appelle pauvreté d'esprit régnait autant à Saint-Germain que l'autre espèce d'indigence [1]. » Assurément il était de « ces certains esprits que, disait-il, l'exemple n'a pu rendre hypocrites ; gens d'un caractère un peu méprisant, mais aussi fort méprisés ici (à la petite cour dévote), et plus connus ailleurs. »

Mais de tout cela il n'y a pas de quoi faire un *libertin;* et en définitive Hamilton acheva sa carrière dans des sentiments de religion qu'il ne cachait point. La comtesse de Grammont l'y avait peut-être préparé, comme elle avait fait de son mieux pour son mari [2].

On a de lui une espèce de méditation, toujours en rimes redoublées, sur l'usage de la vie dans la vieillesse. Il la composa peu après la mort de sa sœur et comme lui-même venait d'atteindre ses soixante et dix ans :

> Soixante et dix ans, dit David,
> Est de l'homme l'âge ordinaire.

Ainsi commence-t-il ; et sur cette pensée il s'exhorte

[1] Lettre d'Hamilton à M. de Campistron.

[2] Hamilton fait ainsi raconter à Saint-Évremond, par le comte de Grammont, le nouveau plan de sa philosophie :

> Je tâche de mettre à profit
> Ce que la comtesse m'en dit ;
> Car, sans méditer et sans lire,
> Je commence à me faire instruire
> Des principes de notre foi,
> Petitement, pour me suffire, etc.

Œuvres diverses.

à ne pas perdre de temps, car d'apprendre à mourir, ce n'est pas une étude,

. . . . qui se fasse jamais bien
Quand on n'en a pas l'habitude.

Enfin il s'engage à bien jouer son dernier rôle, et à finir plus sagement que tant de gens qu'il voit, qui ne savent pas vieillir [1].

... Lorsque amis de la retraite,
Ils ne devraient plus s'occuper
Que de l'heure qui va frapper,
Avec eux-mêmes ils s'ennuient,
Et cherchent le monde et le bruit.
Lassés d'eux-mêmes, ils se fuient;
Mais c'est en vain, l'ennui les suit,
Le monde qu'ils cherchent les fuit;
Et quand, de visite en visite,
Ils l'ont suffisamment instruit
Qu'ils survivent à leur mérite,
L'ennui chez eux les reconduit.

Hamilton se tint parole; et la religion ayant fait son œuvre, il reprit encore la plume, et écrivit sous le titre de *Réflexions* un hymne de triomphe et de repentance, où il abjure, en vers toutefois, « la poésie, cette douce erreur de l'esprit, » et promet

[1] Soit facilité, soit habitude de rimer, Hamilton n'imaginait pas d'écrire en prose les pensées morales ou philosophiques qui lui venaient à l'esprit; et le *Dialogue sur la Volupté*, qu'on trouve dans l'édition de M. Renouard, n'est pas de lui. Il serait, assure un biographe, d'un M. Remond dit *le Grec*, et le même à qui l'on doit un charmant portrait de Mme de Caylus.

de ne plus consacrer désormais ses chants qu'à la grâce qui l'éclaire :

Grâce au ciel, je respire enfin !
Au bord fatal du précipice
Le Sauveur m'a tendu la main,
Et j'ai senti cette bonté propice
Qu'on n'invoque jamais en vain.
Idole que mes vœux n'ont que trop encensée,
Volupté, vif objet de nos désirs errants,
Ivresse d'une âme insensée,
Ne troublez plus de tranquilles moments....

La fin d'Hamilton, arrivée dans l'été de 1720 (il avait soixante-quatorze ans), répondit à ces dispositions si religieuses. « Il mourut, nous dit Horace Walpole, dans de grands sentiments de piété, après avoir reçu les sacrements. » Ainsi était mort La Fontaine. Ainsi n'avait point fini sa course le philosophe Saint-Évremond. Il y aurait plus d'une réflexion à faire sur la fin si différente de ces trois hommes de tant d'esprit, et peut-être seraient-elles moins qu'il ne semble étrangères à mon sujet; mais je dois me hâter de conclure par des considérations d'une nature plus littéraire, une histoire qui souvent, je dois le craindre, aura paru l'être si peu.

Tandis qu'en France un étranger, un Écossais, réunissait dans ses légers écrits la gaieté originale de son pays et les traits les plus fins du génie français; tandis que la langue française voyait ses trésors s'enrichir encore, sous la plume d'Hamilton, de grâces

et de délicatesses nouvelles; en revanche, son beau naturel, sa politesse, surtout, étaient à la veille de recevoir de la part de ces écrivains du dehors, des atteintes assez graves.

Parmi les écrivains de tout genre que la grande émigration de 1685 dispersa en Allemagne, en Hollande, en Angleterre, les uns avaient jusqu'alors vécu à portée du centre des lettres et de la sociabilité françaises, et, à divers degrés, en avaient ressenti l'influence. D'autres, et sans doute les plus nombreux, étaient des ministres, des marchands et artisans ou des gentilshommes campagnards qui avaient vécu dans les petites villes ou dans les cantons retirés de la province. La bible en usage dans les églises réformées du royaume et lue de père en fils dans les familles, avait, on n'en peut douter, invétéré, pour ainsi dire, l'esprit du vieux français dans le langage de ces protestants; les fragments de sermons que j'ai cités dans ce volume, nous en ont d'avance offert la preuve. Tel est aussi le vrai fond de ce qu'on appelle le *style*, et qu'on ferait mieux d'appeler le *langage réfugié*, lequel n'est autre chose qu'un certain ensemble de locutions vieillies ou improprement appliquées, de constructions embarrassées et de tours elliptiques obscurs, en tout l'usage d'une syntaxe devenue incorrecte et d'un vocabulaire suranné[1].

[1] Ce français, un peu appauvri et comme arrêté dans sa croissance, se parlait dès longtemps aux abords de la France, à Genève surtout, dont la réformation avait fait une vraie colonie de réfugiés français. Seulement cet air étranger et cette roideur

Mais cette langue attardée et relativement corrompue ne prit pied qu'à la longue dans les diverses colonies françaises de l'émigration, et c'est moins de là que les écrivains réfugiés reçurent le caractère particulier qui distingue leurs écrits, que de leur goût de style et de la manière générale d'exprimer leurs idées.

Populariser les procédés du raisonnement et l'examen des opinions, en étendant l'emploi de la langue usuelle aux discussions religieuses, tel avait été essentiellement, au xvie siècle, le rôle littéraire de la réformation; au xviie, la persécution raviva et développa dans un sens nouveau cette influence ancienne du protestantisme, car elle donna naissance à cette école d'outre frontière qui introduisit un moment dans la littérature une familiarité un peu commune, ou tout au moins fort opposée à la politesse et à l'élégance qui brillaient dans les lettres françaises. A la fin du règne de Louis XIV, il y a deux littératures en présence et presque en rivalité : l'une royale, en quelque sorte, qui réunit toutes les grâces élégantes, recherche la majesté, la politesse et l'aisance; l'autre

un peu gauche ne commencèrent à devenir sensibles que lorsque la société élégante, qui ne faisait que de naître, se mit elle-même à épurer et à polir son langage et à faire la loi aux auteurs. Au contraire, la Savoie, aussi voisine de la France, mais non brouillée avec elle, et déjà habituée à pourvoir ses colléges de maîtres, et ses familles d'instituteurs, conserva beaucoup mieux le tact de la langue française, et se mit aisément au pas de ses allures nouvelles. Ceci explique comment, en général, les Savoisiens semblent parler en quelque sorte plus naturellement le français que les populations de la Suisse française.

bourgeoise et familière, a la vigueur, l'assurance de la liberté, et quelquefois la chaleur du sentiment; mais elle est généralement lourde, souvent vulgaire, et plus vive par les idées que par la façon de les exprimer. L'une fleurit à la cour et dans Paris; l'autre campe, pour ainsi dire, à la frontière, et n'a pas encore de foyer. Il y avait apparence que celle-ci gagnât bientôt le nouveau siècle à son tour de réflexion goguenard et facilement commun, aux négligences et aux duretés de son langage, car elle parlait à plus d'esprits, et son indépendance, son audace frondeuse lui tenant lieu d'attraits, elle se faisait suivre et écouter. Aussi aurait-elle remporté une victoire bien malheureuse pour les destinées littéraires du XVIIIe siècle, si Voltaire, qui en fut le disciple et s'en rendit le maître, n'eût raffermi par son exemple et remis en honneur le beau goût littéraire et la langue élégante et tout aristocratique du grand règne. Toutefois ce n'était là qu'une diversion et une réaction partielles : la littérature avait reçu l'élan, et bien que salutairement contenue dans le bon usage d'une langue polie, souple et harmonieuse, elle ne s'en avança pas moins dans la voie nouvelle que lui avaient ouverte l'esprit critique et le libéralisme politique d'une bonne partie de la littérature réfugiée. D'aristocratique qu'elle avait été sans partage, et de bourgeoise qu'elle fut un instant, elle devint insensiblement démocratique et sentimentale : le temps des Hamilton s'éloigna sans retour et Rousseau parut.

Je ne fais qu'indiquer ici ce résultat particulier

de l'action souterraine exercée par la littérature réfugiée sur les lettres françaises ; il remonte au XVIIe siècle par sa première origine, mais il appartient par son développement à l'histoire littéraire du XVIIIe, dont il est un des plus saillants caractères. Ce sera aussi la partie principale de ma tâche, dans la suite de cet ouvrage, de constater la réalité de cette influence, d'en préciser la portée et les causes, et enfin de montrer quelle part nouvelle y prirent alors les étrangers en France et les Français à l'étranger.

NOTES.

I.

T. I, p. 319. « Quand Basnage lui-même.... n'aurait pas avoué dans la suite qu'il regardait Bayle comme l'auteur de l'*Avis aux réfugiés.* »

C'est faire parler Basnage plus nettement qu'il n'a voulu s'expliquer, et l'on pourrait opposer à cette assertion trop positive, telle dénégation contraire du ministre de la Haye. L'aveu auquel on a fait allusion, résulte plutôt de tout ce qui est échappé à Basnage, souvent interrogé sur la vérité de cette affaire mystérieuse, que de tel de ses aveux. Personne ne savait mieux que lui combien, après tout, l'indiscrétion des plumes protestantes avait prêté aux accusations de l'*Avis aux réfugiés*, et il trouvait que tous les écrivains qui, tels que Larrey entre autres, avaient entrepris de combattre le cruel ouvrage, avaient mieux réussi à en rétorquer les accusations et les doctrines qu'à les réfuter solidement; mais il comprenait d'autant mieux de quelle importance il était pour la cause commune, que l'*Avis* passât pour être l'œuvre des ennemis et non la révélation d'un réfugié français. Aussi disait-il toujours que Bayle n'en était pas le véritable auteur, et n'avait fait qu'en procurer l'impression pour obliger un ancien ami; avec Desmaiseaux il s'avança un peu plus, en avouant que le philosophe avait fait la préface, et retouché quelques endroits, c'est-à-dire ce que Leibniz, appelait *dare obstetriciam operam*. Mais qui ne reconnaîtra là une de ces explications évasives qui laissent entière la question principale? Que de livres ont été niés par leurs auteurs sur les mêmes

prétextes. Matthieu Marais en raillait très-spirituellement Bayle lui-même. « Je ne saurais que vous dire, monsieur, lui écrivait-il ; mais on ne m'ôtera jamais de la tête que vous avez fait l'*Avis aux réfugiés*. Il n'y a pas deux Bayle dans le monde, et il y a des traits là dedans qui ne conviennent qu'à vous. Ce sont vos termes, vos tours, votre citation, votre critique. Mais vous avez désavoué ce livre. Ne serait-ce point comme l'exhérédation ? vous considérez vos enfants comme les anciens Romains faisaient les leurs : votre puissance paternelle vous donne le droit de vie et de mort sur eux [1]. »

Cela n'empêcha pas le même Matthieu Marais de crier ensuite plus fort que personne, que l'*Avis*, n'étant pas de Bayle, ne devait pas être placé dans la collection de ses œuvres. On voit après cela quel fond il y a à faire sur les dénégations du même genre dictées par le zèle de l'amitié.

Puisque je reviens à ce fameux *Avis*, je saisis cette occasion d'indiquer ici l'origine que les auteurs de la *France protestante* attribuent, dans leur savant et consciencieux recueil [2], à cet ouvrage de Bayle. « S'il nous était permis, disent-ils, dans une question obscure, d'émettre notre sentiment, nous ferions observer que toute la vie de Bayle a été employée à découvrir les vices des systèmes philosophiques et théologiques, à peser les raisons pour ou contre, à les ruiner l'une par l'autre, et nous demanderions s'il ne serait pas possible qu'il eût voulu étendre cet esprit d'investigation critique aux théories politiques et religieuses des catholiques et des réformés. »

[1] Lettre de M. Marais à Bayle du 25 mai 1698. Voy. aux manuscrits de la Bibliothèque impériale, collection du président Bouhier, 136.

[2] *La France protestante ou vies des protestants français*, par MM. Haag. A Paris chez Cherbuliez, éditeur, t. II, p. 78.

II.

T. II, p. 352. « Les Hamilton dont il est question dans les Mémoires, étaient les frères aînés de notre écrivain. »

Entre les cinq frères qu'eut Antoine Hamilton, il est difficile de se débrouiller, et il s'est glissé des confusions évidentes dans les notes qu'on trouve sur ces personnages, soit dans les *Mémoires du chevalier de Grammont*, soit dans les biographes de notre Hamilton, soit même dans les notes d'ailleurs judicieuses et piquantes de la belle édition in-4° des *Mémoires* que Walpole fit imprimer sous ses yeux dans son imprimerie de Strawberry-Hill.

Un biographe anglais que j'ai déjà cité, M. P. Cunningham, qui a procuré quelques notions nouvelles sur les Hamilton, nous paraît s'être égaré aussi dans quelques-unes de ses conjectures, surtout en ce qui concerne les *Mémoires de Grammont*. Ce qui doit être bien établi, c'est d'abord que les deux Hamilton mentionnés dans les *Mémoires*, l'amant de la Middleton et Georges l'époux de la belle Jennings étaient morts l'un et l'autre avant la seconde révolution d'Angleterre; et en second lieu que les deux Hamilton dont parle si honorablement Saint-Simon dans ses *Mémoires* sont, l'un notre auteur, l'autre Richard Hamilton. Ce dernier avait servi en France avant la révolution: il y avait un régiment d'infanterie que le roi lui ôta parce qu'on disait qu'il aimait la princesse de Conti et en était aimé. Il était en Angleterre lorsque Guillaume d'Orange débarqua à Torbay : il prit les armes et fut fait prisonnier. On l'échangea plus tard contre milord Montjoye, retenu prisonnier à la Bastille. Lorsque Richard sortit de la Tour en 1692, et eut congé de revenir en France,

on fit sur ce retour une chanson qui fut attribuée au Grand Prieur.

Roche-Guyon, Albergoti,
Vous allez reperdre ces dames.
Vous ne plairez plus à Conti,
Villeroy n'aura plus de charmes.
Adieu, pauvres amours, et La Châtre et Tracy
Richard revient ici.

(Recueil de Maurepas, mss. de la bibl. impériale, t. VII, p. 269.)

FIN DU TOME DEUXIÈME.

TABLE DES MATIÈRES.

DEUXIÈME LIVRE.

(SUITE.)

CHAPITRE VI.

CHAPITRE VII.

CHAPITRE VIII.

CHAPITRE IX

TROISIÈME LIVRE.

CHAPITRE PREMIER.

CHAPITRE II.

CHAPITRE III.

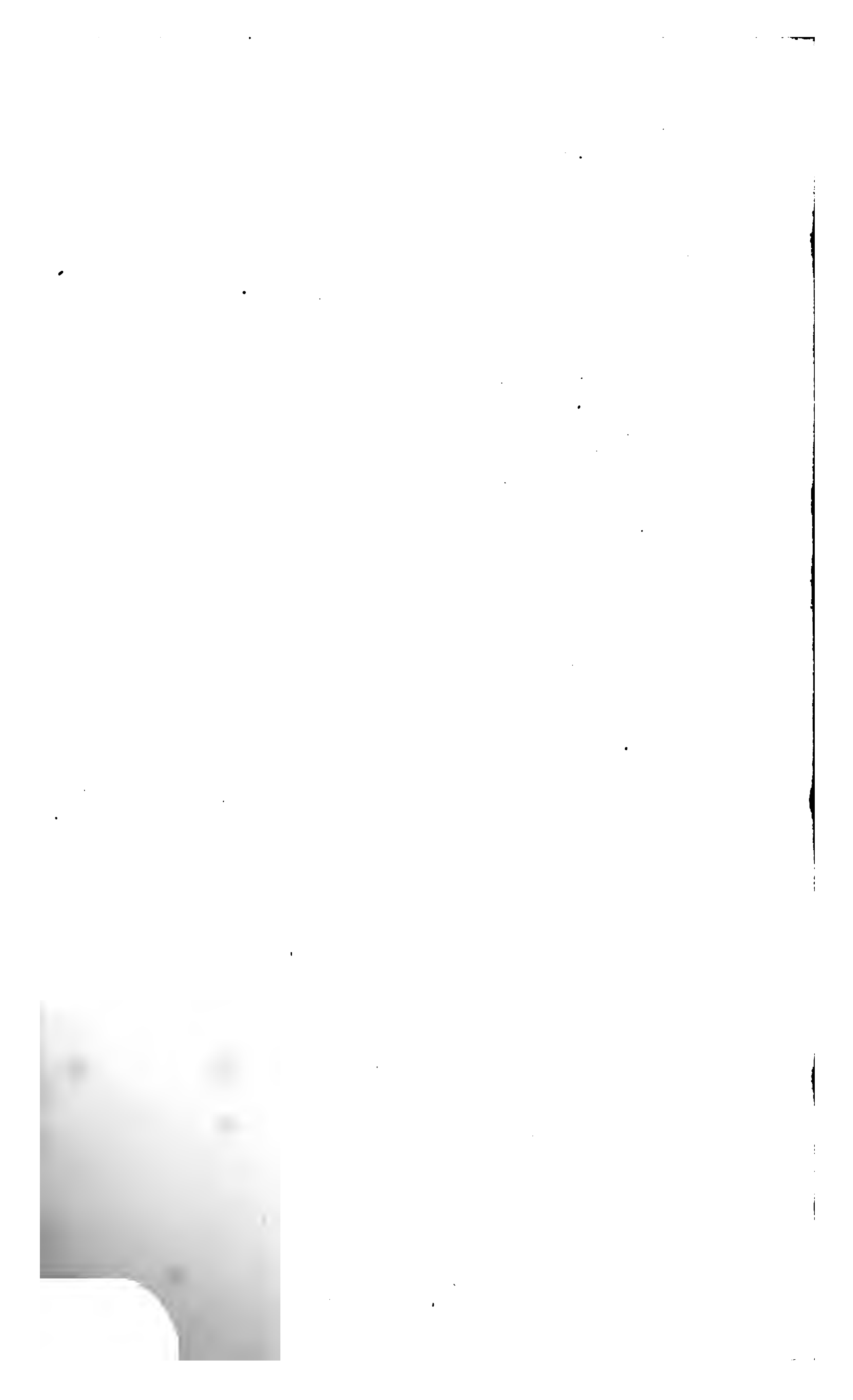
CHAPITRE IV.

CHAPITRE V.

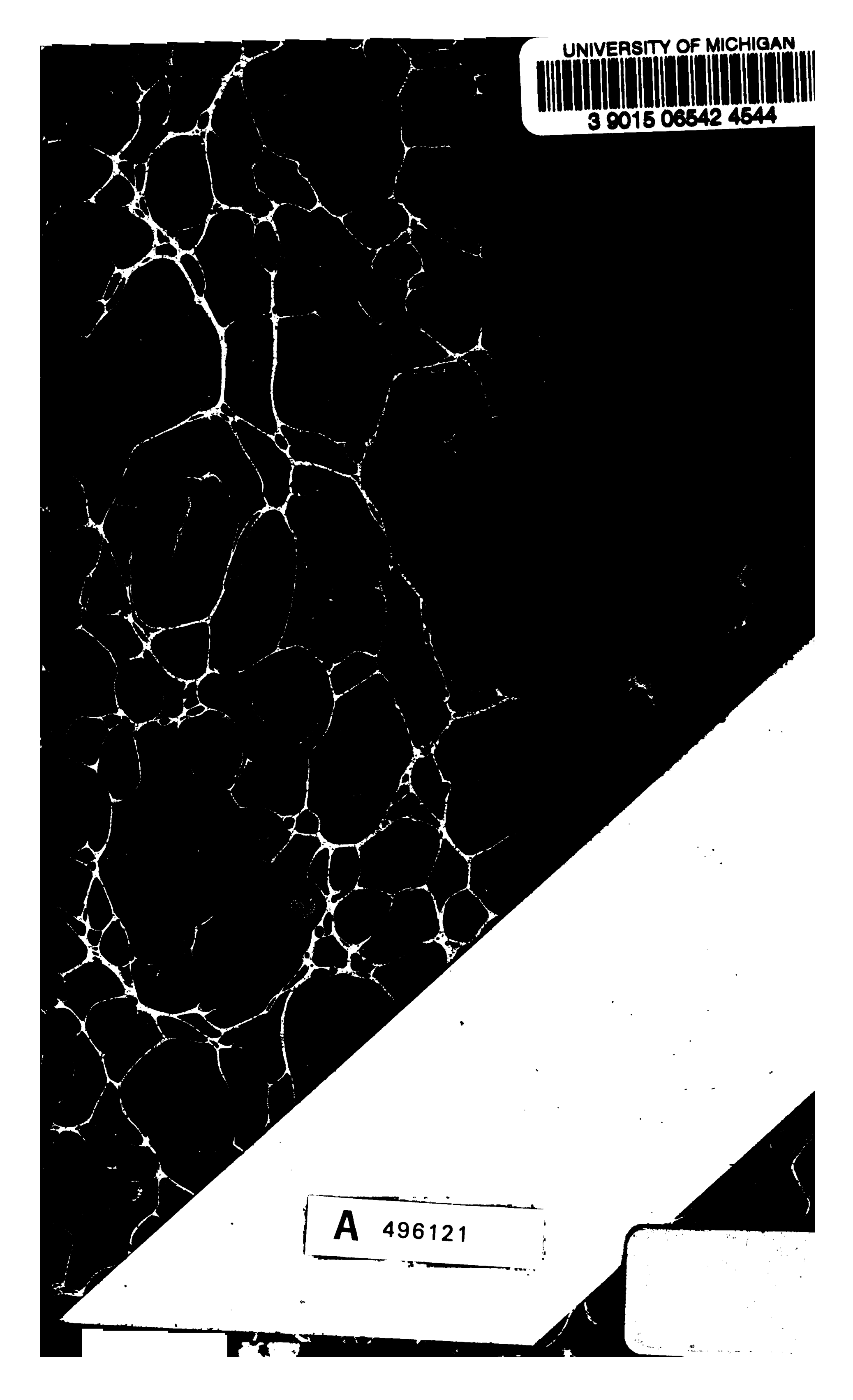
CHAPITRE VI.

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.

Imprimerie de Ch. Lahure (ancienne maison Crapelet), rue de Vaugirard, 9, près de l'Odéon.






UNIVERSITY OF MICHIGAN
3 9015 06542 4544
A 496121